

DUKE
UNIVERSITY



LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Duke University Libraries

JOURNAL
DE
L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

OUVRAGES
DE C. DE LA JONQUIÈRE

CHEF D'ESCADRON D'ARTILLERIE BREVETÉ

L'armée à l'Académie. — Volume in-8°, chez Perrin, éditeur à Paris.

Les Italiens en Érythrée (*Quinze ans de politique coloniale*). — 1 volume in-8°, avec cartes et croquis, chez Henri Charles-Lavauzelle, éditeur à Paris.

L'Expédition d'Égypte (1798-1801). — 4 volumes grand in-8°, avec cartes et croquis, chez Henri Charles-Lavauzelle. — (Tomes V et VI en préparation.)

La vie militaire au XVIII^e siècle. — Le livre d'ordres d'un régiment d'infanterie en 1781. — Volume in-8°, chez Henri Charles-Lavauzelle.

La Bataille de Jemappes, volume in-8° avec cartes, chez Chapelot, éditeur à Paris.



JEAN-PIERRE DOGUEREAU

1774-1826

d'après un dessin de DUFERTRE

Général JEAN-PIERRE DOGUEREAU

JOURNAL

DE

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

PUBLIÉ D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

Avec une introduction et des notes

PAR C. DE LA JONQUIÈRE

CHEF D'ESCADRON D'ARTILLERIE BREVETÉ

Avec un Portrait et une Carte

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI LES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1904

Tous droits réservés

962.03
D654J

INTRODUCTION

Le 19 mai 1798, deux jeunes lieutenants d'artillerie Jean-Pierre et Louis Doguereau partaient de Toulon à bord du vaisseau le *Spartiate*, allant suivre la fortune de la grande expédition que Bonaparte conduisait à la conquête de l'Égypte. L'un et l'autre furent d'abord attachés en qualité d'aides de camp à la personne du général Dommartin, commandant l'artillerie de l'armée d'Orient. Au moment de la campagne de Syrie, l'aîné Jean-Pierre Doguereau, fut appelé à remplir les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie, qu'il devait conserver pendant une partie de l'expédition. En octobre 1799, il se vit séparé de son frère, qui obtint la permission de rentrer en France en raison d'une grave blessure reçue au siège de Saint-Jean-d'Acre; lui-même continua encore pendant deux ans de servir sous les commandements de Kleber et de Menou; il ne quitta l'Égypte

qu'au moment de l'évacuation définitive de ce pays.

Cesont ces trois années de campagnes dont Jean-Pierre Doguereau a écrit le récit très exact dans le *Journal* que nous livrons, pour la première fois, à la publicité. Les postes qu'il avait occupés lui permettaient de bien connaître non seulement le détail des événements, mais encore leurs causes et leurs conséquences. En faisant l'analyse critique de son œuvre au point de vue documentaire, nous montrerons quel degré de confiance méritent ses affirmations.

Au préalable, il ne paraît pas sans intérêt de fournir quelques renseignements biographiques sur Jean-Pierre Doguereau ainsi que sur son frère, dont la destinée a été souvent liée à la sienne. Bien que leur carrière, spécialisée dans l'arme de l'artillerie, ne soit pas marquée par des événements d'importance majeure, ils tiennent un rang honorable dans la pléiade des officiers généraux qu'ont fait surgir les guerres de la Révolution et de l'Empire.

*
* *

Ils étaient fils de Jean-Pierre-Parfait Doguereau, qui avait épousé Anne-Louise Foureau. Nous

ne possédons pas d'autre renseignement sur leur famille, qui paraît être de condition modeste¹ et d'origine beauceronne. Jean-Pierre naquit, le 11 janvier 1774, à Orléans ; Louis, le 12 juillet 1777, à Dreux, où ses parents résidaient encore au début de la guerre contre la première coalition : nous en trouvons la preuve dans un certificat du 16 mai 1792, attestant que « M. Doguereau, volontaire de la 1^{re} compagnie de la garde nationale de Dreux, sert la patrie depuis l'époque de la Révolution » et qu'il s'est toujours montré un « brave et honnête citoyen² ».

Les deux frères suivirent de bonne heure la patriotique impulsion qui groupait sous les drapeaux les meilleurs éléments de la jeunesse française. Dès le 1^{er} juin 1793, Jean-Pierre Doguereau entra, comme élève-sous-lieutenant, à l'École d'artillerie de Châlons. Après en avoir suivi les cours avec zèle et distinction³, il fut nommé

1. L'acte de baptême de Jean-Pierre Doguereau (dressé le 11 janvier 1774 par A. Bigot, vicaire de Sainte-Catherine à Orléans) qualifie le père « employé des fermes du Roi ». La profession de « maître perruquier » lui est attribuée par l'acte de baptême de Louis (dressé le samedi 12 juillet 1777 par Noël Baudran, vicaire de Saint-Pierre de Dreux).

2. Certificat signé : Chaproy, aide de camp ; Lecharpy, chevalier de Saint-Louis, commandant en chef ; Lattré, adjudant-major ; La Motte, capitaine (*Archives administratives de la Guerre*).

3. Voir une requête de Doguereau aîné au Ministre de la Guerre, en vue d'obtenir un congé de trois semaines pour aller à Dreux,

(10 février 1794), lieutenant en second au 5^e régiment d'artillerie à pied et affecté à la compagnie Vigier, qui faisait partie de l'armée du Rhin, réunie quelques mois plus tard à celle de la Moselle. Il resta pendant quatre ans à cette armée et fit avec elle les campagnes de 1794, 1795, 1796, 1797 ; ses états de service mentionnent sa présence aux sièges de Mannheim et de Kehl.

Quelques semaines après que son aîné eut quitté l'école de Châlons, Louis Doguereau y entra à son tour (19 mars 1794), en qualité d'élève sous-lieutenant. Le 5 mars 1795, il fut nommé lieutenant en second et également affecté au 5^e régiment d'artillerie à pied. Il se retrou-

lieu de résidence de sa famille. « Sa demande est fondée sur ce que des affaires d'où dépend sa fortune, exigent impérieusement sa présence auprès de ses parents ; il observe qu'ayant dans ce moment quelque avance sur les salles de mathématiques, et d'ailleurs promettant de redoubler de zèle pour les rattraper à son retour, il sera peu de temps après à hauteur de l'instruction de ses collègues. » Cette demande (datée de Châlons, du 2^e jour du 2^e mois de l'an II de la République), est apostillée par le chef de bataillon Saint-Vincent, commandant par intérim l'école ; il déclare : « Sa bonne conduite et son application au travail méritent pour lui que le citoyen ministre prenne en considération sa demande. » (*Arch. admin. de la Guerre.*)

Saint-Vincent est sévèrement apprécié par le colonel d'artillerie Pion des Loches, qui suivit les cours de Châlons deux ans après Doguereau : « ... L'homme le plus inepte et le plus nul qu'il y eût alors dans le corps... Sans moyens, sans vertus militaires..., intrigant, ambitieux, rampant, homme de circonstances, tour à tour jacobin ou modéré... » [*Mes Campagnes (1792-1815)*. Paris, Didot, 1889, p. 36.].

vait ainsi avec son frère à l'armée de Rhin-et-Moselle, dans les rangs de laquelle il servit pendant les campagnes de 1795, 1796 et 1797.

A peine le traité de Campo-Formio avait-il rétabli la paix continentale que l'expédition d'Égypte vint ouvrir un nouveau champ aux jeunes activités qui ne pouvaient plus s'employer sur le Rhin et en Allemagne. Un ordre ministériel du 25 ventôse an VI (15 mars 1798) prescrivit au lieutenant Doguereau aîné de se rendre de Paris à Toulon « pour y être employé sous les ordres du général Dommartin¹ ». Par

1. Une somme de 381 livres 10 sols, lui fut allouée (26 ventôse) pour ses frais de route.

A propos de l'organisation de l'état-major de l'artillerie du corps expéditionnaire, Pion des Loches donne quelques détails qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire, tout en faisant remarquer qu'il montre généralement peu de sympathie pour les frères Doguereau :

« Sur la fin de pluviôse (février), le parc dut rentrer à Strasbourg. L'ordre de ce changement fut apporté par le lieutenant Doguereau l'aîné, adjoint à l'état-major du général Dommartin; je le connaissais de réputation, on le disait aimable et spirituel, je lui trouvai le ton haut, l'air tranchant et beaucoup de prétention. Il m'annonça la formation à Douai d'un équipage d'artillerie sous les ordres du général Dommartin pour une expédition contre l'Angleterre. Il se disait chargé de composer un état-major brillant de jeunes officiers bien nés et instruits, et il ajouta : « J'ai entendu « parler de vous très avantageusement ; si vous voulez y entrer, je « vous ferai donner un ordre de service dès votre arrivée à Stras-
« bourg. » Son ton m'indisposa; je trouvais si plaisante cette protection d'un officier de même grade et de moins de deux ans plus ancien, et cette idée d'un état-major formé par un tel recruteur que je faillis lui rire au nez. Je lui répondis que, jeune officier, n'ayant pas d'expérience, je ne me croyais pas propre à la carrière des états-majors et que je me proposais d'apprendre mon

un ordre de la veille (24 ventôse-14 mars), la même affectation avait été donnée à Louis Doguereau, qui était alors employé à Rennes¹. Destinés à servir auprès du général Dommartin, ils allaient ainsi affronter, côte à côte, les chances de cette lointaine campagne.

A ce propos, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que les contrôles de l'armée d'Orient (notamment dans les états-majors et les services) présentent un grand nombre de couples d'officiers, ainsi liés par une étroite parenté. Cette particularité s'explique par le caractère même de l'expédition et par les circonstances de son organisation enveloppée de mystère. Ceux qui avaient bénéficié des confidences plus ou moins complètes du général en chef s'étaient naturellement efforcés de recruter des compagnons ou des auxiliaires parmi des parents ou

métier dans ma compagnie. S'il s'y fût pris plus adroitement, j'aurais accepté sa proposition : j'avais alors grande envie de voir du pays ; mes finances étaient en très bon état. Cette expédition n'eut point lieu, mais tous les officiers d'artillerie qui y avaient été appelés passèrent à celle d'Égypte.» (*Mes Campagnes*, p. 66.)

1. Les lieutenants Cœuret, Digeon et Talbot, qui servaient à Rennes avec Doguereau cadet, furent également désignés. Voir la lettre du Ministre au général de brigade d'artillerie Lemaire (commandant le 5^e arrondissement d'artillerie à Rennes). Le Ministre accorde 600 livres à chacun de ces officiers pour « leur faciliter les moyens de se rendre promptement à leur destination » (*Arch. admin. de la Guerre*. Dossier Digeon).

des amis intimes, dont la présence atténuerait les rigueurs d'un séjour si éloigné de la patrie.

Bonaparte emmenait avec lui, en qualité d'aides de camp, son frère Louis et le fils de Joséphine, Eugène de Beauharnais. Les généraux Dugua et Leclerc avaient leur fils comme aide de camp ; les généraux Lanusse et Vial, leur frère. Le frère du général Reynier fut placé à la tête de l'administration de l'enregistrement et des domaines. Ce sont encore les deux frères Damas, les Donzelot, les Croisier, les Jullien, les Mailly de Châteaurenaud, etc.¹. Quelques familles avaient même trois représentants : tels sont les Davout², les Colbert³, les Le Père⁴.

Le lecteur trouvera dans le *Journal* de Dogue-

1. Les frères Damas étaient l'un, général chef d'état-major de la division Kleber, le second, aide de camp de Kleber. L'aîné des Donzelot était chef d'état-major de Dcsaix, le second adjoint à l'état-major. Les Croisier étaient, l'un aide de camp de Bonaparte, l'autre adjoint à l'état-major général ; les Jullien, adjudant général et aide de camp. Les frères Mailly de Châteaurenaud, tous deux adjoints à l'état-major, périrent le même jour, l'un prisonnier de Djezzar, éborgé par ordre de ce prince, l'autre en montant à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre. On peut citer encore : Champy, directeur des Poudres, et son fils ; Junot, aide de camp de Bonaparte et son frère payeur du quartier général ; le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire et son frère, officier du génie.

2. Le général Davout avait un frère adjoint à l'état-major, et un autre sous-lieutenant de dragons.

3. Les deux aînés étaient commissaires des guerres, le troisième, aide de camp de Murat. Tous trois devinrent généraux sous le premier Empire.

4. Tous trois ingénieurs.

reau des renseignements fort détaillés sur les événements auxquels lui et son frère participèrent, sur leur existence en Égypte, sur les sentiments que suggéraient l'éloignement de la patrie et les conditions, souvent pénibles, de la vie journalière. Il ne cherche d'ailleurs point, comme d'autres auteurs de mémoires, à se mettre en scène, à faire valoir l'importance du rôle qu'il a joué ; parfois même c'est dans les documents des Archives de la Guerre que l'on est amené à découvrir certaines particularités dont il eût légitimement pu tirer orgueil.

Les deux frères sont présents à l'affaire de Chobrakhit (*vulgo*, Chebreis, 25 messidor-13 juillet) ; Louis est blessé au cou, par un éclat de bois, à bord d'une djerme ¹. Jean-Pierre se distingue à la bataille des Pyramides (3 thermidor-21 juillet), où il commande l'artillerie légère de la division Bon et réduit au silence les canons dont l'ennemi avait garni les retranchements d'Embabeh ². Deux mois plus tard, il est promu

1. Bateau plat en usage sur le Nil. En remontant ce fleuve, l'armée française était accompagnée d'une flottille qui eut, le 13 juillet, un vif engagement avec celle des Mameluks.

2. Voir un rapport du chef de brigade Grobert, commandant toute l'artillerie de la division Bon : il décerne des éloges au zèle et au courage du citoyen Doguereau. Ce rapport est conservé aux *Archives du Comité d'artillerie*. Nous en avons publié la plus grande partie dans le tome II de l'*Expédition d'Égypte* (p. 626).

capitaine (12 vendémiaire an VII-3 octobre 1798).

Le chef d'état-major de l'artillerie, Fouler, ayant été nommé adjudant général (29 nivôse-18 janvier 1799), Doguereau fut appelé à le remplacer dans ses fonctions, que la campagne de Syrie allait rendre particulièrement difficiles. Il s'agissait de transporter, à travers 50 lieues de désert, le matériel d'artillerie et les munitions de toute espèce nécessaires à l'armée. L'insuffisance des ressources en chameaux et en mulets (dont le nombre effectif resta bien inférieur aux prévisions de Bonaparte et aux besoins) ne permit malheureusement pas d'amener devant Saint-Jean-d'Acre des moyens d'attaque proportionnés à la puissance défensive de cette place. La voie de mer, grâce à laquelle on espérait remédier à cette insuffisance, causa de nouvelles déceptions, car l'escadre anglaise captura une grande partie des bâtiments venus d'Égypte avec du matériel. L'armée se trouva ainsi dans une situation très critique, en raison de l'énorme consommation de munitions qu'entraînaient les combats presque journaliers. Ce fut à grand'peine par des moyens de fortune, à force d'expédients que le service de l'artillerie réussit à alimenter l'armée en cartouches, en poudre et en projec-

tiles : à Dommartin, à Doguereau et à leurs collaborateurs immédiats revient l'honneur de cet important résultat.

Ce fut à l'un des derniers combats livrés devant Saint-Jean-d'Acre, que Louis Doguereau fut grièvement blessé (20 floréal-9 mai) d'un coup de feu à travers les épaules. Le *Journal* de son frère traduit les inquiétudes suscitées par cette blessure, inquiétudes d'autant plus vives que les ambulances, médiocrement installées, étaient un foyer très favorable au développement de l'épidémie de peste, qui s'était déclarée depuis deux mois. La conduite tenue par Louis Doguereau dans cette occasion lui valut d'être promu capitaine (29 floréal-18 mai), tout en conservant son emploi d'aide de camp du général Dommartin.

A la suite de cette blessure, dont le climat retardait la guérison complète, Louis Doguereau dut solliciter l'autorisation de rentrer en France ; elle lui fut accordée le 5 septembre (19 fructidor)¹ et, le 4 novembre suivant, il partit d'Alexandrie à bord du brick la *Marie-Anne*, qui portait des dépêches de Kleber au Directoire :

1. Le registre du général Damas, chef d'état-major de l'armée, porte à cette date mention du passeport délivré au capitaine Louis Doguereau (*Archives de la Guerre*).

parmi les militaires rapatriés sur ce bâtiment se trouvait le lieutenant d'artillerie Armand Digeon, également blessé à Saint-Jean-d'Acre, camarade de régiment et intime ami des frères Doguereau, dont il est à diverses reprises question dans le *Journal* que nous publions¹. Bonaparte, qui avait apprécié le mérite de ces deux jeunes officiers, devait, peu de temps après leur retour en France, leur accorder la faveur enviée d'entrer dans l'artillerie de la garde des Consuls, qui devint, en 1805, la garde impériale, et dans laquelle ils poursuivirent leur carrière, côte à côte, durant plusieurs années.

Ce n'était pas sans un sentiment de mélancolie que Jean-Pierre Doguereau avait vu, dans un espace de quelques mois, périr sur les champs de ba-

1. Armand-Joseph-Henri Digeon, né à Paris en 1778, était entré le 10 mars 1797 à l'école d'artillerie de Châlons. Nommé lieutenant en second au 5^e d'artillerie, le 2 mai 1797, il fut, le 14 mars 1798, désigné pour servir à l'armée d'Orient; blessé d'un coup de feu à l'épaule droite, à l'assaut du 10 mai 1799 (21 floréal), il fut nommé lieutenant en premier le 18 mai. Il fut admis le 13 mars 1800 dans la garde des Consuls, et ne quitta la garde impériale que le 15 décembre 1808 pour passer comme colonel dans l'artillerie de la ligne. Le grade de lieutenant général fut le couronnement de sa carrière (30 juillet 1823). Il mourut le 24 mai 1836.

Il était frère puiné d'Alexandre Digeon (1771-1826), qui servit dans la cavalerie, devint général de division (1813), pair de France (1819), et remplit pendant trois semaines les fonctions de Ministre de la Guerre (1823).

Sa sœur Adélaïde-Charlotte Digeon (1774-1852) épousa en secondes noces Louis Doguereau.

taille des chefs ou des compagnons d'armes qui lui étaient chers : le général Dommartin, l'adjudant général Foulcrand, le capitaine d'artillerie Cœuret. Le départ de son frère et d'amis tels que Digeon complétait un isolement d'autant plus pénible à supporter que sa santé ne laissait pas que d'être éprouvée par le climat d'Égypte. Il se rendait compte, d'ailleurs, de la difficulté, pour l'armée, de se maintenir longtemps, si elle ne recevait des renforts et des secours matériels de la mère-patrie. Aussi rend-il hommage aux sentiments de prévoyance qui inspirèrent Kleber dans la négociation de la convention d'El-Arich, trop sévèrement critiquée par un certain nombre d'historiens ; il met en relief l'énergie et la décision déployées par Kleber au moment de la bataille d'Héliopolis et de la révolte du Caire. Ce fut à cette époque qu'il fut promu chef de bataillon (25 avril 1800-5 floréal an VIII).

Bientôt la mort de Kleber vint rendre plus critique la situation de notre armée. A la douleur personnelle que provoqua chez Doguereau cet événement s'ajoutait la conviction profonde des funestes conséquences qui devaient en résulter pour la domination française en Égypte.

Son état de santé s'était aggravé ; son frère sol-

licita pour lui, de Bonaparte, la faveur de rentrer en France, qui fut accordée à la fin de janvier 1801¹. Mais quand l'autorisation parvint à Doguereau, il ne lui était plus possible d'en profiter en présence des graves événements dont l'Égypte devenait le théâtre. Les fautes de Menou précipitaient le dénouement, qui était l'inéluctable conséquence de la supériorité maritime des Anglais. L'armée, affaiblie de jour en jour, devenait impuissante à contenir les attaques réitérées des ennemis; elle était, peu à peu, obligée de concentrer ses efforts dans des places dont la résistance était limitée. Doguereau, après avoir assisté à la bataille de Canope, se trouva enfermé dans Alexandrie avec le général Menou, auprès duquel l'appelaient ses fonctions. Il y resta jusqu'au jour de la capitulation qui consumma la perte dé-

1. Voir la lettre adressée au Premier Consul par Doguereau « capitaine, commandant la compagnie d'artillerie de la garde des Consuls » (8 pluviôse an IX-28 janvier 1801):

« A mon départ d'Égypte, j'y ai laissé mon frère qui, comme moi, y avait été en qualité d'aide de camp du général Dommartin. Il est maintenant attaché à l'état-major d'artillerie de l'armée d'Égypte comme chef de bataillon. Je viens de recevoir une lettre de lui, par laquelle il me marque que sa vue, qui était déjà mauvaise avant son départ de la France, se perd de jour en jour. Je vous prie, Citoyen Consul, de vouloir bien donner un ordre pour le faire revenir. »

La lettre est ainsi annotée par Bonaparte: « Renvoyé au Ministre de la Guerre pour faire revenir cet officier. Paris, 8 pluviôse, an IX. » (*Arch. adm. de la Guerre*). Voir aussi chapitre xii.

finitive de notre conquête (31 août 1801). Quelques semaines plus tard, il s'embarqua sur un des bâtiments armés par les Anglais en parlementaires pour rapatrier l'armée française. Il arriva à Marseille au milieu de décembre, après une absence de plus de trois ans et demi.

Bientôt il allait servir, de nouveau, à côté de son frère. Il fut, en effet, désigné le 15 ventôse an X (6 mars 1802) comme aide de camp du général Songis, qui, après avoir commandé pendant deux ans l'artillerie de l'armée d'Orient, venait d'être placé à la tête de celle de la garde consulaire (29 brumaire-20 novembre 1801).

Il continua à suivre la fortune de Songis quand celui-ci fut appelé (11 pluviôse an XII — 1^{er} février 1804) aux hautes fonctions de premier inspecteur général de l'artillerie. Son protecteur le proposa, dès ce moment, dans les termes les plus flatteurs, pour le grade de colonel¹; toutefois il ne fut promu que le 9 mars 1806.

1. Voir une lettre de Songis au Ministre de la Guerre (28 floréal an XII, 18 mai 1804). Il signale le préjudice qui résulte, pour ses aides de camp, de sa nomination à l'emploi de premier inspecteur général, puisque ces officiers sortent de la Garde sans conserver leur traitement ou recevoir un grade. Aussi demande-t-il que Doguereau, son premier aide de camp, soit nommé colonel : « Cet officier convient à cet emploi par ses talents; il a également droit d'y prétendre par ses services à la guerre, dans la garde des Consuls et par son ancienneté. »

Ses états de service le portent à cette date « colonel directeur d'artillerie à Saint-Domingue », bien qu'il ne soit certainement pas allé dans cette colonie, alors perdue pour la France. Cette désignation est la conséquence d'errements administratifs, tels qu'on n'en rencontre pas seulement à cette époque, et dont l'explication est fournie par une note insérée dans le dossier de Doguereau : « Il n'est pas rare, dans l'arme de l'artillerie, de voir des officiers titulaires d'un emploi, comme chefs de corps par exemple, être employés dans des lieux autres que ceux où se trouvent leurs régiments. »

Pendant cette période, Doguereau fit successivement partie de l'armée des côtes de l'Océan (8 septembre 1803 au 22 septembre 1805), puis de la Grande Armée (1805, 1806, 1807).

Le 7 juillet 1807, il fut appelé au commandement du 2^e régiment d'artillerie à pied, dont il resta titulaire jusqu'en janvier 1814¹. Au moment de la guerre d'Espagne, les compagnies de ce corps se trouvaient dispersées sur plusieurs points de l'Empire : en Allemagne, en Dalmatie,

1. Il remplaçait le colonel Le Noury de La Guignardière; il eut pour successeur (janvier 1814) le colonel Lambert.

à Corfou, à Naples, etc. En vertu des mêmes errements, dont nous avons vu un exemple, Doguereau reçut les fonctions de commandant de l'artillerie à Pampelune (10 décembre 1808), sans cesser de compter au 2^e régiment d'artillerie à pied.

Doguereau avait été successivement nommé officier (15 juin 1804), puis commandant de la Légion d'honneur (11 juillet 1807). Il avait bénéficié, le 8 septembre 1808, d'une donation de 2.000 francs de rente sur le Trasimène. Peu après sa nomination à Pampelune, il obtint encore, par lettres patentes du 15 janvier 1809, le titre de chevalier de l'Empire¹.

Ce fut alors, avant de partir pour l'Espagne, qu'il épousa (21 décembre 1808), Alexandrine-Reine-Philippine Berthelot de Baye², femme divorcée d'Alexandre-François-Louis de Girardin,

1. L'*Armorial du Premier Empire* note ainsi le blason du colonel Doguereau :

Tiercé en fasce : d'azur à trois pyramides d'or, accompagnées à senestre en chef d'un soleil rayonnant et cantonné d'or; de gueules au signe des chevaliers légionnaires; et d'argent à l'ours passant de sable, armé et lampassé de gueules, surmonté en chef à dextre d'une étoile d'azur.

2. Elle était née à Paris, le 2 février 1773. Son père, le baron Etienne-Hippolyte Berthelot de Baye (né en 1743) entra au service en 1753 comme cadet gentilhomme du roi de Pologne et se retira en 1792 comme mestre de camp; il avait épousé Robertine-Jeanne-Marie-Reine Pinel Dumanoir.

député au Corps législatif. Le premier mariage de M^{lle} de Baye paraît avoir présenté de singulières péripéties. Louis de Girardin était son cousin germain, plus âgé qu'elle de six ans¹. Entré dans l'armée comme cadet gentilhomme (1783), il avait successivement servi dans Neustrie-Infanterie, Chartres-Dragons et Orléans-Cavalerie, puis s'était retiré le 25 mars 1791. Deux ans plus tard, il épousa sa cousine de Baye. De ce mariage célébré à Ermenonville, le 18 mars 1793, un fils naquit, le 9 mars 1794, Alexandre-Numance, qui servit pendant quelques années à la fin de l'Empire et au début de la Restauration².

Il est probable que les deux familles, déjà alliées, avaient songé à ce mariage pour rompre la liaison de Louis de Girardin avec la célèbre

1. Né en 1767, Louis de Girardin était fils de René-Louis de Girardin, maréchal de camp, et de Cécile-Brigitte-Adélaïde Berthelot de Baye (sœur du baron Hippolyte Berthelot de Baye, mestre de camp). On sait que le maréchal de camp de Girardin fut l'ami de Jean-Jacques Rousseau, et lui fit élever un tombeau dans son parc d'Ermenonville. Outre Louis, il eut deux autres fils : Stanislas-Cécile-Xavier (né en 1762), qui fut préfet de la Seine-Inférieure, et Alexandre-Louis-Robert (né en 1776), qui devint général de division en 1814. Louis de Girardin mourut en 1848.

2. Alexandre Numance de Girardin naquit à Sézanne. Entré à l'école de Saint-Germain (19 février 1813), il servit d'abord dans les chasseurs de la Jeune Garde, puis dans la cavalerie de la ligne. Il donna sa démission en 1823, étant lieutenant aux dragons de la Gironde. Il mourut le 6 novembre 1851.

actrice du Théâtre-Français, Louise-Françoise Contat. Mais leur intervention avait été tardive, car, le 12 août 1793, la Contat mit au monde un fils auquel Girardin donna son nom et ne cessa jamais de s'intéresser : il lui fit embrasser la carrière militaire que couronna, en 1848, le grade de général de brigade¹. Cette naissance paraît avoir été la cause déterminante du prompt divorce entre les deux époux.

Dès le lendemain de son mariage, Doguereau dut prendre la route d'Espagne pour aller rejoindre son nouveau poste ; et le 10 janvier 1809, il arrivait à Valladolid, au quartier général de l'armée.

Ce fut à Pampelune qu'il servit pendant les dernières campagnes de l'Empire ; la situation géographique de cette ville donnait au poste de commandant de l'artillerie une grande importance au point de vue de l'approvisionnement en munitions des forces françaises en Espagne.

Doguereau cependant aurait désiré un emploi

1. Amable-Ours-Louis-Alexandre de Girardin, né à Paris, le 12 août 1793, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 20 juin 1865.

Attiré de bonne heure par la carrière des armes, mais n'ayant pu obtenir une place dans une école militaire, il entra au service de Naples (21 août 1811) ; il passa plus tard dans l'armée française et devint général de brigade, le 12 juin 1848.

plus actif; le 1^{er} mars 1813, on le voit demander au Ministre de la Guerre d'être appelé à la Grande Armée. Cette requête ne fut pas accueillie, le Ministre ayant jugé que le service de l'Empereur exigeait le maintien de Doguereau en Espagne. Plus tard, quand s'ouvrit la période des revers, les opérations militaires, qui avaient d'abord été fort éloignées de Pampelune, s'en rapprochèrent. Après la défaite de Vittoria (21 juin 1813) et la retraite de l'armée française sur les gorges de Roncevaux, Pampelune fut bloquée puis assiégée par les Anglo-Espagnols. La garnison de cette place, forte de 4.000 hommes, eut à lutter contre 20.000 ennemis; mais, grâce à l'énergique commandement du général Cassan et à l'abondance des approvisionnements, la résistance put être prolongée jusqu'au 13 octobre, époque où la famine en marqua le terme.

En sa qualité de commandant de l'artillerie, Doguereau prit une part active et importante à la défense de Pampelune. Il mérita d'être cité en termes élogieux dans le rapport adressé par le général Cassan au Ministre de la Guerre (1^{er} novembre 1813) :

« ... J'avais fait préparer, pour être remis à l'armée, un parc de campagne de 40 bouches à

feu, composé de quatre pièces de 12, six de 8, vingt-six de 4 et quatre obusiers de 6 pouces, avec leurs caissons et approvisionnements de toute espèce, matériel que je devais au zèle et à l'activité de M. le Colonel Doguereau, officier d'artillerie d'un grand mérite...

« ... Je dois citer d'une manière particulière M. le colonel Doguereau, officier d'artillerie d'une grande expérience et d'un zèle infatigable. »

Partageant le sort auquel la capitulation avait condamné la garnison, Doguereau fut envoyé en captivité ; il ne rentra en France qu'au mois de juin 1814.

Ce fut pendant son séjour à Pampelune, que le colonel Doguereau eut un fils, Elisabeth-Jean-Pierre-Maximilien-Alexandre, né le 5 mai 1812, lequel mourut à Paris le 18 août 1860, sans postérité.

La Restauration accueillit assez favorablement les services de Doguereau. A peine revenu de captivité, il fut nommé à l'emploi de directeur d'artillerie à Paris (21 juin 1814) et chevalier de Saint-Louis (8 juillet). En sa qualité de directeur, il fut chargé, après les Cent Jours, d'établir, contradictoirement avec les commissaires des

Puissances alliées le compte du matériel d'artillerie évacué de Paris sur Vincennes (juillet 1815).

Le 29 avril 1821, il obtint enfin le grade de maréchal de camp « pour continuer ses fonctions ». Classé disponible, le 5 juillet 1821, il fut appelé, le 11 mai 1822, au commandement de l'École régimentaire d'artillerie à la Fère, emploi qu'il devait conserver jusqu'à sa mort. Il fut en outre chargé, le 3 septembre 1823, de l'inspection des troupes d'artillerie en garnison à la Fère.

Une ordonnance royale du 30 janvier 1822, rendue sur le rapport du duc de Bellune, lui conféra le titre de baron héréditaire, en récompense de ses trente années de service et quinze campagnes, ainsi que de l'excellente réputation acquise par lui dans l'artillerie¹. Trois ans plus tard, une ordonnance royale du 24 mai 1825 lui conféra le titre de vicomte².

Par ses longs services, son mérite et son an-

1. Les lettres patentes accordées à Doguereau portent ce règlement d'armoiries : Ecartelé, aux 1^{er} et 4^e d'azur, à trois pyramides d'or, terrassées du même, senestrées en chef d'un soleil cantonné d'or et soutenues d'une champagne d'argent, chargée d'un ours passant de sable, armé et lampassé de gueules, adextré en chef d'une étoile d'azur; aux 2^e et 3^e d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois besants du même, 2, 1.

2. Même règlement d'armoiries.

cienneté parmi les maréchaux de camp d'artillerie, Doguereau était en droit de porter plus haut son ambition, quand il fut subitement frappé par la mort, le 20 août 1826. Il se trouvait alors au siège de son commandement et venait de faire, avec sa femme, une promenade en voiture aux environs de la Fère; il mourut quelques instants après être rentré dans son hôtel ¹.

Sa veuve lui survécut pendant quarante ans, jusqu'en 1866; elle eut la douleur de voir disparaître l'unique enfant qu'elle avait eu de Jean-Pierre Doguereau. Ainsi devait s'éteindre le nom si dignement porté par ces deux vaillants soldats de la Révolution et de l'Empire.

*
* * *

1. L'acte de décès de Doguereau, dressé à la Fère, le 21 août, sur la déclaration du lieutenant-colonel Legriel et du capitaine Cohendet, aide de camp, porte que le général est mort la veille, à huit heures du soir. Doguereau y est dit *né à Dreux*, et fils « de feu Jean-Pierre-Parfait Doguereau-Desmasure et de Louise-Anne Foureau, survivante. » En réalité, les déclarants avaient commis une double erreur, qui dut être rectifiée lors de la liquidation de la pension de la vicomtesse Doguereau. Il existe aux *Archives administratives de la Guerre* un acte dressé le 9 décembre 1831, par le sous-intendant militaire Favier, employé à Paris, et constatant « qu'il y a erreur.... en ce qui concerne le lieu de sa naissance, désigné dans ledit acte comme étant né à Dreux.... au lieu d'Orléans, lieu où il est né, ainsi qu'il est constaté par son acte de naissance à l'instant déposé. » Le même acte ajoute que le surnom de Desmasure, donné au père, « n'est rapporté dans aucun acte, n'influe en rien sur l'individualité dudit et sur celle de M. le maréchal de camp, vicomte Doguereau, son fils ».

Il nous reste à résumer la carrière de Louis Doguereau, depuis le moment où il laissa en Égypte son frère, jusqu'alors son immédiat compagnon d'armes. Nous avons dit qu'il fut admis, le 20 février 1800, comme capitaine en second dans l'artillerie de la garde des Consuls. Successivement, il y fut nommé capitaine en premier (26 octobre 1800), chef d'escadron (29 octobre 1803), major (1^{er} mai 1806). Le 28 mars 1807, il obtint le rang de colonel. Le 15 décembre 1808, à la suite de conflits avec le général Lariboisière¹, il dut quitter la Garde pour être employé à l'état-major de l'artillerie de la ligne ; le 9 mars 1809, il fut nommé au commandement du 3^e régiment d'artillerie à cheval². Il fit avec l'artillerie de la

1. Les circonstances de ces conflits ne sont pas bien connues. Pion des Loches présente sous un jour peu favorable la conduite de Doguereau (p. 244, 247, 256, 259). Il l'accuse d'avoir frondé l'autorité de Lariboisière et excité contre lui l'esprit des officiers du régiment : « ... On tombait sur le général Lariboisière ; il n'était pas de choses révoltantes qu'on n'inventât sur son compte ; il était le sujet perpétuel des conversations ; Doguereau l'accablait de sarcasmes, et il fallait que les officiers eussent perdu la tête pour encenser cet impertinent éhonté, sans talent ni considération, et vilipender le général le plus noble, le plus instruit et le plus considéré. »

Digeon, qui était également major dans la Garde, partagea la disgrâce de Louis Doguereau et fut, en même temps que lui, versé dans la ligne (15 décembre 1808) : « Ce coup de foudre, dit Pion des Loches, écrasa tous leurs partisans qui étaient en grand nombre ; mais ils furent vite oubliés, et quatre jours après leur départ, personne n'y pensait plus. Voilà le monde. »

2. Il y remplaça le colonel d'Aboville, qui venait d'être appelé au commandement de l'artillerie à cheval de la Garde impériale.

Garde les campagnes de 1805, 1806 et 1807, dans la Grande Armée. A partir de 1808, il servit en Espagne ; mais, au lieu d'être confiné comme son frère dans un poste sédentaire, il remplit les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie du IV^e Corps ; il prit part à plusieurs actions de guerre importantes. Il fut blessé d'un coup de feu au bas-ventre, au passage du Tiétar (24 décembre 1808) ; il eut un cheval tué sous lui à la bataille de Talavera de la Reyna (28 juillet 1809) ; à la journée d'Almonacid (11 août 1809), il mérita d'être cité avec éloge par le général Sébastiani¹.

Deux ans plus tard, le colonel Doguereau se vit obligé de quitter le service, en raison de la blessure reçue naguère en Syrie, dont la souffrance était compliquée de douleurs rhumatismales. Sa démission fut acceptée le 1^{er} août 1811.

N'ayant pas obtenu un emploi civil qu'il avait

1. Le général Sébastiani, commandant le IV^e Corps, s'exprime ainsi :

« M. le colonel Doguereau, chef d'état-major de l'artillerie, s'est distingué et a manœuvré avec une précision et une bravoure remarquables. »

On peut citer aussi l'appréciation par laquelle le général Sénarmont, commandant en chef l'artillerie de l'armée, accompagne la proposition de Doguereau pour commandant dans la Légion d'honneur : « Officier d'une valeur brillante et distinguée : il a bien conduit l'artillerie dans les deux batailles qui viennent d'avoir lieu et a constamment donné l'exemple de l'activité et du zèle dans la campagne pénible de la Manche. »

sollicité, et comme sa santé s'était améliorée, il demanda, à la fin de 1813, à reprendre du service ; il fut admis, le 21 novembre, comme colonel dans l'artillerie à cheval de la Garde impériale. A ce titre, il eut le commandement de quelques compagnies qui furent attachées au corps d'armée du général Maison ; il prit part à la campagne soutenue par ce général sur la frontière du Nord et notamment au combat de Courtrai¹.

Comme son frère, il se rallia au Gouvernement de la Restauration et fut nommé maréchal de camp le 26 avril 1814. Attaché pendant les Cent Jours au III^e corps d'observation à Mézières, il ne prit aucune part à la campagne de Belgique. Mis en congé le 7 août 1815, il se vit appelé dès le 10 février 1816, au commandement de l'école d'artillerie de Metz. En 1825, il fut nommé membre titulaire du Comité consultatif de l'artillerie, dont il devait faire partie d'une façon presque ininterrom-

1. Comme récompense honorifique, Louis Doguereau fut créé baron de l'Empire, en mai 1808. Armoiries : Ecartelé, au 1^{er} d'or, à la tour crénelée et en ruines de sable ; au 2^e, des barons militaires ; au 3^e, de gueules au chameau d'argent ; au 4^e, d'or à lours d'azur. Il fut successivement nommé officier de la Légion d'honneur (14 juin 1804), commandeur (29 juillet 1814), grand-officier (20 avril 1831), grand-croix (28 avril 1843). Il reçut la croix de chevalier de Saint-Louis, le 19 juillet 1814.

Il avait bénéficié (17 mars 1808) d'une donation de 4.000 livres de rente en Westphalie.

pue; il en devint le président le 19 avril 1841.

Promulicutenant-général le 30 septembre 1832; il fut, à ce titre, chargé pendant plusieurs années de l'inspection d'un arrondissement d'artillerie.

Il fut placé, à la date du 13 juillet 1845, dans la section de réserve, ayant atteint la limite d'âge de soixante-huit ans. Le 14 août suivant, il reçut la haute dignité de pair de France¹, qu'il conserva jusqu'à la chute de Louis-Philippe.

Il mourut, le 19 août 1856, dans son château de Moulins (commune de Landes, Loir-et-Cher). De son mariage avec la sœur des généraux Digeon (morte en 1852), il n'avait eu qu'une fille, morte en 1824, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans.

L'héritage de Louis Doguereau revint naturellement au fils unique de son aîné, Maximilien. Celui-ci mourut sans postérité, en 1860, comme nous l'avons dit, et eut lui-même pour héritiers les enfants de son demi-frère Alexandre-Numance de Girardin (mort en 1851). Par un singulier concours de circonstances, la succession des deux généraux Doguereau se trouvait ainsi échoir

1. Il siégeait, depuis 1837, à la Chambre des députés, où le collège de Blois l'avait envoyé en remplacement de Pelet (de la Lozère), nommé pair de France. Il s'était présenté comme « décidé à soutenir la dynastie du Roi et son gouvernement. »

aux représentants d'une famille qu'aucun lien direct ne rattachait à la leur.

*
* *

Le manuscrit que nous publions est l'œuvre de Jean-Pierre Doguereau, qui l'a tout entier écrit de sa main. Il appartient à M. de Golleville, qui avait eu naguère des relations de famille avec la vicomtesse Doguereau et avait conservé ce précieux document à titre de souvenir. L'aimable intervention de notre camarade, le chef d'escadrons de cavalerie Sauzey, nous a fait connaître ce *Journal*, nous a permis de l'apprécier et d'en entreprendre la publication. Qu'ils veulent bien, l'un et l'autre, agréer l'expression de nos meilleurs remerciements.

Le *Journal* se compose de onze cahiers (formant au total 248 pages de format écolier), qui ont dû être écrits tout à fait au début du XIX^e siècle, puis reliés ensemble à l'époque de la Restauration¹.

Il paraît certain que Doguereau a rédigé ce docu-

1. Certains mots, à demi-coupés au bas des pages, sont la preuve que les cahiers avaient été écrits avant d'être reliés.

La reliure, qui porte au dos le simple mot « manuscrit », date incontestablement de la Restauration.

ment à l'aide de notes très complètes qu'il avait prises au moment des événements. En raison de la précision des détails fournis au sujet de faits secondaires, et grâce aux nombreuses vérifications que nous ont permises les documents conservés aux Archives de la Guerre¹, nous pouvons affirmer que ces pages n'ont pas été écrites en faisant appel à des souvenirs déjà lointains, mais qu'elles sont la reproduction d'un *Journal*, tenu pendant la campagne même, et dont le texte n'a pas subi de modifications importantes ; elles nous offrent par conséquent les plus sérieuses garanties de sincérité.

La date de la rédaction définitive peut être fixée au milieu du Consulat. On constate en effet que çà et là Doguereau introduit dans son récit quelques allusions à des événements survenus depuis l'expédition, mais qu'aucun de ceux-ci n'est postérieur à 1802.

D'ailleurs, si l'on étudie attentivement le manuscrit, ni dans le ton général, ni dans les ex-

1. Il existe notamment aux Archives du Comité technique de l'Artillerie un grand nombre de lettres et d'ordres émanant de Doguereau. Leur examen nous a permis de vérifier l'exactitude de maints détails, peu importants en eux-mêmes, mais dont la précision prouve le soin avec lequel l'auteur a rédigé, puis coordonné ses notes.

pressions concernant Bonaparte, l'on ne trouve rien qui trahisse l'influence de l'évolution significative qui se produisit quelque temps après la paix d'Amiens dans la période de gestation de l'Empire. Le masque étroit du Premier Consul n'était pas encore brisé par l'ambition grandissante du vainqueur des Pyramides : le futur empereur ne se laissait pas entrevoir par endroits, quand Doguereau a rédigé ces pages.

Nous pouvons encore invoquer, comme preuve secondaire, la physionomie matérielle du manuscrit et surtout la nature du papier ; c'est bien celui qui était employé d'une façon générale à la fin du xviii^e siècle et au début du xix^e siècle ; ses caractères diffèrent notablement de celui que l'on voit inaugurer au cours du Premier Empire.

Quand le *Journal* de Doguereau est venu entre nos mains, ces garanties d'authenticité et de sincérité nous ont d'autant plus frappé que la plupart des Mémoires rédigés quinze ou vingt ans après l'expédition d'Égypte présentent de singulières déformations de la vérité, comme si la mémoire de leurs auteurs avait subi l'influence de je ne sais quel mirage trompeur. L'œuvre de Doguereau présente, au contraire, une très grande analogie avec divers documents, dont la rédaction

est tout à fait contemporaine de ces mêmes événements : les *Journaux* de Belliard, de Detroye, de Damas, de Jacotin, de Kleber, de Laugier, etc., précieux recueils qui portent l'irrécusable marque des circonstances dans lesquelles leurs auteurs les ont rédigés, parfois jusqu'à la veille de leur mort¹.

En même temps Doguereau se trouvait placé dans les meilleures conditions pour noter, en pleine connaissance, les circonstances exactes et les causes des événements. Il était investi de la confiance entière de Dommartin, que Bonaparte tenait en haute estime et avait spécialement choisi pour organiser, puis commander l'artillerie de l'armée d'Orient. Ses fonctions le mettaient en rapport constant avec l'état-major général; et l'importance capitale de la question des approvisionnements en munitions et des transports exigeait qu'il fût tenu au courant non seulement des opérations, mais encore des projets.

Pour certains événements, notamment ceux qui eurent pour théâtre la haute Égypte et dont il ne fut pas témoin, Doguereau se réfère aux

1. Ces *Journaux*, conservés aux Archives historiques de la Guerre, nous ont fourni des renseignements d'une valeur inappréciable pour notre travail *l'Expédition d'Égypte*.

lettres de Bonaparte au Directoire, dont il reproduit les principaux passages. La plupart de ces documents ayant été imprimés au Caire, puis insérés dans le *Recueil de pièces officielles*, publié en l'an VIII, par Didot, Doguereau en eut facilement connaissance, en admettant même qu'il n'ait pas eu communication des minutes originales à l'état-major général de l'armée d'Orient.

Ces emprunts aux rapports de Bonaparte ou à d'autres documents similaires ne constituent, d'ailleurs, qu'une minime partie de l'œuvre de Doguereau. Il s'attache surtout à parler des faits auxquels lui-même a participé ou qui se sont passés sous ses yeux et, s'il ne fournit pas surtout la même abondance de détails, il en relate les circonstances avec précision, sincérité, bonne humeur, sans nulle emphase ni préoccupation personnelle.

La présente publication ayant essentiellement un caractère documentaire, nous avons tenu à respecter le texte original de la façon la plus scrupuleuse. Tout au plus avons-nous, çà et là, fait disparaître quelques incorrections ou d'évidents lapsus, que l'auteur n'eût certainement pas

laissé subsister en relisant son œuvre pour la livrer à l'impression¹.

D'autre part, en vue de faciliter la lecture et les recherches, nous avons cru devoir diviser le manuscrit en chapitres, dont la distinction est marquée par le texte même. Nous avons en même temps groupé, sous forme de sommaires, en tête des chapitres, les courtes rubriques placées, par Doguereau, en marge des principaux alinéas; cette dernière disposition eût difficilement pu être réalisée en typographie.

Notre rôle personnel s'est réduit, en définitive, à la rédaction des notes destinées à compléter, sur certains points, le texte de Doguereau. Comme il s'est proposé non d'écrire une histoire de l'expédition d'Égypte, mais d'enregistrer des événements et des impressions, il fait parfois des allusions qui appellent un commentaire. Ailleurs, à propos de questions controversées, il a paru intéressant de comparer les versions adoptées par tel ou tel historien. Nous avons enfin signalé et rectifié un très petit nombre

1. Doguereau faisant invariablement usage du calendrier républicain, nous avons eu soin d'indiquer entre parenthèses les dates grégoriennes, de façon à concilier le respect du texte et la commodité du lecteur.

d'erreurs légères, qui ont dû se glisser au moment de la transcription des notes primitives.

Pour cette partie de notre tâche, nous nous sommes, en principe, référés aux documents originaux existant aux Archives de la Guerre ou dans les autres dépôts publics, documents qui nous ont fourni la matière d'une étude plus complète sur l'expédition d'Égypte¹. Leur rapprochement permettra au lecteur d'apprécier maintes fois la valeur historique des renseignements du *Journal* de Doguereau; il montrera quel degré de confiance on peut accorder à ce témoin, qui a beaucoup et bien vu, dont les souvenirs sont fidèles et les affirmations toujours sincères.

NOTE SUR LE PORTRAIT DE DOGUEREAU

Le portrait de Doguereau que nous reproduisons est emprunté à la célèbre série dessinée par Dutertre en Égypte, à l'époque même de l'expédition.

Au bas de son dessin original au crayon conservé à la Bibliothèque Nationale, l'artiste a écrit: *Gros, aide de camp*.

Cette inscription constitue certainement une erreur,

1. *L'Expédition d'Égypte* (1798-1801). Les quatre premiers volumes ont paru chez l'éditeur H. Charles Lavauzelle.

à moins qu'elle ne traduise quelque allusion ou jeu de mots. Elle a été reproduite dans la série gravée des portraits de Dutertre, existant également à la Bibliothèque Nationale; elle est rectifiée dans le catalogue qui accompagne ces documents. Il n'y a eu, dans l'armée d'Orient, aucun aide de camp ni officier d'état-major nommé Gros. Le portrait est bien celui de Jean-Pierre Doguereau.

Le musée de Blois possède un grand portrait de Louis Doguereau, peint à l'époque de Louis-Philippe, en uniforme de lieutenant-général.

JOURNAL

DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

CHAPITRE PREMIER

Préparatifs de l'expédition. — Départ de la flotte. — Navigation.
— Prise de Malte. — Description de Malte. — Départ de Malte.
— Débarquement en Egypte. — Prise d'Alexandrie. — Description d'Alexandrie.

Le 15 ventôse an VI (5 mars 1798), le Directoire français prit un arrêté portant formation d'une Commission extraordinaire chargée de diriger les préparatifs pour une expédition maritime ; des courriers portèrent de suite l'ordre de se rendre à Toulon aux citoyens Le Roy ordonnateur de la marine, Dommartin général d'artillerie, Sucey commissaire ordonnateur des guerres et Blanquet du Chayla contre-amiral, nommés pour la former ; le payeur général Estève fut nommé cinquième membre. La Commission se rassembla au commencement de germinal ; chacun fut chargé de la partie du service dans lequel il était employé ; ils ne trouvèrent ni marine, ni artillerie, ni vivres, ni argent, et tout devait

être prêt pour le 20 germinal ¹. L'étonnante activité des membres sut trouver des ressources, et, en moins de deux mois, tout fut prêt pour le départ, quoiqu'il eût pour ainsi dire fallu tout créer. L'artillerie fut formée d'anciens approvisionnements pour l'armée d'Italie restés en dépôt à Antibes, Aix, Arles, la plus grande partie entre les mains des entrepreneurs des transports, tout dans le plus mauvais état; on puisa aussi un peu dans la place de Toulon.

Tous les bâtiments marchands du port de Marseille furent réparés, et la flotte se composa de la réunion de l'escadre du contre-amiral Brueys, venant du golfe de Venise, de la marine vénitienne et des vaisseaux mouillés dans la rade de Toulon. Trois millions, venus de la Suisse, alimentèrent les dépenses; on avait d'ailleurs beaucoup de crédit pour les frais d'une expédition dans laquelle s'embarquèrent un grand nombre de gens persuadés de faire la plus brillante fortune, quoique peu de personnes en connussent la véritable direction; j'ai des raisons de croire que les membres de la commission eux-mêmes restèrent très longtemps dans l'ignorance de la véritable destination de l'armée.

1. L'un des arrêtés pris par le Directoire le 15 ventôse (5 mars) dispose (art. 3) que tout devra être « prêt à partir du 20 au 30 germinal » (9 au 19 avril). L'organisation de la flotte et de l'armée nécessita un mois de plus.

Il se fit à Civita-Vecchia et à Gênes des préparatifs pour la même expédition.

Nous nous embarquâmes le 25 floréal (14 mai); je montais le vaisseau le *Spartiate*, de 74 canons. La flotte était composée ainsi qu'il suit :

VAISSEAUX

1 ^{re} escadre	2 ^e escadre	3 ^e escadre
Le <i>Mercure</i> ,	Le <i>Peuple-Souverain</i> ,	Le <i>Spartiate</i> ,
le <i>Timoléon</i> ,	le <i>Tonnant</i> ,	l' <i>Aquilon</i> ,
le <i>Guillaume-Tell</i> ,	l' <i>Orient</i> ,	le <i>Franklin</i> ,
le <i>Généreux</i> .	l' <i>Heureux</i> ,	le <i>Guerrier</i> .
	le <i>Conquérant</i> .	

FRÉGATES

La *Diane*, l'*Aleeste*, le *Corcyre*, la *Justice*, l'*Artémise*, la *Fortune*, le *Lodi*, la *Sérieuse*, la *Junon*, la *Badine*, la *Scensible*, la *Courageuse*, la *Mantoue*, le *Léoben*, le *Montenotte*, le *Carrère*, le *Muiron*.

FLUTES

Le *Dubois* et le *Cause*, vaisseaux vénitiens.

Nous restâmes en rade jusqu'au 29 soir (18 mai), retenus par un vent contraire qui nous mettait dans l'impossibilité de sortir sans risque. Le vent changeant alors, notre vaisseau reçut ordre de mettre à la voile; nous sortîmes avec l'*Aquilon* et fîmes rejoindre, par une mer assez forte, deux frégates sorties deux jours avant: et cette réunion forma une escadre légère, comman-

dée par le contre-amiral Decrès ¹, monté sur la *Diane*.

La flotte sortit de la rade les 1^{er} et 2 prairial (20 et 21 mai), et nous commençâmes, vers les onze heures ², à faire route par un bon vent nord-ouest. Le bruit s'était répandu dans l'escadre que l'*Orient*, vaisseau à trois ponts, s'était échoué en sortant ; on fut surpris de le voir à la tête de la flotte, il était sorti de grand matin.

Le 3 (22 mai) nous naviguâmes à la hauteur de Nice ;

Le 4 (23 mai), à la hauteur de Gênes, et, vers le soir, nous aperçûmes la Corse ; le vent cessa et nous fûmes jusqu'au 6 (25 mai) pour aller du golfe Saint-Florent à Bastia.

Le 6 (25 mai), nous passâmes devant l'île Capraja.

Le 7 (26 mai), devant les îles d'Elbe et de Monte Christo.

Le 8 (27 mai), au détroit de Bonifacio.

Le 9 (28 mai), nous restâmes à la même hau-

1. C'est ce même contre-amiral qui se battit si vaillamment, en sortant de Malte, dans l'an VIII, contre trois vaisseaux anglais qu'il voulut alternativement aborder. Il n'amena son pavillon qu'après avoir perdu tous ses mâts, excepté le beaupré. Il montait le *Guillaume-Tell* (Note de Doguereau).

2. Doguereau parle du 1^{er} prairial, onze heures du matin. Pendant les deux premiers jours, la marche de la flotte fut ralentie par la nécessité de rallier les bâtiments sortis les derniers de la rade de Toulon.

teur pour attendre des troupes venant d'Ajaccio. Grand branle-bas à l'apparition d'un bâtiment qu'on présumait anglais et qu'on voulait attaquer. Notre vaisseau reçut ordre de le chasser, avec une frégate ; c'était un bâtiment génois chargé de sel venant d'Alicante. Vers la nuit, le convoi venant d'Ajaccio se réunit à la flotte.

Le 10 (29 mai), nous continuâmes vent arrière ; on donna ordre de se préparer au combat, et l'armée se forma sur trois lignes.

Le 11 (30 mai), on côtoya la Sardaigne.

Le 12 (31 mai), on arriva à la vue du cap Carbonara.

Les 13 et 14 (1^{er} et 2 juin), on croisa dans ses environs ; vers le soir, la mer devint orageuse.

Le 15 (3 juin), la mer fut plus calme, et le vent bon pour faire route ; mais on paraissait attendre quelque chose¹ ; on ne s'écartait pas du cap ; le vent redevint violent et la mer très orageuse ; le convoi fut obligé de se mettre à l'abri près de la côte. On chassa plusieurs bâtiments, qu'on reconnut danois et ragusais. La soirée fut plus calme.

Le 16 (4 juin), vers les quatre heures de l'après-midi, ordre de faire route ; on prit le cap sur la

1. Bonaparte n'était pas sans inquiétude sur le sort du convoi qui, parti de Civita-Vecchia, aurait dû rallier la flotte vers les côtes de Corse.

Sicile, en faisant route au sud-ouest par un bon vent arrière.

Le 17 (5 juin), on aperçut l'île Maritimo à notre sud-sud-est. Nous forçâmes de voiles pour chasser un bâtiment, et l'on découvrit les îles Levanzo et Favignana.

Le 18 (6 juin), vers les dix heures du matin, nous aperçûmes la Sicile; nous fûmes contrariés par le vent. Nous vîmes Marsala; cette ville est située sur le bord de la mer et dans une fort jolie position. Nous éprouvâmes une avarie, la vergue du grand hunier fut cassée.

Le 19 (7 juin), au matin, nous aperçûmes l'île de Pantellaria au sud-sud-ouest; on força de voiles. Notre capitaine reçut ordre de se rendre à bord du général; à son retour, il rapporta l'ordre aux 80^e et 19^e demi-brigades de se tenir prêtes à débarquer à Malte. Il nous apprit que le convoi de Civita-Vecchia, que nous avions attendu à la pointe de la Sardaigne, était passé; qu'avant notre arrivée au cap Carbonara, on avait vu paraître à cette hauteur deux vaisseaux et trois frégates anglaises, qui capturèrent un de nos avisos; ces bâtiments avaient chassé une de nos frégates et l'on craignait qu'ils ne rencontrassent le convoi de Civita-Vecchia¹. Telles étaient les

1. L'avisos le *Corcyre*, envoyé en avant de la flotte vers l'île Maritimo, avait été pris, le 1^{er} juin, par la frégate anglaise la *Flore*.

nouvelles qu'il nous rapporta du bord de l'*Orient*.

L'opinion générale était que nous allions nous emparer de Malte. A midi, nous chassâmes un bâtiment; le calme nous surprit pendant plusieurs heures. Sur le soir, ordre de marcher en avant avec la première division de l'escadre légère. Calme toute la nuit.

Le 20 (8 juin), sur les dix heures, s'éleva un bon vent frais nord-ouest. Nous fîmes route et signalâmes bientôt sept bâtiments, dont un de guerre. Branle-bas de combat, et on s'approcha très près de la frégate, qui resta sur son travers pendant quelque temps, puis força de voiles, ce qui nous confirma dans l'idée qu'elle était ennemie. A quatre heures, nous découvrîmes l'île de Goze. La frégate signalée fut reconnue française; les autres bâtiments qui étaient avec elle, ayant été séparés de notre convoi par un coup de vent, s'étaient mis sous l'escorte de cette frégate, la *Carrère*, qu'ils rencontrèrent; elle venait de remplir une mission particulière. Nous fîmes toujours route vent arrière.

Le 21 (9 juin), au matin, on signala, au nord, 11 voiles, qu'on soupçonna être de notre convoi et restées en arrière. L'amiral donna ordre de se

Le surlendemain, la frégate la *Justice*, qui avait également pris les devants pour éclairer la marche, dut rallier la flotte vers le cap Carbonara: elle avait été chassée par un vaisseau anglais.

préparer à mouiller. On signala devant Malte le convoi de Civita-Vecchia, à bord duquel était une division aux ordres du général Desaix. Notre vaisseau reçut ordre d'aller reconnaître le port de Malte et d'amener au général tout bâtiment maltais qu'il rencontrerait. Nous découvrîmes dans l'île de Goze plusieurs forts et villages; une foule immense d'habitants étaient montés sur les églises et sur les maisons, étonnés sans doute de voir la mer couverte de plus de 300 voiles. L'île est taillée à pic dans plusieurs endroits sur le bord de la mer. Toute la matinée, peu de vent. Vers midi, nous étions vis-à-vis de Citta-Vecchia¹, ville fortifiée à l'ancienne méthode, avec des tours rondes et carrées; elle offrait de notre position un assez joli coup d'œil. Bientôt nous aperçûmes Malte, elle nous parut considérable. Nous reconnûmes le convoi de Civita-Vecchia, et nous passâmes la soirée devant le port. On fit la nuit des propositions qui ne furent pas acceptées.

Le 22 (10 juin), au matin, on fit des préparatifs d'attaque; à quatre heures, les canots furent mis à la mer, et les troupes débarquèrent à droite de la ville de Malte. L'armée navale prit l'ordre naturel de bataille. Les troupes débarquées à

1. Petite ville située vers le centre de l'île de Malte, sur une hauteur.

gauche s'emparèrent de plusieurs tours et forts; nous y aperçûmes bientôt de notre vaisseau flotter l'étendard tricolore. Toute la journée, les pièces de la place et des ouvrages avancés firent feu sur les troupes de débarquement, les galères maltaises les inquiétèrent aussi; on avançait cependant toujours un peu. A quatre heures, on fit aussi un débarquement à la gauche, vers les batteries du fort Sainte-Catherine, à la pointe de l'île. Elles firent feu sur les canots tant qu'ils voguaient; mais, à l'instant où les premiers tirailleurs eurent le pied à terre, tout s'enfuit. On poursuivit les Maltais jusque sous les murs de la place, qui fut cernée le soir¹. Le feu de la mousqueterie fut très vif; la place répondit par une canonnade très forte, et, vers minuit, le feu cessa. Nous en conclûmes qu'on avait entamé des négociations.

Le 23 (11 juin), au matin, nous reçûmes ordre de chasser 4 bâtiments. Bientôt nous en aperçûmes plusieurs autres; c'étaient 3 bâtiments danois allant à Tripoli porter un présent au dey. L'officier danois nous dit que 16 vaisseaux anglais étaient à hauteur de la Sardaigne. Nous

1. Le débarquement des Français dans l'île de Malte fut opéré sur trois points différents: à la cale Saint-Paul (général Baraguey-d' Hilliers), à la cale Saint-Julien (général Vaubois), près du port de Marsa Scirocco (général Desaix). La division Reynier reçut la mission d'occuper la petite île de Gozzo (ou de Goze).

atteignîmes bientôt les autres bâtiments chassés, qui se trouvèrent ragusais, venant de Smyrne et se rendant à Alicante. Pendant la nuit, plusieurs chevaliers maltais, qui ne voulaient point se battre, se rendirent à bord du général avec leurs effets.

Le 24 (12 juin), au matin, le général envoya un parlementaire. Ordre fut donné, par un coup de canon, d'arborer le grand pavillon; un autre signal annonça que l'ennemi avait amené le sien. Il fut prescrit à chaque bâtiment de tirer 21 coups de canon, à quatre heures.

Après la canonnade, je reçus du général Dommartin ordre de me rendre à terre, ce que j'exécutai promptement; il me tardait déjà d'y remettre pied, j'avais été très malade en mer. Je fus, avec un de mes camarades, logé chez un ministre d'État vénitien, commandeur de Malte; nous y fûmes conduits par un révolutionnaire du pays, dont il nous parut que la nouvelle municipalité fut composée. Nous reçûmes un excellent accueil de notre hôte, très brave homme, et nous nous trouvâmes à souper avec un chevalier de Malte, émigré (actuellement au service de la République), qui voulait à toute force être beaucoup plus patriote que nous; nous eûmes beaucoup de peine à nous tenir de rire en nous entendant souvent, pendant le sou-

per, qualifier par ledit personnage de *Monsieur Citoyen, Citoyen Chevalier*; mon camarade qui, comme officier du génie, portait un chapeau bordé, était qualifié d'*Excellence*.

Le 25 (14 juin), les vaisseaux entrèrent dans le port.

La ville de Malte est située sur le penchant d'un rocher; son port est très considérable et reçoit les vaisseaux de guerre les plus forts; notre flotte, composée de plus de 300 voiles, y entra très aisément. Cette place est, sans contredit, la plus forte de l'Europe; des quadruples batteries élevées en amphithéâtre défendent l'entrée du port; toutes les fortifications sont bâties sur le roc, qui lui-même est taillé et en fait partie dans plusieurs endroits. Il y a au fort Saint-Julien des casernes casematées bâties avec une solidité et une élégance qui peuvent les faire comparer à de jolis châteaux. Il y a une artillerie immense; on compte près de 1.100 canons; il y a une fonderie à l'arsenal, et dans le palais du grand-maître une superbe salle d'armes. On y trouve une très belle collection d'anciennes cuirasses, de sabres et autres objets pris sur les Turcs. Une pièce ciselée d'un très beau travail en fut tirée pour être envoyée à Paris¹.

1. Cette pièce tomba au pouvoir des Anglais avec la frégate la *Sensible* (Note de Doguereau).

Bonaparte, au moment de reprendre la mer, prescrivit au général

Au milieu des fortifications on trouve la Floriane, faubourg de Malte ; la chaleur était si insupportable que je n'y fus pas ; je vis même très imparfaitement la place. Les maisons de Malte sont fort bien bâties et en belles pierres ; chacune a deux ou trois balcons couverts qui, étant irrégulièrement placés, ne font pas un bel effet, mais sont du moins fort commodes, parce qu'ils donnent des vues sur toute la longueur des rues parfaitement alignées. Les rues vont en montant et en descendant par escaliers et avec des trottoirs. Le palais du grand-maître n'a rien d'extraordinaire. L'église de Saint-Jean de Jérusalem est un superbe morceau. On y voit les tombeaux magnifiques des grands-maîtres, une lampe en or, une lampe en argent d'une grosseur prodigieuse, des saints de grandeur naturelle, d'énormes chandeliers du même métal. La voûte, en peinture à fresque, est admirable. La prison pour les forçats et les prisonniers turcs est tenue avec beaucoup de propreté.

Les femmes n'y sont pas jolies et généralement très coquines.

Baraguey d'Hilliers de s'embarquer sur la *Sensible* pour aller remettre au Directoire les principaux trophées recueillis à Malte ; cette frégate portait aussi d'importantes dépêches, entre autres l'ordre de faire partir de Toulon un convoi chargé de renforts et de tout le matériel qui n'avait pu être embarqué pour le 20 mai. La *Sensible* fut prise, le 27 juin, par la frégate anglaise *Sea Horse*.

Les voitures de Malte ressemblent à nos anciens carrosses : elles sont trainées par une mule.

L'île produit du coton, des oranges, des figues : on y fait des bas très estimés ; on y parle mauvais italien et mauvais arabe. Le climat est très insupportable à cause de la réverbération ; les rochers et les pierres blanches, dont les maisons sont bâties, réfléchissent les rayons du soleil et gênent beaucoup la vue.

Le 30 (18 juin), notre vaisseau, le *Spartiate*, échoua à l'entrée du port ; on eut de la peine à le retirer.

Le 1^{er} messidor (19 juin), nous nous embarquâmes, et bientôt nous vîmes toute l'escadre et le convoi appareiller. On reçut ordre de marcher la nuit au sud-est-quart-est, si le vent continuait à être favorable. Nous fîmes une douzaine de lieues pendant la nuit.

Le 2 (20 juin), calme toute la matinée ; à midi, un peu de vent ; encore calme le soir.

Le 3 (21 juin), le matin, peu de vent, nous allâmes à l'est ; le soir, le vent se leva ; nous eûmes le cap à l'est-sud-est, le vent à l'ouest-nord-ouest. Toute la nuit on marcha bien.

Le 4 (22 juin), on continua de marcher vent arrière à l'est-sud-est ; sur les cinq heures, on resta en panne jusqu'à six heures.

Le 5 (23 juin), au matin, un peu calme; nous avons le cap au sud-est-quart à l'est; le vent devint plus fort et nous fîmes route.

Le 6 (24 juin), toujours vent arrière; on compte que nous avons fait cent lieues depuis Malte.

Le 7 (25 juin), vent du nord-quart-nord-ouest. On aperçoit à l'est-quart-nord-est l'île de Candie, sur les six heures.

Le 8 (26 juin), l'île de Candie à l'ouest; elle offre des parties montagneuses très élevées et couvertes de neige. Ordre de chasser; on file 10 nœuds. A midi, ordre de faire route, au sud-est quart-nord:

Le 9 (27 juin), peu de vent. Ordre à la division Kleber de se préparer au débarquement, de se munir de vivres pour quatre jours et soixante cartouches par homme. Quatre vaisseaux, au nombre desquels le *Spartiate*, reçurent ordre de chasser jusqu'à la découverte de la terre; le vent était faible.

Le 11 (29 juin), calme; un peu de vent le soir; les frégates signalèrent la terre. Bon vent qui nous fit marcher la nuit à l'est-quart-sud-est.

Le 12 (30 juin) matin, à six heures, nous aperçûmes les côtes d'Afrique¹. On signala à cinq

1. La flotte se dirigeait vers le cap Deras, à l'ouest d'Alexandrie. Elle devait ensuite continuer sa route vers l'est, en longeant la côte d'Afrique à grande distance.

heures, le soir, la Tour des Arabes; vent du nord-ouest bon, frais.

Le 13 (1^{er} juillet), au matin, nous vîmes Alexandrie. Nous avions perdu de vue l'armée; plusieurs bâtimens dans le même cas se joignirent à nous, nous fûmes à sa rencontre. A midi, nous aperçûmes l'escadre; grand branle-bas de combat. Ordre de préparer l'ancre pour mouiller vis-à-vis la mosquée du Marabout. Le consul français Magallon, qui vint d'Alexandrie à bord de la flotte, nous apprit que, trois jours avant notre arrivée, 14 vaisseaux anglais étaient venus devant Alexandrie et étaient allés nous chercher du côté de Smyrne¹.

On ne perdit pas un moment, on mit les

1. Au moment où Bonaparte quitta Toulon, une tempête avait dispersé la croisière que Nelson tenait au sud de ce port. La sortie de notre flotte était ainsi restée ignorée des Anglais. Quand Nelson eut réparé ses avaries, il apprit, mais trop tard, cet événement. Ayant alors reçu un renfort de 10 vaisseaux, il se mit à la recherche de la flotte française, dont il ignorait la destination. Arrivé à Naples, le 17 juin, il apprit, par l'ambassadeur britannique, Hamilton, que Bonaparte s'était présenté devant Malte. Cinq jours plus tard, après avoir dépassé Messine, il fut informé du départ des Français pour une destination inconnue. Soupçonnant que l'Égypte était l'objectif de l'expédition, il força de voiles, coupa, pendant la nuit du 22 au 23 juin, la ligne de marche de la flotte française, à quelques lieues en arrière de celle-ci; s'étant rapproché de la côte de Barca, peu fréquentée par la navigation, il arriva le 28 juin devant Alexandrie. Apprenant que les Français n'avaient point paru, et craignant d'avoir fait fausse route, il se dirigea aussitôt vers les côtes de Caramanie, sans se douter que la flotte française était à quarante lieues de l'Égypte. Ce concours extraordinaire de circonstances permit à Bonaparte d'atteindre heureusement Alexandrie (Voir l'*Expédition d'Égypte*, t. I et II).

canots à la mer, et partie des divisions Kleber, Menou et Bon reçurent ordre de débarquer. La division du général Menou commença vers les cinq heures. Je me rendis près d'une galère que montait le général en chef, où était le rendez-vous de l'état-major de la division Bon, avec lequel je devais mettre pied à terre.

La mer était très agitée, nous étions couverts d'eau par les vagues, et la majeure partie des troupes très incommodée du mal de mer, par le roulis qu'on éprouvait très violemment dans les canots ; on avait à craindre que plusieurs ne s'échouassent sur des rochers à fleur d'eau qui se trouvaient près de la côte, qu'on ne connaissait pas parfaitement. Sur les six heures, nous fîmes route vers la terre près l'anse du Marabout. Nous descendîmes sur la côte d'Afrique sur les huit heures du soir sans tirer un coup de fusil, à trois lieues à l'ouest d'Alexandrie. La division Kleber était aussi en partie débarquée. On passa la nuit à former les divisions sans être inquiété. Bonaparte fit toute la nuit des reconnaissances aux environs ; nous avions quelques Arabes qui servaient de guides ; nous étions probablement près d'un de leurs camps, car nous trouvâmes beaucoup de paille, qui nous fut très commode pour dormir après avoir beaucoup couru.

Les divisions Kleber et Menou partirent le matin à quatre heures, se dirigeant vers Alexandrie; la division Bon les suivit quelques heures après. A onze heures, on était sous le canon de la place. On fit les dispositions d'attaque; les deux divisions Kleber et Menou, placées à la gauche de la nôtre (division Bon), occupaient l'espace compris entre le port et la colonne de Pompée; nous nous étendions de là jusqu'à la porte de Rosette que notre division avait ordre d'attaquer. A quelque distance de la ville, on rencontra de la cavalerie, composée de Mameluks et d'Arabes; elle voltigea quelque temps devant nos troupes et se retira lorsqu'elle vit que ses caracolades ne nous en imposaient guère et que, sans tirer un coup de fusil, on avançait toujours. L'armée marcha en bataille, le général Bonaparte à la tête; l'ennemi était sur les remparts, et dans les tours de l'enceinte; la cavalerie avait gagné le désert et se trouvait sur nos derrières. Nous n'avions pas d'artillerie; le peu qu'on avait débarqué n'avait pu être amené, faute de chevaux; il était impossible de conduire les pièces à bras au milieu des sables et sur les monticules qui se trouvaient sur le passage.

Nous essayâmes le feu de mousqueterie des Turcs placés sur le rempart et celui de quelques mauvaises pièces de canon qu'ils tiraient fort mal;

mais l'élan était donné, la charge fut battue, et l'on arriva dans le fossé sous les murailles de la place. De toutes parts on donna l'assaut, et bientôt le drapeau tricolore remplaça les bannières ottomanes. Les Turcs se défendirent assez vigoureusement en se retirant au milieu des ruines de la ville des Arabes ; ils y furent poursuivis de toutes parts ; ceux qui ne furent pas tués se réfugièrent en partie dans la ville neuve ; une partie trouva le moyen de se retirer vers la campagne. Arrivés dans la ville des Turcs, nous essayâmes encore quelques coups de fusil des maisons. Le général avait défendu le pillage ; et bien que cette ville fût dans le cas de subir la loi du vainqueur, elle fut traitée avec la plus grande clémence. Les troupes étaient extrêmement fatiguées par une marche pénible dans les sables, à l'ardeur d'un soleil brûlant sans avoir pu trouver seulement un verre d'eau ; on s'arrachait, en arrivant, quelques chameaux qui en étaient chargés.

La perte de l'ennemi dans cette attaque fut considérable ; de notre côté, les généraux Kleber et Menou furent blessés, un chef de brigade tué¹ ; nous eûmes environ 200 hommes tués ou blessés.

Alexandrie, la ville actuelle des Turcs, est située sur le bord de la mer entre les deux ports ;

1. Le chef de brigade Mas, à la suite de la 32^e.

on trouve encore l'enceinte de celle bâtie par les Arabes ; mais il ne reste de l'ancienne Alexandrie que des décombres, des monticules de ruines et quelques murs prêts à crouler du palais des Ptolémées. La muraille qui forme l'enceinte des Arabes est très élevée, très forte et flanquée par des tours rondes et carrées ; on trouve dans l'intérieur une quantité de superbes citernes qui servent encore à l'approvisionnement d'eau pour les habitants. La nouvelle Alexandrie, à l'exception du quartier des Francs (c'est le nom qu'on donne aux Européens) est extrêmement mal bâtie ; les maisons sont basses, vilaines, les rues sales, très étroites et couvertes de branchages ; on y est toujours à l'ombre ; le général en chef et plusieurs généraux logèrent dans un okel¹ du quartier franc.

On voit, près du palais des Ptolomées, à droite du port neuf, deux obélisques nommés aiguilles de Cléopâtre ; l'une est debout, l'autre renversée, à moitié enterrée sous les décombres. Les caractères hiéroglyphiques sur la face nord de la colonne debout sont très distincts ; ils sont totalement effacés au sud par les vents terribles de cette partie.

1. Les okels sont de grandes maisons où sont logés beaucoup d'Européens et dans lesquelles sont leurs magasins. (Note de Doguereau.)

A la gauche de l'Alexandrie des Turcs et dans la rade du côté du Marabout, on trouve les catacombes et les bains de Cléopâtre. De ce côté sont les ruines de Nécropolis ou la ville des morts. On rencontre beaucoup de petits morceaux de marbre de toutes couleurs, du porphyre, du granit. La colonne de Pompée est au sud de la ville des Arabes, hors de l'enceinte, sur un petit monticule; elle a plus de cent pieds d'élévation. Les bains des anciens califes sont dans l'enceinte.

Dans l'ancienne cité de Pharos était la fameuse tour du sommet de laquelle on faisait des signaux aux bâtiments aperçus en pleine mer pour les avertir qu'ils étaient près de la côte. On n'y voit plus rien de remarquable, sauf une espèce de fort assez bien placé pour défendre l'entrée du port neuf; elle est séparée de la ville par une chaussée.

CHAPITRE II

Départ d'Alexandrie. — Arrivée à Damanhour. — Affaire de Chebreis (ou Chobrakhit). — Bataille des Pyramides. — Entrée au Caire. — Combat de Salheyeh. — Retour au Caire. — Description de la ville : mosquées, places publiques, bains, citadelle, population, caravane de la Mecque, marché des esclaves noirs, Arabes de Tor.

Le 16 messidor (4 juillet), la division du général Desaix se mit en route pour Rosette.

Le 18 (6 juillet), les divisions Kleber et Reynier partirent¹.

Le 19 (7 juillet), la division Bon, dans laquelle je reçus ordre d'aller commander l'artillerie légère, se mit en marche avec le quartier général. Nous partîmes le soir ; nous fîmes la nuit plusieurs haltes, dont une devant Beydah. Le 20 (8 juillet), au matin, on s'arrêta devant un autre

1. Doguereau commet de légères erreurs au sujet de la marche des divisions. La division Desaix, après la prise d'Alexandrie, avait reçu l'ordre, sans entrer dans la ville, d'aller prendre position sur la route de Damanhour. Elle fut mise en mouvement le 3 juillet pour se rendre à El-Beydah et Damanhour. La division Reynier reçut ordre de la suivre et partit dans la nuit du 4 au 5 juillet. La division Kleber, dont le commandement avait été confié au général Dugua, partit le 6 juillet pour Rosette.

village¹, où l'on trouva un puits pour faire rafraîchir la troupe qui avait marché toute la nuit ; après une heure de repos, on marcha jusqu'à trois heures après midi.

Nous nous arrêtàmes pour dîner devant le village de Birket. Indépendamment de la chaleur et du manque d'eau, nous eûmes encore à supporter un vent chaud qui roulait des tourbillons de poussière qui nous aveuglaient. On ne pouvait boire l'eau d'une mare qui était hors du village et qui avait une odeur cadavéreuse ; les habitants ne voulaient pas, au poids de l'or, nous en apporter ; ils nous parurent si suspects que nous mîmes nos canons en batterie sur leurs cahutes pour les intimider. A cinq heures, on repartit pour aller vers Damanhour, à une lieue de laquelle nous fûmes coucher ; les troupes très fatiguées, ne purent aller plus loin.

Le 21 (9 juillet), nous arrivâmes de bon matin à Damanhour ; la division Desaix y était déjà ; elle avait eu une affaire avec les Mameluks et les Arabes et les avait repoussés. Le quartier général, qui avait marché seul avec peu de cavalerie pour arriver plus vite, avait aussi fait leur rencontre pendant la nuit ; il s'en était tiré

1. El-Kerioun. Voir au sujet de la marche de la division Bon le journal de marche rédigé par le capitaine du génie Bertrand, plus tard général de division et compagnon de captivité de l'empereur à Sainte-Hélène. (*Expédition d'Égypte*, t. II, p. 132.)

fort heureusement, l'obscurité n'ayant pas laissé l'ennemi s'apercevoir du petit nombre.

On fut fort surpris de trouver Damanhour bâti dans le genre des autres villages. Le consul Magallon l'avait annoncée comme une des belles villes de l'Égypte; le quartier général comptait y faire des logements, la plus mauvaise tente leur fut préférable. Nous vîmes toute la journée les Arabes voltiger devant nos avant-postes; nous les avons eus continuellement sur nos derrières pendant la marche; malheur au pauvre soldat qui, trop fatigué, restait un instant en arrière pour se reposer; il était bientôt massacré par ces sauvages. Deux volontaires furent assassinés dans la ville, et les habitants qui avaient commis le meurtre furent fusillés. Le général de cavalerie Mireur, s'étant éloigné un peu des avant-postes, fut assailli par les Arabes et tué¹.

Le 22 (10 juillet), nous restâmes devant Damanhour²; nous eûmes pendant la nuit une fausse alerte qui nous coûta quelques hommes de la 4^e légère. Nous étions accablés, depuis dix

1. Le *Journal* de Belliard relate d'une façon détaillée la mort de Mireur (Voir *Expédition d'Égypte*, t. II, p. 136).

2. La division Bon fut seule maintenue à Damanhour, le 10 juillet; le reste de l'armée reprit la marche vers le Nil.

heures du matin environ jusqu'à la nuit, par un vent qui régulièrement pendant trois jours s'élevait et tombait à la même heure.

La ville de Damanhour est un amas de huttes ressemblant beaucoup à des colombiers; elles sont en terre et en briques cuites au soleil. Quelques mosquées, dont les minarets s'aperçoivent au milieu de hauts palmiers, offrent de loin un coup d'œil assez agréable; le prestige cesse quand on approche. Là, comme dans les autres villages où nous avons passé, nous n'eûmes de quoi vivre qu'avec beaucoup de peine et d'argent; les habitants dédaignaient notre monnaie; on ne trouvait point de pain. Les habitants, très hideux, ont pour habillement de mauvaises chemises bleues en lambeaux; ils sont méchants et assassinent les Français qu'ils trouvent seuls. Enfoncés dans le désert, ils ont beaucoup de relations avec les Arabes et beaucoup de leur caractère.

Le 23 (11 juillet), à deux heures du matin, l'armée¹ partit de Damanhour pour Rahmanieh, village situé sur le bord du Nil. Nous fûmes harcelés pendant toute la marche par les Arabes, à qui nous dûmes le bon ordre de nos rangs; les soldats se gardaient bien de quitter les colonnes. A notre arrivée, nous trouvâmes les habitants dehors avec

1. Ou plutôt la division Bon, à laquelle était affecté Doguereau.

un drapeau; ils vinrent au-devant de nous. Comme on aperçut plusieurs barques qui, à notre approche, mirent à la voile pour remonter vers le Caire, nous mîmes nos pièces en batterie sur le bord du Nil afin de les arrêter; les coups de canon dont plusieurs furent atteintes ne les empêchèrent pas de continuer leur route; quelques-unes chargées d'orge s'arrêtèrent.

Le soldat, qui trouvait là de bonne eau à discrétion, le fleuve pour se baigner et un sol moins aride, reprit un peu de courage; les lieux qu'on avait parcourus, les sables du désert, la soif qu'on avait endurée avaient un peu abattu des hommes qui, accoutumés à faire la guerre chez des peuples civilisés, se voyaient pour la première fois sur un théâtre nouveau, au milieu de peuples presque sauvages.

On trouva plus de ressources, plus de douceur chez les habitants des bords du Nil; on continua toujours à manquer de pain.

Notre flottille venant de Rosette arriva aussi; elle était composée d'un aviso, d'une galère et de beaucoup de djermes ou bateaux du pays, portant les malades, les cavaliers sans chevaux, les ambulances; elle était commandée par le contre-amiral Perrée¹.

1. Perrée fut tué en allant à Malte porter des approvisionnements (*Note de Doguereau*).

Au moment du débarquement en Egypte, Perrée n'était que

Le 24 (12 juillet), au soir, nous partîmes de Rahmanieh ; nous fîmes bivouaquer devant un village, à une lieue et demie à peu près. Nous apprîmes que Mourad-Bey nous attendait dans un village nommé Chebreis¹, où il avait commencé à se retrancher.

Le 25 (13 juillet), au matin, après une lieue de marche, nous rejoignîmes la division Desaix ; l'ennemi était en présence. Mourad-Bey nous attendait pour nous livrer bataille ; il étendait sa gauche dans la campagne, sa droite était appuyée au village de Chebreis, où il avait quelques mauvaises pièces de canon ; sa flottille sur le Nil était à la même hauteur ; elle avait déjà attaqué la nôtre et abordé plusieurs des djermes qui en faisaient partie et se trouvaient en avant des autres. Nous eûmes beaucoup d'hommes égorgés sur ces barques.

Aussitôt que nous fîmes arrivés, des troupes de Mameluks sortirent du village, et parurent disposées à commencer la charge. Nos bataillons carrés étaient formés ; l'artillerie aux angles et dans les intervalles ; la cavalerie et les bagages au centre. Cet ordre de bataille, qui leur présentait des masses d'hommes et des feux de tous

chef de division : il fut nommé contre-amiral par Bonaparte (9 thermidor an VI-27 juillet 1798), en récompense de sa conduite au combat de Chobrakhit.

1. Chobrakhit, d'après la carte des ingénieurs géographes.

côtés, les étonna ; ils voltigèrent autour de nous. Quelques-uns des plus braves, sans doute pour animer les autres, se détachèrent et vinrent charger nos tirailleurs ; la mort fut le prix de leur témérité audacieuse. C'était un superbe coup d'œil que de voir cette troupe voltiger devant nos bataillons ; leurs brillantes armures, leurs selles, les harnais de leurs chevaux presque tous brodés en or ou en argent produisaient au soleil un très joli effet.

Plusieurs fois ils s'approchèrent très près ; la vivacité de la canonnade et la bonne contenance de nos carrés leur firent perdre la résolution qu'ils avaient de tomber sur nous. Las de les attendre, Bonaparte ordonna qu'on marchât à eux. Les divisions s'ébranlèrent au pas de charge, et bientôt on vit les Mameluks prendre la fuite, abandonnant 26 pièces de canon ; en un clin d'œil ils disparurent. On continua la marche jusqu'au soir sans revoir l'ennemi.

Les 26, 27, 28 et 29 (14, 15, 16 et 17 juillet), nous marchâmes sans les rencontrer, faisant deux et trois lieues par jour, continuellement harcelés par les Arabes, passant le jour à marcher au milieu des sables brûlants, dans lesquels nous eûmes des peines incroyables à faire avancer l'artillerie.

Le 1^{er} thermidor (19 juillet), nous eûmes sé-

jour à Wardan. Nous étions campés dans des bois de palmiers et de sycomores qui nous donnaient un peu d'ombrage ; nous n'avions pas encore été si bien. Comme nous approchions du Caire, on eut séjour pour réparer les affûts et autres voitures d'artillerie, afin de se mettre en état d'attaquer l'ennemi.

Le 2 (20 juillet), nous fîmes une marche longue et pénible ; nous nous emparâmes d'un troupeau de moutons, buffles et vaches ; nous n'étions plus qu'à quatre lieues du Caire. On attendait avec impatience la flottille pour pouvoir former un pont en arrivant ; comme elle était très en retard, nous craignions qu'elle n'eût été assaillie.

Le 3 (21 juillet), nous nous mîmes en marche de bonne heure en formant dès le départ nos bataillons carrés ; ordinairement nous marchions par colonnes. La chaleur était insupportable, et, après deux heures de marche, nous fûmes obligés d'approcher du Nil pour étancher la soif des hommes et des chevaux. Quelques habitants de la rive opposée nous tiraient des coups de fusil. Nous eûmes beaucoup de peine à nous retirer des sables dans lesquels nous nous étions enfoncés. Nous étions encore à deux lieues du Caire ; la division du général Desaix, qui s'était mise en marche avant nous, avait déjà rencontré les avant-postes des Mameluks. Après avoir marché

environ trois quarts d'heure, nous vîmes l'ennemi; bientôt nous fûmes en présence.

La division du général Desaix tenait la droite, appuyée sur un bois de palmiers; la division Dugua à la gauche appuyait au Nil; les divisions Bon, Reynier, Vial, en bataillons carrés, par échelons, étaient au centre¹.

L'ennemi occupait le village d'Embabéh qu'il avait entouré de retranchements; c'étaient des lignes, flanquées par quelques saillants, garnies d'une quarantaine de pièces de canon. Aussitôt que les Mameluks jugèrent qu'ils pouvaient nous attaquer avec avantage, ils sortirent des retranchements et attaquèrent la division Desaix par une vigoureuse charge. On les attendit de pied ferme et l'on fit feu à l'instant où il devait être le plus meurtrier. La terre fut couverte d'hommes et de chevaux tués; ceux qui ne furent pas atteints passèrent entre les divisions Desaix et Reynier, où ils essuyèrent de nouveaux feux.

La division Bon, tranquille spectatrice de ces charges, s'attendait à en recevoir une de la partie des Mameluks restés à Embabéh, lorsque commença sur elle le feu de l'artillerie des retranchements appuyé par celui des bâtiments

1. Doguereau n'indique pas la disposition des divisions d'une manière tout à fait exacte. De la droite à la gauche, elles étaient dans l'ordre suivant : Desaix, Reynier, Dugua, Bon et Vial.

qui étaient sur le Nil et la prenaient en flanc. On fut un moment étonné; des files de cinq ou six hommes étaient emportées; ce feu fut très meurtrier sur un corps rangé dans un ordre aussi profond. Ce fut l'affaire d'un instant; on se remit de suite, et l'on fit sortir des rangs les compagnies impaires pour marcher en avant à l'assaut des retranchements; bientôt, au pas de charge, tout se mit en mouvement pour joindre l'ennemi.

Les compagnies impaires, arrivées près des retranchements, furent chargées par les Mameluks; mais ceux-ci, reçus par un feu vigoureux et une contenance intrépide, prirent bientôt la fuite, laissant la campagne jonchée de leurs morts.

La division Bon redoubla le pas, la charge battit partout; on tira à bout portant sur les Mameluks sortant de tous côtés des retranchements pour fuir; on en fit un carnage horrible. Une grande partie se jeta dans le Nil; on tira longtemps à mitraille sur des milliers de têtes qu'on apercevait sur l'eau; tout leur canon resta en notre pouvoir.

La perte de l'ennemi fut considérable. Nous eûmes environ 200 hommes blessés et 100 tués. Mourad-Bey se retira vers la Haute-Égypte.

Le 4 (22 juillet), nous restâmes à Embabeh; le quartier général fut à Gizeh. On reçut des dé-

putations des habitants du Caire, qui annonçaient leur soumission et la fuite d'Ibrahim-Bey avec ses Mameluks dans la province de Charkiéh ; les habitants de Boulak amenèrent des barques.

Le 5 (23 juillet), on passa le Nil et l'on entra au Caire. Le quartier général arriva le soir. Bonaparte s'établit dans la maison de Mohammed-Bey-el-Elfi sur la place Esbekieh. Les habitants avaient pillé une partie des maisons des beys ; nous trouvâmes en feu celle d'Ibrahim.

Je quittai la division Bon et repris mes fonctions d'aide de camp près du général Dommartin. Nous fûmes d'abord logés dans la maison de Manfouc-Bey ; mais, la trouvant pillée, nous la quittâmes le lendemain pour aller dans celle de Mourad-Bey le jeune, où nous trouvâmes des meubles et beaucoup de ressources.

Les principaux habitants de la ville, les cheiks, les ulémas, les agas et le kiaya du pacha (lequel était parti avec Ibrahim), vinrent saluer le général Bonaparte, qui les reçut avec beaucoup d'amitié et leur promit sûreté et protection.

Mourad-Bey s'était retiré vers la Haute-Égypte ; la division du général Desaix fut destinée à le poursuivre. Ibrahim était à El-Khanqah, réuni à beaucoup d'Arabes. La cavalerie et la division du général Bon marchèrent à sa rencontre ; Bonaparte se prépara lui-même à le poursuivre.

Le 20 thermidor (7 août), le quartier général partit du Caire¹; nous fûmes déjeuner à El-Khanqah; on en avait déjà déposé l'ennemi, qui s'était retiré sur Belbeis; nous continuâmes notre route l'après-midi et nous bivouaquâmes près d'El-Menaïr, où nous arrivâmes fort tard.

Le 21 (8 août), de grand matin, on se mit en route pour Belbeis, où nous arrivâmes à midi; Ibrahim était parti.

Le 22 (9 août), nous fûmes coucher à Koraïm, village habité par des Arabes très voleurs, quoiqu'ils soient cultivateurs. Nous étions bivouaqués sous des orangers; comme les nuits étaient alors très douces et que nous étions encore très mal outillés pour les campements, nous ne dressions pas nos tentes.

Le 23 (10 août), on partit de grand matin pour Salheyeh, où l'on apprit qu'était campé Ibrahim. La troupe marchait lentement; le quartier général était toujours très en avant. Lorsque nous arrivâmes à l'entrée des bois de Salheyeh, on envoya reconnaître; on trouva les Mameluks campés fort tranquillement; on leur donna

1. Doguereau commet une erreur initiale d'un jour qui se continue jusqu'au retour de Bonaparte au Caire. Ce fut le 8 août seulement (21 thermidor) que Bonaparte se mit en marche pour chasser Ibrahim-Bey de l'Égypte. Les divisions Reynier, Lannes et Dugua avaient été mises en mouvement les jours précédents. Le combat de Salheyeh fut livré le 24 thermidor (11 août).

l'éveil, ils chargèrent leurs chameaux. Le général Bonaparte était indécis; nous étions très peu nombreux, tous à cheval et mal montés, l'infanterie à plus de deux lieues en arrière.

Cependant la précipitation avec laquelle Ibrahim et ses Mameluks partirent pour traverser le désert, la tranquillité avec laquelle nos tirailleurs les harcelaient, firent juger qu'ils ne voulaient pas se battre et qu'ils nous craignaient. Chacun pressait de les charger; notre cavalerie, un peu animée par l'espoir de piller une si riche caravane¹, brûlait du désir d'attaquer.

L'ordre de charger fut donné au 22^e de chasseurs et au 3^e de dragons; les officiers d'état-major qui se trouvaient là se joignirent à eux; nous étions à peu près deux cents hommes.

Avant d'arriver à l'ennemi, nous fîmes dans les sables au moins une lieue et demie. Le premier peloton formé par les chasseurs fut environné dans un instant par les Mameluks; on se sabra, ou plutôt nous fûmes sabrés; le second peloton n'eut que le temps de se mettre en bataille et d'en imposer à l'ennemi par une contenance ferme; ceux du premier peloton qui se sauvèrent de la mêlée se retirèrent derrière le

1. Ibrahim-Bey s'était emparé d'une importante caravane revenant de la Mecque au Caire. Après la défaite des Mameluks, la plus grande partie de ces richesses tomba entre les mains des soldats français.

second, sur lequel caracolaient déjà quelques Mameluks, qui vinrent tuer des serre-files avec une ardeur étonnante. On allait recevoir une charge de leur part, lorsqu'une décharge des carabines des dragons, qui leur blessa beaucoup de monde, les fit reculer et tourner bride. On fut pendant dix minutes pêle-mêle; la bonne contenance de nos troupes a seule pu nous sauver. Ils étaient plus de huit cents hommes, bien montés, bien armés, excellents cavaliers. Nous eûmes à cette affaire quatorze hommes tués et vingt-huit blessés. L'ennemi ne laissa que quelques morts sur le champ de bataille; mais la cavalerie qui les suivit en trouva beaucoup sur la route; enchâssés dans leurs selles, les chevaux peuvent emporter souvent les cavaliers morts. Ils nous abandonnèrent quelques mauvaises pièces de canon, tirées par des chameaux¹.

Nous revînmes coucher à Salheyeh où l'on apporta les blessés; nous campâmes sous les palmiers.

Le 24 (11 août), nous restâmes à Salheyeh; le général fut reconnaître les environs de ces bois de palmiers qui enferment les différentes habita-

1. Les détails fournis par Doguereau confirment l'appréciation que les *Journaux* de Damas, de Detroye et de Laugier, permettent de porter sur le combat de Salheyeh: mal engagé, il coûta cher aux Français, et n'eut pas les résultats décisifs que l'on était en droit d'espérer. Voir *Expédition d'Égypte*, t. II, p. 374 à 377.

tions d'Arabes qu'on appelle Salheyeh ; nous ne bûmes que de très mauvaise eau ; le Nil était à cette époque très bas, les mares épuisées.

Le 25 (12 août), nous partîmes à onze heures de Salheyeh avec la cavalerie. A quatre heures nous étions à Koraïm ; nous y apprîmes la perte de notre escadre à Aboukir ; un aide de camp du général Kleber en apportait la nouvelle ; il était également porteur de gazettes arrivées par un bâtiment venu de France. Après deux heures de halte, pendant lesquelles nous les lûmes, nous nous mîmes en route. Nous étions très fatigués en arrivant fort tard à Belbeis, où nous couchâmes sur le sable jusqu'à quatre heures du matin.

Le 26 (13 août), nous fûmes déjeuner à El-Khanqah et nous continuâmes notre route sur le Caire, où nous arrivâmes très tard. Nous revîmes notre logement avec beaucoup de plaisir ; bien fatigué, je fus très satisfait de trouver un bon lit.

*
* *

La vie que nous menâmes nous ennuyait beaucoup, quoique nous fussions plusieurs jennes gens réunis ; elle était si différente de celle que nous avions menée en Europe que nous eûmes beaucoup de peine à nous y accoutumer. La chaleur était considérable ; on ne pouvait sortir ; d'ail-

leurs où aller se promener ? au milieu des sables, des décombres, encore eût-il fallu des escortes ; aux portes de la ville on était assailli par les Arabes. Nous avions peu de livres ; nous désirions ardemment retourner en France.

Un sérail, où deux de nos camarades surent s'introduire et d'où ils amenèrent des négresses, fit dans les premiers jours passer quelques moments ; on en fut bientôt las. Les promenades à âne formaient quelquefois nos parties de plaisir ; nous allions, chacun de nous sur ces montures, courir la poste dans les rues de la ville où le soleil ne darde point ; ces animaux sont excellents en Égypte ; ils courent toujours au galop avec une ardeur incroyable ; il est plus difficile de les arrêter que de les faire marcher. On trouve de ces montures dans toutes les rues ; l'ânier court derrière et on fait beaucoup de chemin en peu de temps. Nous passions les soirées à faire des bouillottes¹ ; quelquefois nous allions chez le général en chef où l'on se réunissait le soir. Nous allions à Gizeh assez souvent accompagner le général

1. Il est souvent question du jeu dans les mémoires relatifs à la campagne d'Égypte, ainsi que dans les correspondances. Cette passion sévissait non seulement parmi les officiers, mais encore parmi les grades inférieurs ; elle avait provoqué des mesures de répression, au cours de la traversée de Toulon en Égypte ; elle se perpétua pendant toute la durée de l'occupation française. La bouillotte était particulièrement en faveur. Sa vogue fut très générale à l'époque du Directoire et du Consulat.

Dommartin, qui y formait des établissements d'artillerie ; le chef de brigade Songis en était directeur.

Le Caire, ville capitale de l'Égypte, est situé au pied du mont Mokattam, à une demi-lieue du Nil, à peu près à 40 lieues de ses bouches. Elle est sur la lisière du désert. Célèbre parmi les Turcs à cause de sa grandeur et particulièrement de sa sainteté, elle n'offre aux Européens que le tableau dégoûtant de la réunion de 400.000 âmes du peuple le plus hideux et le plus malpropre. Les maisons, mal bâties, et les unes sur les autres, ne sont séparées que par des rues très étroites, où l'on respire la fumée et l'odeur des sales cuisines turques ; il en est où deux hommes de front ne pourraient marcher.

Les bazars où l'on vend le sucre et celui des cordonniers sont assez propres ; ils sont bâtis sur le modèle de ceux de Constantinople.

Cette ville renferme une très grande quantité de mosquées ; les plus célèbres sont celles de Gama-el-Azhar et du sultan Hassan ; ces édifices, en Europe, exciteraient peu la curiosité. Elles sont très révérees des Turcs.

Les principales places du Caire sont celles de Birket-el-Fil et Esbekieh ; elles forment, pendant l'inondation, des lacs sur lesquels on se pro-

mène en barque, et des jardins lorsque les eaux se sont retirées. Il n'y a pas de bazars sur ces places; les maisons qui les environnent sont celles des gens riches; celles de la place Birket-el-Fil étaient presque toutes aux Mameluks.

Les maisons de bains sont en très grand nombre; la loi de Mahomet ordonne aux Turcs de se baigner. Les mêmes servent pour les hommes et pour les femmes, mais à des jours différents. La malpropreté y règne généralement; les mêmes linges servent à différentes personnes. On entre d'abord dans un appartement dont le milieu est à ciel ouvert, et où se trouve un réservoir; autour sont des lits, mauvais grabats destinés à recevoir ceux qui sortent du bain, et qui viennent ordinairement y dormir quelques heures; c'est là qu'on se déshabille.

Un garçon de bain, après vous avoir enveloppé la tête et le corps de serviettes, vous conduit dans des bains de vapeur, qu'on a peine à supporter quand on y entre pour la première fois et où l'on transpire beaucoup. Après vous avoir rompu les membres et vous avoir frotté le corps avec une espèce d'étoffe de serge, on vous conduit dans un grand bassin où l'eau est presque bouillante; on vous savonne en sortant de l'eau et, après avoir apporté d'autres linges, on vous

conduit au lit de repos ; là on est encore une heure à vous manipuler le corps et à tirer les doigts des mains et des pieds ; c'est la jouissance divine dont parle Savary, auteur de *Mémoires sur l'Égypte*¹.

Tous les gens riches ont leurs bains dans leurs maisons.

La ville est dominée par la citadelle, qui l'est elle-même par le Mokattam. Les rues et les maisons de la citadelle sont comme celles du Caire ; c'est là que demeurerait le pacha. Elle a trois enceintes ; la partie de celle comprise entre les tombeaux et la porte où aboutit l'aqueduc est encore très solide ; elle donne une idée de la solidité qu'elle dut avoir autrefois. On y remarque une citerne de toute beauté, les restes du palais et du temple de Saladin, ainsi qu'un puits très profond où l'on descend par un très bel escalier.

Autour de la ville sont les tombeaux ; c'est la réunion d'une infinité de petites maisons où sont renfermés les morts de chaque famille ; elles sont bâties en pierre, et l'on peut dire que les maisons des morts sont beaucoup plus habitables que celles des vivants ; elles sont infiniment plus jolies

1. Dans son *Journal*, conservé aux *Archives de la Guerre*, le chef d'état-major du génie Detroye décrit également les bains d'Égypte et conclut : « Je n'ai rien trouvé de voluptueux dans toutes ces cérémonies et j'avoue même que j'ai plutôt souffert que joui dans l'opération. Un bain de cette espèce coûte 30 ou 40 sols. »

à l'extérieur. Des décombres environnent la ville ; ils la séparent de Boulak et du Vieux-Caire. Ce sont les deux ports de l'intérieur de l'Égypte ; là sont les magasins.

Les habitants mâles et femelles, dans la classe du peuple, sont extrêmement laids ; les enfants sont hideux ; on aperçoit à peine leurs yeux qui sont toujours couverts de mouches. L'habillement des hommes consiste en une espèce de chemise bleue ou blanche l'été ; l'hiver, elle est en laine ou en poil de chèvres ; quelques-uns portent des caleçons. Ceux qui ne vont pas nus portent des sandales rouges ou jaunes. Leur tête est couverte d'une calotte rouge autour de laquelle est un turban. L'habillement des femmes est à peu près le même ; leurs chemises sont plus longues ; leur tête est couverte d'un voile, leur figure cachée par un linge toujours sale nommé barco ; celles qui ne vont pas nus ont des bottes rouges ou jaunes¹.

1. La description du costume des femmes peut être complétée par ces notes (inédites) du général Dugua : « ... Les femmes se couvrent le visage avec une espèce de masque de toile de couleur qui leur descend depuis le dessous des yeux jusqu'aux genoux. Couvertes de ce ridicule accoutrement, elles relèvent leur chemise de manière à montrer souvent plus que le haut de la cuisse. Elles laissent leur poitrine à découvert, de manière à laisser voir des tétons qui tombent jusqu'au bas du ventre. Dans cet état, elles se trouvent au milieu de vingt hommes, tout nus, sans que les uns ni les autres paraissent s'occuper de l'indécence de leur ajustement. » (*Archives historiques de la Guerre.*)

Les gens riches ont de belles figures ; ils sont très bien habillés. Leurs femmes sortent peu, elles vivent dans les séraïls avec leurs esclaves ; leur parure fait leur principale jouissance, et elles l'étalent souvent aux bains où elles se réunissent.

La plus grande partie des habitants sont Turcs ; les Coptes, les Grecs, les Juifs et les catholiques forment le reste de la population ; chacune de ces religions a ses ministres et ses temples. Il y a plusieurs couvents au Caire dans le quartier des Francs, nommé Mouski.

Il arrive au Caire tous les ans des caravanes venant des côtes d'Afrique, et particulièrement une du Maroc, pour se rendre à la Mecque ; elle se réunit à celle du Caire, d'où part le tapis qu'on envoie tous les ans au Prophète et dont le départ est l'objet d'une cérémonie brillante.

Il arrive, tous les ans, et quelquefois plusieurs fois dans l'année, des caravanes d'esclaves noirs venant de Darfour, Sennaar, Dongola et Borgou. On les réunit dans un bazar destiné à les recevoir et où l'on va les acheter ; les marchands sont abyssins. On fait le marché de ces malheureux, comme en Europe celui des chevaux ; mâles et femelles sont nus, à l'exception d'un linge à la ceinture ; ils paraissent indifférents sur leur sort. L'esclavage des noirs est un état très heureux en

Égypte. Les femmes sont achetées pour tenir compagnie aux femmes, ou être occupées aux travaux du ménage ; les mâles sont les garçons de boutiques et souvent deviennent les enfants adoptifs de leurs maîtres ; ils ne sont achetés que par les gens riches ; leur sort est beaucoup plus heureux que celui des pauvres Égyptiens.

Leur figure est marquée de cicatrices qu'on leur fait pour les embellir ; les femmes ont des anneaux aux pieds, aux mains, aux oreilles et souvent au nez dont une des narines est percée ; elles ont leurs cheveux noués par tresses et remplis de graisse.

Les Abyssins qui les vendent sont moins noirs qu'eux, ils ont le nez moins écrasé ; ils portent une très longue chemise bleue ou blanche ; ils ont les cheveux longs et ne portent rien sur la tête.

La plupart de ces esclaves sont des noirs de l'intérieur de l'Afrique enlevés par les Arabes, ou faits prisonniers dans des batailles. On les vend au Caire, depuis 40 jusqu'à 150 piastres, selon leur âge, leur beauté ou leur force ; les plus jeunes ont huit ou neuf ans ; ceux qui n'ont pas eu la petite vérole, maladie très dangereuse pour eux, se vendent moins cher¹.

1. Au moment de l'arrivée des Français, les caravanes venant du centre de l'Afrique amenaient environ 1.200 esclaves. Elles en

Il vient souvent des caravanes de Tor, village d'Arabie sur la mer Rouge, à une cinquantaine de lieues de Suez. Ces Arabes apportent du charbon et remportent en échange des blés et différentes marchandises dont ils manquent; ils campent derrière le Mokattam, à une lieue et demie du Caire. Dans leurs routes, ces Arabes campent avec beaucoup d'ordre; toutes les tribus et même les sections des différentes tribus s'installent séparément. Chaque camp particulier est divisé en escouades de sept ou huit Arabes; rangés en cercle autour d'un même feu, ils s'occupent à préparer en commun ce dont ils ont besoin pour aller jusqu'au campement du lendemain. Ces apprêts les occupent une partie de la soirée; la principale opération est la fabrication du pain; ils délayent d'abord la farine dans une petite auge de bois destinée à cet usage et forment une pâte sans levain dont ils font des galettes extrêmement minces; pour les faire cuire, ils les étendent au fond d'un trou pratiqué dans la terre et qu'ils ont échauffé précédemment, puis ils les recouvrent avec de la fiente de chameau

avaient précédemment amené jusqu'à 3.000. Mais ce commerce avait souffert de l'élévation des droits d'entrée qui se payaient à Siout: le tarif, de 6 sequins par tête d'esclave, avait été majoré de 20 0/0.

Les caravanes du Fezzan faisaient aussi un commerce d'esclaves moins important que le précédent (d'après les notes inédites du général Dugua).

embrasée ; ils ne font pas usage des plateaux de cuivre dont se servent d'autres tribus arabes. Ils mangent avec ce pain quelques poignées de fèves qui sont prises sur les provisions de leurs chameaux, et qu'ils font bouillir pour les amollir ; c'est là leur unique nourriture pendant toute la route ; ils prennent régulièrement du café deux fois par jour, et les ustensiles pour le préparer sont la partie la plus considérable de leur bagage.

Ces Arabes paraissent peu attachés aux pratiques de la religion mahométane ; plusieurs d'entre eux ne connaissent du Coran que le nom de Mahomet ; ils sont presque tous vêtus et armés de la même manière ; ils portent un large poignard très courbe à deux tranchants : quelques-unes de ces armes sont assez richement montées. Les mieux armés (et qui semblent spécialement chargés de défendre la caravane) ont un fusil à mèche.

CHAPITRE III

Mission à Alexandrie. — Arrivée de l'avisio l'*Anémone*. — Massacre de l'équipage par les Arabes. — Retour au Caire. — Fête de l'ouverture du Khalig. — Fête du 1^{er} vendémiaire. — Fort de Torrah. — Première révolte du Caire. — Second voyage à Alexandrie. — Retour au Caire.

Le 4 fructidor (21 août), je m'embarquai sur le Nil avec le général Dommartin; nous allions à Alexandrie presser le départ des objets d'artillerie, qui arrivaient lentement et que le général Bonaparte attendait avec impatience¹.

Le 5 (22 août), nous arrivâmes le soir à Rahmanieh, où nous nous arrêtâmes un instant

1. Les Anglais étant maîtres de la mer depuis leur victoire d'Aboukir et le canal d'Alexandrie n'ayant pas encore été rempli par l'inondation du Nil, il avait été impossible de faire venir au Caire les importants approvisionnements d'artillerie apportés de France. Il devenait urgent d'assurer ce transport, afin de remplacer les munitions consommées et le matériel hors de service, ainsi que pour organiser au Caire et à Gizeh les établissements dont l'armée, isolée dans sa conquête, ne pouvait se passer plus longtemps. Par un ordre du 4 fructidor (21 août), Bonaparte prescrivit à Dommartin de partir, le soir même, pour Rosette et Alexandrie. Doguereau accompagna le général dans sa mission.

chez le général Leturcq¹; nous partîmes à la nuit.

Le 6 (23 août), au matin, nous arrivâmes à Rosette²; nous dinâmes chez le général Menou qui y commandait; et, le soir, après nous être munis de chameaux pour nos bagages et d'ânes pour nous servir de montures, nous partîmes escortés par 50 hommes de la légion nautique³. Il faisait sombre, nous marchions sur le bord de la mer, on tira un coup de fusil sur nous; nous crûmes être attaqués par les Arabes, — une des dernières caravanes avait été attaquée par eux au même endroit. Nous avançâmes à la découverte et au cri de *qui vive*, nous nous aperçûmes que c'étaient des Français, et que le factionnaire avait commencé par où il eût dû finir, si nous n'eussions pas répondu. La troupe, qui nous avait aussi cru des Arabes, s'était déjà formée en

1. Leturcq était *adjudant général*. Les officiers de ce grade recevaient assez souvent, dans le langage courant, la dénomination de « général ». Doguereau commet d'ailleurs une confusion de noms : c'est l'adjudant général Bribes qui commandait alors à Rahmanieh. Etant tombé malade, il fut remplacé par Leturcq, le 19 octobre.

2. Dans une lettre à Bonaparte [du 8 fructidor (25 août)], Menou dit que Dommartin est arrivé la veille, au matin; ils sont allés ensemble visiter le Boghaz (la bouche du Nil).

Voir encore le rapport du commandant des armes de la marine, Delarue à Menou [7 fructidor (24 août)]: « Dans la matinée, il est entré en ce port une djerme venant du Caire; elle avait à bord le général Dommartin et plusieurs officiers de son état-major. » (*Arch. hist. de la Guerre.*)

3. Ce corps fut organisé avec les marins que laissait sans emploi la destruction de la flotte française à Aboukir.

bataillon carré. Nous continuâmes notre route, qui nous présenta jusqu'à Aboukir le spectacle affligeant du désastre de notre flotte. Le rivage était couvert de débris des vaisseaux, et de cadavres sur lesquels nous tombions à chaque instant avec nos ânes, qui se trouvaient embarrassés dans les planches, poutres, etc. A la pointe du jour, nous arrivâmes bien fatigués chez le commandant du fort d'Aboukir, qui nous offrit sa chambre pour reposer en attendant le dîner qu'il nous fit préparer. Nous dormîmes sur les nattes jusqu'au dîner, qui nous fit le plus grand plaisir. Nous y bûmes du vin, dont nous n'avions pas goûté depuis longtemps.

Aussitôt que notre escorte fut prête, le soir nous nous mîmes en route; nous rencontrâmes à moitié chemin un général accompagné des commandants du génie et de l'artillerie, qui allaient faire une reconnaissance à Aboukir; après une pause d'une demi-heure, nous marchâmes jusqu'à Alexandrie. Nous nous ennuyâmes beaucoup d'être obligés d'attendre deux heures à la porte; mais enfin les clefs arrivèrent, et nous entrâmes¹.

1. Dans la soirée du 9 fructidor (26 août), Kleber écrit à Bonaparte : « Le général Dommartin arrive chez moi à cinq heures du matin, Citoyen Général, et me remet votre lettre du 4. J'ai été plein de joie de voir enfin un témoin oculaire des événements qui ont eu lieu dans le désert et le Delta... »

Le 9 (26 août), nous fûmes occupés de nous loger; on nous mit chez le consul de Suède, qui s'y prêta de mauvaise grâce; nous dinâmes chez le général Kleber et nous continuâmes d'y manger jusqu'à notre départ. Nous allions, le soir, nous promener en canot dans la rade; nous fûmes quelquefois aux catacombes et aux bains de Cléopâtre. Je passais quelques moments à faire l'impériale avec notre camarade Cœuret, qui nous amusait beaucoup de ses amours avec la fille de la maison, surveillée par deux vieilles tantes et à qui il ne parlait que par signes, ne sachant ni l'italien, ni l'arabe.

Le 12 (29 août), nous fûmes dîner à bord d'une frégate chez un chef de division; quoiqu'il fit peu de mer, quand j'en sortis, je commençais déjà à en être incommodé.

Notre voyage n'avait pas encore produit grand effet; on n'évacuait rien, faute de moyens de transports. Le passage par mer n'était pas libre; il y eut devant Alexandrie, à cette époque, jusqu'à 16 voiles, tous bâtiments de guerre. Le canal de Rahmanieh n'était pas encore navigable; on prévoyait d'ailleurs combien peu il offrirait de ressources. Le général Dommartin envoya un officier sur le lac Madiéh pour reconnaître s'il ne serait pas navigable depuis Aboukir jusque dans les environs de Rosette; le résultat ne fut pas

conforme à nos désirs. On faisait faire des convois au peu de chevaux et de chameaux qu'on possédait et qu'on avait beaucoup de peine à nourrir¹.

On ordonna de profiter de certains moments d'absence de la croisière pour envoyer à Rosette par mer certains objets, dont la prise ne pouvait être ni utile à l'ennemi ni préjudiciable pour nous, et dont d'ailleurs nous ne manquions pas. On attendit que le canal devînt navigable.

Nous eûmes sous les yeux, avant notre départ d'Alexandrie, un accident bien malheureux. Un aviso venant de France² fut aperçu par les Anglais entre le Marabout et la Tour des Arabes, et bientôt chassé. Le capitaine de ce bâtiment, se voyant très pressé, en vue d'Alexandrie, crut que le meilleur parti était de s'échouer, descendre à terre en canot et suivre la côte. Il exécuta son projet, emportant ses dépêches et sauvant son équipage avec ce qu'il avait de plus précieux; il n'eut point la précaution de prendre les armes du bâtiment. A peine les Français furent-ils sur

1. On trouve beaucoup de plaintes à ce sujet dans les correspondances des généraux et chefs de service. L'insécurité des moyens de communication ne permettait pas de faire venir à Alexandrie les fourrages nécessaires.

2. L'avisos l'*Anémone*, parti le 17 juillet de Toulon, après divers incidents de traversée, arriva dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre en vue de la côte d'Afrique. Au jour, il fut chassé par les Anglais et se jeta à la côte. L'équipage et les passagers furent presque tous massacrés par les Arabes.

le sable qu'assaillis par une tribu d'Arabes, ils furent dépouillés, mis nus comme des vers et très maltraités; quelques-uns furent tués. Les Arabes, qui avaient à piller les effets, les abandonnèrent pour s'occuper de nouvelles prises. Les Français s'en allaient, lorsque d'autres Arabes les aperçurent, tombèrent dessus à coups de sabre et en tuèrent la plus grande partie. Las du carnage, réfléchissant peut-être que le rachat de ceux qu'ils garderaient pourrait leur valoir de l'argent, ces cruels habitants du désert, après avoir beaucoup maltraité ceux qui vivaient encore, les emmenèrent à leur camp.

Sur 70 hommes, passagers ou de l'équipage, 17 furent épargnés. L'adjudant général Camin et un capitaine, son adjoint, furent tués. Les Arabes firent annoncer le lendemain au général Kleber que, s'il voulait envoyer une certaine somme, ils remettraient les prisonniers, qui vinrent effectivement nus, brûlés par le soleil et à moitié morts. Ils rendirent aussi les dépêches dont une partie avait été sauvée¹.

Le 18 (4 septembre), au soir, nous nous remîmes en route. Nous avons conservé nos chameaux et nos baudets. La caravane se mit en marche à la nuit; nous étions de compagnie avec le général

1. Le courrier Lesimple, qui apportait des dépêches du Directoire et du Ministre à Bonaparte, échappa au massacre.

Marmont, qui retournait à Rosette¹, et le contre-amiral Ganteaume, qui allait au Caire.

Le 19 (5 septembre), au matin, nous arrivâmes à la pointe du jour à Aboukir. Nous nous couchâmes un instant sur les nattes et dormîmes très bien jusqu'au déjeuner que nous donna le commandant du fort. Aussitôt que notre escorte fut prête, nous nous remîmes en marche. Le passage du lac Madiéh fut un peu difficile ; mon baudet se coucha sous moi dans l'eau, et je fus fort mal à mon aise ; mais il faisait soleil, et mes habits se séchèrent.

Vers les quatre heures, nous fîmes halte près d'une mosquée et prîmes un fort bon repas. Certaines bouteilles de vin de Bordeaux et quelques excellents pâtés, dont étaient munis nos camarades de voyage, nous mirent en gaieté ; nous avions fort bon appétit. Après une halte d'une heure et demie, nous repartîmes. Sur les dix heures du soir, nous arrivâmes extrêmement fatigués chez le général Marmont, qui nous donna à coucher.

Le 20 (6 septembre), nous partîmes après déjeuner. Nous arrivâmes à Rahmanieh à la

1. Marmont venait de passer quatre jours à Alexandrie (où il était arrivé le 30 août, au matin), pour se concerter avec Kleber au sujet de la protection du canal d'Alexandrie au Nil [ordre de Bonaparte du 1^{er} fructidor (18 août)]. Dans une lettre à Bonaparte [de Rosette, 19 fructidor (5 septembre)], Marmont dit : « Je suis arrivé hier au soir d'Alexandrie. »

nuit; le général Dommartin s'y arrêta un instant pour donner des ordres à l'officier d'artillerie qui y commandait.

Le 21 (7 septembre), au matin, nous nous arrêtàmes près d'un village que nous fûmes visiter; le vent était tombé depuis deux heures du matin, nous ne pouvions avancer; sur les dix heures, nous fîmes route jusqu'à la nuit; le vent cessa, nous nous arrêtàmes.

Le 22 (8 septembre), sur les dix heures, nous nous remîmes en route; nous arrivâmes à quatre heures du soir à Boulak. Je revis avec plaisir nos amis qui n'avaient point été du voyage, Fouler, Digeon et mon frère. Je trouvai fort doux de coucher dans un bon lit; depuis mon départ, je ne m'étais pas déshabillé.

Nous continuâmes à mener une vie très uniforme, sachant toujours ce que nous avons à faire le lendemain, par ce que nous avons fait la veille; nous nous ennuyions toujours beaucoup.

Quelques jours après notre arrivée¹, nous fûmes à la fête de l'ouverture du Khalig, qui est

1. La fête de l'ouverture du canal eut lieu le 18 août (1^{er} fructidor), c'est-à-dire quelques jours après que Doguereau fut revenu de Salheyeh au Caire, et avant son départ pour Alexandrie. Il est probable que, dans la transcription de son *Journal*, Doguereau a interverti, par erreur, l'ordre chronologique des notes qu'il avait recueillies.

le canal qui conduit l'eau dans la ville et sur les places. Tous les ans, lorsque le Nil est à une certaine hauteur déterminée, on rompt la digue qui empêche les eaux d'entrer dans le canal et c'est l'objet d'une fête.

Le général Bonaparte accompagné de l'état-major général, des cheiks, ulemas, agas et principaux habitants du Caire, se rendit au Khalig près de la digue; les troupes y étaient sous les armes. Le Nil était couvert de barques pavillonnées et qui, par intervalles, tiraient des coups de canon. Une foule immense de gens du peuple étaient occupés à démolir la digue; ils quittaient momentanément leur ouvrage pour venir ramasser des *parats*¹ que, selon l'usage, Bonaparte leur jetait par poignées. La digue enfin fut rompue, et l'on vit tous ces gaillards, nageant comme des poissons, venant encore au-dessous de l'endroit où était le général pour avoir des parats; ils plongeaient pour chercher au fond ceux qu'il y jetait. On vit le cheik du Nil sur sa barque entrer dans le canal lorsque l'eau faisait encore cascade; appuyé sur un bâton, il resta ferme sans tomber. Quelques décharges de mousqueterie, quelques coups de canon annoncèrent l'entrée des eaux dans le

1. *Parats*, petite monnaie (*Note* de Doguereau). La valeur du parat est de 0 fr. 0357.

canal; une infinité de barques allant en ville y entrèrent. On fit le procès-verbal d'ouverture; le général Bonaparte fit des cadeaux de coutume à certains personnages; c'étaient des espèces de robes, comme des chasubles, elles étaient bariolées et ressemblaient assez à celles que portent les habitants de l'Arabie. On dîna chez le général en chef.

Le 1^{er} vendémiaire an VII (22 septembre), les troupes manœuvrèrent sur la place Esbekieh; on avait empêché l'eau d'y venir.

Après différentes évolutions et manœuvres dans lesquelles on fit des feux de bataillon, de peloton et de file, tous les troupes défilèrent devant le général qui avait fait, au milieu de la cérémonie, un discours à l'armée. Il y eut grand dîner chez Bonaparte; on éleva ensuite un ballon qui étonna beaucoup les Égyptiens¹. La soirée, il y eut feu d'artifice et illumination.

Le 10 (1^{er} octobre), je fus avec le général Dommartin faire une reconnaissance au fort de Torrah, situé sur les montagnes à trois lieues et demie du Caire vers la Haute-Égypte. Nous y

1. L'enlèvement d'une montgolfière avait été prévu dans le programme de la fête; mais l'arrivée tardive des aéroliers (longtemps restés à Alexandrie) n'avait point permis de donner ce spectacle à la population du Caire. Ce fut le 30 novembre qu'eut lieu le premier lancement.

fûmes avec un officier du génie ; nous étions escortés par un détachement de dragons ; nous aperçûmes, en revenant, des Arabes ; ils ne nous inquiétèrent pas ¹.

Le 20 (11 octobre), nous fûmes au fort de Birket-el-Hadji, ou Lac des pèlerins, escortés par les ordonnances du général Dommartin. Nous repassâmes par Héliopolis pour voir l'obélisque qu'on y trouve encore ; il ressemble à ceux que nous avons vus à Alexandrie, les caractères hiéroglyphiques en sont plus distincts. On trouve beaucoup de ruines qui ne laissent pas de doute sur la position de cette ancienne demeure des prêtres égyptiens.

Le ², nous fûmes avec le général Bonaparte faire une course dans le désert ; nous visitâmes le polygone des Mameluks et le village de Matariéh.

Nous entrâmes dans une vallée derrière le Mokattam et, après une heure de chemin dans la montagne, nous revînmes en gagnant son sommet ; nous eûmes les plus grandes difficultés pour descendre près des tombeaux ; nous fûmes obligés, de crainte d'être écrasés par nos che-

1. Quelques jours après cette visite, Bonaparte prescrivit d'évacuer le camp d'Abou-Seifeni, qui avait été occupé, sur la rive gauche du Nil, à hauteur de Torrah, pour protéger le Caire du côté du sud [Voir ses ordres à Berthier et à Caffarelli, 21 vendémiaire (12 octobre)].

2. Date laissée en blanc dans le manuscrit.

les conduisant par la bride, de les laisser descendre seuls.

*
* *

Depuis quelques jours on parlait de rassemblements dans les mosquées; les agents d'Ibrahim et de Mourad, en grand nombre dans le Caire, faisaient répandre le bruit qu'ils allaient arriver, et qu'une escadre turque amenait des troupes de Constantinople; il y avait beaucoup d'agitation.

Le 20 vendémiaire (21 octobre), je montai à cheval avec le général Dommartin pour aller à Gizeh; nous n'avions pas fait grande attention à des bruits sur une insurrection qui paraissaient vagues.

Nous rencontrâmes au Vieux-Caire le général Bonaparte qui allait dans l'île de Raoudah; nous l'y accompagnâmes¹. Pendant que nous étions chez le général Lannes, dont le quartier général était dans cette île, on rapporta qu'on venait de voir passer des officiers blessés dans les rues; dans le même instant, une ordonnance venant du quartier général annonça que le commandant de la place, le général Dupuy venait d'être assas-

1. Le chef d'état-major du génie, Detroye, dit que, le matin de l'insurrection, il accompagna Bonaparte, Caffarelli et Dommartin au Vieux-Caire et dans l'île de Raoudah (*Arch. hist. de la Guerre*).

siné en voulant dissoudre un rassemblement du côté de la grande mosquée, Gama-el-Azhar, quoiqu'il fût escorté par la cavalerie ; partout on battait la générale, on tirait le canon d'alarme. Un renfort de guides à cheval vint chercher le général Bonaparte, qui passa de suite le Nil et s'en alla à son quartier. J'eus le désagrément, dans une circonstance aussi critique, de rester en arrière ; mon cheval, très peureux, ne voulut jamais descendre dans la barque ; après beaucoup de tentatives inutiles, je l'abandonnai, j'en empruntai un autre. Le général Lannes marcha avec ses troupes et vint se placer près de la ferme d'Ibrahim-Bey ; je partis de là à toute bride avec son aide de camp et un dragon pour tâcher de gagner le quartier général. Nous fûmes assaillis de pierres en traversant le quartier Babelouk et rencontrâmes fort heureusement un piquet de guides à cheval, qui lui-même avait été attaqué. Nous apprîmes en arrivant qu'un grand nombre de Français étaient égorgés dans les rues et que l'insurrection était presque générale. On était inquiet sur les hôpitaux ; on sut qu'on y avait envoyé des renforts et qu'ils étaient en sûreté.

La voie des négociations ne réussissant pas, on fit des dispositions d'attaque ; le général Dommartin eut ordre de marcher à minuit avec de l'artillerie et des troupes pour attaquer la porte

près de la mosquée Gama-el-Azhar. Nous partîmes à minuit avec ordre de n'attaquer que lorsque le général en chef le ferait dire. Nous eûmes toutes les peines du monde à faire passer pendant la nuit notre artillerie dans des chemins et des faubourgs que nous ne connaissions pas ; il faisait jour lorsque nous eûmes pris position sur les hauteurs qui environnent la porte qu'on devait attaquer. Nous fûmes fusillés de la place ; on ripostait, mais on ne commença point encore la canonnade. Bientôt nous aperçûmes dans le lointain beaucoup de cavalerie ; une nuée d'Arabes et de paysans à cheval furent sur nous dans un clin d'œil ; postés sur les monticules, nous ne les craignons guère. Un peu de cavalerie que nous avions occupait une route entre les monticules ; 2 pièces de 8 en batterie en défendaient l'entrée. On voulut marcher avec la cavalerie contre les Arabes ; mais la supériorité que leur donnait le nombre nous força de rentrer ; nous canonnâmes ; mais, cachés dans les tombeaux, les Arabes étaient à l'abri des boulets. Le général Bonaparte qui, par douceur, n'avait pu ramener les esprits, envoya le chef de brigade Sulkowski avec 15 guides à cheval pour porter l'ordre d'attaquer la porte ; nous les vîmes venir dans le lointain. Les Arabes, voyant un petit nombre de Français, se portèrent sur eux

et les chargèrent; effrayés de se voir environnés par un tourbillon de cavalerie, les guides voulurent se retirer; mais, rencontrant sur leur route de nouvelles troupes de révoltés, la plupart périrent; le malheureux Sulkowski fut mis en pièces vis-à-vis d'une mosquée, dont on a fait un fort qui a porté son nom.

De notre côté, nous étions toujours à tirailler sur les habitants qui étaient derrière le mur; bientôt nous essayâmes le feu d'une pièce de canon mise en batterie un peu sur notre droite; nous l'éteignîmes et nous plaçâmes 2 pièces de 8 et 2 obusiers de 6 pouces sur la hauteur où depuis ce temps on a bâti le fort Dupuy. On commença le bombardement de la citadelle sur la ville, et nous commençâmes aussi un feu vif sur la porte et sur la mosquée où se faisaient les rassemblements. Nous continuâmes jusqu'à la nuit; notre feu faisait de l'effet, les cris de sédition diminuaient.

Un homme vint à la porte et, après beaucoup de pourparlers, promit de l'ouvrir si l'on promettait grâce. Le général en chef, de son côté, faisait faire des proclamations. Enfin, à la nuit, nous entrâmes. A mesure qu'on avançait, on enfonçait les portes des maisons et l'on occupait les terrasses; il fallait aller avec précaution; on avait à passer dans des rues extrêmement étroites,

véritables coupe-gorges. Il n'y avait plus une âme dans les rues; on mit un bataillon dans la mosquée; nous nous retirâmes après avoir placé tous les postes; le général fut rendre compte au général en chef, qui fut très satisfait de voir la révolte terminée.

L'embrasement avait été général en Égypte; tous nos postes avaient été attaqués; quelques barques avaient été égorgées sur le Nil. Un grand nombre d'habitants, pris dans les rassemblements ou par suite d'informations, furent fusillés; ces exécutions continuèrent à la citadelle pendant longtemps. Beaucoup de crieurs de mosquées étaient du nombre.

*
* *

Le 3 brumaire matin (24 octobre), des dépêches d'Alexandrie annoncèrent l'arrivée de bâtiments de guerre et de transport portant des troupes de débarquement; on les croyait turcs et russes¹. Je reçus ordre de partir sur-le-champ avec les citoyens Fouler, Cœuret; on nous envoyait pour commander les batteries de la côte dans le cas d'une attaque du port d'Alexandrie et

1. Le 19 octobre, 2 frégates portant pavillon turc avaient rallié la division anglaise qui croisait devant Alexandrie; elles furent renforcées, le 21, par 16 autres bâtiments.

pour former les canonniers qui s'y trouvaient au tir à boulets rouges; nous devions, en tout cas, activer le transport des effets d'artillerie. Nous nous embarquâmes à Boulak à la nuit; nous trouvâmes le chef de brigade du génie, Detroye, qui était aussi envoyé à Alexandrie; nous fûmes extrêmement gênés; la barque était bien pleine, ce qui cependant ne nous fâchait que jusqu'à un certain point; nous n'étions pas fâchés d'être bien escortés¹.

Après quelques heures de navigation, nous rencontrâmes des Arabes dans des barques; en un instant nous fûmes sous les armes; quelques coups de fusil, notre contenance et le bruit que l'on fit dans le premier moment leur firent juger

1. Detroye note, dans son *Journal*, à la date du 7 brumaire (28 octobre): « Le bruit s'est répandu qu'un courrier arrivé chez le général en chef a apporté la nouvelle que beaucoup de voiles turques sont devant Alexandrie. A deux heures après-midi, j'ai reçu ordre de me rendre dans cette place pour porter les décisions relatives aux travaux défensifs. Le chef de l'état-major d'artillerie a reçu également l'ordre de se rendre à Alexandrie, avec quatre officiers d'élite. Nous sommes partis le soir même. »

Un peu plus loin, il donne au sujet de la navigation sur le Nil, ces détails, qui confirment Doguereau :

« Les passagers étaient fort nombreux, et, ne pouvant loger qu'en très petit nombre dans la chambre, on passa des nuits très désagréables par le froid, et des jours aussi désagréables, à cause de l'ardeur du soleil. »

Ce fut effectivement le 7 brumaire (28 octobre) que Bonaparte prescrivit à Dommartin d'envoyer à Alexandrie son chef d'état-major, avec 2 capitaines et 2 lieutenants, « les plus distingués par leur courage et leurs connaissances dans le service des batteries, et surtout pour tirer à boulets rouges. »

que nous étions en nombre; ils se retirèrent, et nous continuâmes notre route tranquillement.

Le 4 (25 octobre), nous arrivâmes à Rahmanieh; nous nous y arrêtâmes pour parler à l'officier d'artillerie, nous continuâmes notre route la nuit.

Le 5 (26 octobre), au matin, nous arrivâmes à Rosette. Nous fûmes reçus assez froidement par le général Menou, qui se disputait déjà avec le général Dommartin; il voulait toujours retenir, pour sa défense, une partie de ce qu'on envoyait pour l'armée¹. Nous fûmes dîner avec le capitaine Martin, notre camarade, qui commandait l'artillerie à Rosette; l'aubergiste était un mauvais gargottier, qui nous régala fort mal. Nous fîmes nos dispositions pour notre voyage, nous louâmes des baudets et nous partîmes avec la caravane à la nuit. Nous apprîmes à Rosette que l'ennemi avait fait, près d'Aboukir, un débarquement, de quelques Anglais et de Turcs rassemblés dans l'Archipel et qu'ils avaient été obligés de se rembarquer après avoir perdu quelques hommes.

1. Les *Archives de la Guerre* contiennent de nombreux documents relatifs aux démêlés de Menou avec Dommartin et Sucy. Sous prétexte que Rosette était négligée par l'artillerie et les services administratifs, il prit sur lui, à maintes reprises, de retenir au passage du matériel, des munitions et des subsistances expédiés d'Alexandrie au Caire. Ces façons d'agir déterminèrent des conflits avec les chefs des services intéressés; elles lui attirèrent plusieurs observations de Bonaparte.

Le 6 (27 octobre), nous arrivâmes de bonne heure à Aboukir; nous fûmes déjeuner chez le chef de bataillon Martinet, commandant de la légion nautique.

J'avais déjà bien mal aux yeux et je sentais un peu de fièvre; parti à la hâte du Caire, j'étais habillé légèrement et j'eus très froid en voyageant la nuit sur le bord de la mer, où les vents sont très frais et humides. Nous nous mîmes en route le soir et nous marchâmes toute la nuit.

Le 7 (28 octobre), matin, nous arrivâmes à Alexandrie; nous eûmes beaucoup de peine à être logés. Nous obtînmes enfin, Fouler et moi, une chambre chez la veuve du consul de Hollande. J'eus la fièvre très fort pendant quelques jours, et je fus obligé de faire faire des habits plus chauds; je trouvai le climat bien différent de celui du Caire. Nous fûmes chargés de différentes batteries, dont nous formions les canoniers au tir des boulets rouges; nous allions tous les jours après dîner les faire manœuvrer. J'étais chargé des batteries des Bains et des Catacombes.

Nous nous mîmes en pension chez le citoyen Arnaud, négociant français établi depuis longtemps à Alexandrie, qui nous en fit l'offre, nous ayant connus à notre première arrivée; le général Dommartin avait occupé une de ses maisons.

Ce fut pour nous une ressource contre l'ennui; il se faisait, le soir, chez sa femme des réunions fort agréables; quoique née en Orient, à Alep, cette femme avait les manières européennes et était très aimable. Nous eûmes beaucoup à nous louer de la manière honnête avec laquelle nous fûmes traités dans cette maison, où nous eûmes beaucoup de peine à faire accepter l'argent que nous devions après y être restés plusieurs semaines. Nous allions souvent dans les décombres chercher des médailles; nous en trouvions chaque fois plusieurs; la plus grande partie étaient du temps des Ptolémées.

Nous allions souvent dîner chez le général Manscourt qui commandait la place ou chez le général Marmont, qui était venu avec des troupes. Ce dernier donnait quelquefois des bals qui nous faisaient passer des soirées agréables.

Le 14 frimaire (4 décembre), je partis d'Alexandrie pour retourner au Caire. La caravane partit le soir, comme à l'ordinaire; nous marchâmes toute la nuit.

Le 15 (5 décembre), au matin, nous arrivâmes à Aboukir; le général Dumuy, qui y commandait depuis peu, nous invita à dîner. Des dépêches qu'il voulait nous remettre nous retardèrent jusqu'après midi; nous arrivâmes à Rosette dans la nuit. Très embarrassé pour trouver à loger, je

m'étais décidé à coucher sur un bazar, lorsque je me rappelai le capitaine Martin¹, dont je fus partager le lit. Je trouvai à Rosette notre camarade Paultre², avec qui je devais retourner au Caire.

Le 16 (6 décembre), je restai à Rosette; je passai la journée chez le chef de bataillon Tirlet.

Le 17 (7 décembre), au matin, nous montâmes en barque; nous avions fort bon vent; nous arrivâmes de bonne heure à Rahmanieh.

Le 18 (8 décembre), nous eûmes le vent moins favorable; le soir, il cessa et nous restâmes près d'un village³.

Le 19 (9 décembre), nous marchâmes un peu. Sur le soir, nous eûmes vent très contraire; notre barque toucha terre et nous ne pûmes plus avancer⁴. Ces accidents sont très désagréables; car, lorsque les Arabes s'aperçoivent qu'une djerme est échouée, ils ne manquent pas de profiter de ce contre-temps pour l'assaillir.

Le 20 (10 décembre), nous partîmes; nous

1. Capitaine d'artillerie dont il est question, page 96.

2. Lieutenant d'artillerie, plus tard aide de camp de Kleber.

3. « Le 18 matin (8 décembre), un peu de vent nous tira d'affaire. Nous fîmes quelques lieues et nous ne pûmes plus continuer. Nous étions à peu près vis-à-vis Wardan. Nous étions très mal placés dans un endroit où les bords du Nil étaient très élevés, près d'un village; on pouvait venir nous assaillir, sans beaucoup craindre. Notre escorte, d'ailleurs, était composée de quelques soldats grecs qu'on ne pouvait tenir en faction. » (*Note de Doguereau.*)

4. « Nous restâmes à la même position. Les habitants du village viurent près de nous; ils nous parlaient beaucoup des contributions qu'on exigeait d'eux. » (*Note de Doguereau.*)

fîmes très peu de chemin ; nos provisions étaient épuisées ; nous ne comptions pas rester si longtemps en route ; nous fîmes très maigre chair.

Le 21 (11 décembre), nous arrivâmes très tard à Boulak, encore fallut-il forcer le *reis* de la djerme à mettre à terre une partie de ses matelots pour tirer la barque ; nous avions mauvais vent ; nous restâmes la nuit sur le Nil.

Le 22 (12 décembre), matin, j'arrivai à la maison. Mon frère était allé à Suez avec le général Bon, qui était parti quelques jours avant pour s'en emparer¹.

*
* *

On était beaucoup occupé de déménagement ; le général Dommartin avait obtenu une autre maison près du général en chef. Nous étions très éloignés des casernes et enfoncés dans la ville, dans celle que nous occupions ; et la révolte précédente, les menaces que faisaient encore les Turcs avaient engagé le général Dommartin à chercher à se rapprocher de la place Esbekieh, où grand nombre de Français étaient réunis. La maison du général Caffarelli avait été pillée et une partie de ceux qui s'y trouvaient avaient été

1. Le général Bon était parti du Caire le 2 décembre, pour aller occuper Suez : Doguereau cadet fut désigné pour l'accompagner.

égorgés. Un tel exemple était capable de faire prendre des précautions.

A cette époque un certain nombre de personnes s'associèrent pour former une maison de réunion où l'on pût passer la soirée ; celle d'Eyoub-Bey, réunie à plusieurs jardins, fut disposée à cet effet, le citoyen Dargeavel en fut directeur¹. On jouait le soir ; on pouvait se promener dans un jardin fort bien entretenu ; il y avait aussi une bibliothèque ; toutes les décades, il y avait des feux d'artifices. Dans le commencement, cette institution atteignit son but ; les réunions étaient bien composées et fort agréables ; cela ne dura pas longtemps ; l'insolence et l'avidité du directeur en firent un tripot. Bonaparte, qui n'ignorait pas qu'on s'ennuyait à la mort et que tous les esprits étaient sans cesse occupés de la France, désirait beaucoup que les officiers, dont grand nombre voulaient donner leur démission, trouvassent quelques moyens de récréation². Il encou-

1. Cet établissement, appelé *le Tivoli*, fut inauguré le 30 novembre. Ce fut là que Bonaparte connut la femme du lieutenant de chasseur Fourès (Voir *Expédition d'Égypte*, t. II, p. 382 à 385).

2. Ce découragement se manifestait à tous les degrés de la hiérarchie. Plusieurs généraux en donnaient l'exemple. Sous l'influence de sa passion pour M^{me} Visconti, Berthier lui-même sollicita l'autorisation de revenir en France, en invoquant le mauvais état de sa santé. Bonaparte lui accorda cette autorisation, le 25 janvier 1799 ; mais au dernier moment, Berthier se décida à rester en Égypte, ne voulant pas quitter l'armée à l'ouverture de la campagne de Syrie.

ragea ceux qui formèrent des établissements de café, des auberges; il voulait faire construire une salle de spectacle¹; on fit des souscriptions et l'on commença les travaux.

1. Villoteau, membre de la Commission des sciences et arts, fut chargé de l'organisation de concerts et de spectacles.

CHAPITRE IV

Voyage à Suez : Birket-el-Hadji ; Adjeroud ; Suez ; Fontaines de Moïse ; reconnaissance de l'ancien canal ; rencontre d'Arabes venant d'El-Arich ; Belbeis. — Préparatifs de la campagne de Syrie. — Ahmed el Djezzar. — Occupation de Katieh. — Opérations contre Mourad-Bey : bataille de Sédiman ; combats de Saouaki et de Tahtah ; affaire de Samhoud ; combats de Keneh et de Thèbes. — Bombardement d'Alexandrie. — Flottille de la mer Rouge. — Fête de l'ouverture du Ramadan. — Arrivée à Suez d'un envoyé de Tippoo-Sahib.

Quelques jours après mon arrivée, le général Dommartin me dit de me tenir prêt à partir avec lui pour Suez, où Bonaparte se disposait à aller. Nous disposâmes nos tentes, nos équipages de campement et nos outres, car nous avions 28 lieues de désert sans trouver d'eau. Je me préparai bien volontiers à ce voyage, que je désirais faire depuis longtemps. Je ne croyais pas rester longtemps en Égypte, et j'eus été fâché d'en partir sans avoir été visiter la mer Rouge et le port de Suez. Mon frère en revint et nous rapporta de fort jolis coquillages.

Le 3 nivôse (23 décembre), je reçus ordre de me tenir prêt à partir le lendemain ¹.

1. Quelques erreurs de date ont été commises par Doguereau

Le 4 nivôse (24 décembre), à midi, nous partîmes du Caire avec le général Bonaparte, le quartier général et les guides à cheval; nous allions coucher à Birket-el-Hadji. Nous fîmes la route très rapidement; en sortant du Caire, le général en chef prit le galop, et nous y fîmes à toutes jambes de nos chevaux, qui, en arrivant, étaient hors d'haleine. Les meilleurs coureurs laissèrent les autres en arrière; on arrivait par petites troupes; en trois quarts d'heure nous fîmes près de quatre lieues. Nous trouvâmes nos tentes dressées sous les palmiers près du lac; les équipages étaient partis de bonne heure.

Birket-el-Hadji ou le Lac des Pèlerins est sur la route du Caire à Belbeis, à l'entrée du désert. Les caravanes qui allaient à Suez et à la Mecque venaient y faire leurs provisions d'eau. Une maison, ou caravansérail, dont les Français ont fait un fort, servait au logement des pèlerins; il y avait des réservoirs et des abreuvoirs pour les animaux. Le lac se remplit à l'inondation; au bout de quatre ou cinq mois (plus ou moins, en raison des crues du Nil), il se dessèche.

Nous étions fort bien organisés : un bon cuisinier, un bon lit, et l'appétit aiguïlé par l'air pur

dans la transcription de ses notes; nous les avons rectifiées d'après les documents conservés aux Archives de la Guerre, qui fixent jour par jour l'itinéraire de Bonaparte.

du désert nous faisaient trouver le campement charmant. Nous fûmes réveillés toute la nuit par les chevaux, qui, mal attachés, enlevaient leurs piquets qui tenaient à peine dans le sable; en s'échappant, ils venaient briser les cordages de nos tentes. Les animaux qui n'étaient point entravés des quatre jambes firent la même chose toute la route. Nos chevaux qui depuis longtemps étaient demeurés à l'écurie, avaient beaucoup de feu. D'ailleurs, comme en Égypte ils sont tous entiers, lorsqu'ils se trouvent mêlés avec des juments, ils se battent et brisent tout.

Le 5 (25 décembre), de très grand matin, nous entrâmes dans le désert; après quelques heures de marche, nous rencontrâmes le général Bon qui revenait malade dans une mauvaise voiture qu'il avait trouvée à Suez¹. Nous fîmes une halte d'une heure et demie, pendant laquelle nous cherchâmes des cailloux d'Égypte, qui sont très communs dans cette partie du désert; on trouve beaucoup de pétrifications de troncs d'arbres très gros. Le chemin était fort solide; on n'enfonçait pas dans le sable comme dans les autres parties du désert; les voitures peuvent faire cette route très aisément.

1. Peu après son arrivée à Suez, le général Bon avait éprouvé de violentes douleurs causées par une ancienne blessure au pied. Il avait dû remettre le commandement de la place à l'adjudant-général Valentin et revenir au Caire.

Nous marchâmes jusqu'à la nuit, et nous nous arrêtâmes près d'un gros arbre¹. Les équipages étaient fort en arrière; nous eûmes longtemps à les attendre. Nous fîmes, à la manière des Arabes, du feu avec des os de chameau dont la route du désert est couverte; on y mêlait un peu d'herbe sèche que Soliman et Ibrahim, cheiks des Arabes Terrabins, et Bily nous firent trouver dans les environs.

Le 6 (26 décembre), à deux heures du matin, on se mit en marche; nous étions au lever du soleil près d'un endroit où les Arabes ont fait deux grands puits très profonds, mais où ils n'ont pas réussi à trouver de l'eau. Nous allions très vite, et vers les quatre heures nous arrivâmes à Adjeroud, à 4 lieues de Suez. Comme on nous attendait, on avait envoyé des fèves pour nos chevaux, qui s'en trouvèrent fort bien. Ils burent un peu de la mauvaise eau saumâtre qu'on y trouve.

Adjeroud est un caravansérail comme celui de Birket-el-Hadji, destiné à abriter les caravanes; il est plus considérable. On y voit beaucoup de maisons ruinées, de fort beaux réservoirs pour faire rafraîchir les animaux et quelques logements, encore bons, pour les hommes. Il y

1. Cet arbre, dit d'Hamra, est isolé au milieu du désert et s'aperçoit de fort loin.

a une espèce de fort fermé dont nous avons fait un poste.

Après une halte d'une heure, nous partîmes pour Suez sans attendre les bagages, qui eurent beaucoup de peine à venir coucher à Adjeroud. Nous arrivâmes à la nuit à Suez, nous et nos chevaux très fatigués. Nous soupâmes chez le commandant de la place; et le commissaire¹ nous donna à coucher au général Dommartin et à moi.

Le 7 (27 décembre), au matin, nos équipages arrivèrent; nous campâmes près de la mer.

Le 8 (28 décembre), nous profitâmes de l'instant où la marée est basse pour passer la mer Rouge; le fond était de gravier, nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre. On arriva facilement à l'autre bord.

Nous fûmes d'abord aux fontaines de Moïse, situées à deux lieues et demie dans le désert de l'Arabie, sur la route du mont Sinaï. Nous y arrivâmes après 2 heures de marche dans un terrain très pierreux. Ce sont une douzaine de sources toutes placées sur la sommité de petits monticules, chose assez extraordinaire. Il y a dans cet endroit quelque végétation. L'eau est un peu saumâtre, mais bonne à boire. Le géné-

1. Probablement le *Commissaire des guerres*, Roland, qui avait accompagné du Caire à Suez la petite colonne du général Bon (Voir la situation d'effectif de cette troupe au 21 frimaire, 11 décembre. *Arch. histor. de la Guerre*).

ral Bonaparte fit faire des fouilles dans différents endroits ; on trouva les fondements d'un bâtiment carré, avec des tours rondes aux angles, et un canal conduisant l'eau jusqu'au bord de la mer. Nos savants supposèrent que c'était l'endroit où venait s'approvisionner d'eau la marine des Vénitiens, lorsque cette nation faisait le commerce de l'Inde par la mer Rouge.

Après avoir déjeuné et fait rafraîchir les chevaux, nous fûmes à 2 lieues sur la gauche aux puits de Nabah. Ce sont des trous couverts où l'on trouve de l'eau très bonne ; on en approvisionne Suez. La nuit approchait, nous retournâmes. Je ne sais si l'on ne retrouva plus le premier passage, ou si l'on présuma trouver un gué plus facile parce qu'on approchait davantage de l'extrémité du golfe ; mais un passage imprudemment tenté pensa nous être très funeste. Après avoir traversé un petit bras de mer, nous nous trouvâmes dans une île marécageuse. On s'aperçut, après une demi-heure de marche, qu'on était mal enfourné ; mais il faisait nuit, la marée montait et on voulait arriver promptement. Bientôt nous fûmes embourbés jusqu'au ventre de nos chevaux, qui à chaque instant s'abattaient et avaient la plus grande peine à se retirer ; on se voyait dans l'embarras et l'on ne savait trop comment cela se terminerait ; on avançait tou-

jours un peu, il n'était plus temps de reculer. Après mille peines, et avoir laissé beaucoup de chevaux ensevelis dans les marais, nous arrivâmes près d'un autre bras de mer. Les premiers hommes envoyés à la nage pour sonder revinrent annoncer qu'il n'y avait pas de passage guéable. Il n'était plus possible de retourner, il était neuf heures du soir, la marée était déjà montée de trois pieds. On était dans un terrible embarras, lorsqu'on annonça un endroit guéable. Le général Bonaparte passa des premiers; on posta des guides à différents endroits pour diriger. Par trois fois, j'essayai de traverser; je manquais la direction, je trouvais de l'eau plus haut que mon cheval; j'avais enfin assez bien été jusqu'au milieu quand mon cheval tomba dans un trou. Sachant nager, je l'abandonnai aussitôt; je fus d'un côté, et lui de l'autre; nous gagnâmes le bord tous les deux. De tous côtés, il arriva des flambeaux; l'alarme était à Suez, on nous croyait tous noyés; les premiers qui passèrent à la nage avaient porté la nouvelle de notre mésaventure; on fut très inquiet sur le compte de Bonaparte. J'étais tout mouillé, je me hâtai de changer de linge en arrivant à la tente, et nous commençâmes à rire de notre histoire. Nous étions fort contents de n'avoir pas été aussi malheureux que les soldats de Pharaon. Moïse,

qui probablement connaissait la mer Rouge et les heures de la marée, avait passé avec ses Israélites dans le bon moment; Pharaon voulut maladroitement le suivre, ou trop tard lorsque la marée était haute, ou par un mauvais gué; il était resté dans les flots. Nous en fûmes quittes à meilleur compte; il n'y resta que quelques chevaux et dromadaires¹.

Le 9 (29 décembre), on ne pouvait partir; les chevaux étaient, en grande partie, éclopés de la marche forcée qu'on avait faite pour arriver à Suez. Bonaparte alla reconnaître un petit golfe où aboutit le chemin de la vallée de l'Égarement², entre la mer et les montagnes. On fut aussi voir la mare où se réunissent les eaux de pluie et où l'on allait faire abreuver les chameaux; les chevaux ne voulaient point boire de cette eau; nous étions obligés d'en acheter à Suez pour eux de celle des fontaines de Moïse.

Le 10 (30 décembre), au matin, on décampa après déjeuner, et les bagages se mirent en route pour aller à Adjeroud. Nous partîmes vers midi.

Bonaparte voulut reconnaître l'ancien canal

1. Le général Caffarelli, qui avait une jambe de bois, se trouva en sérieux danger. Il dut son salut au courage du guide à cheval, Louis, que Bonaparte récompensa par un sabre d'honneur et le grade de brigadier [Ordre du 20 nivôse (9 janvier 1799)].

2. Par cette vallée passe une route conduisant du Caire à Suez; cette route est beaucoup moins fréquentée que celle de Birket-el-Hadji et Adjeroud.

commencé pour la communication de la Méditerranée avec la mer Rouge. Nous appuyâmes à droite vers l'extrémité du golfe; à 1 lieue environ de Suez, nous découvrîmes les traces du canal; plus nous avançâmes, plus il était conservé; à 2 lieues, son encaissement était très peu endommagé; les digues à droite et à gauche avaient plus de 30 pieds d'élévation et une très grande épaisseur. Nous marchâmes dedans près de 4 lieues. On trouve sur ses bords, de distance à autre, des ruines de maisons d'une grandeur ordinaire. Bientôt nous vîmes qu'à mesure que nous entrions dans les parties sablonneuses du désert la profondeur du canal diminuait, les vents y avaient accumulé les sables; à cinq lieues, nous avions les plus grandes peines à suivre ses traces; enfin nous les perdîmes.

La nuit approchait, nous étions beaucoup plus éloignés d'Adjeroud qu'on ne le croyait; nous fûmes désorientés. Bonaparte envoya plusieurs guides et aides de camp de différents côtés, pour reconnaître sur notre gauche et tâcher d'apercevoir le fort d'Adjeroud; les uns revinrent sans avoir rien découvert, les autres se perdirent, et après une longue course s'en furent à Suez ou arrivèrent à Adjeroud. Bonaparte, avec les meilleurs chevaux, prit le galop et marcha dans la direction qu'il crut la meilleure. Le reste de

la cavalerie marcha sur ses traces, marquées dans le sable, et qu'on put suivre jusqu'à la nuit.

Les généraux Caffarelli et Dommartin prirent le parti de devancer la cavalerie ; nous avions deux ordonnances ; nous pressâmes l'allure de nos chevaux. Nous rencontrâmes bientôt des ravins dans lesquels nous avions beaucoup de peine à descendre, et qu'il nous fallait ensuite gravir. Nous commencions à être inquiets, nous ne voyions plus personne, il faisait nuit, et à peine étions-nous sortis d'un ravin que nous tombions dans un autre. Après deux ou trois heures d'une marche très fatigante, nous aperçûmes, dans le lointain, des flambeaux, vers lesquels dès lors nous nous dirigeâmes. Bonaparte, étant arrivé, avait fait illuminer le haut du fort, et envoyé, au devant de nous, de divers côtés, des détachements avec des torches et des trompettes sonnant le ralliement. Nous arrivâmes enfin, et nous trouvâmes nos tentes dressées et le souper sur la table. Une course de dix à douze lieues dans le désert nous avait donné grand appétit ; nous fîmes un excellent repas ; je crois que les meilleurs que j'aie faits dans ma vie sont ceux du désert, quoiqu'ils ne fussent pas toujours des plus recherchés.

Le 11 (31 décembre), au matin, de très bonne heure, nous fîmes route pour traverser le désert

vers Belbeis ; nous étions guidés par des cheiks d'Arabes qui étaient en paix avec nous.

Après dix heures de marche, nous nous arrê-
tâmes pour attendre les équipages qui, marchant
beaucoup plus lentement que nous, étaient fort
en arrière. Nous ne campâmes que très tard ;
nous nous ennuyâmes beaucoup d'attendre, ce
soir-là¹.

Le 12 (1^{er} janvier), au matin, nous partîmes avec
un piquet de guides. Bonaparte laissa la cava-
lerie en arrière pour aller plus vite ; nos Arabes
nous avaient dit que nous n'avions plus que
quatre lieues pour arriver à Belbeis ; il voulait les
faire d'une seule haleine.

Au bout de quelques heures de marche, on
découvrit quelque chose dans le lointain ; bientôt
on ne douta pas que ce fussent des Arabes. Nous
étions en très petit nombre ; on envoya à toute
bride chercher la cavalerie restée en arrière.
Nous poussâmes jusque près d'une petite hau-
teur, derrière laquelle nous cachions le véritable
état de nos forces ; nous nous disposâmes à rece-
voir l'attaque ; ils s'approchaient toujours. La
reconnaissance fut faite, et les guides, char-
gés de l'exécuter, rapportèrent que c'était une
caravane d'Arabes sur des chameaux. Aussitôt

1. Le 31 décembre, Bonaparte campa dans le désert, à peu près
à mi-distance d'Adjeroud à Belbeis.

l'ordre de l'attaquer fut donné; mais Ibrahim, cheik des Arabes Bily, ayant reconnu qu'ils étaient de sa tribu, on cessa de les poursuivre et ils s'arrêtèrent; déjà ils étaient éparpillés, quelques-uns de leurs cavaliers avaient pris la fuite. Ils venaient d'El-Arich, ils étaient dans l'état le plus misérable, la plus grande partie nus. Ils avaient caché leurs armes dans le sable; nous les trouvâmes, et on les leur rendit. Bonaparte leur acheta quelques dromadaires, et ils furent très satisfaits d'en avoir été quittes pour la peur et de recevoir encore de l'argent. Nous les quittâmes et on continua de marcher. Nous avions déjà fait plus de chemin qu'on ne nous disait y en avoir pour arriver à Belbeis, et nous n'apercevions rien. On força les chevaux; souvent on allait au galop; et il nous fallut plus de sept heures d'une telle marche pour que nous arrivions en vue de Belbeis; la route devint très sablonneuse à mesure que nous avançâmes. Il resta en arrière beaucoup de chevaux qui ne pouvaient plus suivre; Bonaparte arriva avec très peu de monde. Nous visitâmes les fortifications, qui n'étaient pas fort avancées, et nous fîmes dîner chez le général Reynier, qui commandait la province¹.

1. La journée du 2 janvier fut consacrée par Bonaparte à la visite des fortifications de Belbeis.

Le 14 (3 janvier), Bonaparte prit une escorte de dragons pour aller reconnaître la vallée de Sababiar¹ dans le désert, et une suite du canal dont on retrouvait les traces dans cette partie. Le général Dommartin, qui avait déjà perdu un cheval dans cette course et dont les autres étaient très fatigués, ne fut point de la partie ; nous restâmes à Belbeis, ce qui m'arrangeait fort ; car la difficulté de porter de l'eau m'avait engagé à ne prendre qu'un cheval, qui était hors d'état de continuer de pareilles courses.

Le 15 (4 janvier) nous fûmes bien mouillés dans nos tentes, qu'une pluie très forte traversa ; nous nous trouvâmes à la suite de cet orage dans une mare d'eau ; fort heureusement que le soleil avait encore beaucoup de force et que l'évaporation nous remit à sec dans la journée. Il arriva quelques cavaliers de l'escorte de Bonaparte, avec des chameaux ; ils nous dirent qu'ils les avaient enlevés à des Arabes qu'ils avaient rencontrés dans le désert, et que Bonaparte était encore à la poursuite d'une autre caravane. On l'attendit en vain jusqu'au soir.

Le 16 (5 janvier), nous fûmes visiter les magasins d'artillerie et les casernes des canonniers à Belbeis. Le soir, Bonaparte arriva avec partie

1. Ou les Sept Puits. Cette vallée est dite aussi : de l'Ouadi.

de son escorte; ils amenaient encore une centaine de chameaux; tous les chevaux étaient éclopés; il s'était égaré la veille et avait passé la nuit à courir dans le désert; ce n'était qu'au jour qu'ils s'étaient orientés; leurs chevaux n'avaient ni bu ni mangé.

Le 17 (6 janvier), au matin, nous partîmes de Belbeis. Bonaparte devait aller visiter le camp des Arabes Bily, dont le cheik l'avait invité à venir déjeuner. Nous partîmes au galop; mais à peine avons-nous fait une lieue que le général Dommartin, à qui on avait sellé un mauvais cheval, voulut en monter un autre. Le retard que nous éprouvâmes dans cette circonstance pensa nous être funeste; car, lorsque nous remontâmes à cheval, nous n'aperçûmes plus le quartier général, qui n'avait pas suivi la route et avait appuyé vers le Nil¹.

Nous nous décidâmes à suivre la route du Caire, comptant trouver à un village nommé El-

1. Bonaparte avait donné la chasse à des bandes d'Arabes Soharras. Voir le *Courrier de l'Égypte* [n° 24, du 27 nivôse, an VII (16 janvier 1799)].

2. Conformément à un ordre de Bonaparte à Belbeis [du 16 nivôse (5 janvier)], un détachement commandé par le chef de brigade Dupas, et comprenant les guides à pied, 100 hommes de la 9^e et une pièce de 3, avait dû partir de Belbeis dès cinq heures du matin pour se rendre à El-Menaïr. La cavalerie, partant à six heures, devait également aller dans ce village. Bonaparte et le quartier général partirent à sept heures. Les équipages suivirent avec une petite escorte.

Menaïr des troupes qui avaient dû s'y rendre le matin². Nous étions, y compris les domestiques, 8 personnes, dont 2 canonniers d'ordonnance avaient seuls des fusils. Nous n'avions pas fait une lieue que nous vîmes venir des Arabes; nous fûmes longtemps inquiets; ils passèrent assez près de nous sans s'arrêter; ils avaient été attaqués par Bonaparte. Encore saisis de crainte, ils crurent probablement, comme nous étions derrière une digue, que nous étions beaucoup et placés là pour les attendre. Quand nous vîmes qu'ils s'éloignaient, nous continuâmes sans rien voir jusqu'à El-Menaïr; nous déjeunâmes sous des palmiers; on nous dit que les troupes arrivées le matin étaient allées sur la droite.

Les habitants furent très honnêtes à notre égard, et ce n'étaient pas les procédés ordinaires de ces messieurs envers les hommes égarés. Les équipages arrivèrent au moment où nous montions à cheval. Mais nous préférâmes continuer notre route; nous fussions arrivés trop tard en attendant qu'ils eussent fait halte et en suivant leur marche lente.

En sortant du village nous aperçûmes des Arabes sur la crête d'un petit rideau, à notre droite. Ils nous escortèrent pendant une lieue, en gardant toujours la même distance. Ils n'osèrent nous attaquer; ils étaient en petit

nombre et savaient qu'il y avait des troupes à El-Menaïr.

Nous arrivâmes avant la nuit à Birket-el-Hadji ; nous y fîmes rafraîchir nos chevaux. Le commandant du fort nous donna une escorte de 10 hommes d'infanterie ; et, après une heure de halte, nous partîmes. Il faisait nuit ; nous rencontrâmes près de la mosquée un détachement de dragons à pied qui allaient en remonte. Nous arrivâmes à huit heures au Caire, bien fatigués ; le général en chef n'arriva que deux heures après nous ; il avait attaqué plusieurs tribus d'Arabes et enlevé beaucoup de chameaux.

Nous couchâmes pour la première fois dans notre nouvelle maison sur la place Esbekieh ; nous nous trouvâmes tous mieux logés.

*
* *

Déjà l'on faisait des préparatifs pour l'expédition de Syrie. Bonaparte avait envoyé, le 5 fructidor (22 août), à Djezzar, pacha d'Acre, un officier qui fut mal accueilli et qui revint sans réponse¹. Ce

1. C'était le chef d'escadron Calmet Beauvoisins, employé à l'état-major général. Bonaparte lui ayant donné l'ordre, le 22 août, de se rendre en mission auprès de Djezzar-Pacha, il quitta le Caire le 24, s'embarqua à Damiette pour la Syrie, mais ne put obtenir d'être reçu par le pacha. L'échec subi dans cette mission valut à cet officier la disgrâce de Bonaparte (Voir *l'Expédition d'Égypte*, t. II, p. 533 à 539, et t. III, p. 189).

cruel despote comprit très mal ses intérêts; ses ports eussent été l'entrepôt de toutes les marchandises et productions de l'Égypte; nous en eussions tiré tout ce qui nous eût été nécessaire. On devait croire qu'il ne manquerait pas une si belle occasion de satisfaire ses désirs d'amasser de l'or; il était d'ailleurs ennemi des Mameluks, et pacha rebelle à la Porte. Son alliance nous eût aussi été très utile, en nous permettant de tirer de la Syrie beaucoup d'objets dont nous manquions en Égypte. Bonaparte lui ayant écrit une autre lettre le 29 brumaire¹, Djezzar fit couper la tête au porteur; la vie de cet homme est remplie de pareils traits.

Son nom est Ahmed; Djezzar, qui signifie en arabe « boucher », est le surnom que lui méritèrent les nombreux assassinats qu'il a commis; c'est un titre dont il se glorifie. Né Arnaute², un crime l'obligea de s'expatrier. Il vint en Égypte prendre service chez un bey. Son caractère féroce et entreprenant le fit bientôt distinguer; son maître le chargeait des coups de main ou des assassinats, qu'on voyait souvent se

1. Il s'agit probablement de la lettre, qui figure dans la *Correspondance de Napoléon*, sous le numéro 3644, à la date du 29 brumaire an VII (19 novembre 1798).

2. Ou Albanais: les deux dénominations sont également employées dans les documents de l'époque.

renouveler sous le gouvernement des Mameluks. Sa férocité finit par le faire craindre de son maître même ; il s'en aperçut, et craignant le sort de tant d'autres de ses victimes, il s'enfuit à Constantinople. Il y prit du service et fut employé en qualité de porte-drapeau dans la guerre contre le cheik Daher, chef arabe, qui gouvernait une partie de la Syrie. Fait prisonnier par ce prince, il fut traité avec beaucoup de générosité ; sa réputation de bravoure détermina Daher à le prendre à son service et à lui confier le commandement d'une place. Ahmed récompensa son bienfaiteur par une trahison ; il remit la place aux Turcs qui l'employèrent dans un grade supérieur. Quelques affaires avantageuses lui firent donner le commandement. Bientôt il battit Daher, le fit prisonnier et prit sa place. La Porte le nomma pacha gouverneur de Seïd ; mais, dans la suite, il leva l'étendard de la révolte ; plusieurs fois il sut éviter adroitement le fatal cordon, et fit mettre à mort le porteur des ordres du sultan.

Après la déclaration de guerre de la Porte ottomane à la France, il fut nommé général en chef de l'armée qui devait venir nous attaquer en Égypte.

Instruit des rassemblements qui se formaient en Syrie, des préparatifs qu'on y faisait pour venir nous attaquer, Bonaparte résolut de pré-

venir Djeddar, et, sans lui laisser le temps de former son armée, d'aller lui-même l'attaquer, détruire ses magasins et disperser ses troupes¹. On savait qu'il était arrivé de Constantinople une cinquantaine de pièces de canon, et qu'on levait des hommes dans l'Archipel; il y en avait beaucoup à Rhodes. La division du général Reynier partit pour la province de Charkieh; on pressa les fortifications de la côte et particulièrement celles d'Alexandrie; on fit des réquisitions de chevaux et de chameaux pour achever l'organisation de l'artillerie et des transports militaires. Les dispositions étaient si évidentes que personne ne doutait plus qu'on ne dût marcher à l'ennemi et passer le désert.

Déjà, avant la fin de nivôse, le général Lagrange s'était établi à Katieh, à deux journées dans le désert. On y construisit à la hâte une espèce de fort dans lequel on établit des magasins. On avait embarqué à Alexandrie, sur l'avis la *Torride* et

1. On a prêté à Bonaparte, quand il entreprit la campagne de Syrie, l'arrière-pensée de gigantesques opérations ultérieures : conquête de l'Inde ou marche contre Constantinople. Ce sont des hypothèses que contredit formellement l'étude approfondie des documents. Dans le tome IV de l'*Expédition d'Égypte*, nous croyons avoir démontré que Bonaparte a voulu simplement, par une vigoureuse offensive, prévenir une attaque prochaine contre l'Égypte. Au lieu d'attendre passivement son adversaire, il a voulu bénéficier des avantages de l'initiative; en cela, il a suivi le principe qui inspira toujours ses combinaisons stratégiques. Cette appréciation est corroborée par le témoignage de Doguereau.

2 autres bâtiments, 2 mortiers de 12 pouces, 4 de 8 pouces, 4 pièces de 24, des forges, des sacs à terre et différents attirails de siège qui devaient être conduits en Syrie, mais qui ne parvinrent point¹.

L'artillerie des divisions fut augmentée, et l'on forma une réserve composée de 4 pièces de 12 de campagne (quoiqu'elles fussent destinées à des opérations de siège), 4 obusiers de 6 pouces, 3 pièces de 8 et 2 mortiers de 5 pouces 6 lignes. Les cartouches d'infanterie, les rechanges, et d'autres attirails d'artillerie y furent joints. On eut beaucoup de peine à réunir les chameaux et les chevaux qui furent employés à ces transports. On forma des magasins d'approvisionnement de cartouches d'infanterie à Damiette, à Belbeis et à Katieh.

De son côté, Djezzar avait fait arrêter les Français à Acre; ils furent cruellement traités. Les provinces de l'Égypte étaient inondées de firmans dans lesquels il proclamait ses inten-

1. Le capitaine de frégate Stendelet était parti de Damiette, le 15 mars, avec 5 petits bâtiments chargés de vivres et de munitions. Deux jours plus tard, il atteignit la côte de Syrie; il avait rallié quatre autres bâtiments venus d'Alexandrie avec du matériel d'artillerie. Il réussit d'abord à reprendre l'avisos la *Torride*, que les Anglais avaient capturé quelques mois auparavant en rade d'Aboukir. Mais il se trouva alors en présence d'un vaisseau anglais qui lui donna la chasse. Toute la flottille tomba au pouvoir des Anglais à l'exception de trois avisos.

tions hostiles et annonçait son arrivée. Il fit plus : il envahit les provinces de Gaza, Ramleh, Jaffa ; son avant-garde prit position à El-Arich, à 22 lieues de Katieh. Il y avait là un assez bon fort, situé à 14 lieues dans le désert, sur le territoire de l'Égypte, quoique dans la partie qui avoisine l'Asie.

*
* *

Mourad-Bey de son côté battait toujours la campagne, soufflant l'insurrection et annonçant l'armée ottomane. Après la bataille des Pyramides, il avait remonté le Nil avec une nombreuse flottille et s'était retiré dans la Haute-Égypte. Battu par le général Desaix à Sediman, où il avait chargé avec la plus grande bravoure et était parvenu à enfoncer un des carrés, il était toujours resté maître des provinces supérieures et dans une position menaçante, jusqu'au 20 frimaire (10 décembre) ; ce fut à ce moment que le général Desaix, renforcé de la plus grande partie de la cavalerie, se mit en marche et arriva le 9 nivôse (29 décembre), à Girgeh. A deux journées plus haut, Mourad-Bey l'attendait, réuni à Hassan-Bey¹, à 2.000 Arabes d'Yambo qui venaient de

1. Hassan-Bey se trouvait dans la Haute-Égypte, au moment du débarquement de l'armée française. Il s'était ensuite réconcilié

débarquer à Kosseir, port sur la mer Rouge, et à une grande quantité de Bédouins et de paysans qu'il avait soulevés¹.

Le général Desaix, ayant appris que plusieurs rassemblements armés occupaient les rives du Nil et s'opposaient à la marche de la flottille qui portait ses munitions de guerre et ses vivres, envoya le général Davout avec la cavalerie. Celui-ci trouva et dissipa les 14 et 19 nivôse (3 et 8 janvier) des rassemblements de paysans à Saouaki et à Tahtah; il massacra dans ces deux affaires plus de 2.000 hommes.

Ayant été rejoint par sa cavalerie et sa flottille, le général Desaix marcha à l'ennemi, qu'il rencontra, le 3 pluviôse (22 janvier), au village de Samhoud. Il prit l'ordre de bataille accoutumé en plaçant son infanterie en carrés sur les ailes, sa cavalerie en carré au centre.

L'ennemi investit avec un tourbillon de cavalerie notre petite armée; mais, ayant été vigoureusement repoussé par la mitraille et la mousqueterie, il fit un mouvement en arrière. Notre

avec Mourad-Bey, dont il était naguère l'ennemi. Tous deux avaient réuni leurs forces pour s'opposer à la marche de la division Desaix; ils avaient, en outre, fait appel au concours des Arabes de la Mecque et d'Yambo, dont ils avaient excité le fanatisme religieux contre les Français infidèles.

1. Les détails concernant les opérations de Desaix sont en partie empruntés à la lettre de Bonaparte au Directoire, du 5 messidor an VII (23 juin 1799).

cavalerie se déploya alors et le poursuivit; une centaine d'Arabes et de paysans furent massacrés, le reste s'éparpilla et s'enfuit dans les déserts.

Le drapeau de la République flotta sur les cataractes¹; toute la flottille de Mourad-Bey se trouva prise, et dès ce moment la Haute-Égypte fut conquise. Le général Desaix plaça sa division en cantonnements le long du Nil et commença l'organisation des provinces.

Le reste des Mameluks et des Arabes d'Yambo ne pouvait vivre dans le désert; la nécessité de se procurer de l'eau du Nil et des vivres engagea différents combats qui, politiquement, ne pouvaient plus être dangereux; l'ennemi n'ayant plus ni artillerie ni flottille, le succès d'un combat n'avait pour but que le pillage; les bonnes dispositions du général Desaix et la bravoure des troupes ne leur donnèrent pas même cette consolation.

Le chef de brigade de la 61^e fut attaqué à Kench, le 22 pluviôse (10 février); il joncha le champ de bataille de morts.

Le général Friant marcha, le 24 pluviôse, (12 février), à Samatah, où il savait que se réunissaient les Arabes d'Yambo; il leur tua 200 hommes.

1. Le 2 février 1799, Desaix, avec la 21^e d'infanterie légère (sous les ordres du général Belliard), atteint Syène, ville située auprès de la première cataracte.

Sur les ruines de Thèbes, 200 hommes du 22^e de chasseurs et du 15^e de dragons chargèrent, le 23 pluviôse (11 février), 200 Mameluks qu'ils dispersèrent, et qui regagnèrent le désert après avoir laissé une partie de leur monde sur le champ de bataille¹.

La Basse-Égypte, à cette époque, était aussi agitée. Des Français étaient assassinés dans différents postes et sur le Nil, dont la navigation était très dangereuse ; à Mansourah, toute la garnison avait été égorgée.

Le 12 pluviôse (31 janvier), une partie de la province de Benisouef se révolta ; le général Veaux marcha avec un bataillon de la 22^e légère ; il remplit de cadavres ennemis 4 lieues de pays. Tout rentra dans l'ordre ; il n'eut que quelques hommes tués et 30 blessés.

Le 15 pluviôse (3 février), la croisière anglaise devant Alexandrie se renforça et, peu de temps après, elle commença à bombarder le port ; les Anglais jetèrent 15 à 1.600 bombes, et ne tuèrent personne ; ils firent écrouler deux mauvaises maisons et coulèrent une méchante barque.

1. Ce combat eut lieu près de Redecieh. Il paraît n'avoir pas été bien habilement engagé par le général Davout, qui commandait la cavalerie. Voir (*Expédition d'Égypte*, t. III, p. 539) une lettre de Lasalle à Dugua, très sévère pour Davout. La même appréciation se retrouve dans le *Journal de l'expédition d'Égypte*, par Villiers du Terrage (p. 417).

Quatre chaloupes canonnières partirent, le 13 pluviôse (1^{er} février), de Suez, arrivèrent le 18 (6 février), devant Kosseir, où elles trouvèrent plusieurs bâtiments chargés des trésors des Mameluks ¹. Au premier coup de canon, une de nos chaloupes canonnières, le *Tagliamento*, prit feu et sauta en l'air, les trois autres furent attaquées, se retirèrent comme elles purent, et l'expédition fut manquée. Nous perdîmes l'équipage du bâtiment sauté, les soldats de la 32^e demi-brigade qui formaient les troupes de débarquement et quelques savants qui étaient envoyés sur la côte de la mer Rouge.

*
* *

Telle était à peu près la situation générale de nos affaires en Egypte au moment où l'on se disposait à faire une invasion en Syrie. Le Caire était assez tranquille ; les habitants avaient encore présentes à la mémoire les suites de la révolte du mois de brumaire, qui avaient été funestes à grand nombre de ceux qui y avaient pris part. D'ailleurs les cheiks et les principaux de la ville avaient une grande idée des talents de Bonaparte ;

1. D'après les rapports conservés aux *Archives de la Guerre*, la flottille partit de Suez dans la nuit du 13 au 14 pluviôse (1^{er} au 2 février), et arriva le 19 (7 février) devant Kosseir.

ils étaient persuadés qu'il battrait Djezzar. Les préparatifs d'attaque que nous avions faits leur en imposaient beaucoup; puisque nous allions attaquer, c'est, pensaient-ils, que nous étions les plus forts. Nos troupes étaient assez bien habillées et dans les meilleures dispositions; on les exerçait souvent à faire des manœuvres en bataillons carrés. On fabriquait pour les premiers rangs des pieux qu'on devait planter en terre en avant des carrés et qui se joignaient au moyen de petites chaînes; ces engins étaient destinés à arrêter les charges de la cavalerie ¹. Mais en raison de la difficulté de les porter dans les rangs, de l'embaras qu'ils causaient aux soldats dans certains chemins, un grand nombre de ces pieux furent perdus, et l'on ne s'en servit point.

On estimait à 35.000 hommes les forces d'Ahmed-el-Djezzar, dont 18.000 de cavalerie. On les avait portées beaucoup trop haut, comme nous eûmes occasion de nous en assurer; son armée atteignit tout au plus ce nombre après le débarquement que les Turcs firent à Acre, et la levée des milices de Damas et de Naplouse. Il faisait réparer ses places fortes, et l'on parlait

1. La mise en service des pieux fut prescrite par un ordre de Bonaparte du 1^{er} nivôse (21 décembre). Une commission d'officiers fut chargée d'élaborer un règlement pour la manœuvre des pieux, règlement qui fut mis à l'ordre du jour de l'armée des 29 nivôse et 4 pluviôse (18 et 23 janvier 1799).

beaucoup en Égypte d'un fort qu'il faisait construire en avant d'Acre sur une hauteur dominant cette place, qu'il mettait en état de défense. Nous fûmes fort surpris par la suite, lorsque nous arrivâmes devant Acre, de ne point trouver le fort dont on avait tant parlé. Nous vîmes seulement les premiers travaux d'une espèce de redoute qu'on avait commencé à construire en pierres sèches et dont le plan était visible; de petites courtines de 5 ou 6 toises étaient flanquées par des tours plus grandes qu'elles. Il n'y avait pas d'autres portes que les embrasures qui étaient à ras de terre et dont l'évasement intérieur était plus grand que celui de l'extérieur. Cet ouvrage était élevé de quelques pieds; on avait apporté beaucoup de pierres pour achever de le construire. Comme Djeddar fut l'ingénieur et le directeur des constructions qu'il fit dans Acre et aux environs, il est probable qu'il voulut aussi être à la tête de son génie militaire et qu'il refusa de prendre, pour ses ouvrages de fortifications, les conseils des officiers anglais, et, particulièrement, ceux d'un émigré français, officier d'artillerie qui se distingua à la défense d'Acre et qui eût été dans le cas de lui donner un plan plus raisonnable¹.

1. Il s'agit de l'officier émigré Le Picard de Phéliepeaux (1767-1799), naguère le condisciple de Bonaparte à l'école militaire, nommé un rang avant lui lieutenant en second d'artillerie (1^{er} septembre 1785).

Nous fûmes trompés dans un sens contraire sur les fortifications d'El-Arich. On n'avait jamais pensé trouver d'obstacles avant Gaza, où l'on savait qu'il devait y avoir un fort; on fut très surpris de trouver un assez bon fort (surtout en raison de nos moyens), et qui nous retint plusieurs jours.

Nous eûmes avant notre départ la vue d'une petite fête turque qui se fit au commencement du Ramadan, temps pendant lequel les musulmans font abstinence et qui est pour eux ce qu'est le carême pour les chrétiens. Pendant sa durée ils ne peuvent ni boire, ni manger, ni fumer, sauf après le coucher du soleil et avant son lever. Aussi, à cette époque, dorment-ils le jour et passent-ils la nuit à manger et à fumer dans les cafés.

La fête est une des plus brillantes de leur religion. Nous vîmes passer la procession sur la place Esbekieh. La marche était ouverte par un détachement de cavalerie que leur avait fait donner le général Bonaparte; un de ses aides de camp le représentait; arrivaient ensuite des cavaliers égyptiens, suivis par une musique extrêmement bruyante de cymbales, tambours, flûtes et autres instruments du pays dont le plus bel effet est de faire beaucoup de tapage; puis venaient des Turcs habillés en robes rouges,

avec des espèces de bonnets de grenadiers, portant des reliques et des livres saints ; puis des hommes montés sur des échasses ; ils précédaient les cheiks sur leurs mules, les agas sur leurs chevaux très richement harnachés, les principaux habitants de la ville et les membres du divan ; il y avait au milieu d'eux plusieurs chevaux de main avec des selles et des housses neuves de toute beauté ; un de ces chevaux avait un harnais qui le couvrait presque en entier et qui ne paraît qu'à cette cérémonie ; d'autres musiciens suivaient et la marche était fermée par l'émir-hadji ou chef de la caravane des pèlerins, escorté par 100 hommes de cavalerie de sa suite, tous constantinopolitains.

Cet émir-hadji était un homme d'une très belle figure. Le pacha, dont il était le kiaya, ou premier homme d'affaires, l'avait laissé au Caire pour le représenter, lorsque, à notre arrivée, lui-même s'était enfui avec Ibrahim-Bey. Sa physionomie franche, ses manières polies avaient plu à Bonaparte qui l'avait comblé de bienfaits, et l'avait nommé à la place vacante d'émir hadji¹ ; c'est celui qui est chargé d'escorter et de diriger les caravanes allant à la Mecque ; c'était sous

1. L'émir-hadji Salih-Bey, ayant pris le parti d'Ibrahim, Bonaparte l'avait remplacé par Mustapha, kiaya du pacha d'Egypte, qui, au moment de l'arrivée des Français, était resté au Caire et avait paru se rallier au nouveau Gouvernement (août 1798).

les beys une place recherchée parce que, peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir, celui qui était émir faisait souvent périr quelques riches négociants de la caravane, dont la succession lui revenait de droit; il était l'héritier de tous les pèlerins qui mouraient pendant la durée du voyage. Les exemples d'assassinats ou d'empoisonnements pendant le pèlerinage étaient fréquents.

Bonaparte avait plusieurs fois cherché à renouer avec la Porte ottomane, par l'entremise du nouvel émir-hadji qui faisait passer les lettres; mais, soit qu'il eût peu de crédit ou qu'il n'agit pas de bonne foi, toutes les démarches qu'on fit n'aboutirent à rien.

Notre ami Fouler ayant été nommé adjudant général, je le remplaçai dans les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie.

A cette époque, il arriva à Suez un Indien, se disant envoyé de Tippoo Sahib. Il vint au Caire trouver Bonaparte. Il n'avait plus de dépêches; il dit que celles que ce prince l'avait chargé de remettre à Bonaparte lui avaient été enlevées par les Arabes entre les mains desquels il était tombé dans les environs de Djeddah; il assura que Tippoo Sahib faisait de grands préparatifs, qu'il comptait beaucoup sur l'arrivée des Français, et qu'il désirait avoir des relations avec Bonaparte.

Les événements qui ont suivi et qui ont conduit ce malheureux prince à sa perte nous ont convaincu de la vérité de ce que nous dit cet Indien ; mais, lorsqu'il arriva, on n'ajouta pas grande foi à son ambassade et on le regarda comme un aventurier ; on ne prêta pas grand intérêt à ses rapports ; d'ailleurs il n'était guère possible de rien tenter de ce côté-là. Nous n'avions que deux ou trois mauvais bâtiments sur la mer Rouge ; il venait peu de bâtiments arabes et pour attirer un peu le commerce, on les laissait partir quand ils avaient vendu leurs cafés. Ces encouragements ne produisirent pas de grands effets ; les Anglais qui étaient dans leurs ports les empêchaient de venir et semaient très soigneusement la méfiance.

Qu'eussions-nous pu faire quand même nous eussions possédé autant de bâtiments de transport qu'il nous en fallait pour une expédition de cette nature ? Les Anglais naviguaient sur la mer Rouge avec des vaisseaux ; ils vinrent plusieurs fois avec des vaisseaux ou des frégates canonner Suez. Il était impossible de rien espérer de ce côté ; toute tentative était impraticable¹.

1. Le projet primitif d'expédition en Egypte présenté par Talleyrand au Directoire, le 26 pluviôse an VI (14 février 1798) préconisait formellement l'envoi d'une quinzaine de mille hommes de Suez dans l'Inde, par la mer Rouge. Mais cette opération était subordonnée à l'envoi de forces navales suffisantes pour protéger les transports : le délabrement de la marine française ne permit

*
* *

Le général Reynier partit de Belbeis, le 12 pluviôse (31 janvier) pour rejoindre son avant-garde à Katieh et aller attaquer El-Arich. Une partie de l'armée alla prendre ses positions à Belbeis et à Salheyeh ; la réserve d'artillerie, ou le parc de l'armée, sous les ordres du chef de brigade Songis, partit du Caire le 12 pluviôse (31 janvier) pour Belbeis, où il devait attendre de nouveaux ordres. Partout on était en mouvement.

Nous employâmes les derniers jours de notre séjour au Caire aux préparatifs de voyage ; nous nous munîmes de tentes, de chameaux et particulièrement d'outres pour traverser le désert. Nous fîmes plusieurs fois des simulacres de campement dans notre jardin ; nous dressions nos tentes. Le général Dommartin était parfaitement organisé, et même trop bien, car il fut obligé de laisser à moitié chemin une partie de ses équipages, quelques chameaux ayant péri dans le désert.

Nous allions passer chez le capitaine Couin ¹

pas de faire passer à l'île de France les renforts nécessaires. Dans ces conditions, les relations que Bonaparte essaya d'établir à diverses reprises avec l'Inde ne pouvaient devenir le point de départ d'une action militaire ayant quelque chance de succès.

1. Capitaine au 5^e régiment d'artillerie à cheval. Après la campagne de Syrie, il fut nommé commandant de la compagnie d'artillerie des guides de Bonaparte.

nos dernières soirées du Caire, on fumait en buvant le punch ; il se réunissait chez lui plusieurs officiers d'artillerie ; on était assez gai.

Le 19 pluviôse (7 février), on reçut ordre de se tenir prêt. Le 20 (8 février), toutes les troupes partirent ; le quartier général différa encore de deux jours¹. Nous restâmes jusqu'au 21 (9 février).

1. Bonaparte retarda son départ pour interroger sur la situation politique de l'Europe le négociant Hamelin qui, parti de Trieste le 24 octobre 1798, avait atteint Alexandrie le 26 janvier 1799, après une navigation fort accidentée.

CHAPITRE V

Expédition de Syrie. — Départ du Caire. — Combat d'El-Arich. — Salheyeh. — Passage des ravins. — Halte aux dattiers. — Arrivée et séjour à Katieh. — Départ de Katieh. — Campement à Bir-el-Abd. — Arrivée à El-Arich. — Prise du fort d'El-Arich. — Départ d'El-Arich. — Le quartier général tombe dans le camp ennemi à Khan-Younès. — L'armée égarée dans le désert. — Nous campons au Santon. — Arrivée aux colonnes qui séparent l'Afrique de l'Asie. — Campement à Khan-Younès. — Combat de Gaza. — Campement à Esdoud (l'ancienne Azoth). — Arrivée à Ramleh, à 3 lieues de Jérusalem.

Le 21 pluviôse (9 février), sur les onze heures du matin, nous quittâmes le Caire, escortés par les ordonnances du général Dommartin. Le général en chef, voulant aller sans s'arrêter du Caire à Belbeis, ne partit que le lendemain. Nous rencontrâmes à El-Qobbet les guides à cheval et les bagages ; nous les laissâmes en arrière et nous arrivâmes d'assez bonne heure à Birket-el-Hadji. Nos chameaux marchèrent si lentement que nous ne pûmes camper que fort tard ; mon frère, les citoyens Digeon, Cœuret et moi nous couchâmes sous la même tente. Nous fûmes éveillés, plusieurs fois pendant la nuit, par les chevaux qui vinrent en briser les cordages.

Le 22 (10 février), nous partîmes de très bonne heure ; nous nous arrêtâmes pour déjeuner à El-Menaïr et, après une heure de halte, nous nous remîmes en route. Nous campâmes à Belbeis près de la cavalerie. C'est la seule fois que le général Dommartin fit dresser toutes ses tentes ; notre salle à manger était superbe. Deux heures après notre arrivée, Bonaparte nous rejoignit ; les coups de canon que nous avons entendu tirer du Caire nous avaient prévenus de son départ. Il ordonna qu'on partirait le lendemain ; nous nous étions attendus à avoir séjour ; c'est pourquoi l'on avait si bien organisé le campement.

Le 23 (11 février), au matin, Bonaparte passa en revue la cavalerie et la fit manœuvrer ; à neuf heures, nous nous mîmes en route. Je marchai avec la cavalerie ; les terres n'étaient pas encore bien sèches et l'artillerie passa avec peine dans plusieurs endroits. Je fus fort surpris de voir, le soir en arrivant, que le quartier général ne couchait pas dans le même endroit que la cavalerie ; je fus, de compagnie avec plusieurs autres qui étaient dans le même cas, le rejoindre au village de Koraïm. Les bagages n'étaient pas encore arrivés, nous les attendîmes jusqu'à la nuit ; ces retards sont fort désagréables, car, dans ce cas, on campe mal et sans ordre ; les Arabes, dont on doit toujours se méfier, ne manquent pas

d'en profiter. Ils prirent, ce soir-là, le portemanteau et l'argent d'un payeur. Nous ne pûmes nous procurer de la paille pour la provision de nos chevaux, parce que nos domestiques craignirent de s'enfoncer la nuit dans le village, où cependant il y en avait une grande quantité.

Le 24 (15 février), à quatre heures du matin, le général Dommartin fit partir mon frère en avant pour aller faire tenir prêt le parc, qui était à Salheyeh. J'en étais très inquiet, car, pour aller plus vite, il ne prit que 4 ordonnances. Comme mon cheval était échappé au moment où le général en chef partit, je restai en arrière avec les bagages, ce qui fut cause que je ne rejoignis plus le général qu'après la reddition d'El-Arich. Nous marchâmes jusqu'à midi sans nous arrêter; nous fîmes halte près d'une mare. J'y voulus faire boire mon cheval, qui s'y coucha sous moi; fort heureusement il faisait chaud, mes habits furent bientôt secs. Après déjeuner, nous continuâmes notre route, nous arrivâmes presque à la nuit à Salheyeh. Nous y apprîmes que les nouvelles qu'avait reçues le général Bonaparte de la division du général Reynier l'avaient décidé à ne pas s'arrêter et à entrer de suite dans le désert¹.

1. Parti de Koraïm à sept heures du matin, Bonaparte arriva à Salheyeh à midi. Dès trois heures, il se remit en marche pour Katieh, qu'il atteignit le lendemain (13 février), à la même heure.

Le général Reynier était parti de Katieh le 18 pluviôse (6 février), avait marché plusieurs jours à travers le désert sans trouver de l'eau et, après avoir vaincu les difficultés de toute espèce, était arrivé à El-Arich. L'ennemi fut attaqué, forcé dans le village ; mais il s'était retiré dans le fort et paraissait décidé à soutenir un siège. Bonaparte crut que sa présence était nécessaire pour hâter la reddition. L'ennemi avait, dans cette affaire, perdu beaucoup de monde ; nous avions eu près de 300 hommes tués ou blessés¹.

Nous fûmes quelque temps indécis, ne sachant si nous camperions à Salheyeh ; on nous dit que nous devions seulement faire une halte ; mais, l'ordre de départ ayant été donné pour une heure du matin, nous dressâmes une tente pour tout le monde. Nous nous couchâmes de bonne heure, et, à l'heure prescrite, nous fîmes charger nos chameaux. Nous fûmes très embarrassés pour les provisions de nos chevaux ; les magasins étaient absolument vides, nous ne pûmes rien avoir. Heureusement nos domestiques, à force d'argent, trouvèrent de la paille et de l'orge dans un des villages qui sont dans les bois de Salheyeh ; nous leur donnâmes une escorte et

1. Bonaparte reprocha à Reynier d'avoir engagé, d'une façon un peu imprudente, cette attaque très meurtrière.

nos domestiques turcs se firent ouvrir les maisons, malgré qu'il fût nuit. Nous attendîmes longtemps l'heure du départ, qui fut retardée; nous ne nous mîmes en route qu'après le jour.

Le 25 (13 février), nous entrâmes dans le désert; il faisait très chaud; nous allions fort lentement, marchant avec de l'artillerie dans des sables d'où elle se tirait bien difficilement. Nous nous arrêtâmes vers les trois heures, près d'un lac où il y avait de l'eau assez bonne, provenant des inondations. Il commençait à faire nuit quand nous nous remîmes en marche; vers six heures, nous passâmes sur un pont qui est environ à cinq lieues de Salheyeh¹. Nous fatiguions beaucoup; à chaque instant nous attendions les chameaux qui allaient très lentement et dont quelques-uns se déchargeaient de temps à autre. Nous fûmes encore obligés d'attendre bien longtemps aux passages de plusieurs ravins assez larges, où nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre et où l'artillerie eut beaucoup de peine à passer.

Nous trouvâmes le parc campé entre deux de ces ravins; nous aperçûmes les feux de la division du général Lannes, près de laquelle nous devions aller; elle était derrière le ravin; l'artille-

1. Sans doute le pont du Trésor (*Kantara-el-Kasneh*).

rie employa toute la nuit à le passer, nos chameaux arrivèrent à minuit.

Nous faisons du feu avec des broussailles et des bruyères qu'on trouvait là ; nous vîmes sortir tout à coup un gros serpent qui y était caché ; nous le tuâmes sans qu'il ait fait de mal à personne. Nous dressâmes nos tentes et nous demeurâmes jusqu'au jour.

Le 26 (14 février), au matin, quand tout fut passé, nous partîmes ; nous traversâmes beaucoup de sables, nous arrivâmes à une heure après midi dans un endroit où il y a des dattiers et de l'eau très saumâtre. La cavalerie, qui y avait passé quelques heures avant nous, avait tellement épuisé l'eau qu'il nous fallait pressurer la boue pour en avoir un peu ; nos chevaux voulaient à peine en boire. Nous souffrîmes beaucoup de la soif dans cet endroit ; une langue salée en pâté nous avait très altérés, et l'eau détestable que nous bûmes n'étanchait pas notre soif. A trois heures nous nous mîmes en route ; nous rencontrâmes, en sortant des dattiers, des monticules de sables que l'artillerie eut mille peines à passer, en doublant les attelages ; les roues enfonçaient dans les sables jusqu'au moyeu ; nous eûmes le même chemin jusque près de Katieh, il fallait toujours monter et descendre. Nous trouvâmes, au milieu de ces sables, le parc qui ne

pouvait plus aller ; il était arrêté près de dattiers où, en creusant des trous, on avait trouvé un peu de mauvaise eau. A chaque instant, je descendais de cheval et me couchais sur le sable, enveloppé dans mon manteau. J'étais harrassé de fatigue, à peine commençais-je à dormir qu'il fallait repartir. Les voitures et les chameaux avaient tant de peine à se tirer des sables que je fis plus de cinquante pauses semblables. Enfin nous arrivâmes entre minuit et une heure à Katieh. Nous dressâmes nos tentes au premier endroit et nous nous couchâmes. On comptait 16 à 18 lieues de Salheyeh à Katieh.

Le 27 (15 février), au matin, je fus trouver le général Dommartin, qui me dit que le quartier général allait partir et qu'il fallait me disposer à le suivre. J'avais deux chameaux, trois chevaux et ni un grain d'orge ni paille ; il me fut impossible de rien trouver aux magasins de Katieh, tout avait été pris par la cavalerie. J'étais dans un embarras extrême ; partir sans vivres pour mes chevaux, c'était m'exposer à rester à moitié chemin à pied, après qu'ils fussent morts de fatigue et de faim ; j'étais cependant monté à cheval et allais me mettre en route, lorsque le général Bonaparte¹, qui voulait aller très vite, pres-

1. Bonaparte quitta Katieh le 15 février, vers dix heures du matin.

crivit aux équipages de rester jusqu'à nouvel ordre à Katieh. Mon général, dont tous les effets restèrent aussi et qui n'emmena que ses dromadaires, sentant qu'il était impossible que nous puissions passer le désert sans vivres pour nos chevaux, n'emmena que mon frère et un secrétaire, me disant de partir aussitôt que je pourrais. Je fus très contrarié de me trouver dans la nécessité de rester. Je dressai ma tente dans le fort sur le terre-plein ; le beau-frère du général ¹, les secrétaires et les domestiques campèrent en dehors. On nous promettait toujours qu'il viendrait des vivres de Tineh. C'est là que devait aborder une flottille venant de Damiette par le lac Menzaleh. Une partie avait fait naufrage. Le premier convoi fut distribué sans que nous pussions rien avoir. Quoiqu'il n'y eût que 4 lieues de Tineh à Katieh, il fallait deux jours pour aller et venir. Nos chevaux furent trois jours sans manger autre chose que des feuilles de dattier, ils dépérissaient, et nous ne faisons que d'entrer en campagne. Tout cela me donnait beaucoup d'inquiétude. Nos chameaux furent requis pour aller chercher des vivres ; on ne leur donnait rien à manger et nous avons la crainte de les

1. Châteauvieux. Il était directeur de l'enregistrement et des domaines nationaux. Voir un état signé par le payeur Estève, du 6 fructidor an VI (23 août 1798), où il figure aux appointements de 300 livres par mois (*Arch. histor. de la Guerre*).

voir périr sans pouvoir les remplacer. Enfin, le troisième jour, j'obtins avec les plus grandes peines de l'orge en quantité suffisante pour aller jusqu'à El-Arich.

Il arrivait chaque jour des détachements d'El-Arich escortant des chameaux qui venaient chercher des vivres. Nous apprîmes que la cavalerie de Djezzar, soutenue par un fort parti d'infanterie, avait pris position sur nos derrières, à une lieue, et avait bloqué l'armée assiégeante, mais que le général Kleber, étant arrivé, avait fait exécuter un mouvement par le général Reynier. Le camp ennemi avait été cerné à minuit, attaqué et enlevé ; un des beys avait été tué ; effets, armes et bagages, tout leur avait été pris¹. La plupart des hommes avaient eu le temps de se sauver ; plusieurs kachefs d'Ibrahim-Bey avaient été faits prisonniers. On avait commencé les travaux pour l'établissement des batteries de siège, on comptait beaucoup sur l'effet d'une mine.

Nous restâmes à Katieh, les 27 et 28 (15 et 16 février).

Le 29 (17 février), je partis à midi avec le parc et l'artillerie des guides. Après avoir marché au

1. Cette surprise eut lieu dans la nuit du 14 au 15 février ; elle fut très habilement exécutée par le général Reynier. Dans ses *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, Napoléon l'a qualifiée « une des plus belles opérations de guerre qu'il soit possible de faire ».

moins six heures dans les sables pour faire 2 lieues et demie ou 3 lieues, nous campâmes dans un endroit où il n'y avait point d'eau sur le bord de la route.

Le 30 (18 février), au matin, au soleil levant, nous nous mîmes en route ; nous eûmes toujours des sables très mouvants et, après six heures de marche, nous campâmes au puits de Bir-el-Abd ¹. Nous fatiguâmes peu dans cette journée. Nous arrivâmes de bonne heure et notre campement fut bien disposé. Nous ne manquions point de vivres pour nous ; toutes les provisions nous étaient restées, le général n'ayant pu presque rien emporter. Le sucre, le café et l'eau-de-vie nous étaient d'une grande ressource ; nous en faisons une grande consommation. Un détachement, venant d'El-Arich et allant chercher des vivres à Katieh, nous dit qu'on continuait le siège et que les mineurs ennemis avaient rencontré les nôtres ; on manquait de vivres à l'armée.

Le 1^{er} ventôse (19 février), nous partîmes assez tard ; il fallait monter dans les sables en sortant de Bir-el-Abd, et, comme on était obligé de doubler les attelages, nous n'abattîmes nos tentes que lorsque les chevaux qui avaient conduit la moitié des voitures à une lieue et demie, vinrent

1. Bir-el-Abd, ou le puits de l'Esclave.

chercher le reste. Nous partimes à midi et, après six heures de marche, dont les deux dernières dans un assez bon chemin, nous nous arrê tâmes à l'entrée d'une belle plaine où le chemin devient meilleur pour les voitures. On trouva là une certaine quantité de mauvaises herbes pour les chameaux ; quelques chevaux en mangèrent. Nous eûmes un peu de pluie au moment où nos tentes se dressaient.

Le 2 (20 février), nous nous mîmes en route à sept heures. Ayant été joints par quelques troupes que commandait le général Rampon, je quittai le parc pour marcher avec lui, espérant aller plus vite. A la halte, je déjeunai avec le contre-amiral Ganteaume, qui allait rejoindre le général en chef ; et, après avoir marché jusqu'à trois heures et demie dans un assez bon chemin, nous campâmes entre deux monticules dans un endroit où l'on trouvait des broussailles pour faire du feu.

Le 3 ventôse (21 février), nous partimes au lever du soleil. Nous rencontrâmes dans la matinée deux Arabes, dont l'un avait pour habillement une mauvaise peau de mouton, et l'autre une couffe en paille, de forme conique, percée par le sommet, au travers duquel passait sa tête ; ils étaient extrêmement laids et avaient un air très méchant. Ils nous montrèrent une passe, où

il était dit qu'ils allaient, de Katieh à El-Arich, porter des dépêches à Bonaparte ; ils déclarèrent qu'ayant été arrêtés par d'autres Arabes, ils avaient été obligés de leur remettre les lettres et qu'ils s'en retournaient à Katieh. On les fit arrêter pour les conduire à El-Arich ; ils y furent fusillés.

Nous arrivâmes aux fontaines qui sont à deux lieues d'El-Arich ¹. Accoutumés à l'eau sulfureuse du désert, nous trouvâmes celle-là excellente. Après avoir rafraîchi nous et nos chevaux, Cœuret et moi, nous primes les devants pour arriver plus tôt à El-Arich. Nous y fûmes rendus à midi.

Nous apprîmes à notre arrivée que, la tranchée ayant été ouverte, le 28 pluviôse (16 février), une batterie de brèche fut construite ainsi que deux batteries d'approche. On avait canonné toute la journée du 29 (17 février), et, le 30 (18 février), à midi, la brèche était praticable. Le général Bonaparte avait sommé le commandant du fort de se rendre ; celui-ci donna la réponse suivante et se rendit :

1. Ce sont les fontaines de Mesoudiah, situées à peu de distance du bord de la mer. Malgré cette proximité, on y trouve, en abondance et à faible profondeur, une eau excellente.

« *Le commandant du fort d'El-Arich et les trois autres commandants des troupes au général en chef Bonaparte.*

« Nous avons reçu la capitulation que vous nous avez adressée ; nous consentons à remettre en vos mains le fort d'El-Arich ; nous nous rendrons par le désert à Bagdad. Nous vous envoyons la liste des agas du fort, qui vous promettent par serment, pour eux et pour leurs troupes, de ne point servir dans l'armée de Djezzar et de ne point se rendre en Syrie d'une année à compter de ce jour. Nous recevrons de vous un sauf-conduit et un drapeau. Nous laisserons dans le château tous les approvisionnements qui s'y trouvent. La totalité des agas qui se trouvent dans le fort, jure solennellement par N.-S. Moïse, Abraham, par le Prophète (auquel Dieu soit propice!) et par le Coran d'exécuter fidèlement tous ces articles et spécialement de ne point servir le Djezzar. Le Très-Haut et son Prophète sont témoins de notre bonne foi.

« *Signé : IBRAHIM NIZAM, commandant le fort, EL-HADJI MOHAMMED, commandant des Moghrebins ; EL-HADJI KADIR, aga des Arnauts ; MOHAMMED AGA, chef des munitionnaires. »*

On avait trouvé, à El-Arich, 300 chevaux,

beaucoup de biscuit, du riz, 500 Albanais, 500 Moghrebins, 200 hommes de l'Anatolie et de la Caramanie. Les Moghrebins prirent service avec nous. Les provisions de bouche qu'on trouva furent du plus grand secours ; on manquait déjà de vivres ; une flottille qui devait apporter des vivres ne put approcher de la côte ; le général en chef devait être dans la plus grande inquiétude ; on avait déjà commencé à manger les chevaux et les chameaux ; les vivres qui venaient des magasins de Katieh étaient bien peu de chose pour une armée de 12.000 à 14.000 hommes.

Je fis dresser ma tente près de celle du général Dommartin, qui, impatient de ce que je n'arrivais pas, m'en avait envoyé plusieurs fois l'ordre, que je n'avais pas reçu.

Je fus voir les prisonniers, ils étaient au milieu de carrés que formaient nos troupes ; ils avaient tous leurs armes, qu'ils n'abandonnaient pas un instant et qui leur faisaient encore conserver beaucoup de la fierté mahométane.

Le 4 ventôse (22 février), nous restâmes à El-Arich. Je fus voir le fort qu'on commençait à déblayer et dont on fermait la brèche. L'intérieur était rempli de petites chambres très mal-propres, où l'on respirait encore l'air le plus méphitique ; nous sûmes qu'il y était mort des hommes de la peste ; nous trouvâmes, dans un

des petits réduits, un soldat français déjà mourant de cette maladie. J'en sortis bien vite, peu disposé à gagner cette maudite épidémie. Bonaparte ordonna qu'on séparât les Mameluks des autres prisonniers ; on les amena devant sa tente et on les désarma, ce à quoi ils se prêtèrent de très mauvaise grâce. On leur donna ensuite la liberté. J'y remarquai deux jeunes Mameluks circassiens de la plus belle figure, portant les armes et paraissant très peu intimidés, quoiqu'à peine âgés de dix ou douze ans. Chaque officier de l'état-major du général en chef et du nôtre eut un sabre et une paire de pistolets provenant de ce désarmement.

Le 5 ventôse (23 février), l'armée partit de bonne heure. La division Kleber formait l'avant-garde¹. Les prisonniers de guerre appuyèrent à droite dans le désert, se dirigeant sur Bagdad. Au moment où le quartier général partait et où nous étions à cheval, le directeur du parc², à

1. La division Kleber partit, en réalité, le 3 ventôse vers midi, avec ordre de se rendre à Cheik-Zawi, d'où elle devait, le lendemain, se porter sur Khan-Younès. Bonaparte, avec le reste de l'armée, partit le 4 ventôse.

L'erreur commise par Doguereau résulte sans doute de ce qu'il se sera référé, en rédigeant ses notes, soit à la *Relation des Campagnes d'Égypte et de Syrie*, par Berthier (publiée en l'an VIII), soit à la lettre de Bonaparte au Directoire du 23 ventôse (13 mars).

Il y a lieu, en conséquence, de rectifier ainsi les dates données par Doguereau jusqu'à la prise de Gaza : 5 ventôse, campement à Khan-Younès ; 6 ventôse, combat de Gaza.

2. Le chef de brigade d'artillerie Songis.

qui j'avais écrit la veille de venir le lendemain de bonne heure, trouver le général, arriva, et nous restâmes en arrière avec nos ordonnances. Nous ne vîmes plus les guides quand nous nous mîmes en route, mais nous suivîmes les traces, qui étaient fort distinctes dans un chemin où le sable est très mouvant. Nous eûmes continuellement à monter et à descendre, et nous trouvâmes beaucoup de petites tortues. Cette partie du désert était déjà moins aride que celle que nous avons vue jusqu'à El-Arich ; il y avait çà et là quelques terres cultivées par les Arabes. Après quatre ou cinq heures de marche, nous arrivâmes dans un fond que nous jugeâmes bientôt être une habitation d'Arabes. Il y avait une maison de Santon ; nous le trouvâmes mort dedans, probablement de vieillesse et de peur à l'approche des Français. Nous fîmes halte dans cet endroit¹ pour déjeuner et faire manger nos chevaux ; nous avons trouvé dans des trous, qui nous parurent être la demeure des Arabes, de la mauvaise paille. En cherchant bien, nous eussions fait faire un excellent repas à nos chevaux ; car on déterra depuis beaucoup de blé et d'orge dans ce même endroit. A peu près une heure après notre arrivée, nous eûmes une alerte ;

1. C'est le point marqué sur la carte des ingénieurs géographes : Cheik-Zawi.

nous aperçûmes des hommes dans le lointain; comme nous étions en très petit nombre, nous bridâmes nos chevaux et nous nous tinmes sur nos gardes. Mon frère s'avança pour reconnaître, avec quelques hommes. Les Arabes décampèrent et nous laissèrent de mauvais chameaux, sans licol, que nous abandonnâmes. A trois heures, nous continuâmes notre route. Après plusieurs heures de marche sans trouver personne, nous commençâmes à être inquiets; on ne voyait aucune trace des voitures; on avait la certitude que l'armée n'avait pas passé par là; la nuit approchait. Le général Dommartin fit prendre le grand trot. Quelques moments après, je m'aperçus que mon frère n'était plus avec nous; on me dit qu'un quart d'heure avant il s'était écarté de la route pour chasser un gros oiseau qu'il avait vu sur un monticule; comme, au bout d'une demi-heure, je ne l'apercevais pas et que nous allions très vite, j'étais dans la plus vive inquiétude. Il nous rejoignit enfin, et je fus bien content. Nous rencontrâmes un soldat, dont le dromadaire était mort, et qui longtemps nous suivit, malgré la rapidité de notre marche. Quand les forces lui manquèrent et qu'il vit qu'il allait être abandonné, il criait en nous suppliant de l'attendre. Le général, qui était, comme nous, très embarrassé, ne voulut point arrêter; le soldat de-

meura en arrière. Deux canonniers restèrent quelque temps avec lui.

Nous aperçûmes tout à coup des cavaliers venant à nous à toute bride ; nous avions déjà armé nos pistolets, lorsque nous les reconnûmes pour des Français : c'étaient des officiers d'état-major portant des manteaux arabes. Ils nous apprirent la circonstance critique dans laquelle se trouvait le quartier général et nous dirent qu'ils nous avaient pris de loin pour des ennemis. Nous vîmes aussitôt tout le quartier général qui revenait vers nous ; nous étions près de Khan-Younès. Bonaparte avait cru y rejoindre l'avant-garde, qui avait eu ordre de s'y rendre ; il fut extrêmement surpris d'y trouver un camp ennemi. Nos reconnaissances s'étaient battues dans le village avec les Mameluks ; le corps ennemi, qui était là en observation, était campé en dehors du village sur la hauteur. On avait beaucoup à craindre de leur part une attaque, qui n'eût probablement pas été à notre avantage ; on se retira avec précaution jusqu'à un très beau puits qui se trouve près des colonnes qui séparent l'Afrique de l'Asie¹.

La nuit nous fut très favorable, puisqu'elle laissait ignorer à l'ennemi combien nous étions

1. Le puits de Refah ou Raphia.

éloignés de l'armée et quelle était notre force. On reconnut alors que les divisions avaient dû faire fausse route et s'égarer dans le désert. Bonaparte en était très inquiet. Après une demi-heure de halte, nous repartîmes pour revenir en arrière au-devant de l'armée. Après quelques heures de marche, nous aperçûmes des feux. C'étaient la cavalerie et une division qui étaient bivouaquées au Santon ; elles nous apprirent que l'avant-garde s'était égarée sur la droite¹ dans le désert, et qu'elles-mêmes, ayant longtemps suivi ses traces, ne s'étaient aperçues de l'erreur que très tard ; l'avis en avait été envoyé au général Kleber.

Comme nos équipages n'étaient pas encore arrivés, et que j'étais extrêmement fatigué par une marche de plus de 15 lieues, je me couchai en tenant mon cheval par la bride. On me vola mon manteau, ce qui me fâcha beaucoup, les nuits étant fort fraîches ; et, malgré toutes les perquisitions, je ne pus le retrouver. Quoiqu'il fût très tard quand nos chameaux arrivèrent, nous dressâmes nos tentes, prévoyant que le lendemain on ne pourrait partir de bonne heure. Il est difficile de se faire une idée du plaisir qu'on goûte

1. Au lieu de suivre la route de Khan Younès, la division Kleber s'était engagée sur celle de Gaïan, qui s'éloigne rapidement de la mer. L'erreur n'avait été reconnue qu'après plusieurs heures de marche ; on éprouva de grandes difficultés à rejoindre la bonne route.

sous la tente en faisant un repas, que l'appétit rend toujours délicieux dans le désert, surtout après de petites catastrophes du genre de celles que nous subîmes assez souvent. La vue des feux de nos bivouacs, après une aventure qui pouvait devenir tragique, nous fut aussi fort agréable ; nous ne nous attendions pas à retrouver sitôt l'armée. La nuit, nous entendîmes arriver la division Bon ; celle du général Kleber rejoignit de grand matin ; le soldat était accablé de fatigues, il avait marché dix-huit heures dans les sables. On tua mulets, chevaux et chameaux pour distribuer aux troupes. Il y avait, à cet endroit, un peu de mauvaise eau ; nos chevaux ne purent pas en boire, elle fut réservée pour les hommes.

Le 6 (24 février)¹, nous partîmes, à neuf heures du matin, avec toute la cavalerie. La division Bon se mit en marche en même temps, celle du général Kleber resta pour la matinée. Le général Lannes était parti un peu avant nous, et la division Reynier était en arrière avec le parc. Comme on avait découvert beaucoup d'orge dans les trous, demeures des Arabes, je prévins de cette excellente découverte le directeur du parc, dont les chevaux se trouvèrent très bien et

1. Lire : le 5 ventôse (23 février).

beaucoup mieux qu'ils n'avaient été depuis l'entrée dans le désert, où ils avaient beaucoup souffert. On put même s'y approvisionner pour plusieurs jours.

Après quelques heures de marche, nous passâmes d'Afrique en Asie; des colonnes placées sur les limites indiquent la séparation de ces deux parties du monde. On trouve là les restes d'un édifice. Nous nous arrêtâmes au puits qui a été creusé près de là; on fit rafraîchir une partie des chevaux de la cavalerie et l'on fit les dispositions pour attaquer le camp ennemi que nous avions trouvé la veille. Bonaparte marcha en avant avec ses guides pour reconnaître; nous arrivâmes sur les hauteurs de Khan-Younès, et nous ne vîmes plus de camp; quelques Arabes et cavaliers ennemis voltigeaient sur le sommet des hauteurs de l'autre côté du village, dont les jardins nous offraient un coup d'œil fort agréable surtout en sortant du désert. Des tirailleurs poussés en avant éloignèrent les hommes que nous avions vus; on descendit dans le village avec précaution; on n'y trouva que deux cavaliers turcs endormis et que les autres n'avaient probablement pas avertis; ils se crurent morts; on ne leur fit aucun mal. Il y avait très peu d'habitants, ils s'étaient retirés à notre approche; nous trouvâmes quelques bestiaux, et le quartier gé-

néral eut de la viande fraîche. On poussa une reconnaissance en avant, et, à notre retour au village, nous vîmes arriver la cavalerie, qui fut placée, en avant de Khan-Younès, sur la route de Gaza.

Nos équipages et deux divisions arrivèrent. Nous campâmes dans les jardins derrière des haies. Au moment où l'on dressait nos tentes, nous essayâmes une très forte pluie qui dura une partie de la nuit ; nous commençâmes là à sentir la différence du climat de ce pays et de celui que nous venions de quitter. Ce fut le premier jour que nous couchâmes en Asie¹.

Le 7 (25 février)², au matin, la division Lannes partit avant nous ; nous la rejoignîmes et la devançâmes avec la cavalerie. Nous découvrîmes bientôt les minarets de Gaza qui n'est distant de Khan-Younès que de 4 lieues. Presque tout le terrain est cultivé dans cette partie. Les cheiks de Gaza vinrent au-devant de nous, à deux lieues de la ville ; ils déclarèrent au général en chef qu'ils se soumettaient, et annoncèrent le départ de l'ennemi.

1. Le changement brusque de climat au passage de l'Afrique à l'Asie est signalé dans un grand nombre de lettres écrites à ce moment, ainsi que dans les mémoires des officiers ayant pris part à la campagne de Syrie. L'abaissement de température et l'abondance des pluies eurent une influence défavorable sur l'état sanitaire de l'armée.

2. Lire : le 6 ventôse (24 février).

A dix heures du matin, nous découvrîmes 3 à 4.000 hommes sur les hauteurs qui sont à la droite de Gaza. Le général Murat, qui commandait la cavalerie, fit différentes manœuvres en arrière d'un ravin; il se mit en bataille, se déployant le plus qu'il pouvait. Mon frère porta au général Lannes l'ordre d'avancer avec sa division; pendant le temps qu'on fut à l'attendre, on travaillait à rendre des chemins praticables pour le passage de l'artillerie. Bonaparte et les guides se portèrent en avant du ravin; on prit quelques hauteurs et l'on tirailla.

L'ennemi ne venant pas nous attaquer, et nos divisions arrivant, le général Murat, par des mouvements exécutés avec précision, franchit le torrent et se porta en avant¹. Le général Kleber passa par la gauche pour marcher directement sur Gaza; le général Lannes, avec son infanterie légère, appuyait les mouvements de la cavalerie, qui était rangée sur deux lignes, dont chacune avait derrière elle un escadron de réserve. Les tirailleurs des deux partis se battirent longtemps; enfin nous chargeâmes l'ennemi près de la hauteur qui regarde le mont Hébron, et où Samson porta les portes de Gaza. L'ennemi ne reçut pas

1. Cette partie de la relation du combat de Gaza offre plusieurs passages empruntés à la lettre de Bonaparte au Directoire, du 23 ventôse (13 mars).

la charge et se replia ; il eut quelques hommes tués, entre autres le kiaya du pacha.

Dans cette affaire, la 22^e d'infanterie légère, placée à la gauche de la cavalerie et s'appuyant sur les bois d'oliviers, suivait les chevaux au pas de course ; il y avait cependant longtemps qu'elle n'avait fait un repas à son appétit et bu de l'eau à sa soif¹.

Après avoir poursuivi l'ennemi près de deux lieues, nous revînmes à Gaza. Nous arrivâmes par les bois d'oliviers ; depuis notre départ de France, nous n'avions rien vu d'aussi agréable que la route qui nous conduisit à la ville.

Nous trouvâmes dans Gaza 15 milliers de poudre, beaucoup de munitions de guerre, des bombes, des outils, plus de 200.000 rations de biscuit et 6 pièces de canon.

Le temps devint affreux ; beaucoup de tonnerre et de pluie ; nous n'avions pas eu pareil orage depuis que nous avons quitté la France. Pour surcroît de désagrément, nous fûmes campés dans un fond près de la porte de la ville ; nous nous trouvâmes bientôt dans un marais. Je ne

1. La conduite de la 22^e légère lui valut les félicitations de Bonaparte, exprimées par l'ordre du jour du 8 ventôse (26 février). Une lettre de Kleber à Bonaparte (6 ventôse — 24 février) fait un éloge analogue des compagnies de grenadiers et d'artillerie légère sous ses ordres, pour la vigueur avec laquelle elles ont marché à l'ennemi.

crois pas de ma vie avoir passé une plus mauvaise nuit; je couchais absolument dans l'eau, ce qui me fut très sensible après avoir vécu six mois dans un climat aussi sec que celui de l'Égypte. Je maudis mille fois celui qui nous avait choisi un si mauvais emplacement, lorsque, dans les bois d'oliviers, il y avait des endroits bien commodes pour camper. Jamais je n'ai entendu tant de chacals que cette nuit; je crus, dans le premier moment, que c'étaient des cris d'hommes. Je ne dormis pas une heure; mes chevaux, placés dans un trou, arrachèrent leurs piquets qui se trouvaient plantés dans la boue; mon domestique paresseux faisait la sourde oreille quand je l'appelais; et, sentant la nécessité de conserver mes montures pour ne point aller à pied, je courus deux heures dans les marais pour les attraper. Jamais je n'ai tant juré. Mes domestiques arrivèrent quand il n'y avait plus à courir; il est bien difficile la nuit d'obtenir quelques services des domestiques turcs; une fois endormis, ils sont dans un assoupissement tel qu'on a toutes les peines à les en tirer. Chaque matin, pendant la route, il fallait crier mille fois pour les réveiller et leur faire charger les chameaux.

Le 8 (26 février), nous fûmes voir la ville de Gaza, qui n'offre rien qui soit digne de remarque. Les maisons sont bâties en pierres et plus solide-

ment qu'en Égypte; les pluies fréquentes nécessitent cette solidité. Les habitants sont plus propres que les Égyptiens, leur physionomie est beaucoup plus belle; nous les trouvâmes moins méchants.

Je fus faire l'inventaire des objets d'artillerie qui se trouvaient dans une espèce de fort, ou maison carrée flanquée de tours rondes. Toutes les munitions et les artifices de guerre étaient fort bien conditionnés; tout venait de Constantinople; nous n'avions rien trouvé d'aussi soigné en Égypte. Une partie des munitions d'artillerie, cartouches à boulets et à fusil, pierres à feu, poudre, etc., fut destinée à l'approvisionnement de ce fort; le reste y fut conservé comme dépôt et pour être à la disposition de l'armée. Les provisions de bouche pour hommes et animaux nous furent de la plus grande ressource; il est difficile de concevoir comment l'ennemi, conseillé par des Européens, nous abandonna autant de vivres, sans lesquels l'armée, même sans essayer de défaite, eût péri de faim. Ce fut l'ennemi qui constamment jusqu'à Saint-Jean-d'Acre nous approvisionna¹.

Le 9 (27 février), nous restâmes à Gaza.

1. L'insuffisance des moyens de transport avait mis l'armée française dans une situation très critique pendant la traversée du désert et à son entrée en Syrie. Ce fut pour elle une très heu-

Le 10 (28 février), nous nous mîmes en marche par un temps pluvieux. A une lieue, nous eûmes à traverser un torrent, et nous commençâmes à entrer dans des chemins affreux, où nos chevaux enfonçaient dans la boue jusqu'au ventre. Les chameaux, accoutumés à marcher dans les sables, glissaient dans la boue; beaucoup ne se relevaient plus une fois tombés; l'artillerie marchait avec une peine infinie. Nous vîmes quelques Arabes; ils nous côtoyaient de loin. Après quelques heures, le chemin devint un peu moins mauvais. Nous passâmes différents torrents et dûmes traverser des marais.

Une heure avant la nuit, nous arrivâmes à Esdoud, l'ancienne Azoth. Le quartier général fut placé sur une petite éminence qui domine le village. Nous vîmes, près de cet endroit, avant d'arriver au village les ruines d'une église bâtie

reuse fortune de trouver à Gaza, à Ramleh et à Jaffa d'importants approvisionnements que l'ennemi avait négligé de détruire.

Le chef d'état-major du génie Detroye fait ressortir, dans son *Journal*, combien Bonaparte se vit favorisé par les circonstances :

« Qu'on admire la fortune de Bonaparte. Sans magasins préparés, il traverse un désert immense et prend El-Arich au moment où il ne restait plus de vivres à ses troupes. Quelque biscuit trouvé dans El-Arich nous amène à Gaza, où l'ennemi avait formé des magasins considérables, qu'il a la stupidité de nous abandonner sans les défendre ni les corrompre. Arrivés à Ramleh et à Lydda avec ces vivres, nous y trouvons de nouveaux magasins. Enfin Jaffa nous fournit pour vingt-cinq jours de vivres de toute espèce pour aller à Acre. » (Journal inédit conservé aux *Archives historiques de la Guerre*.)

au temps des Croisades. Nos équipages arrivèrent très tard ; les chameaux eurent beaucoup de peine à se tirer des mauvais chemins ; nous fîmes des feux en les attendant ; et, comme nous faisons toujours marcher deux dromadaires avec nous, nous fîmes un petit avant-souper avec le général Caffarelli et notre ami Detroye. Sur les neuf heures, nos tentes furent dressées. Nos domestiques déterrèrent, dans une maison du village, de l'orge pour nos chevaux.

Le 11 ventôse (1^{er} mars), nous décampâmes au jour ; contre l'ordinaire, nous restâmes peu de temps après que nos tentes furent abattues. On avait coutume de battre la diane au moins deux heures et demie avant de partir, et nous restions ce temps à grelotter de froid. Nous commençâmes à revenir sur cet abus et nous ne décampâmes plus que peu de temps avant le départ. Nous fûmes obligés de faire un très grand détour en appuyant sur notre gauche pour éviter de traverser des terrains inondés dans lesquels nous vîmes s'embourber les premiers partis ; nous n'en eûmes pas moins de très mauvais chemins et des ravins à traverser. Dans plusieurs endroits, il nous fallut marcher avec les plus grandes précautions ; nos chevaux étaient dans une boue épaisse jusqu'au ventre. Après quelques lieues, nous gagnâmes la crête d'une petite hauteur qui

se prolongeait et que nous suivîmes ; nous marchâmes quelque temps dans cette route au milieu d'un petit bois. Nous traversâmes une division dont les troupes juraient et étaient de fort mauvaise humeur ; les hommes marchaient depuis Gaza presque continuellement dans des marais et sous une pluie à peu près ininterrompue ; ils ne devaient pas être trop contents, faisant d'ailleurs très mauvaise chair. Dans le peu de villages que nous avons traversés, il n'y avait pas une âme ; les habitants, avec leurs bestiaux et leurs effets, qui sont toujours très peu de chose, s'étaient enfoncés à droite dans les montagnes ; on était absolument réduit aux mauvaises rations de distribution. Nous fîmes halte depuis midi jusqu'à une heure sur une petite éminence, où nous trouvâmes le général Kleber observant dans le lointain avec sa lunette ; on crut un moment apercevoir l'ennemi ; bientôt on reconnut que c'étaient des files d'arbres.

Après une petite halte, nous marchâmes sur Ramleh, où nous comptons trouver l'ennemi ; nous laissâmes la route de Jaffa à gauche, et nous eûmes des chemins sablonneux et beaucoup meilleurs que ceux où nous avons passé le matin. Vers trois heures après midi, nous arrivâmes près de Ramleh. Le général Kleber envoya un de ses aides de camp en reconnaissance avec de la

cavalerie. Le quartier général mit pied à terre sur un rideau qui se trouve à une demi-lieue avant la ville. Mon général et moi nous goûtâmes avec le général Junot, qui nous offrit de partager avec lui un pâté et une bonne bouteille de bordeaux, dont depuis longtemps nous n'avions pas bu¹.

Nous sûmes bientôt que l'ennemi avait évacué Ramleh. Les principaux habitants de la ville, dont la plupart sont chrétiens, et les Pères Capucins vinrent trouver le général en chef; presque tous parlaient un peu d'italien; ils nous dirent qu'il y avait dans Ramleh des magasins considérables de riz, de blé, d'orge, de biscuit et d'outres pour passer le désert; qu'Ibrahim-Bey était parti la veille, qu'il était venu au couvent et

1. Le 15 janvier, Junot était parti du Caire pour aller commander à Suez; il n'avait pas tardé à être relevé de ce commandement pour prendre part à la campagne de Syrie. Parti de Suez le 14 février, il rejoignit l'armée à Gaza, le lendemain de l'occupation de cette ville. Marchant avec une petite escorte de 50 Maltais et quelques cavaliers, il avait pu organiser ses équipages, de façon à éviter les privations dont les troupes avaient tant souffert. Le commissaire des guerres, Miot, venant rejoindre l'armée d'El-Arich à Gaza, relate ce détail: « Pour achever de me réjouir, je fis une rencontre fortunée; ce fut celle du général Junot; il venait rejoindre l'armée et faisait un fort bon déjeuner sur l'herbe. Il m'offrit de le partager, et j'avoue que je fis là, un des meilleurs repas de ma vie.

« Peut-on se faire une idée du plaisir de boire un verre de vin, lorsqu'on ne s'est désaltéré pendant quinze jours qu'avec de l'eau saumâtre... J'accompagnai le général Junot jusqu'à Gaza, où était l'armée. » (*Mémoires pour servir à l'histoire des Expéditions en Egypte et en Syrie*, 1^{re} édit., 1804, p. 124.)

avait été très honnête à leur égard, qu'il s'était dirigé sur Jérusalem; que l'armée de Djezzar était plus loin que Jaffa, où il y avait une garnison très forte, décidée à bien se battre. Ils nous apprirent aussi que la garnison faite prisonnière à El-Arich avait passé à Ramleh et s'en allait trouver Djezzar à Acre: qu'ils avaient dit qu'ils ne tiendraient pas les articles de la capitulation, que nous avions violés les premiers en les désarmant¹. Ils portaient à 12.000 hommes le nombre des troupes qui étaient dans Jaffa et assuraient qu'il s'y trouvait beaucoup de canons et de munitions de guerre arrivées de Constantinople.

Après avoir un peu péroré ces gens-là et les avoir assurés qu'il était venu en Syrie, non pour leur faire du mal, mais pour les délivrer du joug sous lequel les tenait Djezzar, Bonaparte les renvoya; ils parurent contents de notre arrivée, ils nous témoignaient de l'amitié. On envoya de suite des gardes aux magasins, et l'on en plaça d'autres aux portes pour empêcher l'ar-

1. Dans les premiers pourparlers au sujet de la capitulation, Bonaparte avait demandé que la garnison d'El-Arich posât les armes. Cette clause ayant été énergiquement repoussée, Bonaparte avait, en définitive, consenti à la supprimer. Le but de cette concession était de hâter la reddition du fort et, par conséquent, de mettre fin à la situation très critique où la pénurie de vivres plaçait l'armée. Une fois le fort entre ses mains, Bonaparte prescrivit d'en désarmer les défenseurs, malgré l'engagement formel qu'il avait pris.

mée de piller la ville. Nous fîmes au couvent des Capucins, où nous trouvâmes plusieurs appartements remplis des femmes chrétiennes qui mouraient de peur à l'approche de l'armée; elles furent rassurées en voyant que nous ne leur voulions faire aucun mal; ceux qui étaient revenus après avoir parlé au général en chef les avaient déjà fait revenir de leur terreur. Il y avait cinq ou six pères au couvent; ils étaient assez bien logés; leur chapelle est fort jolie. Ils nous offrirent des rafraîchissements. Ceux qui les premiers arrivèrent à la ville purent faire quelques provisions en payant bien cher; on trouva un peu de vin.

La petite ville de Ramleh est située au pied des montagnes et près de la gorge qui conduit à Jérusalem, qui n'en est éloignée que de quelques lieues. Les environs sont agréables, ce sont des plantations de fort beaux palmiers. Les maisons sont bâties en pierres; quoique ce soit peu de chose, c'est encore ce que nous avons vu de mieux en Syrie. On y remarque les ruines d'une très grande église, près de laquelle on distinguait aussi celles d'un couvent; il y a dans la ville des mosquées bâties sur des restes d'églises. Presque tous les habitants tures s'étaient enfoncés dans les montagnes; beaucoup de chrétiens avaient aussi fui. Le muphti était allé à Jaffa.

On choisit, pour camper, un emplacement dans un bois de palmiers qui se trouve à l'entrée de la ville. L'endroit eût été très propice à cet effet, s'il n'eût été rempli de citernes dans lesquelles plusieurs personnes ont failli se jeter pendant que nous y restâmes.

Quelques heures après notre arrivée, nos équipages arrivèrent, et nous dressâmes nos tentes. Le terrain était humide et le temps pluvieux, ce qui nous engagea à abattre beaucoup de branches de palmiers pour ne pas coucher dans l'eau comme les autres nuits; la précaution ne fut pas inutile, car il tomba de l'eau à verse toute la nuit; elle passait au travers de nos tentes, et nous étions toujours très mal.

Le 12 ventôse (2 mars), nous eûmes séjour à Ramleh; on voulait réunir l'armée avant d'arriver devant Jaffa; la division Bon arriva; mais le parc et la division Reynier, qui l'escortait, n'arrivèrent point. On fit l'inventaire des magasins; on trouva 100.000 rations de biscuit, beaucoup plus d'orge et 1.500 outres. On établit un hôpital au couvent. Il y avait beaucoup d'Arabes dans les environs; ils nous causèrent une alerte la nuit; on en prit qui se glissaient tout nus pour voler des chevaux, on se mit en garde contre eux. Un sapeur, qui avait dépassé le poste avancé, fut tué près de notre tente par le factionnaire

qui le prit pour un Arabe. Nous eûmes deux sentinelles tuées par ces voleurs aux environs du camp, autour duquel ils rôdèrent tout le temps que nous fûmes campés à Ramleh.

CHAPITRE VI

Investissement de Jaffa. — Siège de Jaïfa. — Prise de la ville. — Massacre de la garnison. — Apparition de la peste. — Reconnaissance dans les montagnes de Naplouse. — Surprise d'un détachement de cavalerie. — Affaire de Kakoun. — Le mont Carmel. — Arrivée à Haïfa. — De Haïfa à Saint-Jean-d'Acre.

Le 13 ventôse (3 mars), la division du général Kleber partit de très grand matin pour aller investir Jaffa. Le quartier général partit assez tard; nous n'avions que 4 lieues à faire. Nous eûmes d'assez beaux chemins cette journée; nous passâmes près d'un village dans lequel il n'y avait plus personne. Quand on fut près de Jaffa, on se réunit et l'on marcha en ordre. Nous entendîmes le canon de la place qui faisait feu sur les troupes de la division Kleber au moment où elles s'en approchaient. Nous nous arrêtâmes près d'une mare d'eau, dans un endroit d'où l'on découvrait assez bien la ville qu'on était occupé à investir. Les guides restèrent dans cet endroit, et nous fîmes un détour sur la gauche, pour aller reconnaître la ville de plus près. Nous fûmes, en suivant les bords de la mer, cachés par des

monticules, jusque sur une petite hauteur à 150 toises de la place. On avait déjà placé un poste dans un Santon qui se trouvait là. Bonaparte s'approcha à 100 toises avec peu de monde; en retournant, nous fûmes aperçus; un des boulets que l'ennemi tira sur nous tomba bien près du général en chef, qui en fut couvert de terre.

Le général Dommartin m'envoya faire la reconnaissance de la place; j'emmenai avec moi Cœuret. Il était trop tard pour bien reconnaître une place dont le développement est assez considérable et dont les environs étaient remplis de jardins entourés de haies. Je n'avais pas un soldat avec moi, pas un sapeur; j'eus toutes les peines du monde à passer des haies de nopal que je rencontrais à chaque instant. Les factionnaires les plus avancés étaient loin derrière moi; j'aurais eu besoin de quelques hommes pour les placer en vedettes, pendant que je m'arrêtais pour observer. Je fis une reconnaissance assez imparfaite; comment eus-je pu mieux faire? Les ingénieurs, qui y étaient depuis le matin et qui s'étaient partagé la besogne entre sept ou huit, chacun avec quelques hommes pour les soutenir, purent à peine l'avoir faite pour la nuit. J'approchai, à différents endroits, à 50 toises de la place; je ne pus reconnaître passablement que la partie occidentale de la ville, depuis la mer jusqu'à la

porte; la nuit vint, et je fis mon rapport tel quel. En parcourant les jardins, j'avais rencontré un homme qui se dirigeait sur la ville; je voulus l'arrêter, mais il se sauva facilement, connaissant bien le terrain; d'ailleurs, c'était si près des murs qu'en avançant je me serais fait canarder.

Les divisions Bon et Lannes prirent les postes qu'occupait autour de la ville la division Kleber qui, formant l'avant-garde, fut envoyée de suite en observation pour couvrir le siège à 2 lieues en avant sur la rivière de la Hoya¹. La division Bon investissait le front droit, et la division Lannes, le front gauche.

Nos équipages arrivèrent et nous campâmes près de la mare d'eau dans un endroit assez élevé qui n'était cependant pas hors de portée du canon de la place; il nous tira d'abord quelques volées, mais s'attacha depuis à tirer sur les troupes placées plus près. L'ennemi démasqua de tous les points de l'enceinte une quarantaine de pièces de canon, desquelles il fit un feu vif et assez soutenu la première soirée. Comme on vit qu'on allait décidément avoir un siège à faire, le général en chef pressait l'arrivée du parc; j'écrivis de suite au directeur du parc pour le prévenir

1. Nahar-el-Ougeh. Dans cette position, Kleber surveillait la route de Saint-Jean-d'Acre, ainsi que les débouchés des montagnes de Naplouse.

des dispositions de l'ennemi et de celles que nous serions obligés de faire; je l'invitais, d'après l'ordre de mon général, à faire en sorte d'arriver le lendemain à midi et de laisser, si c'était nécessaire, à Ramleh tout ce qui pourrait être dans le cas de le retarder. Nous passâmes la nuit assez tranquillement.

Le 14 ventôse (4 mars), au matin, on crut s'apercevoir que des bâtiments voulaient sortir du port. On envoya des officiers du génie, de l'artillerie et de la marine reconnaître l'emplacement pour une batterie, composée d'une pièce de 8 et d'un obusier de 6 pouces sur le rivage et dans la direction du front du nord de la place, en vue de battre la passe du port et d'empêcher qu'aucun bâtiment ne pût y entrer ou en sortir. Elle fut placée à 200 toises de la ville. On établit sur une hauteur une batterie de 2 pièces pour contre-battre une casemate près de la mer, à la gauche de la place; elle fit peu d'effet, elle était trop éloignée. On n'y tira que pendant quelques heures.

Nous fûmes reconnaître l'emplacement des batteries d'approche et de celles de siège. On avait décidé que le front d'attaque serait la partie orientale, depuis la mer jusqu'au tiers de l'enceinte. Cette enceinte s'étendait circulairement, s'appuyant à la mer des deux côtés; elle

était flanquée par des tours rondes, espacées d'environ 60 à 80 toises. Il n'y avait point de fossé. Le front d'attaque était la partie la plus forte et la plus élevée ; des monticules, des jardins, qui offraient des approches faciles jusqu'à 50 toises, décidaient la position des batteries d'approche et de brèche. On eut de la peine à trouver des bois propres à la construction des gabions et des saucissons ; quelques maisons qu'on démolit procurèrent des bois pour les plates-formes. Le parc n'arrivait pas, et l'on attendait avec impatience les outils ; on n'en avait que quelques-uns appartenant au génie ou à l'artillerie des divisions.

Le 15 (5 mars), le parc arriva. On fit de suite commencer les travaux ; on installa des ateliers pour construire les gabions et les saucissons ; toute la nuit, on travailla à l'établissement de deux batteries de contre-approche et de la batterie de brèche sur le front d'attaque. La batterie de brèche était à 40 toises de la place, les deux autres à 150 toises ; elles ne furent tracées qu'à la nuit. Nous fûmes bien mouillés par une forte pluie pendant que nous y étions occupés. On commença aussi sur le front droit l'établissement de deux batteries, dont l'une de mortiers de 5 pouces 6 lignes. On travailla toute la nuit.

Le 16 (6 mars), les différentes batteries

s'avancèrent. Les travaux en furent un peu retardés par une sortie que fit l'ennemi. On vit une foule d'hommes, diversement costumés et de toutes les couleurs, se porter sur la batterie de brèche : c'étaient des Moghrebins, des Albanais, des Kurdes, des Anatoliens, des Caramaniens, des Damasquins, des Alepius, des noirs de Takrou ; ils furent vivement repoussés et rentrèrent plus vite qu'ils n'auraient voulu¹. Quand ils furent rentrés, on reprit les travaux ; les batteries furent achevées ; on mit les pièces en batterie.

La batterie de brèche était composée de trois pièces de 12 et une pièce de 8.

Les deux batteries, placées en arrière et destinées à contrebattre les tours du front d'attaque, étaient composées l'une de 2 pièces de 8 et l'autre de 2 obusiers et une pièce de 8. Toutes ces bouches à feu étaient des pièces de campagne.

Les batteries du front droit étaient l'une de petits mortiers, et l'autre d'une pièce de 8 et d'un obusier.

Des détachements d'ouvriers, munis de haches, et d'artificiers avec des engins incendiaires, étaient commandés pour monter à l'assaut avec les premiers grenadiers.

Les tranchées qui conduisaient à la batterie

1. Ces détails sur la sortie du 6 mars sont empruntés à la lettre de Bonaparte au Directoire, du 23 ventôse (13 mars).

de brèche et à une espèce de parallèle, placée à 50 toises de l'enceinte, sur le front d'attaque, étaient assez mauvaises. Rien ne défendait l'entrée dans cette ligne, si l'ennemi eût fait une sortie pour venir l'attaquer.

Le 17 (7 mars), à la pointe du jour, on fit sommer le gouverneur de se rendre. Le chef de l'état-major lui écrivit la lettre suivante.

Alexandre Berthier, chef de l'état-major de l'armée, au commandant de la place de Jaffa.

« Dieu est clément et miséricordieux.

« Le général en chef Bonaparte me charge de vous faire connaître que Djeddar-Pacha a commencé les hostilités contre l'Égypte, en envahissant le fort d'El-Arich ; que Dieu, qui seconde la justice, a donné la victoire à l'armée française, qui a repris le fort d'El-Arich ; que c'est par suite de la même opération qu'il est entré dans la Palestine, d'où il veut chasser les troupes de Djeddar, qui n'auraient jamais dû y entrer.

« Que la place de Jaffa est cernée de tous côtés ; que les batteries de plein fouet, à bombes et de brèche vont, dans deux heures, en culbuter la muraille et en ruiner les défenses.

« Que son cœur est touché des maux qu'en courrait la ville entière en se laissant prendre

d'assaut ; qu'il offre sauvegarde à la garnison, protection à la ville ; qu'il retarde en conséquence le commencement du feu jusqu'à sept heures du matin.

« BERTHIER. »

Le commandant de Jaffa fit couper la tête à l'envoyé et ne répondit point. A sept heures, le feu commença. Les batteries, destinées à contre-battre les ouvrages de l'ennemi, éteignirent ses feux en quelques heures. Les défenseurs ne conservèrent que leurs batteries de mortiers, qu'ils tiraient fort bien ; elles inquiétaient la seule batterie de brèche, qui tira continuellement et dont une des pièces éclata. A une heure, Bonaparte jugea la brèche praticable ; on fit les dispositions pour l'assaut. Le capitaine Netherwood, lieutenant-colonel suédois ¹, monta le premier avec 10 carabiniers, qui furent bientôt suivis de 3 compagnies de grenadiers. On se battit longtemps sur la brèche et dans les environs ; on s'occupa à se loger dans des maisons attenant à la muraille. Les feux les plus dangereux furent dès lors ceux qui venaient des terrasses les plus élevées ; on eut beaucoup de peine à en déloger l'ennemi. Les

1. Adjoint à l'état-major général. Cet officier servit avec beaucoup de distinction en Egypte ; il prit part ensuite à l'expédition de Saint-Domingue, où il périt en 1803.

Turcs abandonnèrent l'enceinte du front d'attaque, se retirèrent dans les tours fermées en dedans et s'y défendirent longtemps.

A cinq heures, nous étions dans la ville ; l'ennemi se retira en foule vers la mer, jetant ses armes ; mais, ne trouvant point d'embarcations prêtes à mettre à la voile, les fuyards se jetèrent aux pieds du vainqueur. Il y eut un massacre horrible ; pendant vingt-quatre heures, la ville fut livrée aux horreurs de la guerre. Il n'est pas possible de se représenter un spectacle plus affreux ; les rues étaient encombrées de cadavres ; on y voyait des enfants égorgés dans les bras de leur mère, on entendait partout les cris lamentables des femmes dont les maris étaient morts.

On trouva dans les maisons, dans les caves et dans les tours, 4.000 hommes des troupes de Djeddar, dont 800 canonniers venus de Constantinople. Après les avoir gardés vingt-quatre heures devant nos tentes, on les conduisit sur le bord de la mer et on les fusilla. On fut forcé à cette horrible mesure ; on n'avait point de vivres à leur donner, on ne savait qu'en faire ¹.

1. Les aides de camp de Bonaparte, Eugène de Beauharnais et Croisier, avaient déterminé les derniers défenseurs de Jaffa à se rendre, en leur promettant la vie sauve. Bonaparte ne jugea pas devoir ratifier cet engagement et fit passer les prisonniers par les armes. La difficulté de les nourrir a été invoquée comme la principale raison de cette mesure de rigueur ; cependant les importants approvisionnements de vivres trouvés à Jaffa auraient pu, sans

Nous trouvâmes à Jaffa 50 pièces de canon, dont 30 formaient l'équipage de campagne venant de Constantinople et de modèle européen ; des munitions de guerre ; 400.000 rations de biscuit, 2.000 quintaux de riz ; des magasins de savon et plus de 600 chevaux.

Abd-Allah, général de Djézzar, fut trouvé déguisé parmi les habitants de l'Égypte ; il fut assez bien traité alors ; il fut dans la suite fusillé au Caire. On renvoya chez eux les Égyptiens, les Alepins et les Damasquins, formant en tout 1.000 à 1.200 hommes, qui ne faisaient pas partie des troupes.

Nous trouvâmes dans le port quelques petits bâtiments, dont la plupart faisaient les transports des munitions de guerre et de bouche de Saint-Jean d'Acre à Jaffa. Les jours qui suivirent la prise de la ville, il en arriva d'autres portant aussi des munitions ; ils furent pris dans le port ; ils furent étonnés de trouver les Français maîtres de la

compromettre la subsistance de l'armée, assurer celle des prisonniers jusqu'au moment de leur évacuation.

Les petits bâtiments trouvés dans le port de Jaffa offraient le moyen de transporter rapidement à Damiette un grand nombre de prisonniers. Par un bon vent, il fallait à peu près deux ou trois jours de navigation pour franchir cette distance.

On a fait valoir également la présence à Jaffa de soldats qui, ayant capitulé à El-Arich, avaient violé leur promesse de ne plus servir contre la France : mais ils ne formaient qu'une faible partie de la garnison.

ville; on croyait qu'elle nous arrêterait très longtemps.

Nous perdîmes environ 60 hommes, et nous eûmes environ 150 blessés.

Le 18 ventôse (8 mars), nous restâmes devant Jaffa; nous fûmes visiter les magasins et reconnaître des emplacements pour ceux qu'on voulait y établir, pour les ateliers et pour caserner l'artillerie. Nous allâmes aussi rendre visite aux Pères Capucins; leur couvent était encore rempli de femmes qui s'y étaient retirées depuis le siège et qui étaient à moitié mortes de peur. On établit une garde pour empêcher qu'on vînt les piller. On nous avait dit qu'ils avaient un magasin d'objets d'artillerie chez eux; je fis ouvrir l'endroit désigné, je n'y trouvai que le magasin des provisions de bouche du couvent et, entre autres choses, quelques dames-jeannes de vin, qui nous eussent parfaitement convenu. Ils me dirent que c'était la provision des Pères du couvent de Jérusalem; je m'aperçus qu'ils avaient grand'peur de la réquisition; j'avais grande envie de leur proposer de nous en vendre une partie; je me repentis bien ensuite de ne l'avoir pas fait, car d'autres furent moins scrupuleux et le burent à la santé des capucins du Saint-Sépulcre.

On s'occupa de faire déblayer les brèches et de ramasser nos boulets; on forma un nouvel

approvisionnement pour l'artillerie des divisions ; il nous arriva un convoi d'objets d'artillerie, venant de Gizeh à dos de chameaux.

Nous passâmes la nuit à faire une bouillotte dans ma tente ; les joueurs étaient les citoyens Cœuret, Digeon, mon frère et moi.

Le 19 (9 mars), nous continuâmes à camper devant Jaffa. Il se déclara déjà des accidents de peste dans la division du général Bon et dans la ville. Le soldat avait trouvé les germes de la peste dans les vêtements des Osmanlis ¹.

On envoya des troupes, avec une pièce de 3, faire une reconnaissance du côté de Jérusalem ; les chemins qui y conduisent sont si mauvais et si étroits que la pièce ne put pas aller bien avant ; on revint sans avoir rien vu.

Bonaparte fit des proclamations aux cheiks, ulémas et commandant de Jérusalem, pour les engager à la soumission ; il écrivit aussi à ceux de la Palestine pour les prévenir de la prise de Jaffa et de la terrible punition que devaient attendre ses ennemis.

1. Quelques cas suspects s'étaient déjà produits à Damiette et à Mansourah, avant la mise en marche de l'armée de Syrie ; on en avait aussi constatés à El-Arich. Mais, si des germes morbides existaient dans les troupes, la manifestation violente de l'épidémie se produisit après la prise de Jaffa. Les désordres qui suivirent cet événement et le contact avec les Turcs (chez lesquels régnait la maladie) contribuèrent certainement au brusque et effrayant développement du fléau.

Les 20, 21, 22 (10, 11, 12 mars), nous restâmes campés à Jaffa. Nous eûmes presque continuellement de la pluie, et comme nos tentes, faites pour un climat sec, en étaient traversées, nous étions fort mal. Dès qu'il faisait un peu de soleil pendant le jour, nous en profitions pour sécher nos effets toujours mouillés.

Pendant notre séjour à Jaffa, on avait voulu pousser une reconnaissance dans la montagne jusqu'à Naplouse. Le général Damas, avec un corps de la division Kleber ¹, en fut chargé ; il s'enfourna dans la gorge qui y conduisait et fut bientôt assailli par une nuée de paysans qui, grimpés sur des montagnes dont ils connaissaient parfaitement les tours et détours, tiraient en plongeant sur nos troupes et nous blessèrent beaucoup de monde. Le parti le plus prudent fut celui de la retraite, encore fut-elle fort difficile. Engagées dans ces montagnes, nos troupes eurent mille peines à en sortir ; le général y fut dangereusement blessé. On se loua beaucoup des Moghrebins qui étaient avec nous depuis El-Arich

1. Après avoir pris position, le 3 mars, au sud de la rivière Nahar-el-Ough, Kleber avait reçu l'ordre de pousser des détachements au-delà de cette ligne, pour surveiller les mouvements de l'ennemi et préparer la marche de l'armée. Il chargea, le 6 mars, le général Damas d'exécuter une reconnaissance dans les montagnes habitées par les Naplousains, qui semblaient animés d'intentions hostiles. La petite colonne fut obligée de battre en retraite avec des pertes sérieuses ; Damas eut le bras cassé (7 et 8 mars).

et qui se battirent très bien à l'arrière-garde, en faisant la retraite¹.

Nous reçûmes le 23 (13 mars), au soir, l'ordre de nous tenir prêts à marcher le lendemain.

Le 24 (14 mars), nous partîmes vers neuf heures du matin. Après une lieue et demie, nous trouvâmes de très mauvais chemins, nous passâmes un torrent et nous eûmes à traverser des prairies où les chemins étaient si mauvais que nous fûmes obligés de faire de grands détours. A 3 lieues, la route devint meilleure ; nous pénétrâmes bientôt dans un bois² à l'entrée duquel étaient des habitations d'Arabes ; il n'y restait personne. Nous continuâmes environ une lieue et demie dans ce bois, au bout duquel était campée la division Kleber. Nous apprîmes, en y arrivant, que, la veille, une reconnaissance de notre cavalerie avait été égorgée tout entière. Le pays était un peu couvert ; elle donna dans une assez forte troupe de cavalerie de Djezzar, qui tomba dessus et ne lui fit point de quartier. Voyant qu'elle ne revenait pas, on avait envoyé un corps de cavalerie plus considérable pour la

1. Une partie des défenseurs d'El-Arich avait consenti à prendre du service dans l'armée française. On en avait formé quatre compagnies (trois de Moghrebins et une d'Arnauts), qui furent attachées aux quatre divisions.

2. C'est la forêt de Meski.

soutenir; on trouva tous les hommes étendus par terre et sans tête; elles furent portées en triomphe à Acre et expédiées à Constantinople. Un seul homme s'en sauva; nous en fûmes informés devant Saint-Jean d'Acre; il était à bord du vaisseau anglais le *Tigre*. C'était un des officiers de la troupe; monté sur un bon cheval, il s'écarta un peu des autres et ne fut joint que plus loin par ceux qui le poursuivaient. Atteint et blessé par eux, il tomba de cheval et contrefit le mort. Pressés de retourner là où il y avait le plus de butin, ils le laissèrent pour mort et allèrent, sans lui couper la tête, à l'endroit où étaient tombés les autres Français. Comme il était loin de la route, en s'en retournant après cette expédition, ils ne revinrent plus vers lui. La blessure était légère; il se remit un peu et cherchait à rejoindre notre camp lorsqu'il fut rencontré par des Arabes. Ceux-ci, le trouvant nu, ne le tuèrent pas, parce qu'il n'y avait rien à gagner; ils espérèrent qu'en le conduisant à Djezzar, ils seraient payés. Ils emmenèrent donc leur prisonnier à Saint-Jean d'Acre. Là, heureusement pour cet officier, un Anglais se trouvait chez le pacha lorsqu'il y fut présenté; il fut de suite réclamé par le commodore Smith, dont Djezzar n'osa repousser la demande, dans un moment où il prévoyait avoir besoin de ses services. Cet officier partit quelque temps

après pour la France sur un bâtiment anglais¹.

Nous nous arrêtâmes un instant pendant que la division Kleber fit ses dispositions pour se mettre en route. On fit partir de cet endroit deux bataillons commandés par un général de brigade², pour aller vers Césarée et suivre les bords de la mer jusqu'à Haïfa. Le contre-amiral Ganteaume était chargé de reconnaître un endroit où les bâtiments qui pourraient nous arriver trouveraient un mouillage. Notre ami Cœuret fut de la partie.

Après une demi-heure de halte, nous marchâmes dans un assez bon chemin. Deux heures avant la nuit, nous arrivâmes à un village qui se trouvait dans un fond³. Au moment où l'on mettait pied à terre, et où la cavalerie débridait, on aperçut tout à coup un corps de cavalerie ennemie qui s'était tenu caché derrière un rideau. On n'eut que le temps de monter à cheval et l'on fut à leur rencontre ; voyant qu'ils avaient manqué leur coup, ils se retirèrent. S'ils eussent attendu quelques minutes avant de se mon-

1. Cet officier était Augustin Delesalle, lieutenant au 3^e régiment de dragons. L'intervention de sir Sidney Smith est relatée dans la *Narration historique* du courrier François Ragé, publiée par le *Carnet de la Sabretache* (1900, p. 280).

2. Junot.

3. L'armée campa aux environs du village de Meski, près de la rivière El-Iladdar.

trer, la cavalerie allait mettre les chevaux au pâturage, et l'ennemi en eût eu bon marché. Nos troupes occupèrent les hauteurs en avant du village ; nous campâmes en arrière.

Le général en chef voulant que le parc suivît les mouvements de l'armée, le général Dommartin envoya notre ami Digeon, avec 15 hommes, à sa rencontre pour presser son arrivée. Je fus reconnaître l'emplacement de son camp, mais je l'attendis inutilement une partie de la nuit pour le lui montrer ; Digeon revint annoncer que le parc, ne pouvant aller plus loin, s'était campé dans le bois ; les chevaux et les chameaux avaient été abîmés de fatigue par les mauvais chemins. La division Lannes eut ordre de lui laisser une escorte suffisante, s'il allait trop lentement. Bonaparte désirait avoir ses forces réunies ; nous nous attendions tous les jours à rencontrer l'armée ennemie.

Le 25 (15 mars), à sept heures, nous étions en marche ; la cavalerie était en avant. Nous trouvâmes des chemins très mauvais ; nos chevaux avaient peine à s'en tirer ; l'artillerie des divisions était traînée avec la plus grande difficulté. Nous arrivâmes, à dix heures du matin, au village de Kakoun. La cavalerie y était arrêtée et avait fait rafraîchir ses chevaux ; on avait trouvé dans les cabanes des paysans quelque

peu de paille et d'orge. A peine avions-nous traversé une espèce de marais, où restèrent embourbés beaucoup de chameaux et de baudets, que nous aperçûmes l'armée ennemie sur la crête des hauteurs, prenant une position sur nos flancs ; leur gauche, composée de gens de Naplouse (anciens Samaritains) était appuyée à un mamelon d'un accès difficile ; la cavalerie était formée à droite. Nos tirailleurs les amusèrent et donnèrent le temps à la division Lannes d'arriver ; alors l'armée se forma. La division Kleber était à la gauche, la cavalerie au centre et la division Lannes à la droite. On marcha en avant ; et les ennemis, qui commençaient à descendre de la montagne, voyant ce mouvement, battirent en retraite. Nous les poursuivîmes sur tous les points ; ils ne firent de résistance que vers leur gauche, parce que le pays, plus coupé, leur offrait plus d'avantage ; ils furent cependant forcés après avoir perdu beaucoup de monde. Le général Kleber avait chassé leur droite après une légère fusillade. Du haut de la montagne sur laquelle nous étions, nous vîmes leur cavalerie qui défilait dans une plaine en se retirant vers Acre. Nous avons pu faire marcher peu d'artillerie dans cette affaire ; une partie resta embourbée dans des marais très profonds et ne put accompagner les mouvements des divisions.

Après avoir beaucoup couru dans les montagnes et avoir suivi la cavalerie ennemie environ une lieue et demie, le quartier général fit un mouvement rétrograde, et nous vîmes près d'un Santon à l'endroit où nous avions commencé l'attaque. Nos chevaux étaient extrêmement fatigués quoique nous en eussions changé; nous avons beaucoup marché, et dans des chemins affreux. A la nuit, nous aperçûmes de loin le parc; il employa toute la nuit à passer le marais d'environ trois quarts de lieue qui nous séparait de Kakoun. Ce fut également la nuit que nos équipages arrivèrent; nous essayâmes auparavant une forte pluie. Nous campâmes sur une petite hauteur.

Nous eûmes dans cette affaire une quarantaine d'hommes tués ou blessés. Le chef de brigade de la 69^e demi-brigade¹ fut tué.

Le 26 (16 mars), au jour, nous partîmes par un temps pluvieux. Nous eûmes environ une lieue et demie de chemins affreux, les plus mauvais que nous eussions encore rencontrés; à chaque pas, nos chevaux s'abattaient, plusieurs restèrent dans les borbiers. Nous arrivâmes à l'entrée d'un bois et nous trouvâmes meilleure route. La division Kleber était campée à cet

1. Nommé Barthélemy.

endroit ; nous nous y arrêtàmes une heure. La division se mit en marche et nous la suivimes ; les chemins continuèrent à être beaucoup meilleurs, quoique, étant entrés dans les montagnes, nous eussions à monter et à descendre. Après un petit temps de marche, je perdís mon sabreture, dont le cordon s'était cassé. Malgré les recherches que je fis, je ne pus le retrouver ; j'en étais très fâché, bien qu'il me restât cependant un sabre français. Nous passâmes près d'un village bâti en pierre dans une assez jolie position ; il était environné de bois, nous eûmes un petit ravin à franchir avant d'y arriver. La pluie redoubla et nous fûmes traversés jusqu'aux os ; je m'arrêtai d'abord sous un arbre ; mais, comme il était peu touffu, je n'y fus bientôt plus à l'abri.

Nous continuâmes la marche environ une lieue et demie plus loin, et nous nous arrêtàmes sur une petite hauteur, après avoir monté et descendu plusieurs fois. Nous attendimes quelque temps nos équipages qui, ayant trouvé de meilleurs chemins, arrivèrent plus tôt qu'à l'ordinaire ; nous eûmes un fort joli campement sous les arbres. Nous en brûlâmes plusieurs pour nous sécher et nous réchauffer. Nous aperçûmes de cette position le mont Carmel. Nous trouvâmes dans cet endroit un caméléon à qui nous faisons

prendre les couleurs que nous lui présentions ; c'est un petit animal ressemblant à un lézard.

Le 27 ventôse (17 mars), nous fîmes de bon matin de très grands feux ; on avait froid et l'on n'épargnait pas le bois ; on mettait le feu à des arbres entiers qui brûlaient debout. A sept heures, nous nous mîmes en marche ; nous eûmes d'abord à descendre, puis à traverser au bas de la montagne un ravin peu considérable. Nous eûmes, pendant plusieurs heures de marche, des montées et des descentes entre des montagnes ; nous suivions d'abord la division Kleber, nous joignîmes ensuite la cavalerie qui était en avant. On s'avancait avec précaution, faisant bien éclairer les flancs. A midi, nous arrivâmes près d'un fort ruiné ¹, situé à la droite du chemin sur un monticule, à l'entrée d'une belle plaine enfermée entre des montagnes qui conduit au mont Tabor et à Tabarieh. Nous avions à notre gauche le mont Carmel. Là, nous fîmes halte près d'un ravin et nous déjeunâmes. Notre camarade Cœuret nous rejoignit alors, ainsi que les troupes qui avaient suivi la mer par Césarée, dont il nous apporta un croquis. Le contre-amiral avait reconnu à Tantourah, entre Césarée

1. Sur la carte des ingénieurs-géographes (à 1/100.000^e), ce fort est marqué : château d'El-Kireh ruiné. Il domine la vallée du Keisoun, qui coule à 1.500 mètres au nord.

et Haïfa, un petit golfe où pouvaient aborder les bâtiments.

Aussitôt que la division nous eut rejoints, nous remontâmes à cheval et nous marchâmes dans un très mauvais chemin, rempli de grosses pierres, ayant à gauche le Carmel et à droite un ruisseau dont les bords étaient marécageux¹; le chemin se rétrécit toujours en allant vers Haïfa, parce que le ruisseau se rapproche de la montagne; l'artillerie eut beaucoup de peine à passer; dans plusieurs endroits, on ne pouvait marcher deux de front. Le mont était très escarpé sur notre gauche. Nous vîmes beaucoup de paysans placés sur les rochers bien au-dessus de nous; après beaucoup de peine et les avoir bien assurés qu'ils n'avaient rien à craindre, les plus hardis descendirent; on ne put avoir d'eux que peu de renseignements; Bonaparte leur fit la harangue ordinaire.

Nous arrivâmes, vers les quatre heures, à l'entrée de la plaine et nous nous arrêtâmes dans une espèce de carré, ou fort ruiné qui se trouvait là; nous aperçûmes les bâtiments anglais dans le golfe qui est au pied du Carmel entre Haïfa et Acre; nous aperçûmes aussi Haïfa très indistinctement. Quelque temps après, nous

1. La rivière de Keisoun, qui vient des montagnes de Naplouse et arrose la plaine d'Esdreton.

entendîmes tirer le canon sur les vaisseaux et à Saint-Jean d'Acre ; ce fut probablement le signal qu'on nous apercevait.

Le général en chef resta là et ordonna une reconnaissance sur Haïfa, qu'on croyait près et qui était encore à plus de 2 lieues. J'y fus envoyé avec le chef de brigade du génie Lazowski. Nous avions une escorte de cavalerie ; mais, après avoir fait une lieue et demie, nous trouvâmes des chemins si boueux que nous la laissâmes ; nous prîmes six hommes qui vinrent à pied avec nous.

Nous passâmes dans deux villages situés au bas de la montagne ; notre arrivée y causa la plus grande frayeur. Les femmes et les enfants criaient, tous fuyaient en gravissant la montagne, chassant leurs bestiaux dans de petites gorges. Nous les rassurions tant que nous pouvions ; nous continuâmes de marcher vers eux sans nous arrêter, pour leur persuader que nous ne leur voulions faire aucun mal. Ils nous dirent que les soldats de Djezzar venaient de quitter Haïfa et allaient à Acre. Comprenant peu l'arabe, nous n'entendions pas beaucoup ce qu'ils nous disaient ; c'est pourquoi nous continuâmes à aller avec précaution.

Quand nous fûmes bien avancés, nous gravîmes sur les rochers, faisant garder les avenues

par nos houzards, et nous découvrîmes parfaitement Haïfa. Nous vîmes quelques cavaliers dans la plaine et des soldats sur le bord de la mer, allant à Saint-Jean d'Acre; ils paraissaient être sortis de Haïfa. Nous avions de la peine à nous persuader qu'ils eussent quitté cette petite place, qui nous paraissait assez bonne; les murailles, flanquées de tours, étaient presque neuves et s'appuyaient des deux côtés à la mer; et, comme la montagne dominait beaucoup la ville, un fort placé sur une hauteur en défendait les approches de ce côté. On apercevait le commencement de travaux entrepris pour faire une espèce de chemin couvert.

Cependant, comme nous étions assez près et qu'on ne tirait pas sur nous, nous approchâmes davantage; alors les habitants parurent sur les murailles et nous dirent que les Turcs venaient d'en partir; que, quand le général en chef arriverait, on lui donnerait les clefs; qu'en attendant, ils ne voulaient pas ouvrir, de crainte d'être pillés. On envoya de suite prévenir Bonaparte, qui était en route pour venir; et, dès qu'il fut près de la place, les principaux habitants et un Français qui demeurait là depuis longtemps vinrent apporter les clefs et promettre soumission. Ils nous apprirent qu'il y avait des magasins dans la ville et qu'à notre approche une

terreur panique avait fait abandonner par les Turcs la place qu'on approvisionnait encore la veille. Ils nous dirent que Djezzar était décidé à s'ensevelir sous les ruines d'Acre, que les Anglais y avaient des troupes et que nous trouverions beaucoup de résistance. Après qu'on eut débarcadé les portes, le quartier général entra seul, et l'on mit une garde pour empêcher les soldats d'entrer. Tous les habitants étaient à leurs portes ; plusieurs avaient leur boutique ouverte. On trouvait à acheter des poules, des œufs, des figues, du raisin et d'assez mauvais pain ; quelques-uns trouvèrent de l'eau-de-vie et du vin. On s'empara de suite des magasins, qui étaient assez considérables.

Après être resté une heure à Haïfa, le général Bonaparte remonta à cheval, pour retourner camper à l'endroit où il s'était arrêté au commencement de la plaine près du fort ruiné. Nous trouvâmes beaucoup de bestiaux, et la troupe eut de la viande fraîche, dont elle n'avait pas mangé depuis son départ d'Égypte, excepté celle des chevaux, mulets ou chameaux. Nous arrivâmes assez avant dans la nuit au lieu désigné pour le campement ; nous fûmes très mal dans un terrain pierreux. Mes chevaux m'inquiétaient, ils avaient beaucoup fatigué et je n'eus absolument rien à leur donner ; depuis deux jours, ils avaient eu de

bien faibles rations et étaient déjà en mauvais état. Mon domestique très-paresseux eût pu, en se donnant de la peine, avoir un peu d'herbe ; sachant le besoin que j'avais de lui dans les circonstances où nous nous trouvions, il ne se gênait guère ; la crainte qu'il ne me quittât m'empêchait d'employer les moyens violents pour le faire mieux servir. Nous eûmes encore toute la nuit une très forte pluie, qui m'empêcha de dormir ; ma tente, mal tendue, tamisait beaucoup ; je fus mouillé comme je l'eusse été dehors.

Le 28 ventôse (18 mars), on partit au jour ; le quartier général avec les divisions, laissant Haïfa sur la gauche, marcha directement vers Acre. Le général Dommartin me donna ordre de retourner à Haïfa, pour voir les objets d'artillerie qui s'y trouvaient et reconnaître le rivage jusqu'à Acre. Je trouvai à Haïfa la 2^e demi-brigade légère et, après y avoir déjeuné, je partis avec ce corps et le général Junot, qui le commandait. Nous suivîmes le bord de la mer. A trois quarts de lieue de Haïfa, nous passâmes un ruisseau à son embouchure dans la mer ; nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre. Quelques volées de canons des vaisseaux anglais nous forcèrent à marcher derrière de petits monticules de sable qui étaient près du rivage. Nous traversâmes un camp d'Arabes. Les cabanes étaient en nattes et arran-

gées régulièrement, de manière que le village était percé par des rues directes. Aux environs de ce village de nattes, sur les monticules, il y avait quelques maisons qui formaient les avant-postes des Arabes. Il n'y avait personne dedans, et nous y mîmes le feu.

Quand nous fûmes à moitié chemin de Haïfa à Saint-Jean d'Acre, nous aperçûmes des troupes qui paraissaient à cheval et semblaient venir vers nous ; nous crûmes que c'était l'ennemi. Nous prîmes position sur une petite éminence, nous formant en carré. Comme on apercevait sur notre gauche une assez longue colonne, qu'on soupçonna faire partie de notre armée, on envoya demander du secours ; car nous étions bien peu et nous croyions avoir affaire à toutes les forces de l'ennemi, qui paraissait s'approcher de plus en plus. On ne manqua pas d'ordonnances pour aller annoncer notre situation ; on vit partir à toutes brides tous les employés et domestiques, se dirigeant vers la colonne qu'on soupçonnait de notre armée ; ils ne se souciaient pas du tout d'être de notre parti. Des reconnaissances, qu'on avait envoyées vers le corps qu'on supposait ennemi, rapportèrent bientôt que c'était une colonne d'artillerie et des troupes de notre avant-garde qu'un marais forçait à faire un long détour et à revenir vers nous. Nous continuâmes notre route et nous

tombâmes nous-mêmes dans des marais, dont nous ne nous tirâmes qu'en faisant aussi quelques détours¹. Comme la nuit s'approchait et que je savais que le quartier général était en avant, je partis avec quelques autres. Nous arrivâmes à une demi-lieue de Saint-Jean d'Acre, à demi-heure de nuit²; nous eûmes beaucoup de peine à trouver le quartier général, que nous cherchâmes longtemps avec quelques-uns de ceux qui en faisaient partie et qui s'étaient égarés à la nuit. On avait fait une petite reconnaissance et l'on avait été fort surpris de trouver, avant d'arriver à la place, des marais qui offraient des difficultés. Nous rencontrâmes le quartier général; le général Dommartin n'y était pas; on me dit qu'il était à chercher un gué dans le marais avec le général Andréossy; comme il faisait très nuit et qu'il fut longtemps à nous rejoindre, j'étais dans l'inquiétude, je craignais qu'il ne se fût égaré. Nous retournâmes à 2 lieues sur nos pas, et nous campâmes près d'un des villages arabes dont j'ai parlé plus haut. Nous en fîmes des feux qui servirent de ralliement aux hommes égarés, et qui nous firent bien plaisir, car nous avions très froid. Les divisions Lannes et Kleber bivouaquèrent beaucoup plus près de la ville.

1. De Haïfa à Acre, la côte est basse et souvent marécageuse.

2. Cette expression doit être sans doute interprétée : une demi-heure après le commencement de la nuit.

CHAPITRE VII

L'armée arrive devant Saint-Jean d'Acre. — Investissement de la place. — Tentative des Anglais contre Haïfa. — Emplacement des premières batteries. — Premier assaut. — Suite du siège de Saint-Jean d'Acre. — Causes et conséquences de l'échec du 8 mai. — Occupation de Safed et de Nazareth. — Combats de Loubia et de Cana. — Bataille du mont Tabor. — Nouveaux assauts. — Sorties de la garnison. — Rappel de la division Kleber. — Bombardement du palais de Djezzar. — Préparatifs de la levée du siège. — Evacuation des blessés et du matériel. — Levée du siège.

Le 29 ventôse (19 mars), nous décampâmes au jour et, après une heure et demie de marche, nous arrivâmes près des marais¹. Nous les traversâmes à des endroits reconnus; nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au-dessus du ventre dans les endroits les plus profonds. Nous passâmes avec la cavalerie et les guides et nous nous arrêtâmes sur la hauteur qui domine la ville, à 700 ou 800 toises; c'est là que Djezzar avait commencé un ouvrage de fortification de son génie, dont j'ai déjà parlé. Il arriva bientôt un poste d'infanterie dans cet endroit, et les divisions passèrent aussi le marais. L'ennemi tira sur nous quelques

1. Ce sont les marais qui bordent les rives du Bélus (El-Rahmin).

volées de canon, qui ne produisirent pas grand effet. Au premier aspect, on jugea la place mauvaise, sans fossé et ne devant pas tenir huit jours. On avait pris Jaffa avec tant de facilité qu'on crut qu'il n'y aurait qu'à se présenter devant Acre et que l'exemple de cette première place épouvanterait le pacha.

C'est peut-être à la fausse idée que l'on se forma en arrivant que sont dus les malheurs que nous éprouvâmes sur la fin de cette campagne commencée d'une manière si brillante, et qui eût toujours été bien belle si, après avoir pris El-Arich, Gaza et Jaffa, avoir ruiné les magasins de l'ennemi, emporté ses outres, égorgé une partie de son armée et dispersé l'autre, on eût repassé le désert et regagné l'Égypte. L'ennemi était dans l'épouvante et se serait bien gardé de nous menacer davantage ; d'ailleurs il lui eût fallu beaucoup de temps pour faire de nouvelles dispositions.

Lorsqu'on commença le siège d'Acre, Bonaparte paraissait vouloir, après la prise de cette ville, aller imposer Damas et peut-être pousser jusqu'à Alep, remettre l'autorité entre les mains de Daher ¹, qui eût insurgé le pays, puis laisser des troupes françaises à Saint-Jean d'Acre avec ses

1. Ce Daher est le fils du fameux cheik arabe qui gouverna la Syrie (*Note de Doguereau*).

nouveaux alliés. L'armée fût retournée en Égypte¹.

Lorsqu'on vit les difficultés qu'offrait le siège d'Acre et le peu de moyens que nous avions (nos plus grandes ressources pour cet objet étant tombées au pouvoir de l'ennemi), on pouvait encore terminer d'une manière très brillante cette campagne; rien n'empêchait d'aller, avec la moitié de l'armée, lever des contributions à Damas et même plus loin, tandis que l'autre moitié serait restée en observation devant la ville, feignant toujours d'en vouloir à la place. La terreur se serait alors répandue dans tout l'Orient; rien n'aurait pu s'opposer à nos armes et, au retour de l'armée triomphante, l'Égypte eût été plus soumise que jamais.

Je fus reconnaître, dans les marais et sur un ruisseau qui se jette dans la mer assez près de la place, les endroits où il fallait établir des ponts et ceux qu'il fallait combler avec des fascines pour faciliter le passage de l'artillerie; les officiers de pontonniers commencèrent de suite les travaux. On trouva, dans des maisons qui étaient

1. Ce passage de Doguereau confirme la conclusion que l'on peut tirer de l'étude approfondie de tous les documents originaux : la campagne de Syrie n'a eu d'autre but que de protéger, par une offensive opportune, l'Égypte contre une attaque prochaine des Turcs et des Mameluks d'Ibrahim-Bey. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, rien ne permet d'attribuer à Bonaparte l'arrière-pensée d'entreprises telles que la conquête de l'Inde ou la marche sur Constantinople.

près de là, des poutrelles et les autres bois nécessaires. Le lendemain matin, le passage fut disposé. On commença l'investissement de la place, dont les approches nous furent beaucoup facilitées par des jardins, des maisons et un aqueduc qui se trouvaient sous son canon. L'ennemi ne fut pas aussi complaisant qu'à Jaffa ; il fit une vigoureuse sortie, où nous eûmes au moins 100 hommes tués ou blessés ; cependant il fut reçu par nos troupes avec beaucoup de valeur et forcé, après deux heures de combat, de rentrer ; il avait continuellement tiré de toutes ses bouches à feu ; ses mortiers avaient envoyé derrière la hauteur où se trouvait une division, plusieurs bombes qui firent beaucoup de mal ; des Turcs étaient venus sur des canots dans le golfe observer la position de nos troupes. La place fut investie à environ cent toises. On campa derrière un rideau qui commençait à la hauteur dont j'ai parlé et qui s'étendait à l'est¹. On établit l'ambulance dans un moulin près des marais, à portée de canon de la place ; l'ennemi n'y tira que les premiers jours. L'emplacement du parc fut au centre en arrière des divisions.

Le quartier général campa presque sur la partie la plus élevée du rideau, les tentes des aides de

1. C'est le coteau du Turon, qui court à peu près du sud au nord, parallèlement au rivage, à 1.500 mètres environ d'Acre.

camp et adjoints en avant, ensuite celles des généraux, derrière lesquelles étaient leurs chevaux, enfin les cuisines et les tentes des administrations. Une belle promenade était formée entre la ligne des tentes des aides de camp et celles des généraux.

Le 1^{er} germinal (21 mars) on resserra la place. Nous apprîmes qu'une canonnade, que nous avions entendue en mer du côté de Haïfa, la veille au soir, avait eu pour résultat la prise d'une flottille française venant d'Égypte et portant notre équipage de siège avec tous les attirails y attendant, ainsi que des munitions de bouche. Les Anglais l'avaient attaquée avec leurs bâtimens de guerre; elle fut forcée d'amener pavillon¹.

Dans la matinée, nous entendîmes encore tirer le canon du côté de Haïfa; les Anglais étaient venus pour y aborder dans des canots soutenus par le feu de leurs chaloupes canonnières. Une partie avait mis pied à terre; nos troupes les attaquèrent à la baïonnette; ce qui ne fut pas tué ou pris se retira. Nous prîmes une caronade de 32 sur une chaloupe, dont nous nous emparâmes; 20 Anglais furent faits prisonniers². Il nous arriva

1. Il s'agit de la flottille commandée par le capitaine de frégate Standelet.

2. Le chef d'escadron Lambert, qui commandait à Haïfa, repoussa très habilement la tentative des Anglais (21 mars).

à Haïfa quatre bateaux chargés de bombes et de vivres ; ils faisaient partie de la flottille prise.

On reconnut l'emplacement de plusieurs batteries et l'on envoya à la montagne des détachements chargés de la confection des fascines, saucissons et gabions nécessaires à la construction de ces ouvrages. L'artillerie des divisions reçut l'ordre de rentrer au parc ; notre artillerie de siège étant tombée au pouvoir de l'ennemi, il ne nous restait que celle de campagne pour mettre en batterie ; on envoya chercher la caronade prise sur les Anglais ; cette pièce avait un approvisionnement de 100 coups.

Le 3 germinal (23 mars), le génie militaire fit quelques tranchées pour faciliter les communications ; les jardins, haies et bâtiments environnant la place nous évitèrent beaucoup de travaux.

On plaça 2 pièces de 4 sur la hauteur vis-à-vis la place ; elles étaient destinés à agir contre les sorties de l'ennemi.

Les travaux pour l'établissement de sept batteries, dont on avait reconnu l'emplacement, continuaient nuit et jour ; on y employait beaucoup de travailleurs de la ligne. On donna à ces différentes batteries le nom des officiers qui les firent construire.

La batterie *Julien*, placée sur le rivage à la

gauche des attaques, avait pour but de battre la mer et un fort qui était dans le port; elle devait être composée de 2 pièces de 8 et 2 obusiers de 6 pouces.

Les batteries *Grizet* et *Digeon* étaient en face du front d'attaque, à 80 toises; elles devaient contrebattre différentes parties de ce front et en éteindre les feux; elles devaient être composées de 3 pièces de 8 et un obusier.

Les batteries *Legrandet* *Marotte* étaient à droite du front d'attaque, en allant vers la mer; elles avaient à battre la ville et le palais de Djeddar; la première devait être composée de 2 mortiers de 8 pouces, et la seconde de 3 mortiers de 5 pouces 6 lignes.

La batterie *Vaille* était placée entre la mer et les batteries de mortiers; elle devait battre le palais de Djeddar et balayer les derrières du front d'attaque; elle devait être composée de 3 obusiers.

La batterie *Thierry*, placée près le rivage en avant d'une tour ruinée, à la droite des attaques, était destinée contre les sorties; elle devait avoir 2 pièces de 4.

Les chefs de bataillon d'artillerie étaient alternativement de tranchée pendant vingt-quatre heures.

Le 4 germinal (24 mars), on continua les travaux; l'ennemi les inquiétait par un feu de

mousqueterie et le tir du canon de la place. L'emplacement de la batterie de brèche fut déterminé à 50 toises de l'enceinte et vis-à-vis une grande tour, contre laquelle elle devait être dirigée. On avança le long de l'aqueduc; on prit poste dans un réservoir qui formait une espèce de redoute carrée et l'on perça l'aqueduc pour avancer par des boyaux que les sapeurs commencèrent de suite.

Le 5 germinal (25 mars), on mit en batterie les pièces destinées à chacune d'elles, et on continua la construction de la batterie de brèche, qui devait être armée de 8 pièces de canon, savoir la caronade, 3 pièces de 12 et 4 pièces de 8. La tranchée fut poussée de l'aqueduc vers la mer et communiqua du bord de la mer à la batterie *Digeon* par un boyau.

Le 6 (26 mars), on plaça dans le réservoir une pièce de 4 destinée contre les sorties. L'ennemi en fit une ce jour-là; il fut repoussé avec perte; nous eûmes quelques hommes tués et blessés.

Le 7 (27 mars), on fit les dispositions pour battre en brèche le lendemain et donner l'assaut. On fit commencer, à quatre heures de l'après-midi, le feu des différentes batteries; celles de mortiers eurent ordre de tirer à minuit; on forma près de l'aqueduc un dépôt où l'on fit placer les échelles, les fascines et les dépôts de munitions.

Le 8 (28 mars), à quatre heures du matin, les batteries *Grizet* et *Digeon* commencèrent leur feu, s'attachant à détruire successivement les batteries et à éteindre les feux des tours du front d'attaque. Toutes les autres batteries continuèrent à tirer. A cinq heures, la batterie de brèche commença son feu. Dès qu'il fit jour, l'ennemi riposta de son canon et d'un peu de mousqueterie; en peu de temps, le feu de la plupart de ses pièces sur le front d'attaque fut éteint. Mais, comme on ne pouvait atteindre leurs mortiers placés dans l'enfoncement, ils continuèrent à bombarder notre batterie de brèche, sur laquelle ils s'attachèrent à tirer et qu'ils inquiétèrent beaucoup. Au bout de deux heures, nous ne pouvions faire feu à cette batterie que de 2 pièces; le reste était démonté ou hors d'état de tirer par suite du bouleversement de l'épaulement, qu'on répara cependant plusieurs fois sous le feu de l'ennemi.

Cependant, à midi, la face de la tour attaquée fut percée, et il s'éboulaît beaucoup de maçonnerie dans le fossé; toutes les troupes étaient dans les tranchées et les dispositions pour l'assaut furent faites. Quoiqu'on vît que le fossé n'était pas comblé, et qu'il y avait encore une assez grande distance pour que les terres ébouloées atteignissent le trou qui conduisait dans l'intérieur de la tour; comme on observait un très grand silence chez

l'ennemi et que son tir avait à peu près cessé, on jugea qu'il fallait profiter de la terreur qui paraissait être dans la place; on espéra pouvoir y pénétrer avec des échelles. On ne comptait pas sur les difficultés que présenterait une contrescarpe; la reconnaissance avait été mal faite¹ et on avait rapporté qu'il n'y en avait pas. L'officier d'état-major², chargé de monter avec les 15 premiers carabiniers, examina la brèche, demanda à monter; l'ordre en fut donné. Notre batterie de brèche ne tirait d'ailleurs presque plus, elle était bouleversée, 60 canonniers y avaient été tués ou blessés. Au signal convenu, le feu cessa et le premier détachement s'élança. La difficulté que leur offrit la rencontre d'une contrescarpe ne les arrêta point; ils sautèrent dans le fossé à plus

1. Le chef de brigade du génie Sanson avait fait, dans la nuit du 20 au 21 mars, la reconnaissance du fossé; blessé au cours de cette opération, il avait cru que la contrescarpe n'était pas revêtue. Ce renseignement inexact eut de funestes conséquences pour nos troupes, qui se virent arrêtées par un obstacle inattendu.

2. Minerve Mailly, capitaine adjoint à l'état-major général. Son frère aîné, Eugène Mailly de Châteaurenaud, avait, le 12 septembre 1798, reçu de Bonaparte ordre de se rendre à Latakieh, puis à Alep, pour remettre des lettres aux consuls de France et tenter de faire parvenir à la Porte des propositions amicales. Mais il fut arrêté à Latakieh, puis enfermé à Acre, par ordre de Djeddar; celui-ci le fit étrangler dans la nuit du 28 au 29 mars, avec de nombreux prisonniers chrétiens. Lavallette rapporte dans ses *Mémoires* (t. 1, p. 307) que, le lendemain, « des soldats de tranchée avertirent le général Vial, qui était de service, que l'on voyait sur le bord de la mer beaucoup de cadavres enfermés dans des couffes de riz ou de café ». Le général, étant allé les voir, reconnut Mailly. Les deux frères périrent ainsi presque en même temps.

de 12 pieds de profondeur ; ceux qui ne furent pas tués dressèrent leurs échelles pour atteindre le trou qui conduisait à la tour. L'obstacle qu'avaient surmonté quelques hommes, les premiers élancés, devait nécessairement arrêter les compagnies de carabiniers ; ceux-ci purent examiner les difficultés et eurent sous les yeux les premiers partis, qui périrent sans pouvoir arriver au trou fait dans la tour, parce qu'il était encore élevé et que la brèche n'était réellement pas praticable ; ils restèrent eux-mêmes arrêtés sur le bord du fossé, sans pouvoir agir et exposés aux feux de la place qui éclaircissaient leurs rangs. Les officiers d'état-major qui étaient destinés à monter à l'assaut se rendirent compte de l'impossibilité d'espérer le succès ; jugeant que l'obstination ne servirait qu'à faire perdre des hommes, ils vinrent en faire le rapport au général, et l'ordre de se retirer fut donné. L'officier d'état-major, qui était parti avec les 15 premiers avait été blessé en montant à la brèche ; il fut tué dans le fossé en se faisant rapporter ; presque tous ses compagnons essayèrent le même sort.

Cependant, comme il apparaissait que la plus grande difficulté consistait à descendre dans le fossé, on songea à essayer de renverser, dans la journée même, cette contrescarpe qui arrêtait

les troupes dans le moment critique, quand leur mouvement devrait avoir la rapidité de l'éclair. Ce résultat acquis, on aurait recommencé de suite un assaut. Mais on comprit le ridicule de cette entreprise, et les troupes furent renvoyées au camp.

On sentit quelles funestes conséquences pouvait avoir cet insuccès, qui donnait beaucoup de hardiesse à l'ennemi en le délivrant de la terreur que lui avaient inspirée le premier assaut de Jaffa et la persuasion qu'il avait eue jusqu'alors de l'impuissance de sa résistance. Dans le moment de l'assaut, on avait déjà aperçu des bâtimens sortir du port, les postes dégarnis et une affluence de monde se sauvant vers la mer. Les bonnes dispositions dans lesquelles étaient nos soldats, la bravoure avec laquelle s'élançèrent les premiers grenadiers faisaient présager la réussite; il a fallu l'impossibilité dans l'exécution pour les arrêter, et la faute doit certainement en être attribuée à une reconnaissance mal faite. Je crois aussi qu'on eût dû établir deux batteries de brèche dirigées sur le même point, en tirant quelques bouches à feu des autres batteries. Le but principal était de se faire une bonne entrée dans la place; le feu de quelques pièces n'aurait point arrêté nos troupes, si la brèche eût été praticable.

Beaucoup de personnes jugèrent dès ce moment que nous n'aurions pas la place. Il nous restait peu de moyens ; nos troupes commençaient à être découragées. Les ennemis au contraire se persuadèrent que nous ne les vaincrions pas ; et les Anglais, les voyant dans de meilleures dispositions, augmentèrent leur artillerie, leur donnèrent des hommes et des munitions. Connaissant le mauvais état de la place, sachant la disposition où étaient les Turcs de quitter les remparts au moment de l'assaut, ayant encore présent à la mémoire l'exemple de Jaffa, le commodore anglais s'était peu soucié, tout d'abord, d'augmenter leurs moyens ; il n'avait pas voulu risquer de faire égorger des hommes de ses vaisseaux en les chargeant du service de batteries, qu'il était bien persuadé que les Turcs abandonneraient au moment de l'action. Tout changea dès lors ; il résolut de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité et d'y employer toutes ses ressources.

*
* *

On ordonna le 8 germinal (28 mars), au soir, le rétablissement de la batterie de brèche pour la pièce de 32, une pièce de 12, une de 8 et une de 4, qu'on voulait avoir en état de tirer le

lendemain matin, si les travaux étaient poussés assez vivement pour pouvoir renverser la contrescarpe (ce qui était impossible). On fit aussi construire, à la hâte, des échelles beaucoup plus grandes¹; on envoya prendre pour cela les bois de bâtiments échoués sur le rivage.

Le 9 (29 mars), la contrescarpe ne fut point renversée et l'on ne recommença pas un nouvel assaut. On sentit que la réunion de tous les moyens qui nous restaient, tant à Jaffa que devant Acre, pouvait seule nous donner quelque espoir de réussir. On fit partir la nuit un convoi pour Jaffa, conduisant les pièces qui nous devenaient inutiles faute de munitions, et l'on donna ordre d'en ramener 10 pièces de 4 turques, approvisionnées chacune à 300 coups, des cartouches, du plomb, de la poudre et différents autres objets d'artillerie qui nous étaient nécessaires. On fit aussi venir une compagnie d'artillerie; nous avons perdu beaucoup d'hommes. On s'occupa à réparer toutes les batteries.

Le 10 (30 mars), l'ennemi fit une sortie assez vigoureuse; il fut repoussé après plusieurs heures de combat. On commença des travaux pour

1. Les échelles employées la veille n'étaient pas assez longues : « Ces échelles, bonnes pour descendre dans le fossé, se sont trouvées trop courtes pour arriver à la brèche. » (*Journal du siège de Saint-Jean d'Acre*, conservé aux Archives du Comité technique du génie.)

s'approcher davantage de la place, et on creusa un puits pour aller faire une mine sous la tour.

Le 11 (31 mars), le général Murat s'empara de Safed, l'ancienne Béthulie. Depuis le commencement du siège, il était resté avec sa cavalerie en observation sur la route de Damas. Le même jour, le général Junot prit possession de Nazareth.

On tira toujours un peu devant la place ; l'ennemi nous envoyait des bombes ; nous ripostions faiblement ; nous tirions seulement quelques coups de canon.

Le 12 germinal (1^{er} avril), nous établîmes une batterie entre l'aqueduc et la batterie de brèche ; elle devait contrebattre un flanc près de la grande tour, dont le feu devait être très dangereux au moment d'un assaut, parce qu'il découvrait parfaitement la crête du glacis et la partie du fossé où nos troupes devaient passer pour arriver à la brèche. On prit la résolution de battre en brèche le lendemain et de tenter un nouvel assaut, si l'on pouvait pendant la journée mettre le feu aux bois avec lesquels les Turcs avaient réparé la brèche faite à la tour. On y jeta toute la journée des obus chargés de matières incendiaires ; plusieurs s'y nichèrent ; mais tout cela n'aboutit pas à grand'chose ; l'ennemi avait bouché le trou d'une manière très solide, avec

des poutres, des sacs à terre et du coton mouillé. On changea d'avis le soir, quand on vit le peu d'effet qu'avait produit le tir de toute la journée. On ordonna la construction d'une nouvelle batterie entre les batteries de mortiers et la *Tour Maudite*.

Le 13 germinal (2 avril), on fut assez tranquille; on changea la répartition des pièces entre les différentes batteries.

Le 15 (4 avril), on tira peu; les travaux de la mine continuaient toujours¹.

Les 16 et 17 (5 et 6 avril), on tira peu de part et d'autre.

Le 18 (7 avril), l'ennemi fit une sortie vigoureuse, il repoussa nos postes du côté de la *Tour Maudite*; quelques compagnies de grenadiers le rejetèrent dans la place; il y eut de part et d'autre des hommes tués et blessés. On fit partir le soir un convoi pour Jaffa, afin de faire arriver à l'armée quelques bouches à feu et des approvisionnements qui y restaient.

Le 19 (8 avril), on fut tranquille. Nous apprîmes le lendemain que le général Junot fut attaqué par l'avant-garde d'une armée nom-

1. On rencontra, dans l'exécution de ce travail, des difficultés qui le ralentirent. Les assiégés surent d'ailleurs, très habilement, contrarier les travaux de l'attaque; la guerre de mines a toujours été en honneur chez les Turcs.

breuse, partie de Damas et qui avait passé le Jourdain le 17 (6 avril). Il soutint le choc d'une nuée de cavaliers avec 500 hommes des 2^e et 15^e demi-brigades, la mit en déroute, lui prit cinq drapeaux¹.

Le 20 (9 avril), on continua les réparations de l'ancienne batterie de brèche et l'on commença les travaux pour la construction d'une deuxième batterie de brèche, à la gauche du Santon. On fit réparer toutes les batteries. On augmenta d'une pièce la batterie du réservoir; l'ennemi l'inquiétait par quelques pièces des canonnières et de la tour qui est dans le port.

Le général Kleber partit le soir avec sa division, pour marcher au-devant de l'armée ennemie venant de Damas; il la rencontra près de Cana², le 22 (11 avril); il forma ses troupes en deux carrés; et, après s'être canonnés et fusillés une partie de la journée, chacun rentra dans son camp.

1. Parti de Nazareth, Junot rencontra l'ennemi près du village de Loubia (8 avril), lui tint vigoureusement tête et parvint à regagner Nazareth sans avoir été entamé. Bonaparte donna à cette affaire le nom de « combat de Nazareth », sous lequel l'histoire l'a enregistré.

2. La rencontre eut lieu près de Chagarah. Comme pour le combat de Nazareth, Bonaparte préféra adopter une dénomination plus généralement connue.

Le 21 (10 avril), il y eut une légère fusillade et quelques coups de canon tirés.

Le 22 (11 avril), on fut tranquille. On construisit une batterie de mortiers à la gauche de la batterie *Grizet* pour battre le front d'attaque et la tour. On continua les travaux de la deuxième batterie de brèche. On reçut du plomb de Jaffa; on fit acheter du papier dans la montagne¹ et l'on fabriqua à force des cartouches d'infanterie, dont nous commençons à manquer.

Les 23, 24 et 25 (12, 13 et 14 avril), il n'y eut rien d'extraordinaire. Une légère fusillade, peu de canonnade. La division Bon partit le 25 (14 avril), pour rejoindre la division Kleber.

Le 26 (15 avril), l'ennemi fit une sortie, pour venir reconnaître nos travaux qu'on avançait vers la place, ainsi que la mine. Il y avait beaucoup d'Anglais; quelques-uns furent tués, dont un vieux capitaine qui était arrivé jusqu'à la porte de la mine. De part et d'autre, il y eut des hommes tués et blessés.

Le 27 (16 avril), peu de feu de part et d'autre.

Le 28 (17 avril), nous reçûmes des nouvelles des deux divisions qui étaient allées au-devant de l'armée ennemie.

1. Le papier manquait pour la confection des cartouches. L'ordre du jour du 13 floréal (2 mai) invita les corps et services à céder leurs registres et papiers inutiles.

*
* *

Le général Kleber s'était porté entre le Jourdain et l'ennemi, avait contourné le mont Tabor et avait marché toute la nuit du 26 au 27 (15 au 16 avril), pour l'attaquer de nuit. Il n'arriva en présence de l'ennemi qu'au jour et forma sa division en bataillon carré; une nuée d'ennemis l'investit de tous côtés; il essuya toute la journée des charges de cavalerie; toutes furent repoussées avec la plus grande bravoure.

La division Bon se trouva, le 27 (16 avril), à neuf heures du matin, sur les derrières de l'ennemi qui occupait un immense champ de bataille. Jamais on n'avait vu tant de cavalerie caracoler, charger, se mouvoir dans tous les sens : on ne se montra point; notre cavalerie enleva le camp ennemi qui était à deux heures du champ de bataille¹. Les généraux Vial et Rampon, à la tête de leurs troupes formées en bataillons carrés, marchèrent en différentes directions, de manière à former avec la division Kleber les trois angles d'un triangle équilatéral de 2.000 toises de côté; l'ennemi était au centre. Arrivés à la portée du canon, ils se démasquèrent; l'épouvante se mit

1. Cette opération particulière fut exécutée par l'adjutant général Leturcq; elle procura un butin assez considérable.

dans les rangs ennemis, et en un clin d'œil cette nuée de cavaliers disparut en fuyant en désordre et atteignit le Jourdain ; l'infanterie gagna les hauteurs ; la nuit la sauva.

On fit brûler les villages de Genin, Nourès et Soulyn pour punir les Naplousains, qui s'étaient réunis à l'ennemi. Le général Kleber poursuivit l'ennemi jusqu'au Jourdain. Cette armée, qui s'était annoncée avec tant de fracas et qu'on disait aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les sables de la mer, assemblage bizarre de cavaliers et fantassins de toutes les couleurs et de tous les pays, repassa le Jourdain avec la plus grande précipitation, après avoir laissé une grande quantité de morts sur le champ de bataille¹.

Le 29 (18 avril), nous apprîmes que trois de nos frégates, sorties du port d'Alexandrie², croisaient dans les environs de Tantourah et qu'elles avaient apporté 3 pièces de 24, avec approvisionnement. On envoya de suite les chercher, ainsi que 3 pièces de 18, faisant partie de l'armement des frégates³.

1. Cette relation de la bataille du mont Tabor est presque entièrement empruntée à la lettre de Bonaparte au Directoire, du 21 floréal (10 mai).

2. La *Junon*, l'*Alceste* et la *Courageuse*, commandées par le contre-amiral Perrée. Il était parti d'Alexandrie le 8 avril et avait très heureusement atteint Jaffa, le 16.

3. Les prélèvements de matériel et de munitions ordonnés par

On tira de part et d'autre une partie de la journée, et l'on répara ensuite les batteries endommagées.

Les 30 germinal, 1^{er}, 2 et 3 floréal (19, 20, 21 et 22 avril), il n'y eut que de légères fusillades, un peu de canonnade. Les travaux du génie gagnaient du terrain vers la place; une ligne appuyée à l'aqueduc allait jusqu'à la mer; on avait établi au milieu une place d'armes; la mine avançait.

Le 4 (23 avril), on fit des dispositions pour attaquer le lendemain, époque à laquelle on devait faire jouer la mine. On arma les différentes batteries, et on leur donna l'ordre de se tenir prêtes à faire feu le lendemain matin.

Le 5 (24 avril) au matin, le feu commença avant le jour de toutes nos bouches à feu; elles parvinrent en assez peu de temps à éteindre celui de l'ennemi. Vers midi, on mit le feu à la mine, mais elle réussit mal et ne fit sauter que la partie extérieure, de manière à ne donner aucune entrée dans la place. Les troupes disposées pour monter les premières, furent lancées pour essayer au moins de se loger; mais, décou-

Bonaparte eurent pour conséquence de diminuer la puissance d'armement des frégates; quand elles se trouvèrent, quelque temps plus tard, en présence de la petite escadre de Sidney Smith, elles furent dans la nécessité de faire route vers l'Europe; elles ne réussirent malheureusement pas à gagner les côtes de France et furent capturées le 18 juin par une forte escadre anglaise, qu'elles rencontrèrent au sud de Gênes.

vertes de tous côtés, elles ne purent soutenir un feu très meurtrier qu'elles essayaient sans pouvoir riposter. L'ennemi employa tous les moyens de défense les mieux dirigés ; les bombes jetées à la main, des sacs de poudre et autres artifices lancés au milieu de nos soldats les forcèrent de se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. On essaya une seconde fois de se loger sur les ruines de la tour ; on ne fut pas plus heureux que la première.

Toute la soirée, on exécuta un feu violent sur cette tour, dans l'espérance d'achever de l'abattre, en faisant crouler une voûte ; on consumma inutilement beaucoup de munitions.

Le 6 (25 avril), on continua à tirer sur la tour¹. On établit une batterie dirigée contre le palais de Djezzar et sur une maison attenant à la tour qu'on voulait isoler. L'ennemi fit une sortie ; il était très encouragé par le peu de succès que nous obtenions ; il fut cependant toujours obligé de se retirer dans la place après avoir perdu beaucoup de monde. Dans les premiers moments de l'attaque, les Turcs avaient constamment l'avantage ; nos avant-postes surpris se retiraient et leur laissaient gagner du terrain ; mais l'arrivée

1. Dans la soirée du 25 avril, on fit une nouvelle tentative contre la tour, sans plus de succès que la veille. Ces deux journées furent très meurtrières pour l'armée française (Voir *l'Histoire de l'expédition française en Egypte*, par Louis Reybaud, t. III, p. 337 à 344).

de notre réserve, qui les attaquait toujours avec beaucoup d'intrépidité, les faisait reculer aussi vite qu'ils s'étaient avancés.

On faisait ramasser avec soin les boulets envoyés par l'ennemi, et dont les calibres nous convenaient à peu près ; ce fut presque entièrement de cette manière que nous formions nos approvisionnements sur la fin du siège¹. Les vaisseaux anglais, tantôt à la droite, tantôt à la gauche des attaques, nous envoyaient des bordées qui ne nous causaient pas grand mal, mais qui animaient beaucoup les Turcs, persuadés que ce tir faisait le meilleur effet.

Le 9 (28 avril), on tira un peu de toutes les batteries, on essaya le soir de se loger dans la tour ; une voûte, qui s'était écroulée, avait donné l'espérance de trouver, en montant sur les ruines, une issue dans la place ; on recommença deux fois, mais on abandonna l'entreprise après avoir perdu beaucoup de monde. L'ennemi sortit dans les fossés, et l'on s'y battit corps à corps. On continua à tirailler toute la soirée.

Le 10 (29 avril), l'ennemi fit une sortie et fut repoussé.

1. Dès le 15 germinal (4 avril), l'ordre du jour de l'armée fixe les primes à payer aux militaires qui apporteront des boulets au parc :

Pour chaque boulet de 36 ou 33.....	20 sols
Pour chaque boulet de 12.....	15 —
Pour chaque boulet de 8.....	10 —

On commença de nouveaux travaux pour s'avancer sur la gauche, du côté du palais de Djezzar, où l'ennemi paraissait vouloir établir une place d'armes.

Comme on vit que l'ennemi avait fait derrière la tour des retranchements, tels qu'en la supposant totalement rasée on ne pouvait pas davantage avancer de ce côté, on changea de plan d'attaque ; on résolut de battre en brèche la partie de l'enceinte qui était à sa droite, à une centaine de toises. On dirigea les embrasures des batteries de brèche vers ce point et l'on commença un boyau pour aller renverser la partie de la contrescarpe qui se trouvait vis-à-vis. On commença l'établissement d'une espèce de place d'armes dans la tranchée, ou parallèle, la plus près de la place. L'ennemi commença aussi des travaux extérieurs dans cette partie.

Le 11 (30 avril), on continua les travaux ; l'ennemi paraissait vouloir cheminer vers le boyau qu'on faisait pour aller renverser la contrescarpe ; ses travaux extérieurs, du côté du palais de Djezzar, continuaient toujours, dirigés par des officiers anglais. Ces dispositions nécessitèrent l'établissement de nouvelles batteries vers la gauche des attaques.

Le 12 (1^{er} mai), on établit une batterie près d'une citerne, pour battre à ricochet l'ouvrage

que l'ennemi continuait sur le glacis devant le palais de Djezzar. Il démasqua dans le fossé près de là, une batterie de 2 pièces de petit calibre.

On se fusillait légèrement. Nous avions beaucoup de peine à avancer vers la contrescarpe, vis-à-vis l'endroit qu'on devait battre en brèche; on n'y pouvait travailler que la nuit; encore on avançait bien peu. On était sous le feu de l'ennemi et presque absolument découvert.

Depuis le commencement du siège, nous tirions nos approvisionnements de bouche des montagnes du mont Liban, dont les habitants nous étaient favorables et désiraient beaucoup que nous prissions Acre. Tous les jours, ils venaient à notre camp et formaient un marché où ils vendaient différentes denrées. Les plus communes étaient des figues et des raisins secs, des œufs, du fromage, du beurre et des noisettes; ils amenaient des bœufs, des moutons, des chèvres; nous avions suffisamment de vivres. Nous mangeâmes cependant peu de pain, quoiqu'on ne manquât pas de blé; mais on n'avait pas de moulins¹. On avait établi une boulangerie dans une mosquée près du camp, mais elle fournissait peu et de très mauvais pain.

1. On utilisa cependant quelques moulins voisins de Saint-Jean d'Acre, tels que ceux de Mafchour et de Cherdam. Il semble que leur production ait été insuffisante pour les besoins de l'armée.

Il y avait tous les jours une foule d'habitants des montagnes qui en descendaient pour venir nous voir ; ils nous témoignaient beaucoup d'amitié. Leur physionomie est belle, ils sont très doux et se tiennent très proprement ; nous trouvâmes beaucoup de différence entre eux et les Égyptiens.

Les chefs des Druses vinrent en députation près de Bonaparte. S'ils n'eussent craint la non-réussite de nos opérations, ils se fussent joints à nous ; la plupart avaient d'ailleurs de leurs parents en otages près de Djezzar. Daher, le fils du fameux cheik, était souvent au camp ; il forma une petite troupe de cavalerie, qui se battit avec nous dans les montagnes contre l'ennemi.

Le 13 (2 mai), l'ennemi fit une vigoureuse sortie de différents points de la place ; il commença, comme à l'ordinaire, par s'emparer de nos ouvrages avancés ; mais son succès ne fut pas de longue durée ; il fut repoussé en perdant beaucoup de monde. Nos troupes coupèrent la retraite à une partie des leurs, qui fut massacrée dans nos tranchées.

On battit la place d'armes de l'ennemi, vers le palais de Djezzar, au moyen de nos nouvelles batteries établies dans la partie gauche des attaques. On répara toutes les batteries.

Le 14 (3 mai), on disposa les deux batteries de brèche, celle à gauche du Santon, pour recevoir 3 pièces de 24, et l'ancienne pour 4 pièces de 18 et la caronade de 32. L'ennemi était venu, pendant la nuit, détruire les travaux que nous faisons pour renverser la contrescarpe; on fut obligé d'y renoncer.

Nous commençâmes à cheminer par une sape vers la place d'armes de l'ennemi devant le palais de Djeddar. Les Turcs, de leur côté, s'avançaient vers nous.

On essaya, pendant la nuit, de se maintenir dans la tour, où l'on parvint à se loger le soir; mais on fut obligé de la quitter le matin¹.

Le 15 (4 mai), on continua les travaux de part et d'autre; on tira un peu du canon et de la mousqueterie.

Le 16 (5 mai), on fut assez tranquille.

Le 17 (6 mai), peu de feu des deux côtés. On parvint à se loger dans la tour après un assaut très meurtrier.

Le 18 (7 mai), on mit en batterie les pièces de 24 et de 18, et l'on commença à battre en brèche la muraille; elle fut fort ébranlée pendant la journée.

1. Cet alinéa paraît avoir été interverti dans la transcription des notes de Doguereau. Il doit prendre place après le suivant. Ce fut, en effet, dans la soirée du 4 mai que Bonaparte tenta, à la faveur de l'obscurité, une surprise dont le succès fut tout momentané.

Le 19 (8 mai), on continua, et, vers les quatre heures du soir, il tomba une dizaine de toises de maçonnerie ; on eut alors, pour entrer dans la ville, une ouverture suffisante et telle que, si l'on eût fait une brèche aussi belle au premier assaut, la ville eût été certainement emportée d'emblée. On assembla de suite les troupes de la division Lannes, que l'on fit marcher à la tranchée. L'assaut fut donné et les premières compagnies de grenadiers, malgré les obstacles qu'elles rencontrèrent derrière les murs où l'ennemi avait fait d'autres retranchements, pénétrèrent dans la ville ; plusieurs furent jusque sur la place et près de la mer¹. Au moment où toutes les troupes arrivaient et où celles de la division Lannes étaient presque déjà toutes entrées, l'ennemi fit une sortie dans les fossés et vint prendre les nôtres par leur flanc. Elles s'arrêtèrent de suite, quelques-uns rétrogradèrent, et bientôt ce mouvement fut communiqué aux troupes qui étaient dans la ville et craignirent d'être coupées. Tous refluèrent vers la brèche et rentrèrent dans nos lignes, en se battant avec les Turcs, qui les poursuivirent aussitôt qu'ils s'aperçurent de leur retraite. Nous perdîmes beaucoup de monde dans la ville ; plusieurs assuraient avoir entendu longtemps

1. Ces compagnies étaient commandées par le général Rambeaud, qui fut tué après avoir pénétré dans la place.

faire la fusillade et prétendaient que des troupes françaises, renfermées dans des maisons, s'y défendaient. La place était prise ce jour, sans la sortie que firent les Turcs dans leur fossé; ce mouvement très militaire eut tout l'effet qu'il devait nécessairement produire.

Le 20 (9 mai), l'ennemi fit une vigoureuse sortie¹, il délogea nos troupes de la tour et s'empara de tous nos ouvrages avancés; après une heure de fusillade, nos grenadiers marchèrent la baïonnette en avant et reprirent nos postes et la tour. Mon frère, qui s'élança à leur tête, y reçut un coup de feu au travers du corps. Nos boyaux furent comblés des cadavres des Turcs.

J'étais au camp lorsque le citoyen Cœuret vint annoncer que mon frère était blessé; je fus de suite au-devant de lui avec la plus grande inquiétude, je le rencontrai assez près du camp, porté par des canonniers sur un brancard. Aussitôt qu'il me vit, il chercha à me rassurer sur sa blessure, m'assurant qu'elle était légère. Arrivé à la tente, il eut la force de se soutenir et j'eus la plus grande satisfaction en apprenant du chirur-

1. Le *Journal du siège* ne parle pas de cette sortie. Il en est question dans une lettre d'André Peyrusse (secrétaire du payeur Estève) à sa mère, du 23 floréal (12 mai). Les états de service de Louis Doguereau le portent blessé d'un coup de feu à travers les épaules, le 19 floréal (8 mai); ils ont été établis d'après les contrôles de l'artillerie, où une erreur d'un jour a bien pu se produire.

gien qu'il n'y avait qu'une contusion et que la balle n'était pas entrée. Il fut pansé dans cette supposition. Une demi-heure après qu'il fut couché, nous connûmes le danger dans lequel il se trouvait; une hémorragie considérable indiqua que la blessure était plus dangereuse qu'on ne l'avait jugée et que la balle était dans le corps; le chirurgien en chef fut appelé et, malgré qu'il sondât profondément, il ne put rencontrer la balle. Je crus mon frère perdu, j'eus un chagrin mortel. Le chirurgien nous donnait cependant espérance. Je passai une cruelle nuit près de son lit; malgré ses souffrances, il endurait tout avec une patience héroïque.

Les troupes de la division Kleber arrivèrent¹ et il fut décidé qu'elles monteraient à l'assaut le lendemain. On espérait que, n'ayant point éprouvé les mêmes malheurs que les troupes assiégeantes, qui étaient rebutées, elles réussiraient mieux. Elles attendirent avec impatience le lendemain pour attaquer; elles dansèrent la farandole toute la soirée.

Il arriva, ce même soir, 30 bâtiments turcs chargés de troupes fraîches, circonstance qui

1. Jugeant que la mise en jeu de tous ses moyens était nécessaire pour réussir, Bonaparte avait prescrit, le 8 mai, à Kleber, de renvoyer le plus tôt possible devant Acre la brigade Verdier (25^e et 75^e demi-brigades de ligne). Ces troupes, parties du camp du Bazar, le 9 mai dès le matin, arrivèrent dans l'après-midi.

n'a pas peu contribué aux revers que nous éprouvâmes le lendemain. Une grande partie de la garnison d'Acre avait péri, et elle comptait beaucoup de blessés; ce renfort de 5 à 6.000 hommes ranima le courage des Turcs et les disposa à bien se battre.

Le 21 (10 mai), de grand matin, le feu commença de toutes nos batteries; toutes les troupes furent sous les armes dans les tranchées et disposées à donner l'assaut. A la pointe du jour, elles y montèrent; quelques-uns entrèrent dans la ville; mais, assaillis par des feux de mousqueterie et la mitraille, et trouvant de nouveaux retranchements en dedans, ils furent obligés de revenir sur la brèche. On s'y battit pendant deux heures avec la plus grande valeur. On voyait nos rangs s'éclaircir sous des feux qui les prenaient de tous côtés; rien ne les ébranlait; l'ordre seul de se retirer put leur faire abandonner la brèche que nous laissâmes encombrée de cadavres français. Il périt là nombre de braves, parmi lesquels notre malheureux ami Fouler. Notre camarade Digeon y fut blessé.

C'était la dernière tentative; on voulut encore essayer après avoir de nouveau battu en brèche pendant quelques heures; on y fut engagé par l'arrivée de quelques compagnies de grenadiers, qui demandèrent à monter à l'assaut. A deux

heures, on recommença et l'on fit la répétition de la scène du matin ; nos soldats se battirent comme des héros et ne quittèrent la brèche qu'après y être restés trois quarts d'heure et avoir reçu l'ordre de rentrer dans nos lignes. On eut la conviction qu'il était impossible d'entrer ; l'ennemi avait fait intérieurement de nouveaux retranchements avec un fossé en avant¹. Cette funeste journée nous coûta beaucoup de monde et de braves soldats ; les hôpitaux furent encombrés de blessés. La retraite fut décidée dès ce moment ; on ne s'occupa depuis que du soin de la faire avec sûreté.

Le 22 (11 mai), on fut de part et d'autre dans la plus grande tranquillité ; l'ennemi avait aussi perdu beaucoup de monde ; on se reposait des fatigues de la veille. On changea les dispositions des batteries, on décida qu'on placerait les pièces de 24 à la gauche et qu'avant de partir on raserait le palais de Djezzar ; on voulait aussi feindre de choisir un nouveau point d'attaque. On commença dès le soir, l'évacuation sur Tantourah des objets d'artillerie qui ne nous étaient plus nécessaires ; nous avons là, dans un petit golfe, quelques bâtiments. Nos frégates étaient à croiser au large dans les environs.

1. L'habile disposition de ces retranchements est l'œuvre de Phelipeaux et des officiers anglais qui conseillaient Djezzar.

Le 23 floréal (12 mai), nous fîmes feu de nos pièces de 24 et de nos mortiers sur le palais de Djeddar. Il n'y eut point de fusillade.

Le 24 (13 mai), on continua le feu du canon ; on culbuta une partie des murs supérieurs du palais. Le feu prit le soir dans la ville, mais il dura peu. On commença l'évacuation des blessés dont nous étions encombrés, et l'on continua celle des attirails d'artillerie. On envoya des pontonniers pour établir une communication facile sur le ravin qui se trouvait près de Haïfa.

Le 25 (14 mai), nous tirâmes le canon toute la journée. On fit partir un convoi considérable d'attirails pour être embarqués à Tantourah. Nous apprîmes que nos frégates, chassées par des bâtiments anglais, avaient disparu et avaient probablement fait voile pour la France¹. Elles avaient eu ordre de se diriger de ce côté, si elles étaient chassées par des Anglais, et dans le cas qu'elles ne pussent pas regagner le port d'Alexandrie. Nous avons su depuis qu'elles furent prises du côté d'Antibes par une escadre anglaise.

Le 26 (15 mai), on fit feu sur la ville des

1. Il existe aux *Archives de la Marine* (BB⁴, vol. 138) plusieurs rapports et procès-verbaux concernant la campagne du contre-amiral Perrée. Ces documents établissent d'une manière incontestable qu'il lui était impossible de se maintenir sur les côtes de Syrie en présence des forces supérieures de Sidney Smith ; sa seule ressource était de gagner l'Europe, conformément aux instructions qu'il avait reçues de Ganteaume, au nom de Bonaparte.

pièces de 24 et de 18, et l'on envoya encore quelques bombes. L'enceinte de la place n'était plus qu'un tas de ruines qu'il n'était pas difficile d'escalader; mais chaque maison retranchée dans l'intérieur de la place eût offert la difficulté d'un siège.

On continua l'évacuation des blessés. Le départ de nos frégates fut très contrariant, puisqu'il nous enlevait des moyens de transporter nos malheureux blessés en Égypte. Bonaparte était extrêmement inquiet sur leur compte; on ne voyait pas trop comment les emmener.

Le 27 (16 mai), les Turcs firent une sortie générale; le combat dura trois heures. Le reste des troupes arrivées le 19 de Constantinople et exercées à l'européenne débouchèrent sur nos tranchées en colonnes serrées. Nous repliâmes les postes que nous occupions sur les remparts; par suite, les batteries des pièces de campagne et de siège purent tirer à bonne portée à mitraille. Un grand nombre d'ennemis restèrent sur le champ de bataille. Nos troupes battirent la charge dans les tranchées, et on poursuivit les Turcs jusque dans la ville, la baïonnette dans les reins; on leur enleva beaucoup de drapeaux.

On fit retirer, le soir, une partie des pièces de siège; celles qu'on laissa furent destinées à repousser l'ennemi s'il tentait de nouveau de sortir.

Évacuation d'artillerie sur Tantourah.

Le 28 (17 mai) on fut tranquille. Bonaparte fit à l'armée la proclamation suivante pour la prévenir de la retraite :

« SOLDATS,

« Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée d'Arabes.

« L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite ; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux.

« Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert.

« Vous avez dispersé, aux champs du mont Tabor, cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Égypte.

« Les 30 vaisseaux que vous avez vus arriver dans Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie ; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins ; une partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte.

« Enfin, après avoir avec une poignée d'hommes nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris 40 pièces de campagne, 50 drapeaux, fait 6.000 prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Haïfa et Acre, nous allons

rentrer en Égypte ; la saison des débarquements m'y rappelle.

« Encore quelques jours et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais ; mais dans cette saison la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours ; les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.

« Soldats ! nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir ; après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

« Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire.

« BONAPARTE. »

On fit jeter à la mer différents objets qu'on prévoyait ne pouvoir emporter et l'on enterra près de l'ambulance une des pièces de 24 qu'on voulait conduire à Tantourah et dont l'affût se brisa. Les deux autres continuèrent leur route.

Le 29 (18 mai), on tira un peu de canon de part

et d'autre; on mit des pièces de campagne à la place des pièces de siège qu'on avait retirées, afin que l'ennemi pût moins se douter de notre retraite. On donna ordre de jeter à la mer les pièces de 18 et quelques pièces de 12, et une grande quantité de boulets qu'on ne pouvait tirer faute de poudre. On fut obligé, pour faire des cartouches d'infanterie, de ramasser tous les registres et livres qui étaient dans le camp et de prendre la poudre des cartouches à boulet; depuis plus de quinze jours, on avait toujours été à la veille de manquer de cartouches d'infanterie.

Mon frère partit le soir dans une litière avec quelques autres officiers d'état-major blessés; il devait s'embarquer à Tantourah; mais il se trouva si mal qu'il ne put le faire; il y campa.

Le 30 (19 mai), on délivra à l'armée les vivres pour quatre jours. On tira le soir des bombes et des boulets de toutes les bouches à feu qui étaient encore en batterie. Après que celles de siège eurent consommé les munitions qui leur restaient, on les retira pendant la nuit et on les jeta à la mer, ainsi que beaucoup d'autres attirails que nous ne pouvions emporter.

On organisa l'artillerie des divisions. Elle fut principalement composée de pièces de 4; il y en avait quelques-unes de 3, de 5 et de 8; le tout formait une quinzaine de pièces.

On envoya les pontonniers préparer les passages sur différents torrents qui se trouvent entre Tantourah et Jaffa.

Le 1^{er} prairial (20 mai), l'ennemi fit une sortie dans l'après-midi, ce qui nous contraria beaucoup. On avait épuisé tous les moyens pour transporter les blessés à Tantourah et nous en eûmes encore beaucoup dans une affaire qui dura plus de deux heures; la fusillade fut très forte. L'ennemi fut obligé de se retirer.

A la nuit tombante, on fit retirer des batteries et conduire à bras, aux endroits couverts et les plus accessibles aux chevaux, les pièces de campagne qui se trouvaient encore en batterie; on observa de faire le moins de bruit possible. De là les pièces furent conduites à leurs divisions respectives. On jeta dans des citernes celles qu'on ne voulait pas emmener; on brûla au parc beaucoup d'effets qu'on n'avait pas le temps de transporter jusqu'à la mer.

Toutes les troupes se mirent sous les armes et, à huit heures, l'avant-garde se mit en marche. Lorsque la plus grande partie des troupes eut passé le pont de l'ambulance, on fit retirer les postes. Les hommes des tranchées se replièrent sur un corps qu'on avait mis en bataille au pied d'une hauteur à 800 toises de la place; le mouvement se fit dans le plus grand ordre et sans

être inquiété. Notre camp était en feu; chacun avait brûlé ce qu'il laissait.

Le général Bonaparte resta sur la hauteur tout le temps que le mouvement de retraite s'exécuta. Lorsque l'arrière-garde commença à défiler sur le pont (qu'on eut soin de rompre ensuite), nous nous mimes en marche. Il était à peu près onze heures du soir au moment où nous quittâmes ces lieux funestes à tant de braves gens, dont beaucoup de nos amis. J'éprouvai pendant mon séjour devant Acre des sensations bien douloureuses. La mort de nos amis Detroye, Fouler, Souhait et celle du général Caffarelli me causèrent la peine la plus vive; chaque tente du quartier général était une ambulance, et nous avions nuit et jour le spectacle de leurs souffrances avant qu'elles ne terminassent leur vie.

Mon frère, qui m'intéressait plus particulièrement, fut souvent au moment de périr de sa blessure; chaque fois que je recevais des nouvelles de Tantourah, je m'attendais à apprendre celle de sa mort. Il avait le courage de m'écrire pour me rassurer; le rapport de ceux qu'il m'envoyait ne s'accordait pas avec ses lettres; il était à la dernière extrémité. Comme il ne pouvait s'embarquer, je lui envoyai une tente et des chameaux pour continuer sa route en litière, et il s'en trouva fort bien.

CHAPITRE VIII

Retraite de l'armée. — Evacuation des blessés à Tantourah. — Campement sur les ruines de Césarée. — Arrivée à Jaffa. — Séjour. — Départ de Jaffa. — Campement à Gaza. — Campement à Khan-Younès. — Entrée dans le désert. — Halte au Santon. — Séjour à El-Arich. — Séjour à Katieh. — Arrivée à Salheyeh. — Séjour à Belbeis. — Entrée au Caire.

Nous continuâmes notre route jusque près de Haïfa où nous prîmes quelques heures de repos sur le rivage en attendant l'arrière-garde. Vers les deux heures du matin, nous entendîmes, du côté de Saint-Jean d'Acre, le bruit du canon et de la fusillade. Nous avions vu précédemment tirer des bombes de la place; cela nous avait fait présumer que l'ennemi nous croyait encore dans nos postes ou, du moins, attendait le jour pour s'assurer de notre retraite, car il semblait impossible qu'il n'en ait point eu connaissance.

Des ordonnances venant de l'arrière-garde annoncèrent que tout avait passé le pont sans être inquiété et qu'on l'avait ensuite rompu. Nous montâmes alors à cheval. Nous fûmes obligés de nous arrêter quelque temps à Haïfa, qui offrait

encore le spectacle le plus effroyable : les rues étaient encombrées de blessés et de pestiférés, morts ou mourants ; on parvint à emporter les premiers à bras sur des brancards ; on abandonna les pestiférés ; ces malheureux, désespérés de se voir abandonnés, excitaient la plus vive compassion.

Près de là, sur le mont Carmel, il y avait encore un hôpital de pestiférés dans un couvent ; le manque de moyens de transport, ainsi que la nécessité de ne point encombrer l'armée d'hommes atteints d'une maladie aussi terrible et aussi contagieuse, avait fait donner l'ordre de les y laisser¹. Ceux dont les forces n'étaient point encore assez affaiblies pour les empêcher de se traîner, descendaient de la montagne, pouvant à peine se tenir debout, et marchaient en suivant l'armée, jusqu'à ce que la fatigue et la maladie les fissent succomber ; quelques-uns furent assez heureux pour avoir des baudets, suivre l'armée et guérir en route. On trouvait souvent sur la route des pestiférés qui, tombés par terre, le sac au dos, réclamaient de chaque personne qui passait de lui donner les moyens de continuer à suivre

1. Cet abandon est confirmé, entre autres, par Peyrusse, secrétaire du payeur en chef Estève [lettre à sa mère, du 6 messidor (24 juin)]. Plusieurs de ces malheureux voulurent rejoindre néanmoins l'armée, et se tuèrent en descendant les escarpements rocheux du mont Carmel.

l'armée et de ne point l'abandonner ; nous eûmes bien souvent ce spectacle déchirant.

Nous côtoyâmes le bord de la mer assez longtemps, et sur les neuf heures, nous arrivâmes à un endroit nommé Atlit ou le Château Pèlerin ; on y trouve une enceinte en pierres de taille d'une grosseur extraordinaire ; elle est si épaisse que deux voitures y pourraient rouler de front ; on trouve encore un vieux château en ruines et quelques belles citernes ; il y a là une petite baie ; cette place fut bâtie par les Croisés et dut être très forte ; on ne sait pourquoi l'on construisait avec autant de solidité dans un temps où les moyens d'attaque étaient bien peu vigoureux. Nous vîmes dans les environs des ruines, ce qui annoncerait assez qu'il y eut une petite ville ; la position est fort belle, il y a là beaucoup d'arbres et de verdure ; nous nous arrêtâmes un instant et nous continuâmes notre route dans un chemin assez agréable, au milieu d'arbustes et sur une espèce de gazon ; nous passâmes dans quelques endroits sur des rochers et sur un terrain pierreux.

À 2 lieues d'Atlit, nous trouvâmes de fort belles citernes, dont l'eau était excellente ; il faisait chaud, nous étions très altérés, d'ailleurs nous avons toujours bu de mauvaise eau devant Acre.

Nous aperçûmes à midi Tantourah, et nous y

arrivâmes à une heure ; il n'y a là aucun autre édifice qu'une espèce de fort carré avec des tours aux angles.

Nous fûmes extrêmement surpris de trouver là presque tous les blessés ; on n'entendait que gémissements de tous côtés ; la plupart n'étaient pas pansés depuis plusieurs jours.

Je m'informai de suite de ce qui m'intéressait beaucoup, de mon frère ; j'appris avec une grande satisfaction qu'à la suite d'une opération à l'épaule gauche qui avait arrêté les hémorragies et fait sortir la balle, il s'était trouvé beaucoup mieux et était parti, la veille, en meilleur état qu'il n'avait encore été.

On embarqua dans la soirée une faible partie des malades sur des djerms et autres petits bâtiments. On ne put évacuer que bien peu des objets d'artillerie que nous avions envoyés ; on fut occupé toute la nuit à en jeter à la mer et à en enterrer. Nous fûmes obligés de renoncer à emporter les deux pièces de 24 qui nous restaient ; on les enterra sur le bord de la mer.

L'arrière-garde arriva le soir sans avoir été inquiétée ; elle n'avait pas même aperçu l'ennemi de loin.

Le 2 prairial (21 mai), nous couchâmes à Tantourah.

Le 3 (22 mai), l'armée ne pouvait continuer

sa marche avant l'évacuation des malades, et l'on était dans le plus grand embarras au sujet des moyens de l'effectuer. On fit encore jeter beaucoup d'attirails d'artillerie à la mer pour rendre disponibles des chariots à munitions ; le général en chef ordonna que tout le monde irait à pied et que tous les blessés qui pouvaient monter à cheval partiraient de cette manière ; une partie de la cavalerie fut démontée. Les plus faibles des malades ou blessés furent couchés sur des baudets et soutenus par des soldats. On parvint enfin à tout mettre en route, à l'exception de quelques pestiférés prêts à mourir qu'on abandonna.

A deux heures et demie, nous nous mîmes en route ; je montai sur mon dromadaire ; j'avais donné mes chevaux pour les blessés.

Nous eûmes à passer, en sortant de Tantourah et à une lieue plus loin, des torrents peu considérables. Nous arrivâmes avant la nuit à Césarée et nous campâmes sur des ruines au milieu des débris de colonnes de marbre et de granit. Ces ruines sont celles de la ville de Césarée bâtie par Hérode ; mais il reste encore des fortifications construites par les Croisés, un beau carré avec des espèces de tours bastionnées aux angles et de petites tours le long des courtines, un fossé et une contrescarpe, le tout

assez bien conservé et d'une solidité extraordinaire. On aperçoit dans la maçonnerie des colonnes entières prises dans les ruines de l'ancienne Césarée. Il y a dans l'intérieur de cette place une église et de belles citernes ; nous en trouvâmes l'eau délicieuse. En dehors du fort et du côté de Tantourah on voit les restes d'un long aqueduc.

Il faisait chaud, et nous étions fatigués ; nous nous baignâmes dans la mer près de laquelle nous étions campés ; c'était d'ailleurs une précaution qui n'était pas inutile pendant une marche au milieu des pestiférés. Nous en avons un très grand nombre qui suivaient l'armée, soit qu'ils fussent convalescents ou que, commençant à avoir la maladie, ils eussent encore la force de marcher.

Le 4 prairial (23 mai), nous partîmes de fort bon matin de Césarée. Nous trouvâmes près de là un bâtiment échoué sur la côte et qui nous parut encore en assez bon état ; nous marchâmes longtemps sur le rivage dans des sables qui offraient beaucoup de difficultés à l'artillerie. Sur les dix heures nous fûmes attaqués par de la cavalerie des Naplousains réunis à des Arabes ; ils se contentèrent, après avoir tiré quelques coups de fusil, de caracoler sur la crête d'un rideau que nous avions à notre gauche. Deux

de ces gaillards, que nous resserrâmes entre la mer et nous, s'y jetèrent, et surent éviter les balles que nos soldats leur tirèrent pendant longtemps; ils plongeaient à chaque instant et laissaient à peine paraître leur tête; quand ils revinrent sur l'eau, on ne put les atteindre ¹.

Nous nous arrêtâmes près de là. Il faisait très chaud et, comme on voulait faire beaucoup de chemin, on se reposa pendant la chaleur pour pouvoir continuer plus tard. Nous dressâmes nos tentes et, après avoir un peu dormi, nous dînâmes. Nous vîmes les Naplousains caracolier à 500 toises de nous, tout le temps que nous restâmes là. Bonaparte se baigna dans la mer; nous campions sur le rivage.

A trois heures, nous nous mîmes en route. Nous entrâmes dans les terres cultivées; on brûla des moissons de blé et de lin, ainsi que deux villages qui se trouvèrent sur notre route². Nous eûmes des sables à traverser et, avant la nuit, nous arrivâmes dans des prairies garnies d'arbres au milieu desquels j'eus beaucoup de

1. Ces agressions des Naplousains se produisirent près d'Abou-Sabourah, petit port de la côte. Voir à ce sujet les détails analogues fournis par Bourrienne, Louis Reybaud et Niello Sargy.

2. Cet incendie eut un double objet : priver Djezzar des ressources que le pays aurait pu lui fournir pour faire vivre ses troupes; châtier les habitants qui, pendant le siège de Saint-Jean d'Acre, avaient commis de fréquentes agressions contre les convois français.

plaisir à voyager ; il y avait longtemps que je n'avais fait de route si agréable ; la prairie était émaillée de fleurs ; nous avions un ruisseau à notre droite. A la nuit, nous arrivâmes près d'une hauteur sur laquelle nous nous arrêtâmes pour camper ; il y avait au bas une espèce de marais qu'il nous fallut traverser¹. Le passage étroit retarda beaucoup l'arrivée de nos équipages.

On envoya de suite à Jaffa, dont nous n'étions qu'à 5 ou 6 lieues, donner l'ordre d'apporter le lendemain des vivres pour l'arrière-garde ; celle-ci, obligée d'escorter le parc, ne pourrait pas arriver à Jaffa et n'avait plus de vivres que pour le soir.

Le 5 (24 mai), on battit la diane de très bonne heure. Nous fûmes obligés d'abandonner là beaucoup de nos effets, car nos chameaux étaient blessés et ne pouvaient plus porter leur charge. L'artillerie trouva, en sortant du camp, quelques mauvais pas qui nous retardèrent un certain temps. Nous laissâmes la campagne en feu ; avant de partir, on incendia les moissons qui environnaient le camp. Nous arrivâmes à neuf heures à un village assez bien bâti en pierres² ; il n'y avait pas un habitant, on mit le feu à ce

1. On campa près de la rivière El-Haddar. Cette étape avait été longue et très fatigante.

2. C'est probablement le village que la carte des ingénieurs-géographes porte sous le nom d'Ali-Ebn-Harami.

qui put brûler. Nous regagnâmes près de là le rivage dans des sables très mouvants, et nous rencontrâmes un convoi de vivres allant à l'arrière-garde. Ce chemin, couvert de chevaux morts, annonçait les difficultés que l'artillerie avait trouvées pour y passer. Nous vîmes bientôt les minarets de Jaffa, et nous traversâmes un torrent considérable, où l'on avait établi un pont de bateaux.

A deux heures, nous arrivâmes à Jaffa ; j'éprouvai la plus vive joie en apercevant mon frère hors de sa tente et venant au-devant de moi. En peu de jours, son état avait extrêmement changé ; il était déjà hors de danger ; il dut en partie son rétablissement aux soins qu'eurent de lui les généraux Lannes et Veaux, qui étaient aussi blessés et qui campaient près de lui.

Nous campâmes près des jardins sur un monticule.

Les 6, 7 et 8 (25, 26 et 27 mai), nous restâmes à Jaffa. On fit embarquer une partie des attirails d'artillerie et une partie des blessés. Rien de plus horrible que le spectacle que nous eûmes sur le port de Jaffa, tout le temps que nous y restâmes ; il était couvert de morts et de mourants qui priaient tous les passants ou de les panser, ou de les faire embarquer ; ils avaient la plus grande crainte d'être abandonnés.

On trouvait des pestiférés dans tous les coins, sous des tentes et sur le pavé ; les hôpitaux en étaient remplis. A notre départ on en laissa beaucoup ; on m'a assuré qu'on avait pris des moyens pour qu'ils ne tombassent pas vivants entre les mains des Turcs ¹.

Les mineurs furent continuellement occupés à l'établissement de fourneaux de mines pour faire sauter les fortifications.

Le 9 (28 mai), au matin, nous vîmes sauter en un clin d'œil les tours et une partie de l'enceinte de la place. Des pierres vinrent jusqu'au camp et tuèrent plusieurs personnes ; un officier eut la cuisse coupée et mourut de suite. On avait fait partir depuis plusieurs jours des convois de blessés sur des chevaux et des baudets. Quatre cents prisonniers turcs, pris sur un bâtiment par nos frégates ², nous furent très utiles pour soutenir ou porter sur des brancards les hommes les plus malades ; ils en eurent le plus grand soin le long de la route.

Nous partîmes l'après-midi après avoir tiré de

1. De l'examen impartial des divers témoignages relatifs à cette question très controversée, on peut conclure que Bonaparte a réellement donné l'ordre de distribuer de l'opium aux pestiférés trop malades pour être évacués. Le nombre des hommes ainsi abandonnés à Jaffa ne paraît pas avoir dépassé 50.

2. Le 5 mai, Perrée s'était emparé, au large de Tantourah, d'un bâtiment turc qui amenait 450 canonniers et du matériel d'artillerie à Saint-Jean d'Acre. Il avait débarqué ses prisonniers à Jaffa.

la ville une contribution. Beaucoup de pestiférés se sauvèrent des hôpitaux et venaient sur le passage du général en chef solliciter pour qu'on ne les abandonnât pas ; on donna des chevaux à plusieurs, qui bientôt succombèrent de fatigue et tombèrent sur la route.

La division du général Kleber formant l'arrière-garde partit deux heures après nous. On s'étendit dans la campagne pour pouvoir détruire toutes les moissons ; nous laissâmes partout des traces de feu. Nous arrivâmes, vers les trois heures, dans un endroit où l'on trouve les restes d'un pont ; l'artillerie y passa difficilement¹. A la nuit, nous nous égarâmes et ce fut après avoir bien longtemps sonné le ralliement et fait des grands feux que les guides, que nous avions perdus dans de mauvais chemins, nous rejoignirent. Je ne campais plus ; nos chameaux devenaient si faibles que j'avais pris le parti de brûler ma tente et plusieurs de mes effets en partant de Jaffa. Les nuits étaient fort douces, et nous trouvions beaucoup de pailles dans lesquelles on pouvait bien dormir.

Le 10 (29 mai), nous nous mîmes en route au soleil levant. A onze heures, nous étions arrivés à un village assez bien bâti, à 5 lieues de Gaza².

1. L'armée campa à Ebneh, village situé sur la rive gauche du Rubin : le passage de ce petit fleuve fut assez difficile.

2. El-Mechdin.

Nous nous y arrêtâmes d'abord dans l'intention d'y faire seulement une halte. Mes chevaux y burent de la très mauvaise eau; il y avait bien des puits, mais nous n'avions pas encore de cordes pour la tirer. Nous déjeunâmes dans un jardin et nous eûmes ensuite une fausse alerte. Un soldat rôdant dans les maisons rencontra un interprète du général en chef habillé à la turque, le prit pour un ennemi, se sauva en donnant l'alarme. On fut bien vite à cheval. Bientôt l'alarme cessa par l'arrivée de l'interprète tout essoufflé, qui avait eu aussi peur que l'autre, craignant qu'on ne le tuât en le prenant pour un cavalier ennemi. C'était un chrétien du pays; ils sont généralement très poltrons.

Le général en chef, voyant que les troupes arrivaient tard, décida qu'on coucherait dans cet endroit, et nous y eûmes, sur le haut du village, un très beau campement dans une belle allée d'oliviers.

Nous fûmes près de la mer, à un quart de lieue, et nous vîmes passer à toutes voiles, à 2 ou 3 lieues en mer, deux vaisseaux anglais allant vers Jaffa.

Nous étions environnés de monceaux de paille et nous nous approvisionnâmes sans peine pour nos lits et la nourriture de nos animaux.

Le 11 (30 mai), de grand matin, nous fîmes des

feux. On faisait brûler les oliviers en entier. En partant, on embrasa la campagne et le village. Quelque éloignés que fussent les habitants, ils durent être avertis par les flammes de leur ruine et de la destruction de leurs chaumières. Ces malheureux, qui détestaient plus que nous le tyran qui les opprimait et à qui nous annoncions lors de notre arrivée en Syrie que nous venions pour leur rendre le bonheur, furent ruinés par notre retraite, dans laquelle nous portâmes partout le fer et la flamme. Il fallait ôter à l'ennemi les moyens de pouvoir de longtemps rien entreprendre contre nous.

Nous rencontrâmes à une lieue de Gaza des Arabes qui voltigeaient dans le lointain, attendant l'occasion favorable pour tomber sur quelques traînards.

A midi, nous traversâmes les beaux bois d'oliviers qui sont aux environs de Gaza ; je les revis encore avec plaisir. Après avoir été en ville, nous fîmes nous arrêter en avant des jardins, dans un fort joli emplacement sous des arbres ; c'était à l'endroit où avait campé longtemps Ibrahim-Bey avec ses Mameluks. Je fus dans un des jardins qui nous environnaient, où étaient bivouaqués des convois de malades et de blessés ; j'en trouvai beaucoup qui étaient étendus morts ; ils étaient pêle-mêle avec les vivants. Tout le long de la

route on distinguait de cette manière les endroits où campaient ces malheureux.

Nos équipages arrivèrent de bonne heure, et nous dinâmes de fort bon appétit. J'appris du capitaine d'artillerie qui commandait à Gaza que mon frère allait de mieux en mieux et qu'il s'était promené avec lui quand il avait passé. Cette nouvelle me fut très agréable; je ne doutai plus dès lors de sa guérison.

On fit jeter dans une citerne des pièces et d'autres effets d'artillerie qu'on ne pouvait emmener; tous les jours, nous perdions des chameaux et des chevaux, de sorte que nos moyens de transport diminuaient.

Les mineurs commencèrent à travailler pour culbuter le fort.

Le 12 (31 mai), au matin, on fit sauter le fort, on distribua les vivres à l'armée et nous nous mîmes en marche à onze heures pour Khan-Younès. On eut avis que le long de la mer, assez à l'écart de la route, les habitants avaient réuni leurs bestiaux; on y envoya des troupes et l'on enleva chameaux, baudets et bestiaux¹; on mangea de la viande fraîche ce jour-là. Nous rencontrâmes quelques Arabes à pied; ils furent questionnés et fusillés de suite.

1. L'ingénieur-géographe Jacotin note, dans son *Journal*, qu'on enleva 30 chevaux et 300 bœufs.

Nous arrivâmes de bonne heure à Khan-Younès, nous campâmes dans un jardin ; on chassa toute la soirée les bœufs et les veaux qui couraient tout effarouchés dans les environs.

Comme j'eus plus froid qu'à l'ordinaire et qu'il n'y avait plus de paille pour coucher, je passai la nuit sous la tente du général.

Le 13 (1^{er} juin), au matin, notre camarade Digeon se plaignit beaucoup de fièvre. Comme il avait été blessé, nous regardions que ce malaise était une suite des fatigues de la route.

Les Arabes voltigèrent sur la crête des hauteurs bien près de nous ; nous ne fûmes pas hors du camp qu'ils y caracolaient déjà, ramassant toutes les guenilles qu'on y abandonnait. Nous avions trouvé la veille un soldat dans le puits de Khan-Younès ; resté en arrière de sa colonne et poursuivi probablement par ces mêmes Arabes, il avait trouvé son salut en s'y précipitant ; il fut assez heureux pour ne se faire que peu de mal ; ceux qui les premiers coururent chercher de l'eau furent extrêmement surpris d'entendre parler un Français au fond du puits ; on le retira sain et sauf.

Nous commençâmes à entrer dans les sables du désert. A huit heures du matin, nous étions au puits près des colonnes¹ ; il était environné

1. Le puits de Refah, situé près des deux colonnes qui marquent la limite de l'Asie et de l'Afrique.

de cadavres, les convois de malades y avaient couché. Après une petite halte, nous continuâmes à marcher. Nous trouvâmes sur la route beaucoup de morts ; plusieurs avaient été tués par les Arabes. C'étaient probablement des soldats que la peste prenait en marche et qui, restant en arrière, avaient été assaillis par ces brigands.

A dix heures, nous fîmes une halte près du Santon et nous déjeunâmes sous des palmiers. Nous eûmes, pendant tout le temps que nous restâmes là, des Arabes près de nous ; on fut obligé de tenir toujours un piquet de cavalerie à cheval.

Après deux heures de repos, nous nous mîmes en route. Bonaparte monta son dromadaire, ce qui forçait nos chevaux à prendre une allure fatigante. A 3 lieues d'El-Arich, nous aperçûmes sur notre droite quelques chameaux ; nous les poursuivîmes et on les enleva après avoir tué les Arabes ; il y avait un dromadaire bien équipé et quelques chameaux et baudets portant des cruches d'eau ; nous en bûmes quoiqu'elle fût très chaude, nous étions très altérés. Nous trouvâmes caché sous un buisson un volontaire malade qui, excédé de fatigue, avait été obligé de quitter la colonne et de rester dans le désert ; on lui fit donner une monture, et il suivit. Nous rencontrâmes plusieurs troupes et un convoi de blessés ; les hommes ne pouvaient plus marcher ;

ils étaient extrêmement fatigués. C'est une des journées les plus pénibles ; on trouve toujours des sables extrêmement mouvants.

Bonaparte, en arrivant, poussa jusqu'au fort d'El-Arich ; mais je me trouvai si fatigué que je fus de suite sous les palmiers, à l'emplacement du camp, et j'essayai de dormir sous un arbre en attendant les équipages. Nous campâmes sous les palmiers. Notre camarade Digeon arriva avec une forte fièvre.

Le 14 (2 juin), au matin, Digeon appela le médecin et lui montra un bubon qu'il avait à l'aîne ; il fut déclaré atteint de la peste, et on le transporta au fort. Je fus fort inquiet ; j'avais couché avec lui sous le même manteau, persuadé que sa fièvre était occasionnée par la fatigue. Je m'empressai de changer de linge et d'habits ; on parfuma la tente. Nous eûmes séjour.

Le 15 (3 juin), on se mit en route une demi-heure après le lever du soleil. J'eus un grand mal de tête toute la matinée ; je craignis bien la maladie contagieuse ; mais, à la fraîcheur, je me trouvai mieux.

Nous nous arrêtâmes presque au bout de la grande plaine de sable ferme, qu'on trouve à quelques lieues d'El-Arich ; il était nuit¹.

1. Le campement du 3 au 4 juin est situé près du point marqué Berket-Aich sur la carte des ingénieurs-géographes.

Le 16 (4 juin), nous partîmes de grand matin. Nous fîmes halte aux puits¹, qui sont à 5 lieues de Katieh. Nous avions, en y arrivant, une soif ardente, et l'eau sulfureuse que nous y bûmes ne fit que nous altérer davantage; il faisait très chaud. Après quelques heures de halte, nous continuâmes à marcher sur Katieh; nous trouvâmes la route couverte de chevaux morts de fatigue. Nous rencontrâmes beaucoup de volontaires, restés en arrière de leur division, que la fatigue et la soif avaient abattus et qui pouvaient à peine se traîner. A quelques lieues de Katieh, nous joignîmes un convoi de prisonniers turcs, seuls et creusant dans les sables pour trouver de l'eau; ils étaient mourants de soif. La route dans ces environs était couverte d'hommes qui faisaient des trous afin d'avoir un peu de mauvaise eau pour étancher leur soif; nous en bûmes nous-mêmes en passant. Nous arrivâmes à Katieh deux heures avant la nuit; je fus dîner chez le commissaire des guerres.

Le 17 (5 juin), nous eûmes séjour. Le général Bonaparte alla faire une reconnaissance dans les environs de Tineh, sur le lac Menzaleh.

Le 18 (6 juin), Bonaparte revint de sa course et nous restâmes encore à Katieh.

1. Puits dit Bir-el-Abd.

Le 19 (7 juin), nous partîmes l'après-midi. Il faisait très chaud; nous arrivâmes au coucher du soleil aux dattiers. Deux heures après mon arrivée, je sentis un grand mal de tête et bientôt une fièvre très violente. Je me crus attaqué de la peste et j'étais très inquiet sur la manière dont je pourrais arriver le lendemain à Salheyeh; tout le monde s'éloignait de moi dans la tente, et je vis bien que les autres avaient les mêmes soupçons que moi. J'affectais cependant de badiner à ce sujet, afin de ne pas les effrayer. Pour prouver que je n'étais pas très malade, je me levai et pris deux grandes tasses de café qui me firent beaucoup transpirer, et la fièvre se passa. J'avais trouvé de bonne eau chez un officier, au moment de partir; j'en avais beaucoup bu ainsi que du lait, et j'attribuai à cela mon indisposition.

Le 20 (8 juin), nous partîmes de grand matin, nous arrivâmes de bonne heure au pont¹ et nous y fîmes halte pour manger un morceau. Là, nos chevaux burent un peu de mauvaise eau. Nous partîmes après une heure de halte. Nous rencontrâmes une division qui avait fait des trous dans le sable et d'où l'on tirait d'assez bonne eau. A une heure, nous aperçûmes les palmiers

1. Au pont du Trésor.

de Salheyeh, ce qui nous fit beaucoup de plaisir. Nous regardions l'Égypte comme notre pays et nous nous réjouissions de revoir nos pénates.

Les habitants vinrent au-devant de nous avec des cruches d'eau ; nous la bûmes avec délice ; il y avait longtemps que nous n'en avions bu d'aussi bonne ; il faisait d'ailleurs très chaud et nous avons grand soif. Nous campâmes sous les palmiers.

Le 21 (9 juin), nous eûmes séjour à Salheyeh, nous fûmes promener autour du bois.

Le 22 (10 juin), nous partîmes au lever du soleil. Nous fîmes halte près du lac et nous fûmes camper dans les jardins du village de 1.

Le 23 (11 juin), nous partîmes de bon matin ; Bonaparte devait aller visiter un camp d'Arabes amis, dont le cheik l'avait invité à déjeuner. Mais la cavalerie qui devait venir avec nous ne s'étant pas trouvée au rendez-vous, on jugea qu'on était trop peu de monde pour aller dans un camp où il y avait beaucoup d'hommes armés et chez des gens auxquels il ne faut jamais trop se fier. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner dans un village à 2 lieues et demie de Belbeis ; nous nous mîmes dans un jardin où nous trouvâmes de fort bonne eau ; après une heure de halte, nous

1. Nom laissé en blanc par Doguereau. On campa près du village de Katatir, quelques kilomètres avant d'arriver à Koraim.

continuâmes notre route et nous arrivâmes à Belbeis. Je fus en ville et je trouvai le café turc si bon que j'en pris cinq ou six tasses avec nos amis Châteaueux¹ et Colliquet².

On assembla au conseil de santé sur les mesures à prendre pour l'entrée de l'armée au Caire; nous avons encore beaucoup de pestiférés et nous devons, d'après les lois sanitaires, faire quarantaine. On décida qu'on aurait séjour le lendemain et qu'on ferait rester à Belbeis tous ceux qui avaient eu la peste ou qui, étant malades, l'avaient ou étaient soupçonnés de l'avoir.

Le 24 (12 juin), nous eûmes séjour à Belbeis.

Le 25 (13 juin), nous partîmes de bon matin. Nous fîmes une halte à El-Menaïr et nous arrivâmes d'assez bonne heure à El-Merg, village environné de palmiers sous lesquels nous campâmes. Entre El-Menaïr et El-Merg, on aperçut dans le désert des Arabes et des chameaux, on envoya de la cavalerie à leur poursuite; elle revint quelques heures plus tard, à notre campement, après avoir pris plus de 100 chameaux, des chèvres et des baudets.

Le 26 (14 juin), nous fîmes de très bonne heure notre toilette pour l'entrée triomphale que

1. Beau-frère du général Dommartin. Voir page 143.

2. Chef de bataillon du génie, ancien aide de camp du général Caffarelli.

nous devions faire au Caire. Quoique nous missions tout ce que nous avions de plus brillant, nous avions l'air bien misérables; nous manquions de tout. Une campagne aussi active que celle que nous avons faite, plusieurs mois de tranchées dans les boues nous avaient mis en lambeaux, et nous n'avions rien pu nous procurer; nous étions la plupart sans chapeaux ni bottes, ou du moins nos effets étaient dans le plus mauvais état. Nous arrivâmes au soleil levant à la Coubbeh¹, et l'on disposa les troupes. Celles du Caire vinrent au-devant de nous, ainsi que les grands du Caire, qui apportèrent différents présents, tels que chevaux superbement harnachés, chameaux et dromadaires avec de riches housses et chargés des cadeaux d'usage.

Après être restés au moins deux heures à griller au soleil dans les sables, les dispositions furent finies et nous entrâmes, environnés d'un peuple immense qui avait garni les rues et qui paraissait extrêmement curieux de savoir combien nous étions encore à notre retour; on leur avait souvent rapporté que notre armée était exterminée. Le quartier général fut immédiatement suivi du cortège des gens du Caire, composé de tous les muftis montés sur des mules

1. El-Qobbet est la première localité qu'on rencontre en sortant du Caire, sur la route de Belbeis.

(parce que le Prophète montait de préférence ces animaux), de tous les corps des janissaires, des odjaks, des agas de la police de jour et de nuit, des descendants d'Abou-Bekr, de Fatime et des fils de plusieurs saints révéérés par les vrais Croyants; les chefs des marchands étaient devant ainsi que le patriarche copte; la marche était fermée par les troupes auxiliaires grecques. Les cheiks principaux : El-Bekri, El-Cherkaoui, Sadat, El-Mohdy, la plupart descendants des premiers kalifes, accompagnaient le général en chef Bonaparte et lui témoignaient beaucoup de satisfaction de son retour.

Je revis avec bien du plaisir mon frère, qui vint au-devant de nous jusqu'à la Coubbeh; quoique ses blessures ne fussent point encore fermées, il se portait très bien; l'air du désert avait singulièrement hâté sa guérison.

Je fus déjeuner chez le commandant d'artillerie de la place avec plusieurs de mes camarades restés au Caire; on se revit avec bien de la satisfaction.

Nos premiers moments furent consacrés aux occupations du ménage, à notre logement; il fallut aussi nous munir des effets qui nous manquaient. Pour ma part, j'étais presque nu. Je n'avais plus de chapeau; je trouvai une fabrique établie depuis notre départ et, moyennant 3 louis et

demi, j'eus un chapeau qui, en France, eût valu 4 francs. Je fus avec mon général dîner chez le commandant de la place¹, chez lequel dinèrent aussi le général en chef et plusieurs autres généraux arrivants. On parla de la campagne de Syrie et de nos fatigues ; on cita beaucoup de traits particuliers de bravoure ; celui de mon frère ne fut pas oublié. Nous passâmes la soirée à la maison, réunis à ceux de nos amis qui étaient restés en Égypte.

1. Il s'agit probablement du général Dugua qui, pendant l'absence de Bonaparte, avait commandé la province du Caire et avait, en outre, été investi de l'autorité supérieure sur toute la Basse-Égypte. La place du Caire proprement dite était commandée par le général de brigade Destaing.

CHAPITRE IX

Événements de la Haute-Égypte : combats de Benout, de Bir-el-Bar, de Girgeh, de Beni-Adin ; occupation de Kosseir. — Événements de la Basse-Égypte : Arabes du grand désert ; révolte de l'émir hadji ; l'ange El-Mahdi ; combat sur le canal de Mouys. — Mort du général Dommartin. — Arrivée d'une flotte turque devant Aboukir. — Débarquement de l'ennemi. — Mouvements de l'armée française. — Bataille d'Aboukir. — Siège du fort d'Aboukir. — Retour au Caire. — Départ de Bonaparte pour la France.

Pendant notre absence il s'était passé plusieurs événements, dont nous eûmes les détails à notre arrivée¹.

Dans la Haute-Égypte, Mourad-Bey, toujours actif, se trouvait partout où on ne le croyait pas ; il faisait des marches avec une rapidité incroyable ; il fut cependant joint le 7 ventôse (25 février) par une troupe commandée par un aide de camp du général Desaix² et obligé de gagner le désert.

Quelque temps après, voulant profiter de l'absence de Bonaparte et du départ d'une partie de l'armée, il renoua ses intrigues au Caire et se

1. Les détails concernant les événements survenus en Égypte sont, à peu de chose près, empruntés aux rapports de Bonaparte au Directoire.

2. Le capitaine Clément, aide de camp de Desaix, qui commandait à Esneh.

réunit à beaucoup d'Arabes. Tous les Mameluks dispersés accoururent de tous les points et redoublèrent d'efforts ; ils s'emparèrent d'une de nos djermes¹, en égorgèrent l'équipage, prirent 8 pièces de canon et, renforcés par 1.500 Arabes qui venaient de débarquer à Kosseir, ils se réunirent au village de Benout et se retranchèrent.

Le général Belliard marcha à eux le 20 ventôse (10 mars), les attaqua, tua la moitié de leur monde et dispersa le reste : c'est le combat où l'ennemi montra le plus d'opiniâtreté.

Le 13 germinal (2 avril), le général Desaix, instruit que Hassan-Bey Djeddaoui avait le projet de se porter sur Keneh, marcha dans le désert pour le chercher ; le 7^e de hussards et le 18^e de dragons découvrirent l'ennemi, le chargèrent et le dispersèrent après un combat très opiniâtre où le colonel des hussards² fut tué à la tête de son régiment.

Le 16 germinal (5 avril), un chef de brigade³, attaqué dans le village de Girgeh, fut secouru par les habitants et mit en fuite les Arabes et les paysans après leur avoir tué plus de 100 hommes.

Le 22^e de chasseurs marcha à Temeh⁴ pendant

1. La djerme *l'Italie*, qui portait la réserve de munitions de la division Desaix.

2. Duplessis.

3. Morand, secondé par le chef de bataillon Ravier.

4. Ce combat, sur lequel nous possédons fort peu de détails, est

la nuit du 20 germinal (9 avril), surprit un rassemblement qui s'y trouvait, tua une cinquantaine d'hommes et le dispersa.

Les Mameluks, voyant la Haute-Égypte garnie de troupes, filèrent par le désert dans la Basse-Égypte. Le général Desaix envoya la cavalerie à leur rencontre; on les rencontra au village de Beni-Adin, on les attaqua et ils furent dispersés après avoir perdu beaucoup de monde; nous perdîmes à cette affaire une quarantaine d'hommes, le colonel du 15^e de dragons y fut tué¹.

Le 10 prairial (29 mai), le général Belliard et l'adjudant général Donzelot entrèrent à Kosseir, et prirent possession de ce poste important; on s'occupa de suite à le mettre en état de défense.

A notre retour en Égypte, Mourad-Bey était retiré avec peu de monde dans les oasis dans les déserts de la Lybie; Hassan-Bey était à plus de quinze jours au-dessus des cataractes; la plupart des tribus arabes qui les avaient servis se soumirent et donnèrent des otages; les paysans devinrent très dociles. On s'occupa des préparatifs pour voyager dans le désert et aller attaquer Mourad et Hassan-Bey dans leurs retraites; on organisa des dromadaires.

dénoté de « Gehineh » ou de « Temeh », suivant les documents. Il fut livré sur la limite des provinces de Siout et de Girgeh.

1. Pinon.

*
* *

On avait eu aussi différentes affaires dans la Basse-Égypte, où il nous restait peu de monde; mais partout la valeur suppléa au nombre et l'on se multiplia par des marches rapides.

Le village de Horbeit¹ se révolta et assassina des Français; on y envoya un bataillon de la 32^e, qui y arriva le 24 ventôse (14 mars), attaqua le village et le brûla après avoir passé les habitants au fil de l'épée.

Le 15 ventôse (5 mars), le général Dugua, instruit qu'une nouvelle tribu du fond de l'Afrique arrivait sur les confins de la province de Gizeh, fit marcher le général Lanusse, qui surprit leur camp, leur tendit plusieurs embuscades et leur prit une grande quantité de chameaux, après leur avoir tué plusieurs centaines d'hommes.

L'émir-hadji, homme d'un caractère faible et irrésolu et que Bonaparte avait comblé de bienfaits, ne put résister aux intrigues dont il fut environné. Lors de notre départ pour la Syrie, il avait dû suivre le quartier général; il était même parti avec nous et était resté à Salheyeh, attendant des ordres de Bonaparte pour venir le

1. Dans la province de Charkieh. Il s'agit du châtement infligé au village de Bordenouha (près de Belbeis) par le chef de bataillon Duranteau.

joindre dès que nous eussions été un peu établis en Syrie¹. Peu de temps après notre départ d'Égypte, on avait répandu le bruit de notre défaite, et dès ce moment l'émir-hadji s'était réuni à nos ennemis. Il se joignit à plusieurs tribus d'Arabes et à quelques Mameluks qui rôdaient dans la province de Charkieh; il s'en fut par le désert vers la Syrie, quand nous revînmes en Égypte.

Au commencement de floréal, une scène (la première de ce genre que nous ayons encore vue) mit en révolte la province de Bahireh. Un homme venu du fond de l'Afrique, débarqué à Derne, arriva, réunit des Arabes et se dit l'ange El-Mahdy annoncé dans le Coran par le Prophète. 200 Moghrebins arrivent quelques jours après comme par hasard et viennent se ranger sous ses drapeaux. L'ange El-Mahdy doit descendre du ciel; cet imposteur prétend en être descendu au milieu du désert; lui qui est nu prodigue l'or, qu'il a l'art de tenir caché. Tous les jours, il trempe ses doigts dans une

1. L'émir-hadji s'était arrêté à Salheyeh, sous prétexte de rassembler les chameaux et autres moyens de transport nécessaires pour traverser le désert; il se réservait de prendre un parti, suivant les événements survenus en Syrie. Les circonstances de sa révolte font l'objet d'un rapport adressé au général Dugua (18 germinal-7 avril) par l'adjoinct à l'état-major Peyre, qui avait été chargé par Bonaparte d'accompagner ce personnage. (*Arch. histor. de la Guerre.*)

jet de lait, se les passe sur les lèvres, c'est la seule nourriture qu'il prend. Il se porte sur Damanhour, surprend 100 hommes de la légion nautique¹ qui y tenaient garnison et les égorge. Encouragé par ce succès, il exalte l'imagination de ses disciples ; il doit, en jetant un peu de poussière contre nos canons, empêcher la poudre de prendre et faire tomber devant les vrais croyants les balles de nos fusils ; un grand nombre d'hommes attestent cent miracles de cette nature qu'il fait tous les jours.

Un chef de brigade² avec 400 hommes partit de Rahmanieh pour joindre l'ange ; mais, voyant à chaque instant le nombre des ennemis s'accroître, il sent l'impossibilité de pouvoir mettre à la raison une si grande quantité d'hommes fanatisés. Il se range en bataillon carré et tue toute la journée ces insensés qui se précipitent sur nos canons, ne pouvant revenir de leur prestige ; ce n'est qu'à la nuit que ces fanatiques comptent leurs morts (il y en avait plus de mille) et leurs blessés, et comprennent que Dieu ne fait plus de miracles.

Le 19 floréal (8 mai), le général Lanusse, se portant avec la plus grande activité partout où il

1. On a vu que cette légion nautique avait été organisée au moyen de marins qui étaient devenus disponibles à la suite du désastre d'Aboukir. Leur valeur militaire était médiocre.

2. Lefebvre.

y avait plus d'ennemis à combattre, arriva à Damanhour, passa 1.500 hommes au fil de l'épée, et mit la ville en cendres. L'ange El-Mahdy, blessé de plusieurs coups, sentit son zèle se refroidir; il se cacha dans le fond du désert environné encore de partisans.

Cette scène bizarre était concertée et devait avoir lieu au même instant où la flotte turque, qui a débarqué l'armée détruite dans Acre, devait arriver devant Alexandrie.

L'armement de cette flotte, dont les Mameluks avaient été instruits par des dromadaires, leur fit faire un mouvement vers la Basse-Égypte : mais, battus plusieurs fois par notre cavalerie, ils se rendirent dans la Charkieh. Mohammed-Bey-el-Elfi fut attaqué sur la route de Suez; il était réuni à la tribu nombreuse des Arabes Bily qui, depuis notre départ pour la Syrie avaient rompu les engagements qu'ils avaient faits avec nous. Ils furent battus et prirent la fuite.

Le général Lanusse, après avoir délivré la province de Bahireh, atteignit, le 17 prairial (5 juin), au village de Kafr-Fournig, les Moghrebins et les hommes échappés de la Bahireh; il leur tua 150 hommes et brûla le village. Tous les rassemblements furent dissous.

Telle était la situation de l'Égypte à notre retour.

Bonaparte s'attendait cependant à un débarquement lorsque la saison allait devenir favorable pour une opération de cette espèce. En conséquence, il pressa le général Dommartin de partir pour Alexandrie, tant pour en déterminer l'armement ainsi que celui de la côte que pour activer l'arrivée à l'armée des bouches à feu nécessaires pour reformer un nouvel équipage de campagne, ainsi que celle de leurs munitions et des autres objets d'artillerie dont nous avons le plus grand besoin ¹.

Le général retarda son départ jusqu'au commencement du mois de messidor ; il se ressentait des fatigues que nous avons essuyées en Syrie et avait besoin de prendre quelque repos. Je ne pus partir avec lui, j'avais beaucoup souffert et j'étais incommodé. Il emmena notre camarade Cœuret et un autre officier qu'il voulait appeler à son état-major. Le 1^{er} messidor (19 juin), il partit sur le Nil, voie alors très dangereuse parce que le fleuve était très bas et que les Arabes savent profiter de cette circonstance pour attaquer les barques qui souvent sont arrêtées sur le gravier. Les in-

1. La *Correspondance de Napoléon* (n° 4174) contient l'ordre de Bonaparte à Dommartin [26 prairial (14 juin)], lui prescrivant de partir, au plus tard, le 1^{er} messidor (19 juin), pour Rosette et Alexandrie.

quiétudes que nous éprouvâmes à son départ semblaient nous prévenir du funeste accident qui nous enleva notre malheureux général et nous laissa presque sans appui dans un pays étranger où il nous avait amenés et dont nous nous fusions tirés avec lui.

Peu de jours après son départ, nous apprîmes qu'on avait su, à Menouf, que les Arabes avaient attaqué une barque dans laquelle était le général et qu'elle s'était tirée de leurs mains après s'être longtemps défendue. Mais ces rapports n'étant pas même, deux jours après, connus de l'état-major général, nous y crûmes peu ; d'ailleurs différentes raisons nous firent présumer que cela pouvait plutôt regarder le contre-amiral Ganteaume, qui était parti aussi sur le Nil un jour plus tard¹.

Cependant nous ne tardâmes pas à connaître la vérité. Le général Dommartin, à son arrivée à Rahmanieh, m'écrivit et me fit part de cet événement. Persuadé que nous serions dans la plus grande inquiétude aussitôt que nous apprendrions

1. Par un ordre du 3 messidor (21 juin), Bonaparte prescrivit à Ganteaume de se rendre à Rosette et à Alexandrie, pour diverses opérations maritimes, entre autres pour préparer les frégates la *Carrère* et la *Muiron* en vue d'une longue traversée : il est à remarquer que Bonaparte s'embarqua deux mois plus tard sur ces bâtiments pour revenir en France. En descendant le Nil, Ganteaume se vit attaqué à peu près à l'endroit même où Dommartin avait été blessé ; il fut heureusement secouru par un petit détachement sous les ordres du général Lanusse.

ce qui lui était arrivé, il s'empessa de nous rassurer sur ses blessures. Il me marqua qu'il avait été attaqué par plus de 2.000 hommes, Arabes, Mameluks et Moghrebins, et qu'après s'être défendu jusqu'à la dernière extrémité, la nuit avait favorisé sa navigation jusqu'à Rahmanieh. Son escorte et l'équipage de la djerme formaient une cinquantaine d'hommes, dont les cinq sixièmes avaient été tués ou blessés ; il avait reçu lui-même cinq coups de feu dont aucun n'était mortel ; notre ami Cœuret avait été mortellement blessé d'un coup de feu dans les reins, d'Anthouard était blessé à la main ; ses domestiques et ses ordonnances étaient tous tués ou blessés.

Cette lettre, que le général avait lui-même signée, nous tira un peu d'inquiétude. Il m'écrivit quelques jours après de Rosette ; il m'annonça la mort de Cœuret, à laquelle nous fûmes très sensibles, et nous donna sur ses blessures les détails les plus satisfaisants. Il attendait avec assez d'impatience qu'il fût suffisamment bien pour revenir chez lui ; il se louait beaucoup des soins qu'avait pour lui l'adjutant général Jullien.

Le 18 messidor (6 juillet), nous commençâmes à craindre pour sa vie. Son chirurgien avait détaillé au chirurgien en chef l'état de ses blessures ; il craignait beaucoup les attaques de tétanos, mouvements convulsifs auxquels sont sujets les

hommes blessés dans les pays chauds et qui enlèvent ordinairement le malade.

Le 27 (15 juillet), un Arabe apporta au général en chef une lettre du général Jullien qui annonçait la mort du général Dommartin¹. Cette nouvelle nous accabla ; elle me causa particulièrement les peines les plus vives, et le chagrin qu'elle me fit éprouver a rendu longtemps mon existence malheureuse ; j'ai donné dans la suite bien des moments de ma vie au souvenir de ceux que j'avais passés avec mon général.

Le porteur de cette lettre annonça aussi l'apparition d'une flotte turque portant des troupes de débarquement et dont le nombre des bâtiments augmentait tous les jours. Bonaparte fit de suite ses dispositions pour marcher à l'ennemi, et tous les corps qui se trouvaient au Caire eurent ordre de partir². A minuit je reçus une lettre du général Andréossi, qui m'ordonnait, de la part de Bonaparte, de partir avec tout l'état-major du général Dommartin, et de me rendre de suite à

1. Il mourut à Rosette, le 22 messidor (10 juillet), dix jours après le capitaine Cœuret.

2. Dans la matinée du 15 juillet (27 messidor), Bonaparte s'était rendu du Caire à Gizeh, pour chercher à atteindre Mourad-Bey, dont la présence avait été signalée vers les Pyramides. Après plusieurs heures de chasse infructueuse dans le désert, il se décida à prendre, dans la nuit du 15 au 16, la route du Bahireh, pour être en mesure de s'opposer au débarquement des Turcs, dont la flotte venait de paraître en rade d'Aboukir.

Gizeh pour suivre le quartier général. Je fus le seul qui pus l'exécuter ; mon frère n'était pas encore guéri de ses blessures et Digeon était malade.

Le 28 (16 juillet), je partis de grand matin ; mais, retardé par le passage du Nil, j'arrivai à Gizeh lorsque tout le monde était parti. Cependant, comme je vis encore une colonne dans le lointain et qu'elle paraissait arrêtée, je me mis en route, bien décidé à abandonner mon chameau et mes effets si j'apercevais des Arabes. Après une heure de route, je trouvai le parc avec lequel je devais marcher jusqu'à la rencontre du quartier général, qui était déjà loin.

Vers midi, nous fûmes arrêtés par un accident. Une roue d'un caisson se brisa ; on n'avait pas de rechange, et l'on fut obligé d'en faire une neuve. Il faisait extrêmement chaud et nous étions fort mal organisés ; partis avec précipitation presque au retour d'une campagne, où nous avions perdu nos chameaux et nos équipages de campement, nous n'avions pas même de tente, le directeur du parc ni moi. Dans l'après-midi, nous aperçûmes entre le désert et nous une longue colonne ; nous crûmes longtemps que nous allions avoir affaire à des Arabes ; mais, ayant été reconnaître de près, nous reconnûmes des Français, c'étaient les équipages du quartier général. Nous

nous mîmes en marche avant la nuit, mais nous fûmes bientôt arrêtés par un nouvel accident semblable au premier ; on remit les ouvriers au travail, et nous vîmes qu'il fallait coucher là. Après avoir fait un repas très léger, nous bivouaquâmes.

Le 29 (17 juillet), de bon matin, la roue étant faite, nous nous mîmes en route. Nous eûmes à traverser des sables qui ralentirent beaucoup notre marche. Nous arrivâmes à midi à Wardan, où nous fîmes halte. Nous nous reposâmes quelques heures sous des arbres dans un jardin et nous repartîmes. Nous eûmes à traverser beaucoup de terres gercées, ce qui fut cause que notre train allait bien lentement. Le soir assez tard, nous arrivâmes près d'un village où étaient campés des Français : c'étaient les administrations. J'y trouvai l'ami Martinet et l'ordonnateur en chef, chez qui je soupai de fort bon appétit. Il y avait là beaucoup de paille ; je me fis faire un bon lit et je dormis bien.

Le 30 (18 juillet), nous nous mîmes en route au lever du soleil. Nous passâmes au travers d'un camp d'Arabes amis et, au bout de trois heures de marche, nous fîmes halte. Une heure après, nous partîmes ; nous arrivâmes à onze heures à Ter-ranch, où nous reçûmes ordre de partir de suite pour rejoindre le quartier général à Rahmanieh.

Nous n'avions point d'escorte et nous étions fort embarrassés sur le parti que nous devions prendre. Nous nous déterminâmes à partir sur ce qu'on nous dit que les dromadaires n'étaient partis que depuis une demi-heure et qu'en galopant nous pouvions les rejoindre. Nous prîmes le galop avec nos deux domestiques, et au bout d'une heure nous rejoignîmes un détachement de guides et de dromadaires avec lesquels nous marchâmes une partie de l'après-midi. Ayant trouvé de l'infanterie à la halte que nous fîmes, nous repartîmes avec elle, vers les quatre heures. Nous avons rejoint l'armée à cinq heures, et nous fîmes route avec la 13^e demi-brigade, dont nous connaissions le chef. Après avoir marché assez avant dans la nuit, nous nous arrê tâmes sur le bord du Nil, près d'un village. Nous n'avions pu prendre aucune espèce de provisions; nous acceptâmes les propositions du chef de brigade, qui nous offrit de partager son souper.

Le 1^{er} thermidor (19 juillet), avant le lever du soleil, nous étions en marche. Nous traversâmes de fort beaux villages et nous arrivâmes dans un endroit où nous fîmes halte. Nous y trouvâmes de la volaille excellente et nous y fîmes un très bon dîner. Après avoir dormi quelques heures sous un arbre, nous repartîmes à la fraîcheur; et comme on nous avait annoncé que le

général Bonaparte n'était pas éloigné, nous crûmes le trouver ce soir même. Nous arrivâmes assez tard près d'un village dont les habitants nous apportèrent des œufs et où nous trouvâmes beaucoup de paille pour coucher.

Le 2 (20 juillet), nous partîmes une heure avant le lever du soleil. A huit heures, nous fûmes près du Nil ; là, des gens du pays nous dirent que nous n'étions plus qu'à deux lieues de Rahmanieh. Nous fîmes halte sur le bord de l'eau et une heure après nous continuâmes notre route. Nous arrivâmes de très bonne heure à Rahmanieh et je reçus ordre du général en chef de rester avec le directeur du parc, à qui il donna le commandement de l'artillerie du corps d'armée qui marchait à l'ennemi. Je trouvai à Rahmanieh tous les domestiques du général Dommartin ; je me fis détailler toutes les circonstances qui avaient précédé sa mort : je versai bien des larmes ce jour-là, ce qui, depuis fort longtemps, ne m'était pas arrivé. Le général Bonaparte, après m'avoir demandé pourquoi mon frère n'était pas venu, me parla du général Dommartin : « Il est bien malheureux, dit-il, après avoir « évité la mort dans cent batailles, de périr « aussi misérablement ; au reste, il est heureux, « son âme vole dans les nuages. »

Je cherchai à me distraire toute la journée,

j'étais bien triste. Il me tardait qu'on se mît en route et d'avoir quelques occupations qui me fissent oublier le sujet de mes peines.

*
* * *

Nous apprîmes à Rahmanieh que les Turcs avaient fait un débarquement à Aboukir près de la bouche du lac Madiéh ; qu'après plusieurs attaques vigoureuses, dans lesquelles ils avaient perdu beaucoup de monde, ils avaient pris d'assaut, avec une intrépidité singulière, la redoute palissadée, et que le peu de Français qui ne furent pas tués dans le moment de l'action eurent la tête coupée devant le pacha. Quelques Français avaient capitulé dans le fort ; on y avait laissé peu de troupes, presque tout était dans la redoute¹. Cette nouvelle avait produit un très mauvais effet, les Français n'aimant pas cette manière cruelle de faire la guerre. On apprit aussi que l'ennemi se retranchait dans la presqu'île d'Aboukir, sans paraître vouloir aller de suite attaquer Alexandrie ou venir de notre côté.

1. Le chef de bataillon Godard, qui commandait à Aboukir, s'était placé avec 265 hommes dans une redoute construite au sud-est du fort, pour tenir l'entrée de la presqu'île, dont le fort occupe la pointe. La défense de la redoute fut compromise par l'explosion d'une provision de poudre ; les Turcs réussirent à enlever d'assaut cet ouvrage (15 juillet). Il n'était resté dans le fort que 35 hommes sous les ordres du chef de bataillon du génie Vinache, qui dut capituler au bout de quarante-huit heures (17 juillet).

Le 3 (21 juillet), nous eûmes séjour à Rahmanieh.

Le 4 (22 juillet), l'armée se mit en marche pour Aboukir. On avait attendu la division Kleber ; mais comme elle n'arrivait pas et qu'on avait réuni déjà une assez grande quantité de troupes et d'artillerie, on lui laissa des ordres et on lui en envoya d'autres à sa rencontre. Le quartier général partit avec les guides vers les deux heures ; la nuit vint et nous nous égarâmes. Il est difficile, quand il fait obscur, de ne pas se perdre de ces côtés où l'on trouve déjà beaucoup de sables. Nous arrivâmes enfin assez tard à Birket, après avoir fait beaucoup de chemin ; nous y trouvâmes la cavalerie et quelques troupes à pied ; les divisions arrivèrent la nuit et le lendemain matin.

Le 5 (23 juillet), nous partîmes de Birket et nous arrivâmes très tard à Alexandrie, où le général Bonaparte eut de nouveaux détails sur le débarquement des Turcs, la prise de la redoute et leurs opérations depuis cette époque. Il était très fâché que le général qui commandait à Alexandrie n'eût pas marché sur Aboukir pour attaquer les Turcs lors de leur débarquement¹.

1. Marmont, qui commandait à Alexandrie, ne disposait que de 1.500 hommes environ. Il ne jugea pas devoir, en marchant sur Aboukir, compromettre la sûreté de la place qu'il était chargé de défendre. Bonaparte, en arrivant à Alexandrie, reprocha à Marmont son inaction. Il n'a cependant pas reproduit cette critique dans ses *Campagnes d'Égypte et de Syrie*.

Lorsque j'arrivai, je mourais de faim, et il était si tard que j'avais peu d'espérance de pouvoir trouver quelque mauvaise gargotte où l'on ne fût pas couché. Je fus cependant en ville avec quelques autres officiers de l'état-major, et, par le moyen du commandant de place que je connaissais, nous nous fîmes ouvrir avec beaucoup de peine un cabaret où nous fîmes, avec une omelette et du vin, le meilleur des repas. Nous dormîmes sur les bancs jusqu'au matin; nous eussions été plus mal à l'air et dans les décombres, où le quartier général s'était placé en arrivant.

Le 6 (24 juillet), au matin, je fus prendre un bain d'étuve pour me délasser et j'allai ensuite déjeuner chez le commissaire Michaux, où je trouvai plusieurs de mes anciennes connaissances d'Alexandrie. Nous n'étions pas encore sortis de table qu'on vint nous dire que le quartier général allait partir pour rejoindre l'armée qui devait arriver près d'Aboukir. Je fus faire mes petites dispositions de départ; et, comme je prévoyais que nous ne trouverions rien pour nos chevaux là où nous irions, je laissai mon domestique ture à Alexandrie avec mon chameau et un de mes chevaux. Nous nous arrêtâmes près d'un caravan-sérail, à une lieue et demie du fort d'Aboukir. L'armée eut aussi ordre de s'arrêter dans cet endroit.

Le général Bonaparte fit faire une reconnaissance, et, à son retour, il m'envoya avec un adjudant général reconnaître l'endroit où l'on pourrait établir le dépôt des munitions. Après avoir beaucoup couru, je trouvai un endroit convenable sur le bord de la mer et je revins au camp après le soleil couché. Je fus souper et coucher chez le commissaire ordonnateur en chef. Les divisions arrivèrent la nuit.

*
* *

Le 7 (25 juillet), de très grand matin, on fit les dispositions d'attaque et, après une heure de marche, nous nous trouvâmes en présence de l'ennemi.

Le général Lannes, avec sa division, marcha le long du lac¹ et se rangea en bataille vis-à-vis la gauche de l'ennemi, pendant que le général Murat, qui commandait l'avant-garde, fit attaquer la droite par le général Destaing; il fut soutenu par le général Lanusse.

Une belle plaine de quatre cents toises séparait les ailes de l'armée ennemie. Notre cavalerie y pénétra et, avec la rapidité de la pensée, se trouva sur les derrières de la gauche et de la droite de

1. Du lac Madieh. La route d'Alexandrie à Aboukir suit l'étroite bande de terre qui sépare ce lac de la Méditerranée.

l'ennemi qui, sabré, culbuté, se noya dans la mer; pas un n'échappa. Si c'eût été une armée européenne, nous eussions fait 3.000 prisonniers; ici ce furent 3.000 hommes morts.

La seconde ligne de l'ennemi, située à 5 ou 600 toises, occupait une position formidable. L'isthme est là extrêmement étroit. Il était retranché avec le plus grand soin, flanqué par 30 chaloupes canonnières. En avant de cette position, l'ennemi occupait le village d'Aboukir, qu'il avait crénelé et barricadé. Le général Murat força le village; le général Lannes, avec la 22^e et une partie de la 69^e, se porta sur la gauche de l'ennemi. Le général Fugière, en colonnes serrées, attaqua la droite. La défense et l'attaque furent également vives. L'intrépide cavalerie du général Murat, ayant résolu d'avoir le principal honneur de cette journée, chargea l'ennemi sur sa gauche, se porta sur les derrières de la droite, la surprit à un mauvais passage et en fit une horrible boucherie. Au même moment un bataillon de la 69^e monta à l'assaut et entra dans la redoute. Toute la seconde ligne de l'ennemi resta sur le champ de bataille ou se noya.

Il restait à l'ennemi 3.000 hommes de réserve qu'il avait placés dans le fort d'Aboukir, situé à

1. 22^e demi-brigade d'infanterie légère et 69^e demi-brigade d'infanterie de ligne.

400 toises derrière la seconde ligne. Le général Lanusse l'investit.

Le rivage où l'année dernière, après le combat naval d'Aboukir, les courants avaient porté les cadavres anglais et français, fut couvert de ceux des Turcs.

Hussein-Mustapha, pacha de Romélie, général en chef de l'expédition, et cousin germain de l'ambassadeur ture à Paris, fut blessé et fait prisonnier avec tous ses officiers; son fils était dans le fort. Nous perdîmes à cette affaire 1.000 hommes. Le chef de brigade de dragons Duvivier, le chef de brigade du génie Crélin, l'adjutant général Leturcq et l'aide de camp du général Bonaparte, Guibert, furent tués.

Nous prîmes à l'ennemi son camp tendu, 24 pièces de canon et beaucoup de caissons.

Le citoyen Faultrier, directeur d'artillerie à Alexandrie, vint prendre le commandement de l'artillerie du siège, et je continuai sous lui les fonctions de chef d'état-major d'artillerie.

L'après-midi, dans le moment où nos troupes étaient occupées à rôder dans le camp ennemi, plusieurs Turcs, qui étaient restés enfermés dans des maisons en avant de la redoute, sortirent avec une intrépidité étonnante et traversèrent, le sabre à la main, nos bivouacs; l'un d'eux était monté sur le cheval d'un de nos cavaliers qu'il

trouva sur son passage ; ils arrivèrent ainsi jusqu'au bord de la mer. La distance qu'ils avaient eu à parcourir avait donné le temps à quelques troupes de prendre les armes et de se porter entre le fort et eux ; ils furent fusillés ; ils couraient avec une espèce de frénésie, le sabre à la main, sur des troupes armées beaucoup supérieures en nombre et qui faisaient contre eux des décharges de mousqueterie¹.

Vers les quatre heures, l'ennemi fit une sortie du fort et gagna du terrain ; il s'empara de nouveau des maisons qui se trouvent en avant du fort d'Aboukir. Il fit feu de son canon ; les chaloupes canonnières continuèrent aussi leur feu et nous tuèrent quelques hommes.

Le parc fut établi hors de la portée du canon de l'ennemi, et j'y campai, avec le directeur Ruty, sous une tente que nous prîmes dans le camp ennemi. Avant la nuit, nous fîmes tourner contre le fort et les chaloupes, les pièces que l'ennemi avait laissées dans la redoute ; nous y joignîmes les pièces de 12 que nous avions amenées avec nous.

Le 8 (26 juillet), on somma le commandant du fort, il y eut beaucoup de parlementaires qui

1. On peut rapprocher de la relation de Doguereau le *Journal du siège d'Aboukir*, œuvre du chef de bataillon du génie Bertrand, classée aux Archives de la Guerre au 1^{er} août 1799 (armée d'Orient).

vinrent au camp et qui allèrent au quartier général consulter le pacha; son fils, son kiaya et la plupart des chefs voulaient se rendre; mais les soldats ne voulaient pas les écouter; ils avaient la persuasion qu'on les ferait périr.

On demanda à Alexandrie tous les objets nécessaires pour pousser vigoureusement le siège; on avait choisi, pour lieu de débarquement, une petite baie à une lieue et demie du fort; on fut fort étonné que, pendant toute la durée du siège, les Anglais n'aient pas gêné cette navigation, qui nous était indispensablement nécessaire pour nos approvisionnements, qu'il nous eût été impossible de faire par terre. On commença les travaux pour l'établissement des batteries.

Le 9 (27 juillet), on commença le bombardement; l'ennemi fit une sortie, nous eûmes beaucoup de blessés dans le village.

Le 10 (28 juillet), plusieurs batteries furent établies sur la droite et la gauche de l'isthme. Plusieurs chaloupes canonnières furent coulées bas; une frégate fut démâtée et prit le large. L'ennemi sortit encore, le général Lannes fut blessé et remplacé par le général Menou¹.

Le 11 (29 juillet), nous eûmes en batteries

1. Par un ordre du 10 thermidor (28 juillet), Bonaparte prescrit à Menou de se rendre sur-le-champ à Aboukir, pour remplacer le général Lannes, qui vient d'être blessé.

beaucoup plus d'artillerie. Il arriva des pièces de 24 et des mortiers de gros calibre ; on commença quelques tranchées pour s'approcher du fort.

Le 12 (30 juillet), on continua la canonnade et le bombardement. On avait la plus grande peine à assurer l'approvisionnement des pièces de gros calibre et des mortiers. Il y avait encore une bonne lieue de l'embarcadère au parc et beaucoup de sables. Quoiqu'on eût réuni les chevaux et les chameaux de toutes les divisions, ces moyens de transports ne suffisaient pas pour un approvisionnement aussi conséquent ; on avait beaucoup d'artillerie.

On s'empara de toutes les maisons où était logé l'ennemi et on le rejeta dans le fort, après lui avoir égorgé beaucoup de monde. La 22^e légère montra à cette attaque une valeur extraordinaire ; son chef y fut blessé.

Le 13 (31 juillet), on poussa une tranchée jusqu'à la maison qui se trouve à 25 toises du fossé ; l'on y établit un poste. On fit un boyau de cette maison à la mer, et l'on plaça quelques batteries plus près du fort.

Le 14 (1^{er} août), on plaça quelques pièces dans la maison pour enfoncer la porte du fort ; mais l'explosion fit écrouler un mur sur la batterie ; elle ne put par conséquent remplir son but. Après avoir établi une batterie sur le bord de la mer,

on battit la muraille et l'escarpe qu'on découvrait sur la droite. Comme on vit le soir que la brèche avançait peu, on ordonna d'augmenter pendant la nuit cette batterie de 2 pièces de 24. On continua le bombardement.

Le 15 (2 août), on recommença le matin à battre en brèche. Le canon produisait le meilleur effet ; nos bombes avaient culbuté l'intérieur du château ; nos mortiers faisaient un feu très vif. L'ennemi n'avait que peu de communications avec l'escadre ; il mourait de soif et de faim. Depuis le commencement du siège, on voyait à chaque instant des hommes qui, cherchant à rejoindre les vaisseaux, périssaient dans les flots. On fit encore sommer l'ennemi de se rendre ; il refusa. Mais, un instant après avoir refusé une capitulation honorable, ils vinrent en foule par la brèche, jetant leurs armes dans le fossé, se mettre aux genoux de nos premiers postes et demander de l'eau et la vie ; ils étaient mourants de soif. Le fils du pacha, son kiaya, beaucoup d'officiers et 2.000 hommes furent faits prisonniers. On trouva dans le château 300 blessés et 1.800 cadavres. Rien de plus affreux que le spectacle de l'intérieur du château ; des hommes mourants de soif étaient ensevelis sous des monceaux de cadavres. On conduisit les prisonniers près d'une citerne, il en mourut un grand nombre après avoir bu et mangé avec trop

d'avidité. Nous primes dans le fort un petit Turc mourant de soif et sans connaissance, nous espérons le rappeler à la vie et en faire un domestique, mais il mourut la nuit près de nous sous notre tente.

Presque tout le temps de mon séjour à Aboukir, nous et nos chevaux fîmes fort maigre chair. On ne faisait point de distributions et nous ne vécûmes que de ce que nous pouvions trouver de côté et d'autre; fort heureusement nous avions du café et de l'eau-de-vie dont nous faisons grand usage. Sur la fin du siège, nous trouvâmes, cachés sous terre, du blé et de l'orge; nos chevaux et nos chameaux s'en trouvèrent fort bien. Aussitôt que le siège fut fini, nous profitâmes de l'occasion du départ de quelques troupes pour partir. Ruty et moi craignons bien de rester employés à l'armement de cette partie de la côte qu'on voulait disposer différemment.

Le 17 (4 août), nous partîmes après midi et nous fûmes coucher près de Beïdah. Il faisait beaucoup de vent; les sables nous aveuglaient.

Le 18 (5 août), nous partîmes de bon matin. Nous suivîmes longtemps le canal¹ et nous arrivâmes avant la nuit près d'un village ruiné, où

1. Le canal d'Alexandrie à Rahmanieh.

il n'y avait pas d'habitants. Nous y campâmes.

Le 19 (6 août), nous partîmes au lever du soleil. Nous fîmes halte près d'un village où nous trouvâmes du lait et des œufs, dont nous nous régâlâmes; depuis longtemps nous faisons bien maigre chair. Après une heure de repos, nous nous remîmes en marche et nous arrivâmes à midi à Rahmanieh. Nous campâmes près du fort. Tous les intendants coptes et plusieurs grands du Caire y étaient campés sur le bord du Nil; ils vinrent rejoindre le quartier général. Je fus dîner chez notre ami Couïn, qui était venu avec de l'artillerie pour rejoindre l'armée; il s'était arrêté à Rahmanieh, voyant qu'on n'avait pas besoin de sa troupe, tout étant terminé.

Le 20 (7 août), Bonaparte arriva d'Alexandrie. Il avait été retardé par quelques conférences qu'il eut avec des Anglais et dont l'issue avait beaucoup intrigué. Une convention avec Patrona-Bey, commandant de la flotte turque, au sujet de l'échange de prisonniers, parut en être la cause. Le véritable motif était relatif au projet de départ pour la France qui s'exécuta peu de jours après.

On fit embarquer les prisonniers tures pour le Caire; le pacha partit par terre dans la voiture du général en chef.

Le 21 (8 août), nous restâmes à Rahmanieh; on envoya des détachements pour chercher les

djermes dans les environs, afin que l'armée pût s'embarquer sur le Nil pour se rendre au Caire.

Le 22 (9 août), je quittai notre camarade Ruty et je partis sur une djerme chargée d'artillerie. Nous nous arrêtâmes le soir pour attendre le convoi que nous avions dépassé.

Le 23 (10 août), nous arrivâmes au Caire vers le soir. Je trouvai notre ami Digeon toujours malade ; à la suite d'une ophthalmie, il avait eu une dysenterie dont il était encore très incommodé. Je fus voir le général Songis, qui remplaçait le général Dommartin dans le commandement de l'artillerie. Il m'offrit de rester avec mon frère à son état-major et me dit que son intention était de ne point nous séparer. J'acceptai ses offres, quoique je susse bien qu'il avait donné des ordres à un officier supérieur¹ pour venir prendre les fonctions de chef d'état-major, dont j'avais été chargé sous le général Dommartin, avec le grade de capitaine, et que je ne m'attendais nullement à conserver sous un autre. J'en fus d'autant moins fâché que cet emploi m'avait beaucoup astreint et qu'ayant beaucoup d'ennui, j'espérais trouver plus de moyens de récréation lorsque j'aurais plus

1. Le chef de bataillon d'artillerie Tirlet, promu chef de brigade le 24 fructidor an VII (10 septembre 1799) ; il remplit les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie jusqu'à la fin de l'expédition. Doguereau fut employé, sous les ordres de Tirlet, à l'état-major de l'artillerie.

de liberté. Mon frère, que sa blessure mettait dans le cas de demander un passeport, n'accepta pas les offres du général¹.

Dans les premiers jours de fructidor, Bonaparte partit pendant la nuit avec son état-major; dès le matin, le bruit s'en était répandu dans la ville. Les uns prétendaient qu'il était allé dans le Delta, où il devait avoir des entrevues avec le commodore anglais Smith; d'autres étaient persuadés qu'il allait s'embarquer; quelques dispositifs faits dans sa maison donnaient beaucoup lieu de le présumer.

Vers le 12 fructidor (29 août), des lettres de Rosette et d'Alexandrie annoncèrent son départ d'Aboukir sur une frégate². On apprit en même temps qu'il avait envoyé à Damiette l'ordre au général Kleber de se rendre à Rosette; on ne douta pas que ce fût pour lui donner des instructions et lui remettre le commandement de l'armée. Le général Kleber arriva trop tard et ne le trouva plus; mais on lui remit un paquet où étaient ses instructions et une lettre par laquelle Bonaparte

1. On a vu qu'il obtint, le 19 fructidor (5 septembre), l'autorisation de passer en France. Son état d'invalidité fut constaté, au moment de son embarquement sur la *Marie-Anne*, par un certificat signé du chirurgien Mauban et du médecin Ceresole (12 brumaire — 3 novembre).

2. La *Muiron*. Elle était accompagnée de la frégate la *Carrère* et de deux avisos. Le contre-amiral Ganteaume avait le commandement de cette petite division.

lui confiait le commandement de l'armée, en lui annonçant que les ordres du Gouvernement le rappelaient en France ¹.

1. L'ordre de transmission de commandement porte : « Le Gouvernement m'ayant appelé auprès de lui. » (*Corr. de Nap.*, n° 4375.) Sans être aussi formelles, les longues instructions de Bonaparte à Kleber laissent entendre qu'il se conforme, en quittant l'Égypte, à la volonté du Directoire. En réalité, ce départ était un acte d'initiative personnelle.

CHAPITRE X

Kleber, général en chef. — Haute-Égypte : poursuite de Mourad-Bey. — Débarquement des Turcs près de Lesbeh. — Prise d'El-Arich par les Turcs. — Négociations avec le grand-vizir et les Anglais. — Départ pour Salheyeh. — Description de Salheyeh. — Convention d'El-Arich. — Départ de Salheyeh. — Retour au Caire. — Préparatifs pour l'évacuation de l'Égypte.

Quelques jours après arriva le général Kleber. Il ne tarda pas à laisser voir que son intention était de traiter et de reconduire l'armée en France. Bonaparte, avant son départ, avait envoyé un effendi¹ au grand-vizir, qui rassemblait alors son armée à Damas ; il fut de retour quelques jours après que le général Kleber eut pris le commandement de l'armée. Les propositions qu'il rapporta étaient fort dures ; mais cela achemina à une négociation plus suivie et l'on proposa dès lors des lieux de conférences.

1. Méhémet-Effendi, qui avait été fait prisonnier à Aboukir. Bonaparte le chargea de porter au grand-vizir une lettre destinée à entamer des négociations [Le Caire, 30 thermidor (17 août)]. Cette lettre figure, sous le numéro 4364, dans la *Correspondance de Napoléon*.

*
* *

Mourad-Bey battait toujours la campagne dans la Haute-Égypte. Il fut rencontré dans le commencement de fructidor¹ par l'adjudant général Morand, qui le surprit dans son camp et lui prit tentes, chevaux et bagages. Il se sauva dans le désert.

Le général Desaix, qui cherchait à se débarrasser de cet infatigable ennemi, organisa deux colonnes mobiles composées d'infanterie montée à dromadaires, de cavalerie et d'artillerie; ces colonnes partirent de Siout dans les premiers jours de vendémiaire, commandées l'une par le général Desaix lui-même, et l'autre par l'adjudant général Boyer. Le 17 du même mois (9 octobre)², cet adjudant général, après trois journées de marche forcée, joignit Mourad-Bey dans le désert de Sédiman. A peine notre infanterie eut-elle le temps de mettre pied à terre et de réunir ses dromadaires qu'elle reçut la charge des Mameluks et des Arabes réunis; elle la repoussa avec vigueur par

1. Ce fut le 25 thermidor (12 août) que Morand (alors chef de brigade) surprit Mourad-Bey dans le désert de Samhoud. Mourad réussit à se sauver à la faveur de l'obscurité.

2. Boyer arriva, de bon matin, en vue du camp de l'ennemi, entre Sédiman et Garah. Mourad-Bey réussit à se mettre hors de la portée du canon français et « contemplait l'affaire en fumant sa pipe ». (Lettre de Boyer à Kleber, du 18 vendémiaire-10 octobre).

la baïonnette et par un feu de mousqueterie à bout portant. Les dromadaires devinrent l'objet de la convoitise des ennemis; trois fois ils tentèrent de s'en rendre maîtres; mais nos troupes ne s'ébranlèrent point et ripostèrent avec la même valeur à ces attaques réitérées. Enfin les Mameluks et les Arabes prirent la fuite, et notre infanterie, remontée sur ses chameaux, se mit à les poursuivre aussitôt. Nous eûmes dans cette affaire 1 homme tué et 17 blessés. L'ennemi abandonna dans les sables plus de 40 cadavres.

Le général Desaix reçut alors l'ordre de remettre le commandement de la Haute-Égypte au général Friant et de venir prendre celui d'une division de l'armée destinée à marcher contre le grand-vizir, qui continuait à faire des dispositions pour venir nous attaquer quoiqu'on négociait toujours. Souvent il venait des Tartares de son camp à notre quartier général. Le sien s'était avancé à Gaza et son avant-garde était à Khan-Younès. On estimait la totalité de ses forces à 60.000 hommes, dont la majorité de cavalerie. De notre côté on renforça les postes d'El-Arich, et de Katieh. La division Reynier fut portée à Belbeis et à Salheyeh.

L'ennemi nous menaçait aussi d'un débarquement du côté de Damiette. M. Smith pressait

beaucoup les Turcs, qui arrivèrent en partie près de Lesbé au commencement de vendémiaire. Ils augmentèrent successivement; on comptait 53 bâtiments le 8 brumaire (30 octobre). La côte fut sondée depuis Tineh jusqu'au Boghaz, et la passe fut marquée par des bouées; des chaloupes canonnières furent établies sur cette ligne.

Le 7 brumaire (29 octobre), à la faveur de ces chaloupes, l'ennemi s'empara d'une tour située à un quart de lieue en mer, à l'embouchure du Nil¹; il y établit un poste et une pièce d'artillerie.

Aussitôt que le général Kleber fut prévenu de ces dispositions d'attaque, il fit partir, le 12, (3 novembre), pour Damiette le général Desaix avec 2 bataillons et environ 150 dragons; mais il arriva lorsque tout était terminé.

En effet, le 10 brumaire (1^{er} novembre), à la pointe du jour, l'ennemi exécuta son débarquement et jeta à terre du premier transport environ 4.000 hommes, qui s'occupèrent aussitôt à se retrancher; le point qu'ils choisirent est celui situé entre la rive droite du Nil, la mer et le lac Menzaleh.

Le général Verdier, qui était campé entre Lesbé et la côte, intruit de cette descente, marcha sans délibérer, attaqua et passa au fil de l'épée

1. C'est la tour du Boghaz, vieille fortification presque en ruines.

près de 3.000 Turcs, n'accordant la vie qu'à environ 800 d'entre eux, qui implorèrent sa clémence. On prit à l'ennemi 32 drapeaux, une pièce de 24 et 4 pièces de campagne avec leur approvisionnement. Parmi les prisonniers on trouva Ismaël-Bey, kaimakan de Seïd-Ali-Bey, commandant la division turque, ainsi qu'un commandant de caravelle et plusieurs officiers.

Le kaimakan assura que les troupes de débarquement destinées à cette expédition étaient au nombre de 8.000 hommes, tous janissaires d'élite sortis de Constantinople, il y a à peu près trois mois, et dont environ la moitié avait été mise à terre.

Nous perdîmes dans cette journée 22 hommes tués et 97 blessés ; parmi les premiers se trouvait le brave chef de la 2^e, Desnoyers¹.

Le 18 (9 novembre), un coup de vent força les bâtiments ennemis de s'éloigner de la côte ; ils ne reparurent plus.

*
* *

L'espérance que nous avions de retourner en France s'accroissait de jour en jour ; les négociations continuaient, et il y avait lieu de croire que

1. La 2^e demi-brigade d'infanterie légère.

l'échec que venait d'éprouver l'ennemi le rendrait moins fier et plus traitable. Le général Kleber avait envoyé un adjudant général¹ à Jaffa pour quelques ouvertures plus particulières ; il l'avait chargé de proposer des plénipotentiaires et un lieu de conférences. On parlait du général Desaix et de l'administrateur général des finances². Sur la fin de frimaire, on sut définitivement qu'ils devaient se rendre à bord du vaisseau le *Thésée* et qu'ils traiteraient de l'évacuation de l'Égypte.

Cependant, dans le commencement de nivôse, nous apprîmes que le grand-vizir faisait des dispositions pour passer le désert ; l'armée eut ordre de se tenir prête à partir.

Quelques jours plus tard, on apprit qu'El-Arich était bloqué, et bientôt on sut qu'après neuf jours de siège ce fort avait été pris et que la plupart des troupes qui y étaient avaient été massacrées³.

Peu de jours après, le grand-vizir annonça au général Kleber, par un Tartare, qu'il n'avait

1. Morand ; il avait été nommé adjudant général le 21 fructidor (7 septembre) et attaché à l'état-major général.

2. Poussielgue. Kleber leur donna, le 16 frimaire (7 décembre), les pouvoirs pour négocier.

3. C'est le 22 décembre que les Turcs investirent El-Arich. Le fort était défendu par moins de 500 hommes, sous les ordres du chef de bataillon du génie Cazals. Le 29 décembre, la rébellion d'une partie de la garnison permit aux Turcs de prendre pied dans le fort ; ils en massacrèrent les défenseurs. L'intervention du colonel anglais Douglas sauva Cazals et la poignée de soldats qui étaient restés fidèles au devoir.

point été le maître d'empêcher le carnage qui avait eu lieu à El-Arich ; que les troupes, fatiguées d'errer dans les déserts, manquant de tout, voulaient venir en Égypte et se battre, et qu'il était instant de terminer.

Il y avait déjà longtemps que le général Desaix et le citoyen Poussielgue étaient en mer ; et l'on ne savait où ils étaient. Lorsqu'ils étaient partis, c'était moins dans l'intention de négocier sérieusement que pour gagner du temps ; ils étaient chargés de faire des propositions qu'on savait bien ne pas devoir être acceptées par l'ennemi. La prise d'El-Arich et le mécontentement qui éclata sur plusieurs points de l'armée¹ déterminèrent le général en chef à envoyer un de ses aides de camp² porter des instructions précises aux plénipotentiaires.

De son côté il résolut de se porter sur Salheyeh pour y attendre l'ennemi s'il voulait nous attaquer, ou pour être plus près du grand vizir si les négociations avaient lieu.

Le 15 nivôse (5 janvier), le quartier général partit avec une partie de l'armée ; nous arrivâmes le soir au fort de Birket-el-Hadji, où nous campâmes³.

1. Ce mécontentement se manifesta par des actes collectifs d'indiscipline, notamment à Damiette et à Alexandrie.

2. Baudot.

3. Retardé par diverses circonstances, le départ de Kleber n'eut

Le 16 (6 janvier), nous partimes de grand matin. Nous fîmes halte à El-Menaïr où nous déjeunâmes; les habitants nous apportaient des œufs, du beurre et des dattes. Nous continuâmes notre route, et à deux heures nous arrivâmes à Belbeis; toutes les troupes étaient sous les armes sur le passage du général en chef. Le général Kleber reçut la visite de tous les corps et fit part à chacun d'eux du dessein qu'il avait de reconduire l'armée en France, des négociations qu'il avait entamées à cet effet et de sa résolution de livrer bataille si l'ennemi nous refusait des conditions honorables. Ce qu'il dit aux officiers fut en un instant su de toutes les troupes et causa la plus vive satisfaction. La joie fut générale; rien ne pouvait plus flatter l'armée que l'espérance de retourner dans sa patrie. Cependant on était bien décidé à battre l'ennemi s'il fallait en venir là pour obtenir ce qu'on désirait tant. Nous campâmes derrière le canal.

Le 17 (7 janvier), nous nous mîmes en route au lever du soleil. Nous arrivâmes à Koraïm à trois heures, et nous campâmes près de jardins fort agréables où nous fûmes promener en arrivant. Une lieue avant Koraïm, on avait aperçu quelques

définitivement lieu que le 19 nivôse (9 janvier). Il coucha, le soir, à Birket-el-Hadji. Le lendemain, il arriva à Belbeis, où il séjourna le 11 janvier. De là, il se rendit à Koraïm (12 janvier) et atteignit Salheyeh, le 13 janvier.

Arabes dans le désert; un détachement de guides et beaucoup d'individus, militaires et administrateurs, étaient allés courir après eux. Nous étions déjà depuis deux heures à Koraim et ils ne revenaient pas; le général Kleber envoya de la cavalerie à leur rencontre, et bientôt l'arrivée de quelques-uns d'entre eux nous procura des détails sur ce qui s'était passé.

Après avoir joint les Arabes que nous avions vus et enlevé leurs chameaux et leurs baudets, ils avaient continué à poursuivre ceux qui, étant à cheval, avaient pu se sauver. Ils arrivèrent dans leur camp; là, ne trouvant point de résistance, ils ne gardèrent aucun ordre et furent les uns d'un côté, les autres d'un autre, jetant l'épouvante parmi les femmes et les enfants, qui seuls étaient restés. Bientôt les Arabes, qui s'étaient d'abord sauvés à l'arrivée des Français dans le camp, se réunirent; et, voyant les autres éparés et par petites troupes, ils vinrent les attaquer. La retraite fut le parti que durent prendre les nôtres, qui avaient affaire à vingt contre un; et il fallut combattre en se retirant. Les Arabes eurent 15 hommes tués ou blessés; nous eûmes 4 hommes tués et quelques blessés. Un superbe nègre du général Kleber, d'une bravoure extraordinaire, y fut tué.

Apprenant que ces Arabes étaient amis, on

voulut envoyer de suite des paysans de Koraïm pour les prévenir qu'il y avait eu une méprise et pour leur demander les blessés français qui pouvaient rester entre leurs mains. On ne savait pas encore que tous ceux qui manquaient avaient été tués; on s'intéressait beaucoup à un jeune commissaire qui n'était pas revenu. Les paysans ne voulurent point y aller, disant qu'ils étaient en guerre avec ces Arabes. On apprit le soir, par des hommes qui avaient vu les cadavres, que les Français qui n'étaient pas revenus avaient été tués.

Le 18 (8 janvier), au lever du soleil, nous étions en marche. Nous fîmes halte près du lac; nous vîmes caracoler, du côté opposé à celui où nous étions, les Arabes de la tribu que nous avions attaquée la veille; on envoya un piquet de cavalerie pour les surveiller; et, quand nous partîmes, ils s'en retournèrent vers leur camp. Il est probable qu'ils craignaient que nous ne voulussions venger les Français tués la veille et attaquer leur camp; ils nous quittèrent quand ils furent persuadés qu'on ne voulait pas aller chez eux.

Nous arrivâmes vers onze heures à Salheyeh. Il n'y avait pas une heure que nous y étions qu'une pluie très forte nous mouilla jusqu'aux os; nos équipages ne faisaient que d'arriver et

nos tentes n'étaient pas encore dressées. J'avais un très grand appétit, et notre ami Faure¹ qui, depuis quelque temps, était campé à Salheyeh et très bien organisé, nous donna un excellent diner auquel, pour ma part, je fis tout l'honneur possible.

Le lendemain de notre arrivée à Salheyeh, il arriva un Tartare, et nous sûmes qu'on allait traiter de l'évacuation à El-Arich, où le commodore Smith et le général Desaix avec le citoyen Poussielgue allaient arriver; ils avaient débarqué en Syrie, à Beyrouth et venaient par terre, escortés par de la cavalerie turque. Presque tous les jours il partait et il arrivait des dépêches; aussitôt que nos plénipotentiaires furent arrivés à El-Arich, on leur envoya un détachement de dromadaires pour escorter les porteurs de dépêches. L'aide de camp du général Desaix² arriva à Salheyeh; il donna quelques renseignements sur l'armée du vizir, composée en grande partie de cavalerie très mal montée; ils avaient une trentaine de pièces de 4.

Nous passions notre temps assez agréablement. Nous allions pendant le jour dans les bois de Salheyeh; nous visitions les villages; souvent nous en faisons tout le tour en courant à

1. Chef de bataillon d'artillerie.

2. Savary.

cheval. Les habitants nous paraissaient assez attachés ; ils nous faisaient beaucoup d'amitiés. Il m'est souvent arrivé d'aller seul dans des villages très éloignés dans les bois, et d'être accueilli avec beaucoup de bonté par ces malheureux que nos soldats pillaient journellement ; ils m'offraient des dattes et du café. Plus d'une fois le général Kleber, qu'ils aimaient beaucoup, s'écartait seul, sans garde, et les visitait dans leurs maisons.

Salheyeh est la réunion d'une quarantaine de petits villages, séparés les uns des autres de 100, 200, 300 toises, dans un bois de palmiers d'environ 3 lieues de contour et situé à l'entrée du désert à 22 lieues du Caire. On trouve dans ce bois beaucoup de petits lacs ou mares d'eau provenant des débordements du Nil et se tarissant à mesure qu'on s'éloigne du temps de l'inondation. L'eau y est bonne jusqu'à l'époque où le Nil devient fort bas ; elle est alors un peu saumâtre. C'est là que s'approvisionnent d'eau les caravanes qui veulent passer le désert pour aller à Gaza.

Les habitants sont très misérables ; ils sont laids, très maigres ; beaucoup vont nus ; ils vivent du produit de leurs dattiers ; ils vendent ce qui ne leur est point nécessaire pour leur existence, et se procurent avec cela le peu de choses dont ils ont besoin. Ils se réunissent par

10, 20 familles dans des cabanes de terre, qu'ils entourent d'un haut mur carré, flanqué par des tours rondes placées aux angles, et chacune de ces réunions forme un petit village. Ils sont obligés de se fortifier de cette manière à cause des Arabes du désert, qui ne manquent jamais l'occasion de leur enlever quelque bétail. Ces habitants ne travaillent jamais; une de leur jouissances, et c'est la plus grande, c'est de fumer sous des palmiers près de leurs cabanes en prenant du café. Les femmes s'occupent des travaux du ménage; elles broient le blé; elles ne sont pas plus belles que leurs maris, et sont très malpropres; les enfants sont hideux et presque toujours dans la poussière avec les chèvres, les chiens et autres animaux; dans beaucoup de cabanes, tous couchent ensemble, hommes et bêtes.

Nous passions les soirées à jouer le reversi en buvant le punch. Nous faisions quelques bouillottes assez chères, chez le commissaire ordonnateur Daure. Nous étions assez gais. L'espérance de revoir bientôt nos parents et nos amis augmentait de jour en jour. Nous sûmes, dans les premiers jours de pluviôse, que, quoiqu'on eût toutes les peines possibles à faire entendre aux plénipotentiaires turcs les choses les plus intelligibles, tout finirait par s'arranger, parce

que M. Smith était à peu près d'accord sur les points principaux. Avant la clôture des négociations, le général Kleber, pour sonder l'opinion, avait parlé de quelques articles principaux; beaucoup de personnes virent avec peine que nous partirions du Caire, pour nous retirer sur la rive gauche du Nil, avant l'époque où les bâtimens seraient prêts à nous recevoir; on eût désiré que les Turcs n'entrassent en Égypte que quand nous l'eussions quittée; c'eût été un moyen de voir arriver plus vite les vaisseaux qui devaient nous transporter en France et d'assurer l'exécution du traité. Le général Kleber convoqua un conseil de guerre, présenta les articles, fut contrarié et s'aperçut trop tard qu'il ne devait pas demander de conseils quand il ne voulait suivre que ses idées¹.

Cette circonstance occasionna de la division, et quelques hommes en profitèrent pour émettre des opinions dont le prétexte était l'intérêt de la République; mais ils ne purent cacher à tout le monde qu'ils étaient mus par de petites passions et par l'espérance de tirer, dans la suite, tout le parti possible de la conduite qu'ils tinrent alors.

On commença par n'être pas d'accord sur le

1. Ce conseil de guerre fut tenu à Salheyeh, le 1^{er} pluviôse (21 janvier). Le procès-verbal en a été publié, pour la première fois, dans l'ouvrage de Louis Reybaud, qui en devint la communication à l'ordonnateur Daure (t. III, p. 73).

mode d'évacuation, et plus tard on cria sur le traité et sur l'évacuation, quoiqu'on fût convenu qu'il était impossible de tenir sans courir des chances trop dangereuses¹.

Le général Kleber envoya, le 6 pluviôse (26 janvier), son ultimatum avec l'ordre au général Desaix de revenir s'il n'était pas accepté ; le 10 (30 janvier), un aide de camp apporta le traité conclu le 8 pluviôse (28 janvier) à El-Arich ; Kleber le signa et l'envoya de suite au grand-vizir.

Le général Kleber porta immédiatement à la connaissance des troupes les articles du traité et fit une proclamation à l'armée, dans laquelle il lui annonçait que dans quatre mois elle reverrait la France. Il donna des ordres à Alexandrie pour les préparatifs de l'embarquement. Il écrivit à Mustapha-Pacha, prisonnier au Caire et qui avait beaucoup contribué à faire nouer les négociations ; il avait fréquemment écrit au

1. L'opinion de Doguereau est assez conforme aux idées que développait Kleber dans sa lettre au Directoire, du 8 octobre 1799 ; l'étude impartiale des documents de l'époque permet d'affirmer que, si elle est conçue en termes un peu trop pessimistes, la lettre de Kleber doit être tenue comme vraie dans ses conclusions. Dans son *Journal*, l'ingénieur Villiers du Terrage déclare également :

« Tout le monde désirait revoir la France, dont on ne recevait même plus de nouvelles. Ceux qui ont plus tard crié à la trahison ne se souvenaient sans doute pas de leur joie à l'idée de quitter l'Égypte. » (P. 241.)

grand-vizir, il avait eu très souvent des conférences avec le général Kleber qui l'avait traité avec tous les égards imaginables. Mustapha arriva deux jours après à Salheyeh avec son fils et ses principaux officiers ; le général Kleber lui fit cadeau de chevaux et d'équipages de campagne, lui annonçant qu'il était libre et qu'il pouvait aller rejoindre le grand-vizir quand il lui plairait.

Le 12 (1^{er} février), il arriva un commissaire en chef avec quelques officiers de l'armée ottomane. Rien de plus pitoyable que leur suite et leurs montures. Leurs mulets et leurs chevaux pouvaient à peine se traîner ; les os leur perçaient la peau, et la plupart n'avaient plus de poil ; ce spectacle nous amusa beaucoup et donna lieu à de nombreuses plaisanteries.

Le général Desaix arriva le 16 (5 février), et Mustapha-Pacha partit pour rejoindre le grand-vizir avec un certain nombre de Turcs qui étaient prisonniers de guerre en Égypte et qu'on amena à Salheyeh.

On faisait faire de grandes manœuvres tous les jours à nos demi-brigades, parce qu'on avait su que le vizir voudrait avoir une entrevue avec le général Kleber et qu'on avait l'intention de faire manœuvrer l'armée devant lui. On s'était aussi attendu à voir arriver M. Smith ; mais il

s'était réembarqué après la conclusion du traité. Un de ses officiers arriva avec le général Desaix ; il allait porter des dépêches dans l'Inde ; il s'embarqua à Suez après avoir passé quelques jours au Caire.

Nous vîmes arriver avant notre départ plusieurs principaux officiers de l'armée ottomane avec une troupe de cavalerie turque, qui venait prendre possession du fort de Salheyeh. Ils campèrent au milieu du quartier général, ce qui occasionna beaucoup de confusion dans notre camp, ces gens-là observant très peu d'ordre. On craignait toujours qu'il ne s'élevât quelques rixes entre eux et nos soldats qui, par curiosité, venaient rôder toute la journée au milieu d'eux et s'égayaient sur leurs tournures et celle de leurs chevaux qui paraissaient avoir fait bien maigre chair depuis longtemps.

Le général Kleber reçut à Salheyeh la nouvelle de la révolution du 18 brumaire ; mais il n'en fit part à personne ; et ce ne fut que le jour de notre arrivée au Caire que la nouvelle en fut connue de l'armée ¹.

Avant de partir de Salheyeh, le général en

1. Le *Courrier de l'Égypte* publia (dans son numéro 60, du 9 ventôse — 28 février), la nouvelle du coup d'État du 18 brumaire, d'après le journal anglais *The Sun*. La nouvelle officielle de l'événement fut apportée par le chef de brigade Latour-Manbourg quelques jours plus tard.

chef fit mettre à l'ordre la convention d'El-Arich dont voici le texte :

CONVENTION POUR L'ÉVACUATION DE L'ÉGYPTE

L'armée française en Égypte, voulant donner une preuve de ses désirs d'arrêter l'effusion du sang et de voir cesser les malheureuses querelles survenues entre la République française et la Sublime Porte, consent à évacuer l'Égypte d'après les dispositions de la présente convention, espérant que cette concession pourra être un acheminement à la pacification générale de l'Europe.

« ARTICLE PREMIER. — L'armée française se retirera avec armes, bagages et effets sur Alexandrie, Rosette et Aboukir pour y être embarquée et transportée en France, tant sur ses bâtiments que sur ceux qu'il sera nécessaire que la Sublime Porte lui fournisse ; et pour que les dits bâtiments puissent être plus promptement préparés, il est convenu qu'un mois après la ratification de la présente, il sera envoyé au château d'Alexandrie un commissaire avec 50 personnes de la part de la Sublime Porte.

« ART. 2. — Il y aura un armistice de trois mois en Égypte, à compter du jour de la signature de la présente convention ; et cependant, dans le cas où la trêve expirerait avant que les-

dits bâtiments à fournir par la Sublime Porte fussent prêts, ladite trêve sera prolongée jusqu'à ce que l'embarquement puisse être complètement effectué ; bien entendu que, de part et d'autre, on emploiera tous les moyens possibles pour que la tranquillité de l'armée et des habitants, dont la trêve est l'objet, ne soit pas troublée.

« ART. 3. — Le transport de l'armée française aura lieu d'après le règlement des commissaires nommés à cet effet par la Sublime Porte et par le général en chef Kleber ; et si, lors de l'embarquement, il survenait quelque discussion entre lesdits commissaires sur cet objet, il en sera nommé un par M. le commodore sir Sidney-Smith, qui décidera les différends d'après les règlements maritimes de l'Angleterre.

« ART. 4. — Les places de Katieh et Salheyeh seront évacuées par les troupes françaises le huitième jour, ou le dixième jour au plus tard, après la ratification de la présente convention. La ville de Mansourah sera évacuée le quinzième jour ; Damiette et Belbeis, le vingtième jour ; Suez sera évacuée six jours avant le Caire ; les autres places situées sur la rive orientale du Nil seront évacuées le dixième jour ; le Delta sera évacué quinze jours après l'évacuation du Caire. La rive occidentale du Nil et ses dépendances resteront entre les mains des Français jusqu'à

l'évacuation du Caire ; et cependant, comme elles doivent être occupées par l'armée française jusqu'à ce que toutes les troupes soient descendues de la Haute-Égypte, ladite rive occidentale et ses dépendances pourront n'être évacuées qu'à l'expiration de la trêve, s'il est impossible de les évacuer plus tôt. Les places évacuées par l'armée seront remises à la Sublime Porte dans l'état où elles se trouvent actuellement.

« ART. 5. — La ville du Caire sera évacuée dans le délai de quarante jours, si cela est possible, et au plus tard dans quarante-cinq jours à compter du jour de la ratification de la présente.

« ART. 6. — Il est expressément convenu que la Sublime Porte apportera tous ses soins pour que les troupes françaises des diverses places de la rive occidentale du Nil, qui se replieront avec armes et bagages vers leur quartier général, ne soient, pendant leur route, inquiétées ni molestées, dans leurs personnes, biens et honneurs, soit de la part des habitants de l'Égypte, soit par les troupes de l'armée impériale ottomane.

« ART. 7. — En conséquence de l'article ci-dessus et pour prévenir toute discussion et hostilité, il sera pris des mesures pour que les troupes turques soient toujours suffisamment éloignées des troupes françaises.

« ART. 8. — Aussitôt après la ratification de

la présente convention, tous les Turcs et autres nations sans distinction, sujets de la Sublime Porte, détenus ou retenus en France, ou au pouvoir des Français en Égypte, seront mis en liberté; et réciproquement tous les Français détenus dans toutes les villes et échelles de l'Empire Ottoman, ainsi que toutes les personnes de quelque nation qu'elles soient, attachées aux légations et consulats français, seront également mis en liberté.

« ART. 9. — La restitution des biens et propriétés des habitants et des sujets de part et d'autre, ou le remboursement de leur valeur aux propriétaires, commencera immédiatement après l'évacuation de l'Égypte et sera réglée à Constantinople par des commissaires nommés respectivement pour cet objet.

« ART. 10. — Aucun habitant de l'Égypte, de quelque religion qu'il soit, ne sera inquiété ni dans sa personne, ni dans ses biens, pour les liaisons qu'il pourra avoir eues avec les Français pendant leur occupation de l'Égypte.

« ART. 11. — Il sera délivré à l'armée française, tant de la part de la Sublime Porte que des cours ses alliées, c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne et de Russie, les passeports, sauf-conduits et convois nécessaires pour assurer son retour en France.

« ART. 12. — Lorsque l'armée française en Égypte sera embarquée, la Sublime Porte, ainsi que ses alliées, promettent que, jusqu'à son retour sur le continent de la France elle ne sera nullement inquiétée ; comme de leur côté, le général en chef Kleber et l'armée française en Égypte promettent de ne commettre aucune hostilité pendant ledit temps, ni contre les flottes, ni contre les pays de la Sublime Porte et de ses alliées, et que les bâtiments qui transporteront ladite armée ne s'arrêteront à aucune autre côte que celle de la France, à moins de nécessité absolue.

« ART. 13. — En conséquence de la trêve de trois mois stipulée ci-dessus avec l'armée française pour l'évacuation de l'Égypte, les parties contractantes conviennent que si, dans l'intervalle de ladite trêve, quelques bâtiments de France, à l'insu des commandants des flottes alliées, entraient dans le port d'Alexandrie, ils en partiront après avoir pris l'eau et les vivres nécessaires et retourneront en France, munis de passeports des cours alliées ; et, dans le cas où quelques-uns desdits bâtiments auraient besoin de réparations, ceux-là seuls pourraient rester jusqu'à ce que lesdites réparations soient achevées et partiront aussitôt après pour la France, comme les précédents, par le premier vent favorable.

« ART. 14. — Le général en chef Kleber pourra envoyer sur-le-champ en France un avis, auquel il sera donné les sauf-conduits nécessaires pour que ledit avis puisse prévenir le Gouvernement français de l'évacuation de l'Égypte.

« ART. 15. — Étant reconnu que l'armée française a besoin de subsistances journalières pendant les trois mois dans lesquels elle doit évacuer l'Égypte et pour les trois autres mois à compter du jour où elle sera embarquée, il est convenu qu'il lui sera fourni les quantités nécessaires de blé, viande, riz, orge et paille suivant l'état qui en est présentement remis par les plénipotentiaires français tant pour le séjour, que pour le voyage. Celles desdites quantités que l'armée aura retirées de ses magasins, après la ratification de la présente, seront déduites de celles à fournir par la Sublime Porte.

« ART. 16. — A compter du jour de la ratification de la présente convention, l'armée française ne prélèvera aucune contribution; mais au contraire elle abandonnera à la Sublime Porte les contributions ordinaires exigibles qui lui resteraient à lever, jusqu'à son départ, ainsi que les chameaux, dromadaires, munitions, canons, et autres objets lui appartenant qu'elle ne jugera pas à propos d'emporter, de même que les magasins de grains provenant de contribu-

tions déjà levées et enfin les magasins de vivres ; ces objets seront examinés et évalués par des commissaires envoyés en Égypte à cet effet par la Sublime Porte et par le commandant des forces britanniques conjointement avec les préposés du général en chef Kleber, reçus par les premiers au taux de l'évaluation ainsi faite jusqu'à la concurrence de la somme de 3.000 bourses, qui sera nécessaire à l'armée française pour accélérer ses mouvements et son embarquement ; et si les objets ci-dessus désignés ne produisaient pas cette somme, le déficit sera avancé par la Sublime Porte à titre de prêt, qui sera remboursé par le Gouvernement français, sur les billets des commissaires préposés par le général en chef Kleber pour recevoir ladite somme.

« ART. 17. — L'armée française ayant des frais à faire pour évacuer l'Égypte, elle recevra, après la ratification de la présente convention, la somme stipulée dans l'ordre suivant, savoir :

- « Le quinzième jour, 500 bourses ;
- « Le trentième jour, 500 bourses ;
- « Le quarantième jour, 300 autres bourses ;
- « Le cinquantième jour, 300 autres bourses ;
- « Le soixantième jour, 300 autres bourses ;
- « Lesoixante-dixième jour, 300 autres bourses ;
- « Le quatre-vingtième jour, 300 autres bourses ;

« Enfin le quatre-vingt-dixième jour, 500 autres bourses.

« Toutes les susdites bourses de 500 piastres turques chacune, lesquelles seront reçues en prêt des personnes commises à cet effet par la Sublime Porte; et pour faciliter l'exécution desdites dispositions, la Sublime Porte enverra, immédiatement après l'échange des ratifications, des commissaires dans la ville du Caire et dans les autres villes occupées par l'armée.

« ART. 18. — Les contributions que les Français pourraient avoir perçues après la date de la ratification et avant la notification de la présente convention, dans les divers points de l'Égypte, seront déduites sur le montant des 3.000 bourses ci-dessus stipulées.

« ART. 19. — Pour faciliter et accélérer l'évacuation des places, la navigation des bâtiments français de transport qui se trouveront dans les ports de l'Égypte sera libre pendant les trois mois de trêve, depuis Damiette et Rosette jusqu'à Alexandrie, et d'Alexandrie à Rosette et Damiette.

« ART. 20. — La sûreté de l'Europe exigeant les plus grandes précautions pour empêcher que la contagion de la peste n'y soit transportée, aucune personne malade ou soupçonnée d'être atteinte de cette maladie ne sera embarquée;

mais les malades pour cause de peste ou pour toute autre maladie qui ne permettrait pas leur transport dans le délai convenu pour l'évacuation, demeureront dans les hôpitaux où ils se trouveront, sous la sauvegarde de Son Altesse le suprême vizir et seront soignés par des officiers de santé français, qui resteront auprès d'eux jusqu'à ce que leur guérison leur permette de partir, ce qui aura lieu le plus tôt possible; et les articles 11 et 12 de cette convention leur seront appliqués comme au reste de l'armée. Le commandant en chef de l'armée française s'engage à donner les ordres les plus stricts aux différents officiers commandant les troupes embarquées, de ne pas permettre que les bâtiments les débarquent dans d'autres ports que ceux qui seront indiqués par les officiers de santé, comme offrant les plus grandes facilités pour faire la quarantaine usitée et nécessaire.

ART. 21. — Toutes les difficultés qui pourraient s'élever et qui ne seraient pas prévues par la présente convention seront terminées à l'amiable entre les commissaires désignés à cet effet par Son Altesse le suprême vizir et par le général en chef Kleber, de manière à faciliter et à accélérer l'évacuation.

« ART. 22. — La présente ne sera valable qu'après les ratifications respectives, lesquelles devront

être échangées dans le délai de huit jours ; en suite de laquelle ratification la présente convention sera religieusement observée de part et d'autre.

« Fait, signé et scellé de nos sceaux respectifs, au camp des Conférences près d'El-Arich, le 4 pluviôse an VIII de la République française (24 janvier 1800) et le 28 de la lune de Chaaban, l'an de l'hégire 1214.

Signé :

« Le général de division DESAIX,
 « Le citoyen POUSSIELGUE,
 « plénipotentiaires du général Kleber.

« S. Exc. MUSTAPHA RACHID, effendi defterdar,
 « S. Exc. MUSTAPHA RASYCHEH, reis el kouttab,
 « plénipotentiaires de S. A. le Suprême Vizir. »

*
 * * *

Le 16 pluviôse (5 février), nous partîmes vers neuf heures de Salheyeh. Nous fîmes halte près du lac et après déjeuner nous continuâmes jusqu'à Koraim, où nous campâmes au même endroit qu'à notre dernier passage. Les habitants du village qui connaissaient le traité étaient dans les rues ; ils nous faisaient leurs adieux. Nous eûmes un peu de pluie en arrivant.

Le 17 (6 février), nous partîmes avant le lever

du soleil et nous arrivâmes d'assez bonne heure à Belbeis, où nous campâmes le long du canal.

Le 18 (7 février), nous nous mîmes en marche à sept heures, nous déjeunâmes à El-Menaïr et, quand nous fûmes près d'El-Merg, le quartier général appuya sur la droite ; nous fûmes à Héliopolis ; nous nous y arrêtâmes, parce que le général en chef ne voulait entrer que de nuit au Caire.

Pendant que nous étions à déjeuner, on vint dire qu'on voyait des Arabes ; on envoya un détachement de cavalerie avec lequel fut l'officier de marine anglaise qui partait pour l'Inde. Après avoir caracolé, les Arabes disparurent et les nôtres rentrèrent. Le général commandant le Caire et différents principaux habitants vinrent au-devant de Kleber, et nous partîmes une heure avant la nuit. Ce fut avant d'entrer dans la ville que j'appris la révolution du 18 brumaire, qu'on annonçait encore tout bas et qui ne fut bien connue que quelques jours après.

Nous mourions de faim en arrivant ; notre ami Chateaufieux nous trouva du vin et fit faire une copieuse omelette avec laquelle nous fîmes un fort bon souper. Nous parlâmes beaucoup de notre prochain retour, du plaisir que nous aurions bientôt à revoir nos parents, nos amis.

Les jours que nous passâmes dans l'attente du départ nous paraissaient longs; il nous tardait d'avoir le pied dans les bâtiments. Il semble qu'on prévoyait le funeste événement qui prolongea indéfiniment notre séjour au milieu des Barbares. Nous nous occupâmes un peu de la vente de nos meubles et de nos chevaux. Il ne me resta plus rien à vendre au bout de quelques jours; je ne conservai qu'un petit cheval pour faire ma route jusqu'à Alexandrie.

Vers le milieu du mois de ventôse, il arriva des dépêches du Gouvernement; elles furent apportées par le chef de brigade Latour-Maubourg¹, qui me remit une lettre de mon frère; j'appris avec bien du plaisir qu'après avoir été pris par les Anglais il avait été rendu à Toulon et partait pour Paris le jour qu'il m'avait écrit.

Nous eûmes des détails sur la révolution de brumaire, et le Gouvernement envoya la nouvelle Constitution, qu'on nous dit avoir fait le plus grand plaisir à tous les Français, qui définitivement se ralliaient autour d'elle.

Le général en chef assurait n'avoir reçu aucune dépêche particulière du Gouvernement, aucune nouvelle instruction relative à la conservation de l'Égypte. Il continua de faire exécuter les dispo-

1. Venu de France sur l'*Osiris*, il arriva au Caire le 5 mars (14 ventôse).

sitions du traité d'El-Arich ; les approvisionnements, les bagages, la presque totalité des munitions de guerre étaient transportés à Alexandrie, où l'on s'occupait avec activité des préparatifs de l'embarquement.

Les troupes ottomanes avaient pris possession des forts de Katieh, Salheyeh, Belbeis, Suez et de tous ceux de la Haute-Égypte. Nous leur avons livré la ville de Damiette et le fort de Lesbé. Youssouf-Pacha, grand-vizir de la Porte, avait conduit son armée à Belbeis et établi une avant-garde de 6.000 hommes¹ à El-Khanqah, à quatre heures de chemin du Caire; enfin deux jours devaient encore s'écouler jusqu'à ce que la citadelle et les forts de cette capitale fussent entièrement évacués².

Nous devions loger avec le général Songis dans la maison du directeur du pare; nos effets étaient déjà portés dans nos nouveaux appartements. Le quartier général devait s'établir dans la maison de Mourad-Bey³. On devait rester un mois à Gizeh avant de se rendre à Alexandrie.

1. Sous les ordres de Nassif-Pacha.

2. Ce paragraphe est emprunté au *Rapport fait au Gouvernement français des événements qui se sont passés en Egypte, depuis la conclusion du Traité d'El-Arich jusqu'à la fin de prairial an VIII*, rapport rédigé, au nom du général en chef, par le général Damas, chef d'état-major de l'armée. Les chapitres xi et xii contiennent un assez grand nombre de passages de ce même document.

3. Située à Gizeh.

Comme les bâtiments que la Porte devait nous fournir n'arrivaient pas et qu'on était obligé de faire des tonneaux dont on manquait, il semblait déjà certain qu'on ne partirait pas à l'époque fixée et qu'on resterait à Gizeh plus longtemps qu'on ne croyait d'abord. Les officiers de la Porte mettaient beaucoup de lenteur dans l'exécution de différents articles.

CHAPITRE XI

Rupture de la convention d'El-Arich. — Lettre de lord Keith. — Ultimatum de Kleber au grand-vizir. — Bataille d'Héliopolis : attaque des retranchements de Matarieh ; déroute des Turcs ; l'armée française campe sous les tentes de l'armée ottomane. — Poursuite de l'ennemi. — Attaque et prise de Belbeis. — Bivouac à Sénikah. — Affaire de Koraim. — Arrivée à Salheyeh. — Fuite du vizir à travers le désert. — Marche du général Belliard sur Damiette.

Telle était la position de l'armée lorsque le général en chef reçut du commodore Sidney Smith, ministre plénipotentiaire auprès de la Porte ottomane, une lettre datée de Chypre, 20 février 1800. Elle portait « que le commandant en chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée avait reçu des ordres qui s'opposaient à l'exécution immédiate du traité d'El-Arich et qu'on jugeait nécessaire de lui faire part sans délai de cette difficulté, afin qu'il n'agît point ignorant son existence. »

Aussitôt que le général en chef eut pris connaissance de cette lettre, il fit réarmer les forts, arrêter le départ des munitions, rappeler celles qui étaient déjà transportées. Il ordonna aux

troupes de Rahmanieh et de Rosette de remonter au Caire; des courriers à dromadaires furent expédiés pour accélérer la marche de celles de la Haute-Égypte; tous les moyens réservés pour les événements extraordinaires furent réunis, et l'armée prit position vers la Coubeh.

Le général en chef adressa aux troupes une proclamation pour les préparer aux suites d'une rupture. Il chargea en même temps le secrétaire de Sidney Smith de se rendre sur-le-champ au camp du vizir pour lui présenter la copie de la lettre qui lui avait été adressée. Il appela enfin auprès de lui Mustapha-Pacha, commissaire de la Porte, pour lui déclarer qu'il différerait l'évacuation du Caire et qu'il regarderait comme une hostilité la marche de l'armée ottomane au-delà de Belbeis.

Le vizir reçut dans cette place la dépêche du général en chef. Son camp était déjà levé et lui-même prêt à monter à cheval. Il n'eut aucun égard à cette proposition¹, se rendit avec son armée à El-Khanqah, et, portant son avant-garde à Matarieh, à deux heures de chemin du Caire,

1. Il déclara que l'armée de la Sublime Porte n'avait jamais reculé et n'en donnerait pas le premier exemple en cette occasion. En apprenant la réponse du vizir au parlementaire anglais, Kleber s'écria : « F..., je le ferai bien reculer demain, et plus vite qu'il ne voudra. »

Plusieurs historiens placent cette réponse à la veille de la bataille d'Héliopolis.

il plaça dans la plaine de la Coubbeh ses avant-postes au milieu des nôtres.

Sur ces entrefaites M. le lieutenant Wright, officier de marine anglais, arriva au quartier général et présenta une lettre adressée par le lord Keith, commandant de la flotte anglaise dans la Méditerranée, au général en chef de l'armée française en Égypte. Elle était datée de Minorque le 8 janvier 1800, écrite en anglais et ainsi conçue :

« MONSIEUR,

« Ayant reçu des ordres positifs de Sa Majesté Britannique de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française en Égypte et en Syrie, excepté dans le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre et abandonnerait tous les vaisseaux et toutes les munitions des ville et port d'Alexandrie aux puissances alliées, et, dans le cas où une capitulation aurait lieu, de ne permettre à aucune troupe de retourner en France qu'elle ne soit échangée, je pense nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes françaises à bord et faisant voile de ce pays d'après les passeports signés par d'autres que ceux qui ont le droit d'en accorder seront forcés par les officiers des vaisseaux que je commande de rentrer à Alexandrie;

et que ceux qui seront rencontrés retournant en Europe d'après des passeports accordés en conséquence d'une capitulation particulière avec une des puissances alliées, seront retenus comme prises et tous les individus à bord considérés comme prisonniers de guerre. »

Signé : KEITH.

Le général en chef prit aussitôt la résolution de livrer bataille, certain que l'armée partagerait ses sentiments aussitôt qu'elle connaîtrait cette lettre odieuse. Elle fut imprimée pendant la nuit et elle servit de proclamation :

« Soldats, ajoutait-il, on ne répond à une telle insolence que par des victoires ; préparez-vous à combattre¹. »

Jamais outrage ne fut plus vivement ressenti, l'injure était commune, chacun brûlait de la venger. Tous les Français se reconnurent à cette généreuse indignation, et l'on eût dit que l'armée poussait dans ce moment un cri de guerre unanime.

Le vizir avait rejeté toutes les propositions que le général Kleber lui avait adressées ; il ne voyait dans notre modération que le témoignage

1. La lettre de lord Keith et l'énergique appel de Kleber furent notifiés à l'armée, le 18 mars 1800 (27 ventôse an VIII).

de notre faiblesse. Convaincu qu'on ne pouvait s'opposer à la marche de son armée, il exigea l'évacuation du Caire au terme convenu, celle de tous les forts et celle du Delta. Dans les conférences qui se tinrent à la Coubbeh, le reis-effendi et le defterdar feignirent de regarder cette opposition des Anglais comme un événement peu considérable, qui, n'étant point émané de Constantinople, ne devait pas arrêter l'évacuation. Tout délai de notre part était selon eux une infraction au traité, et c'était offenser la Porte que d'exiger une autre garantie que ses firmans.

La communication de la lettre du lord Keith n'avait rien changé aux dispositions du vizir. Sir Sidney Smith qui, dans ces circonstances difficiles, concilia ce qu'il devait à l'honneur, avec ce qu'exigeaient les ordres de son Gouvernement, représenta inutilement qu'il convenait de tout suspendre de part et d'autre. Le vizir, qui n'appréciait point les suites d'une rupture, repoussa ce conseil dicté par la prévoyance et la loyauté; il persista dans ses prétentions et consentit seulement à promettre des otages et des subsides.

Pendant que duraient les conférences, le vizir faisait venir de nouvelle artillerie d'El-Arich; il augmentait ses forces déjà très considérables, en réunissant les habitants des villages, qui se ren-

dirent à son camp avec armes et drapeaux. Il répandit dans les provinces des firmans dans lesquels les Français étaient représentés comme des infidèles, ennemis de l'islamisme, infracteurs des traités. Il écrivit dans le même sens aux tribus d'Arabes, établit des chefs de sédition dans toutes les villes et notamment au Caire, à Mehallet-el-Kebir et à Tant, où des révoltes ne tardèrent point à éclater. Il ordonna aux odjaks, qui composaient l'ancienne milice du Grand Seigneur, de se rendre à son camp avec leurs chevaux et leurs armes. Enfin il enjoignit à tous, sous peine d'être traités comme rebelles, de se réunir, au nom de la religion et du souverain, pour exterminer les Français, que leur petit nombre et la terreur de ses armes avaient glacés d'effroi.

Cependant les troupes françaises arrivèrent de la Basse-Égypte et du Saïd. Il n'y avait pas un instant à perdre; la position des deux armées suffisait pour amener des hostilités; nos forces ne pouvaient augmenter, celles de l'ennemi croissaient tous les jours.

Le général en chef fit cesser les conférences et, s'adressant à Mustapha-Pacha : « Il faut, lui dit-il, que Votre Excellence sache que les desseins du vizir me sont connus; il me parle de concorde et il forme des séditions dans toutes les villes; c'est vous-même qu'il a chargé de préparer la révolte

du Caire. Le temps de la confiance est passé ; le vizir m'attaque puisqu'il est sorti de Belbeis ; il faut que demain il retourne en cette place, qu'il soit le jour suivant à Salheyeh et qu'il se retire ainsi jusqu'aux frontières de la Syrie. Autrement je l'y contraindrai. L'armée française n'a pas besoin de vos firmans, elle trouvera l'honneur et la sûreté dans ses forces. Informez Son Altesse de mes intentions. »

Le même jour, Kleber convoqua les officiers généraux en conseil de guerre et, ne leur présentant d'autre pièce que la lettre du lord Keith et le plan de bataille, il leur dit :

« Citoyens Généraux, vous avez lu cette lettre ; elle dicte votre devoir et le mien. Voici notre situation : les Anglais nous refusent le passage après que leurs plénipotentiaires en sont convenus, et les Ottomans, auxquels nous avons livré le pays, veulent que nous achevions de l'évacuer conformément aux traités : il faut vaincre ces derniers, les seuls que nous puissions atteindre. Je compte sur votre zèle, votre sang-froid et la confiance que vous inspirez aux troupes. Voici mon plan de bataille. »

Cette exposition ne fut suivie d'aucune délibération ; chacun était animé d'un égal désir de soutenir la gloire de nos armes.

Le général en chef, ne voulant point attaquer

le vizir sans une déclaration expresse d'hostilités, lui adressa la lettre suivante :

Au quartier général de l'armée française,
le 28 ventôse an VIII (19 mars 1800).

« L'armée dont le commandement m'est confié ne trouve point dans les propositions qui m'ont été faites de la part de Votre Altesse une garantie suffisante contre les prétentions injurieuses et l'opposition formelle du Gouvernement anglais à l'exécution de notre traité. En conséquence, il a été résolu ce matin au conseil de guerre, que ces propositions seraient rejetées et que la ville du Caire, ainsi que ses forts, demeureraient occupés par les troupes françaises, jusqu'à ce que j'aie reçu du commandant de la flotte anglaise dans la Méditerranée une lettre directement contraire à celle qu'il m'a adressée le 8 janvier, et que j'aie entre mes mains les passeports signés par ceux qui ont le droit d'en accorder.

« D'après cela, toutes conférences ultérieures entre nos commissaires deviennent inutiles, et les deux armées doivent dès cet instant se considérer comme en état de guerre.

« La loyauté que j'ai apportée dans l'exécution ponctuelle de nos conventions donnera à Votre Altesse la mesure du regret que me fait éprouver une rupture aussi extraordinaire dans ces cir-

constances que contraire aux avantages communs de la République française et de la Sublime Porte. J'ai assez prouvé combien j'étais pénétré du désir de voir renaître les liaisons d'intérêt et d'amitié qui unissaient depuis longtemps les deux puissances; j'ai tout fait pour rendre manifeste la pureté de mes intentions; toutes les nations y applaudiront, et Dieu soutiendra par la victoire la justice de ma cause; le sang que nous sommes prêts à répandre rejallira sur les auteurs de cette nouvelle dissension.

« Je prévien aussi Votre Altesse que je garderai encore comme otage à mon quartier général, Son Excellence Mustapha-Pacha, jusqu'à ce que le général Galbaud, retenu à Damiette ¹, se soit rendu à Alexandrie avec sa famille et sa suite et qu'il ait pu me rendre compte du traitement qu'il a éprouvé des officiers de l'armée ottomane et sur lequel on me fait des rapports extraordinaires.

« La sagesse accoutumée de Votre Altesse lui fera distinguer aisément de quelle part viennent les nuages qui s'élèvent; mais rien ne pourra altérer la haute considération et l'amitié bien sincère que j'ai pour elle. »

Signé : KLEBER.

1. Le général Galbaud, arrivant de France sur le brick le *Lodi*, avait débarqué près de Damiette; il s'était vu arrêté par les commandants turcs et retenu prisonnier.

En même temps on ordonnait au camp les préparatifs du combat. Au milieu de la nuit suivante ¹, le général en chef se rendit, accompagné des guides de l'armée et de l'état-major général dans la plaine de la Coubbeh, où se trouvait déjà une partie des troupes ; les autres arrivèrent successivement et se rangèrent en bataille. La clarté du ciel, toujours serein dans ces climats, suffisait pour que les mouvements s'exécutassent avec ordre ; mais elle était trop faible pour que l'ennemi pût les apercevoir.

La ligne de bataille était composée de quatre carrés ; ceux de droite obéissaient au général Friant, ceux de gauche au général Reynier. L'artillerie légère occupait les intervalles d'un carré à l'autre ; et la cavalerie, en colonne dans l'intervalle du centre, était commandée par le général Leclerc ; ses pièces marchaient sur ses flancs et étaient soutenues par deux divisions du régiment des dromadaires.

Derrière la gauche, en seconde ligne, était un petit carré de 2 bataillons ; l'artillerie de réserve, placée au centre, était couverte par quelques compagnies de grenadiers et par les sapeurs armés de fusils. D'autres pièces marchaient sur les deux côtés du rectangle, soutenues et flanquées par des

1. Dans la nuit du 19 au 20 mars.

tirailleurs. Enfin des compagnies de grenadiers doublaient les angles de chaque carré et pouvaient être employées pour l'attaque des postes.

La première brigade de la division Friant était commandée par le général Belliard et formée de la 21^e légère et de la 88^e de bataille¹. Les 61^e et 75^e de bataille formaient la deuxième brigade aux ordres du général Donzelot.

Le général Robin commandait la première brigade de la division Reynier : elle était composée de la 22^e légère et de la 9^e de bataille. Le général Lagrange avait sous ses ordres la 13^e et la 85^e de bataille, formant la 2^e brigade de cette division.

Le général Songis commandait l'artillerie, et le général Sanson, le génie.

Nassif-Pacha, à la tête de l'avant-garde ennemie, avait sous ses ordres deux autres pachas ; le village de Matarieh, qu'il occupait avec 5 ou 6.000 janissaires d'élite et un corps de cavalerie, avait été retranché et armé de 16 pièces d'artillerie ; les avant-postes se retranchaient sur la droite jusqu'au Nil et sur la gauche jusqu'à la mosquée de Sibil-el-Ham.

Le camp du vizir était situé entre El-Khanqah

1. Depuis la réorganisation de 1796, le nom réglementaire était demi-brigade d'infanterie de *ligne*. On rencontre cependant, dans le langage courant, l'expression demi-brigade de *bataille*, qui était précédemment en usage.

et le village de Abou-Zaabel : c'est dans cet endroit que son armée était rassemblée ; elle y occupait un espace considérable. On ne peut décrire son ordre de bataille, car les Turcs n'en observent aucun. Presque tous les rapports qui nous sont parvenus portaient cette armée à 80.000 hommes, quelques-uns à 60.000 seulement.

Vers les trois heures du matin, l'armée se mit en marche ; l'aile droite arriva, au point du jour, près de la mosquée de Sibil-el-Ham, où l'ennemi avait une grand'garde de 5 à 600 chevaux ; quelques coups de canon déterminèrent ce poste à se replier.

Les deux carrés de gauche arrivèrent devant le village de Matarieh ; ils s'y arrêtèrent hors de portée du canon et donnèrent le temps à la division de la droite de venir se placer entre Héliopolis et le village d'El-Merg, afin de s'opposer à la retraite des troupes ennemies et à l'arrivée des renforts que le vizir pouvait envoyer.

Dès le commencement de la canonnade, Nasif-Pacha envoya un officier turc qui vint sous notre feu jusque près du général en chef ; celui-ci le renvoya sans vouloir l'entendre.

Tandis que notre premier mouvement s'exécutait, on distingua un corps de cavalerie et d'infanterie turques qui, après avoir fait un grand

détour dans les terres cultivées, se dirigeait vers le Caire. Les guides eurent ordre de les charger. Les ennemis acceptèrent la charge et, renforcés successivement par de nouvelles troupes, ils enveloppèrent les nôtres. L'issue de cette mêlée leur eût été funeste si le 22^e de chasseurs et le 14^e de dragons ne se fussent portés aussitôt pour soutenir l'action. Après un combat long et opiniâtre, l'ennemi prit la fuite et, s'éloignant à perte de vue dans les terres, il continua de se diriger vers le Caire.

Le général Reynier commença l'attaque de Matarieh ; des compagnies de grenadiers mises en réserve pour cet objet reçurent l'ordre d'emporter les retranchements et l'exécutèrent avec une bravoure digne des plus grands éloges. Tandis qu'elles s'avançaient au pas de charge, malgré le feu d'une quinzaine de pièces de l'artillerie ennemie, on vit les janissaires sortir des retranchements et courir l'arme blanche à la main sur la colonne de gauche ; mais ils n'y rentrèrent plus. Arrêtés de front par le feu vif et soutenu de cette colonne ainsi que par notre artillerie qui marcha constamment avec nos premières troupes, une grande partie tomba sur la place ; le reste, pris en flanc par la colonne de droite et bientôt attaqué de toutes parts, périt sous la baïonnette. Les fossés, comblés de morts.

et de blessés, n'empêchent plus de franchir les retranchements ; drapeaux, pièces d'artillerie, queues de pachas, effets de campement, tout reste en notre pouvoir. Une partie de leur infanterie se jeta dans les maisons, à dessein de s'y défendre ; on ne lui laissa pas le temps de s'y établir ; beaucoup y furent égorgés.

L'ennemi avait abandonné ses tentes et ses bagages, mais aucun pillage ne retarda le mouvement des troupes. L'armée sentait la nécessité de poursuivre rapidement le vizir jusqu'aux limites du désert, et cette pensée semblait animer à la fois tous les chefs et tous les soldats.

Tandis que le général Reynier attaquait Mata-rieh, Nassif-Pacha envoya une seconde fois faire savoir qu'il désirait parlementer ; il demanda un officier de marque. Le général Kleber lui envoya le chef de brigade Baudot, son aide de camp. Aussitôt qu'il fut aperçu des troupes turques, on l'assaillit de toutes parts et on le blessa à la tête et à la main. Deux Mameluks de ce pacha qui l'accompagnaient parvinrent avec peine à le soustraire aux assassins. Conduit au vizir, il fut retenu comme otage pour répondre de Mustapha-Pacha et d'Hassan-Aga-defterdar, qui étaient auprès du général en chef.

Pendant que se passaient ces événements et que le général Reynier rassemblait sa division au-

tour de l'obélisque d'Héliopolis, des nuages de poussière annonçaient la marche en avant du corps principal de l'armée turque. Le vizir était à la tête; on distinguait sa garde par l'éclat des armures. Un rideau, dont la pente est insensible, unit les deux villages de Seriaquous et d'El-Merg; l'armée ottomane prit position sur ces hauteurs, et le vizir s'établit de sa personne derrière un bois de palmiers qui entoure ce dernier village.

Le général Friant, déjà en marche, fut bientôt attaqué par les tirailleurs qui garnissaient ce bois. Le général Reynier reçut l'ordre de se porter sur la droite de l'ennemi au village de Seriaquous. Notre armée s'avança en reprenant sensiblement son premier ordre de bataille. Le général Friant repoussa d'abord les tirailleurs ennemis et les chassa du bois d'El-Merg; il attaqua avec le canon et des obus le groupe de cavalerie qui formait le quartier général du vizir. Des pièces d'artillerie placées sur le front de l'armée turque tirèrent quelque temps sur nos carrés, mais sans succès; tous leurs boulets passaient à plusieurs toises au-dessus de nos têtes. Nos pièces répondirent par un feu soutenu qui fit bientôt cesser celui de l'ennemi. Alors, et presque dans un instant, tous les drapeaux se réunirent des divers points de la ligne ennemie,

signal ordinaire d'une charge générale. Le carré de droite du général Friant reçut l'attaque et laissa approcher les assaillants à demi-portée de mitraille. Arrêtés par les premières décharges, ils se séparèrent, et, notre feu continuant, ils se déterminèrent tout à coup à prendre la fuite. Notre infanterie ne voulait tirer qu'à bout portant ; elle ne brûla pas une amorce.

La chaleur qui succède à la retraite des eaux occasionne souvent des gerçures profondes dans le terrain : c'est ce qui avait ralenti l'impétuosité de la cavalerie ennemie et ne permit point à la nôtre de charger utilement les fuyards.

Le vizir était dans le village d'El-Merg, exposé au feu de nos pièces ; il attendait le succès de ses ordres. Ce fut alors que son armée s'ébranla ; les divers corps, se séparant, nous entourèrent de toutes parts. Nous nous trouvâmes ainsi placés au milieu d'un carré de cavalerie d'environ une demi-lieue de côté. Cet état subsista tant que les armées furent en présence. Voyant que cette attaque n'avait pas réussi, le vizir se retira précipitamment à El-Khanqah.

Un interprète du général en chef qui était allé avec l'aide de camp Baudot fut ramené dans ce moment par les Mameluks. Le vizir le chargea de proposer au général Kleber de faire cesser les hostilités et d'évacuer le Caire conformément au

traité. Le général lui fit répondre qu'il marchait sur El-Khanqah.

Notre armée continuant de s'avancer sur ce village, la cavalerie qui était devant nous se replia avec confusion et prit la fuite. Parmi ceux qui étaient sur les flancs et sur les derrières, une partie rétrograda en faisant de longs circuits; d'autres se dispersèrent de divers côtés.

Quant à Mourad-Bey, il s'était porté sur notre droite dès les premiers moments de l'attaque et s'était éloigné à perte de vue dans le désert pour ne point participer à l'action.

L'armée ottomane était trop vivement poursuivie pour qu'elle pût s'arrêter à El-Khanqah; nous y arrivâmes avant le coucher du soleil. Les effets de campement, les équipages que l'ennemi avait abandonnés annonçaient assez la précipitation de sa retraite. On trouva dans ce camp quelques objets précieux et une grande quantité de cottes de maille et de casques de fer.

L'armée avait éprouvé de grandes fatigues dans cette journée; elle prit repos sous les tentes de l'ennemi.

J'étais pour ma part, en arrivant, fort mal à mon aise. Depuis plusieurs jours j'avais la fièvre et j'étais à cheval depuis huit heures du soir de la veille. J'avais beaucoup souffert toute la journée d'un violent mal de tête, et mon premier

soin en arrivant fut de me procurer de la paille pour me coucher.

Bientôt le silence de la nuit nous permit d'entendre le canon qui se tirait au Caire. Le général en chef envoya aussitôt l'ordre au général Lagrange de partir avec 4 bataillons pour renforcer la 32^e de bataille et quelques autres détachements, formant en tout 2.000 hommes, qu'on avait laissés au Caire et qui avaient dû se retirer dans les forts aussitôt qu'ils seraient menacés. Le général Lagrange partit à minuit.

Le 30 (21 mars), de très grand matin, l'armée se mit en marche. Je n'avais dormi que quelques heures, et cependant je me levai beaucoup plus à mon aise ; je n'avais plus de fièvre. Nous appuyâmes vers notre droite, marchant sur la lisière du désert, afin d'éviter de passer dans les villages. L'artillerie était traînée avec beaucoup de difficulté à cause des sables mouvants dans lesquels nous nous enfonçâmes un peu. Nous trouvâmes au-dessus d'El-Menaïr quelques cavaliers turcs égarés et qu'on fit prisonniers. La route était couverte de bagages abandonnés ; on trouva plusieurs pièces de canon, des litières sculptées et une voiture à ressort qui était celle du grand-vizir. Quelques cheiks, qui vinrent au-devant de nous, nous dirent que l'ennemi avait

abandonné Belbeis. Nous arrivâmes jusque sous le canon de cette ville, dans cette persuasion. Quelques volées de projectiles, tirées des forts sur nous, nous désabusèrent, et bientôt nous aperçûmes vers la gauche un corps de cavalerie turque d'environ 2.000 hommes.

On fit halte un instant pour attendre les corps restés en arrière et faire les dispositions d'attaque, puis on se mit en mouvement. La division Reynier s'arrêta devant la ville; l'artillerie fut de suite mise en batterie et dirigée sur les ouvrages qu'occupait l'ennemi. Le feu des Turcs fut bientôt ralenti; ils tiraient si mal que nous ne craignîmes pas de faire avancer en rase campagne nos pièces jusqu'à 300 toises du fort pour le canonner.

Le général Friant fit prendre à sa division une direction oblique vers la gauche, afin de l'élever sur le flanc de la cavalerie ennemie et de la tourner. Mais celle-ci ne s'aperçut pas plus tôt de ce mouvement qu'elle prit la fuite et disparut. Pendant que notre artillerie répondait au feu de la ville et des forts, le général Friant, continuant de s'avancer, reçut l'ordre d'occuper quelques parties de l'enceinte. Le général Belliard, chargé de cette opération, éprouva peu de résistance, et les Turcs, chassés des points les plus avantageux, se jetèrent tous dans l'un des

forts où ils se défendirent le reste du jour. La nuit fut employée de notre côté à disposer l'attaque. On établit, dans la partie supérieure de la ville, une batterie à 15 toises du fort qu'occupait l'ennemi; elle battait parfaitement la gorge de cet ouvrage, qu'on eût facilement ouvert en quelques heures de canonnade. Les Turcs, qui mouraient de soif et qui prévirent l'effet de la nouvelle batterie, proposèrent de se rendre; ils demandèrent qu'on leur permit de rejoindre l'armée ottomane et d'emporter leurs armes. Cette dernière condition leur étant refusée, ils continuèrent leur feu; mais, dominés par le nôtre, ils éprouvèrent une perte considérable. Ils recommencèrent à parlementer, envoyèrent deux chefs au général Kleber; à la suite de nombreuses allées et venues, après avoir témoigné beaucoup de méfiance, ils se rendirent à discrétion, demandant qu'on leur permit de retourner auprès du vizir et de laisser à quelques-uns d'eux les armes nécessaires pour se défendre contre les Arabes.

Le 1^{er} germinal (22 mars), ils sortirent de la place vers midi. La crainte d'être égorgés aussitôt qu'ils en seraient dehors leur fit faire les plus grandes difficultés; ces hommes, qui ne connaissent point la bonne foi dans l'exécution des traités, craignaient le sort qu'ils nous eussent

réserve en pareille circonstance. Il fallut, pour les tirer du fort, que les principaux officiers en fissent sortir une douzaine à coups de bâton ; et tous suivirent, se serrant les uns contre les autres, tous les yeux dirigés sur les armes des soldats qui étaient postés pour les garder. On les conduisit près d'une citerne où ils purent se désaltérer : ils mouraient de soif. Pendant qu'on s'occupait de les désarmer, l'un d'entre eux, animé par le désespoir et par le fanatisme, s'écriait qu'il préférait la mort ; et, s'avançant contre le chef de brigade Latour-Maubourg, aide de camp du général en chef, il lui tira un coup de fusil à bout portant ; la balle ne fit qu'enlever son épaulette. A l'instant tous ceux à qui on avait laissé des armes les jetèrent, disant qu'ils ne méritaient plus de les conserver et que leur vie était à nous. Le coupable fut puni de mort sur-le-champ par nos grenadiers, et l'on ne laissa des armes qu'aux chefs. On leur fit prendre aussitôt la route de Salheyeh ; le général Reynier, avec sa division, les suivit de près.

Nous trouvâmes 10 pièces de canon dans la ville et dans les environs, non compris celles qui étaient dans le fort et que nous avions laissées lors de l'évacuation. Parmi les premières étaient 2 pièces anglaises semblables à celles qu'on avait enlevées à l'ennemi à Aboukir et qui por-

taient la devise *Honni soit qui mal y pense!* Les Turcs partirent de Belbeis au nombre de 800, laissant beaucoup de morts dans cette place ; les puits et les magasins du fort en étaient comblés.

Pendant que cela se passait, le général Leclerc battait l'estrade sur la route de Salheyeh et dans l'intérieur des terres, afin de reconnaître s'il ne s'y était point jeté quelque parti. Le 7^e régiment de hussards ramena le 1^{er} (22 mars), au matin, 45 chameaux avec leurs conducteurs ; l'escorte était composée de Mameluks et d'Osmanlis. Ces gens déclarèrent qu'ils étaient chargés de porter au Caire, à Ibrahim-Bey et à Nassif-Pacha, une partie de leurs bagages ; ce fut alors que le général Kleber apprit avec certitude que le vizir avait chargé ces deux chefs de se mettre à la tête de la révolte du Caire ; et c'est ce qui l'engagea à faire marcher sur cette ville les généraux Friant et Donzelot avec 5 bataillons, quelques pièces d'artillerie et un détachement de cavalerie. Il leur donna pour instruction de maintenir les communications entre tous les forts jusqu'à son retour, et leur recommanda d'éviter des attaques qui pourraient nous causer des pertes très considérables. Le général Kleber avait cru pouvoir affaiblir son armée de ce corps, estimant que les forces du vizir devaient être bien diminuées, par suite des détachements qu'il avait

envoyés au Caire et de la dispersion résultant de la défaite.

Le 1^{er} germinal (22 mars), quatre heures après le départ de la division du général Reynier, le quartier général se mit en marche avec la brigade du général Belliard et le 7^e régiment de hussards. Au bout d'une heure de chemin, un Arabe escorté par un détachement de notre cavalerie apporta au général en chef une lettre du vizir et une autre du chef de brigade Baudot. Youssouf-Pacha proposait d'arrêter la marche des deux armées, d'établir des conférences à Belbeis (il croyait notre armée encore à El-Khanqah) et d'entrer dans de nouvelles explications pour l'exécution du traité. Kleber renvoya l'Arabe à la division Reynier et lui dit d'attendre là sa réponse.

Une heure avant la nuit, nous arrivâmes au village de Senikah, à deux lieues et demie ou trois lieues de Belbeis, et nous y bivouaquâmes. Nous bûmes avec délice d'excellente eau que nous y puisâmes dans une citerne; elle était beaucoup meilleure que celle que nous avions bue à Belbeis, et nous avions très chaud. Les prisonniers turcs, qui n'avaient pu suivre la division Reynier, couchèrent aussi dans ce village; notre voisinage paraissait les inquiéter beaucoup. Ils n'osaient cependant pas trop s'écarter de nous à cause des Arabes.

Il y avait beaucoup de paille dans cet endroit ; j'en fis un bon lit et je dormis fort bien après avoir fort mal soupé, car nos provisions étaient bien minces ; pour avoir moins d'embarras, nous avions eu ordre de ne point emmener de chameaux ; deux dromadaires portaient, pour tout notre état-major, ce qui était le plus indispensable.

Le 2 (23 mars), nous partîmes au lever du soleil et bientôt nous devançâmes la brigade du général Belliard pour arriver de bonne heure à la division du général Reynier. A peine étions-nous à une demi-heure en avant de l'infanterie que nous venions de quitter, que nous entendîmes une canonnade. Il était facile de juger que la division Reynier était attaquée, et qu'aller la rejoindre avec un petit corps de cavalerie c'était courir le risque de se faire écraser par les forces supérieures de l'ennemi, qui ne devait pas manquer de nous apercevoir et de quitter les autres pour tomber sur nous. Nous continuâmes toujours, et ce fut seulement, lorsqu'en approchant on entendit plus distinctement la canonnade et la fusillade, que le général parut s'apercevoir qu'il allait s'enfourner dans un mauvais pas ; il envoya ordre au général Belliard de presser sa marche, mais, au lieu de l'attendre, il continua fort mal à propos de se diriger sur la division Reynier, qu'on put juger

être attaquée près de Koraim. Un rideau, qui se trouve à la droite de ce village et derrière lequel étaient l'ennemi et notre division, nous permit d'approcher jusque sur ces hauteurs de sables sans que les Turcs aient pu nous apercevoir. Ce ne fut que là que nous-mêmes pûmes voir la position de la division Reynier et des Turcs, qui l'entouraient avec 3 ou 4.000 hommes de cavalerie, qu'une canonnade tenait à bonne distance.

Le général Kleber, jugeant que l'ennemi, dont quelques cavaliers vinrent nous reconnaître, allait sur-le-champ engager une charge dont nous nous retirerions difficilement (n'ayant, outre les officiers d'état-major, qu'environ 200 hommes de cavalerie), fit prendre le galop pour tâcher de gagner la division ; notre cavalerie à droite et l'état-major à gauche appuyèrent vers le village, dont les habitants nous parurent d'abord tranquilles spectateurs. Le corps ennemi fit un mouvement subit et se jeta précipitamment sur nous, en poussant des cris horribles. Il fallut recevoir la charge ; elle fut tellement impétueuse que l'artillerie des guides n'eut pas le temps de se mettre en batterie ; elle fut prise et les conducteurs taillés en pièces. Dans cette mêlée, tout ce qu'on put faire fut de s'occuper chacun de sa défense. Les habitants de Koraim et beaucoup d'Arabes qui s'étaient tenus dans le

village, nous voyant enveloppés de toutes parts, animés à la vue de quelques têtes des nôtres qu'on tenait déjà au bout des piques, nous crurent perdus ; et toute cette multitude, armée de fourches et de lances, nous assaillit sur notre gauche. Le danger était extrême, lorsque le 14^e régiment de dragons accourut de la division pour nous secourir ; nous reprîmes aussitôt l'offensive et repoussâmes vivement l'ennemi, qui laissa le champ de bataille jonché de ses morts¹.

Le général en chef reçut un coup de lance, qui ne le toucha que de la hampe et ne le blessa pas ; notre ami Paultre², aide de camp du général, fut blessé d'un coup de sabre à l'épaule et d'un coup de pique dans les reins ; il fut assez heureux pour ne pas tomber de cheval et se tirer de la mêlée. Nous eûmes deux domestiques de notre état-major qui furent tués, et les deux dromadaires qu'ils montaient furent pris. Presque tous les domestiques qui avaient de semblables montures eurent le même sort ; dans le moment de la charge, ils ne purent nous suivre et restèrent en arrière.

Nous rejoignîmes le carré du général Reynier,

1. Dans ses *Mémoires* (p. 231 à 233), le général Desvernois (qui servait alors comme capitaine au 7^e bis de hussards) donne une description assez mouvementée de ce combat de Koraim.

2. Lieutenant d'artillerie, auteur de la carte, dont un extrait accompagne le présent volume.

auquel se réunit, une demi-heure après, celui du général Belliard ; et l'ennemi disparut, se retirant vers Salheyeh.

Le général en chef renvoya alors l'Arabe avec une réponse aux propositions du vizir, dans une lettre écrite à son aide de camp Baudot. Il lui laissait entrevoir la possibilité de renouer de nouvelles négociations, lorsque ceux dont la mauvaise foi avait occasionné la rupture donneraient des garanties suffisantes ; il lui rappelait qu'il n'avait tenu qu'à lui de continuer une suspension d'hostilités en attendant des nouvelles de l'amiral anglais et finissait en l'assurant de son amitié et de son estime, tout en le prévenant de son dessein de marcher sur Salheyeh.

Nous continuâmes bientôt notre route. La chaleur était très grande et, après deux heures de marche, nous fîmes halte près d'un village ; nous mourions de soif, et un vent brûlant du midi¹ nous causa un abattement excessif ; les soldats se disputaient l'eau qu'on tirait d'abord avec peine des citernes, faute de cordes.

Nous n'eûmes absolument rien à manger, le peu qui nous restait avait été pris avec nos dromadaires ; et, comme tous les autres étaient dans le même cas, nous fûmes obligés de souffrir beaucoup de la faim. Après deux heures de halte nous repar-

1. Le *Kamsin*. Voir la note de la page 400.

times et nous gagnâmes le lac, qui est à 3 lieues de Salheyeh. Nous bivouaquâmes dans ses environs.

Le 3 (24 mars), nous marchâmes de bon matin sur Salheyeh. Quand nous en approchâmes, on commençait à former les carrés et à faire les dispositions d'attaque ; alors les habitants de Salheyeh amenèrent au général en chef deux Français pris à El-Arich, que le vizir avait laissés emprisonnés à Salheyeh ; ils nous apprirent que, la veille à trois heures après-midi, les cavaliers de Koraïm étant rentrés, le grand-vizir était monté à cheval, pour prendre la fuite à travers le désert ; que, dans cette déroute, l'épouvante et la confusion étant à leur comble, les Turcs avaient abandonné le camp, l'artillerie et les bagages. Nous reconnûmes bientôt la vérité de ce récit en entrant à Salheyeh dans le camp du vizir.

C'était une enceinte d'environ trois quarts de lieue en carré. Tout cet espace était couvert de huttes placées sans ordre ou renversées ; une multitude de coffres brisés et de caisses, encore remplis de vêtements, d'encens et d'aloës, étaient répandus dans les intervalles ; les pièces d'artilleries étaient éparses et la plus grande partie des munitions avait été pillée. Nous trouvâmes une quantité considérable de selles, de harnais de chevaux, douze litières dorées et sculptées, les

autres d'eau qu'on n'avait point eu le temps de remplir, et plus de 40.000 fers de chevaux. C'est ce qui restait de l'immense proie que les Osmanlis avaient abandonnée aux Arabes de ces contrées, qui, selon leur usage, n'avaient pas manqué de piller jusqu'à notre arrivée. Ils s'étaient rassemblés dans ces environs pour se jeter sur les fuyards, et ceux qui n'étaient pas occupés au pillage du camp poursuivaient les débris de l'armée du vizir pour s'approprier ce qu'abandonneraient dans le désert les Turcs, qu'une fuite aussi précipitée forçait à chaque instant de laisser des chameaux en arrière.

Les habitants vinrent demander qu'on ne les pillât pas et nous apportèrent quelques vivres qui nous furent d'un grand secours. Nous eûmes pour notre part de quoi faire un assez bon repas, et nous nous reposâmes sous une tente des Turcs. Plusieurs en emportèrent de fort belles ; mais, faute de moyens de transport, nous laissâmes là notre tente tendue, lorsqu'après cinq ou six heures de repos on se disposa à se remettre en route et à retourner au Caire.

Aussitôt notre arrivée à Salheyeh, le général Leclerc, avec un corps de cavalerie, reçut l'ordre de continuer la poursuite jusqu'au pont du Trésor à 4 lieues dans le désert. Il trouva la route couverte de mourants, de chevaux, de bêtes de

somme et d'effets de toute espèce; il vit au-delà du pont les Arabes qui harcelaient et dépouillaient les traîneurs. Jugeant l'affaire en bonnes mains, il revint au camp.

Avant de partir de Salheyeh, le général en chef, qui craignait qu'un corps de troupes de l'armée turque ne se fût porté vers Damiette où l'ennemi avait tenu peu de forces jusqu'alors, donna ordre au général Belliard de se diriger le plus promptement possible vers cette partie de l'Égypte avec quelques troupes et de s'emparer de Lesbé. Il devait passer le canal de Mouïs à Kafr-el-Malikin; et le cheik arabe Hassan-Toubar, dont notre dernière victoire garantissait la fidélité, préparait des vivres à Menzaleh. Le général Belliard devait se réunir au général Rampon, qui commandait à Menouf et à qui Kleber, avant son départ du Caire, avait donné ordre de se porter sur le même point. Le général Lanusse, qu'il avait chargé du Delta inférieur, devait communiquer avec eux en faisant avancer sa colonne mobile jusqu'à Samanhoud.

Le général Kleber se détermina à retourner de suite au Caire, à cause de la disette de vivres que nous éprouvions et de l'inquiétude qu'il avait sur les événements du Caire et de la Haute-Égypte, où était Derwich pacha et dont les habitants s'étaient révoltés.

CHAPITRE XII

Départ de Salheyeh. — Campement à Belbeis et à El-Merg. — Retour au Caire. — Révolte de Boulak. — Nassif-Pacha arrive au Caire avec les Mameluks. — Mustapha-Aga est empalé. — Insurrection générale du Caire. — Négociations avec Mourad-Bey. — Affaire de Choarah, près Damiette. — Arrivée de renforts devant le Caire. — Attaque et prise de Boulak. — Attaque du Caire. — Négociations avec les chefs de l'insurrection. — Le Caire capitule. — Reprise de Suez sur les Anglais. — Rentrée de l'armée au Caire. — Arrivée du capitain pacha avec une escadre. — Assassinat du général Kleber.

Après avoir donné ordre au général Reynier de rester à Salheyeh avec une partie de sa division, pour prévenir le retour des troupes qui avaient pris la route du désert et dissiper celles qui s'étaient jetées dans la province de Charkieh, Kleber se disposa à reprendre la route du Caire. Nous partimes de Salheyeh à trois heures après midi avec la 88^e demi-brigade, deux compagnies de grenadiers de la 61^e, le 7^e de hussards et les 3^e et 14^e de dragons. Nous marchâmes jusqu'à huit heures et demie et nous nous arrêtâmes près d'une enceinte renfermant une vingtaine de cabanes. L'obscurité fit que nous ne reconnûmes pas trop l'endroit où nous étions et, pour nous

réunir tous, on fut obligé de faire longtemps de très grands feux de paille. Il y avait heureusement abondance de paille dans cet endroit; elle servit à nous coucher et à nous chauffer.

Le 4 (25 mars), au matin, nous reconnûmes cet endroit pour le même où nous avions bivouaqué la veille dans les environs du lac; nous partîmes au jour et nous arrivâmes de bonne heure à Koraïm. Le quartier général fit halte près du Santon où nous avons essuyé la charge de l'ennemi, tandis que les troupes firent une expédition dans le village, et le pillèrent après avoir tué 150 à 200 hommes. La veille, on était assez occupé des troupes du vizir et l'on avait différé la punition que méritaient ces coquins, qui étaient tombés sur nous avec les autres quand ils avaient vu que nous étions les plus faibles. Un cheik, qui s'était toujours bien conduit à notre égard, vint demander grâce au général en chef pour sa famille et quelques-uns de ses amis; il lui donna une sauvegarde pour le temps de l'exécution.

Quand cette correction fut achevée, nous nous mîmes en marche et bientôt nous arrivâmes au village de Senikalh, où nous rencontrâmes un convoi de vivres venant du Caire, dont partie fut distribuée de suite et le reste envoyé à Salheyeh. Les habitants nous apportèrent des poules et des œufs, et nous commençâmes à faire

meilleure chair. Un baril d'eau-de-vie qu'on nous envoyait du Caire nous fut aussi d'une grande ressource.

En arrivant à Belbeis, nous eûmes un temps affreux ; la pluie tombait et un vent brûlant roulait des tourbillons de poussière qui nous ôtaient la respiration. Nous eussions beaucoup souffert cette nuit si nous eussions été obligés de bivouaquer ; heureusement il nous arriva une tente qu'on nous envoyait du Caire et nous reposâmes dessous assez à notre aise.

Nous eûmes quelques détails sur les événements qui s'étaient passés au Caire ; et comme nous entendîmes le canon toute la nuit, nous présumâmes que la révolte durait encore.

Le 5 germinal (26 mars), nous partîmes de Belbeis au lever du soleil. Nous fîmes halte à El-Menair. Nous eûmes mauvais temps toute la journée. Le soir, à la nuit, nous campâmes près du village d'El-Merg, à gauche du bois de dattiers. Les habitants furent pillés toute la nuit ; les soldats qui n'avaient pas de vivres leur prirent leurs moutons ; ils vinrent le matin reconnaître leurs baudets, et on les leur fit restituer. Dans tous les pillages, les Turcs, domestiques des Français, étaient à la tête et volaient encore plus que les autres ; ils battaient ceux qui se plaignaient.

Le 6 (27 mars), nous partîmes de bon ma-

tin ; on entendait la canonnade et le feu de la mousqueterie. Arrivés à la Coubbeh, nous nous arrêtâmes un peu pour nous réunir et former les carrés ; ensuite nous appuyâmes sur notre droite, nous dirigeant sur Boulak, où nous jetâmes quelques obus qui firent peu d'effet. Nous entrâmes dans la maison du quartier général, par le jardin, où nous dressâmes nos tentes¹.

L'ennemi avait ses batteries dans les maisons qui se trouvent au fond de la place Esbekieh ; les principales étaient celles de la maison du Milanais, du cheik El-Bekri et une troisième entre les deux premières, assez près d'un gros arbre, près de la salle de spectacle. Les maisons depuis celle du payeur, en faisant le tour de la place jusqu'à la nôtre, qui était déjà brûlée, étaient occupées par les Turcs, qui faisaient feu par les fenêtres et des créneaux.

De notre côté, nous avons fait un boyau traversant la place depuis la maison du quartier général jusque près de celle du payeur. Une batterie de quelques pièces était placée au milieu de cette ligne, sous des arbres et contrebattait celles de l'ennemi qui étaient en face. Une redoute élevée à la porte du quartier général et qui

1. Le quartier général était établi sur la place Esbekieh, dans l'ancien palais de Mohammed-bey-el-Elfi. Les jardins communiquaient avec la campagne ; on pouvait donc y pénétrer, en contournant le Caire par le nord-ouest.

flanquait notre ligne, était armée de plusieurs pièces qui battaient directement la batterie de la maison du Milanais. Une troisième batterie était placée près du café Marcelin.

Nous occupions les différents forts autour du Caire, ainsi que la citadelle. Les communications avec le fort d'Ibrahim-bey et Gizeh étaient rétablies depuis l'arrivée du général Friant.

Nous eûmes alors les détails suivants sur les événements qui s'étaient passés depuis notre départ du Caire.

Quelques heures après le commencement de la bataille d'Héliopolis, la rébellion avait éclaté dans la ville de Boulak. Les habitants, dirigés par un petit nombre d'Osmanlis, élevèrent des drapeaux blancs et s'armèrent de fusils et de sabres qu'ils avaient tenus cachés. Ils sortirent des murs et se portèrent avec fureur contre le fort Camin, dont la garnison n'était que de 10 hommes. Le commandant les fit canonner à mitraille, et ils ne tardèrent pas à se disperser. Les plus fanatiques s'obstinèrent à l'attaque jusqu'au moment où le général Verdier, qui commandait alors, envoya contre eux des tirailleurs ; secondé par une sortie du quartier général, le feu de ces troupes obligea les insurgés à se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. Dès

lors, les habitants de Boulak se bornèrent à tirer sur les troupes françaises, de quelque part qu'elles se présentassent pour entrer dans la ville.

Dans le même temps, le peuple du Caire s'était porté en foule au-delà de l'enceinte, attendant l'issue de la bataille générale. Il vit arriver successivement des corps de Mameluks et d'Osmanlis qui assuraient que la défaite des Français était inévitable. Bientôt après Nassif-Pacha se présenta à la porte des Victoires; il était accompagné d'Osman-effendi, kiaya-bey, l'un des personnages les plus importants de l'État ottoman, d'Ibrahim-Bey, de Mohammed-bey-el-Elfi, de Hassan-bey-Djeddaoui; en un mot, de tous les chefs de l'ancien Gouvernement, excepté Mourad-Bey. Ils annoncèrent que les Français avaient été taillés en pièces, qu'ils venaient prendre possession de la capitale au nom du sultan Selim et y célébrer le triomphe de ses armes sur les infidèles; ils étaient accompagnés d'environ 10.000 cavaliers tures, de 2.000 Mameluks et de 8.000 à 10.000 habitants des villages qui s'étaient armés. Ces troupes étaient entrées au Caire le 29 ventôse (20 mars), vers l'heure de l'Asr (à trois heures et demie du soir); elles y furent reçues aux acclamations de tout le peuple.

Nassif-Pacha se rendit sur-le-champ à la contrée

des Européens, au quartier franc ; la multitude l'y suivit. Il en fit ouvrir les portes et, pendant que deux des négociants se jetaient à ses pieds en lui montrant la sauvegarde que leur avait donné le vizir, des soldats et la populace se précipitèrent dans l'enceinte. Ils brisèrent les portes des maisons, des magasins, des comptoirs ; les habitants furent massacrés sans distinction d'âge, de sexe et de nation ; on jeta leurs corps dans le Khalig¹. Tout ce que ces négociants possédaient fut pillé en moins d'une heure ; les meubles furent enlevés ou brisés et l'on mit le feu au quartier. Pendant cette expédition, Nassif-Pacha excitait le peuple à le suivre sur la place Esbekieh pour y exterminer le reste des Français dans la maison de Mohammed-bey-el-Elfi. C'était la résidence du quartier général ; il y avait à peine 200 hommes pour le défendre². Le pacha accourut en effet avec une partie des troupes ; des grenadiers et des guides à pied sortirent avec la plus grande bravoure contre cette cavalerie et la repoussèrent. Cette résistance inattendue détermina les chefs à s'établir dans les maisons sur la place Esbekieh.

C'est alors que le soulèvement du Caire devint général ; il se forma des attroupements dans toutes

1. Le principal canal du Caire, dont l'ouverture, au début de l'inondation du Nil, donnait lieu à une fête, décrite par Dogue-reau, page 86.

2. Commandés par l'adjudant général Duranteau.

les places ; on menaça de mettre le feu aux maisons de ceux qui s'y tenaient enfermés ; plus de 50.000 hommes furent armés de fusils ; les autres portèrent des piques et des bâtons. Pendant qu'on aborait les drapeaux blancs, les crieurs des mosquées publiaient des imprécations contre les infidèles ; les Mameluks et les janissaires parcouraient la ville ; la multitude les suivit, poussant des cris affreux ; les femmes et les enfants faisaient entendre les cris de joie d'usage, appelés *ululus*. On attaqua les maisons des Coptes, des Grecs, des chrétiens de Syrie, et un grand nombre de ces malheureux périrent sans défense ; leurs corps, jetés dans les rues, y éprouvèrent pendant tout le siège les insultes publiques.

On saisit Mustapha, aga des janissaires, chef de la police sous le gouvernement des Français ; et les chefs de l'armée turque le firent empaler. Huit soldats, qui étaient chez lui lorsqu'il fut arrêté, se firent jour au travers des séditions et parvinrent avec leurs blessés jusqu'à la citadelle, où ils se réfugièrent.

Pendant le cours de cette émeute, plusieurs Turcs se conduisirent avec générosité à l'égard de chrétiens ou d'Européens qu'ils sauvèrent en les cachant dans leurs sérails ; ils les y gardèrent jusqu'à l'époque de notre rentrée au Caire.

Nassif-Pacha ne put s'emparer du quartier

général. 200 Français continrent, pendant deux jours, les efforts réunis des Mameluks, des Osmanlis et d'une populace furieuse.

On aperçut le 2 (23 mars), au soir, la colonne du général Lagrange qui arrivait d'El-Khanqah. Ce secours ranima l'espérance dans tous les cœurs ; on ne douta plus que l'armée ennemie ne fût battue et poursuivie dans les déserts. Un corps de 3 à 4.000 cavaliers Mameluks et Osmanlis se porta sur notre colonne qui, formée en carré, se disposait à recevoir la charge, lorsque la fusillade et quelques coups de canon dispersèrent les assaillants. Le général Lagrange continua sa marche et apporta la nouvelle de notre victoire.

Le poste du quartier général devint bientôt inexpugnable ; l'artillerie et le génie concoururent à cette belle défense qui déconcerta l'ennemi. La citadelle et le fort Dupuy continuèrent le bombardement de la ville, qui avait commencé dès les premiers instants de la révolte. Cependant nous avons été obligés d'abandonner successivement les maisons que nous occupions sur la place. Les insurgés s'avançaient aussi sur notre gauche dans le quartier copte ; ils prenaient les positions les plus propres à intercepter nos communications et à conserver celles qu'ils avaient au dehors.

Le général Friant, parti de Belbeis, arriva sur ces entrefaites avec 5 bataillons. Il repoussa l'ennemi sur tous les points ; mais les succès mêmes qu'il obtint lui firent juger combien il était difficile de pénétrer dans la ville. De quelque part qu'on se présentât, on trouva dans toutes les rues des barricades en maçonnerie de 12 pieds d'élévation et à deux rangs de créneaux ; il y avait en avant un fossé très profond et très large. Les terrasses et les appartements des maisons voisines étaient occupés par les Osmanlis, qui s'y défendaient avec le plus grand courage. Deux chefs de brigade furent blessés en attaquant ces retranchements ; l'un d'eux, le citoyen Conroux¹, jeune homme de grande espérance, mourut de ses blessures.

Les insurgés déployèrent une activité que la religion seule peut donner dans ce pays ; on déterra plus de 20 pièces de canon enfouies depuis longtemps ; ils établirent des fabriques de poudre, parvinrent à forger des boulets avec le fer des mosquées, les marteaux et les outils des artisans qui s'empressaient de les offrir. On forma des magasins de subsistances au moyen des provisions des particuliers, qui sont toujours très considérables. Ceux qui portaient les armes ou travaillaient aux

1. Chef de brigade de la 61^e de ligne. Le chef de brigade Maugras, de la 75^e, fut également blessé, mais peu dangereusement.

retranchements avaient seuls part aux distributions. Le peuple ramassait nos boulets et celles de nos bombes qui n'éclataient pas, à dessein de nous les renvoyer ; et comme ces projectiles ne convenaient point aux calibres de leurs bouches à feu, ils entreprirent de fondre des mortiers et des canons, industrie extraordinaire dans ce pays, et ils y réussirent¹.

On arrêta les progrès de l'ennemi en mettant le feu à la file des maisons qui fermaient la place Esbekieh, à la droite du quartier général ; une partie du quartier copte fut aussi incendiée, soit par nous, soit par les insurgés.

Telle était la position du Caire lorsque nous y arrivâmes le 6 (27 mars) au matin.

Le général en chef envoya l'ordre de venir au Caire à la division Reynier ainsi qu'au général Belliard après l'occupation de Damiette ; il rappela également plusieurs détachements. Il fallait la réunion d'une grande partie de nos forces pour bloquer la ville ; cette opération devait intimider les insurgés en leur ôtant la possibilité de se retirer du Caire quand ils le voudraient. On pressa l'envoi de Damiette des fers coulés dont on commençait à manquer et l'on entreprit des tra-

1. Les Archives du Comité d'artillerie possèdent un rapport du chef de bataillon Bert, directeur de l'artillerie du Caire [14 floréal (4 mai)], au sujet de la découverte de la fonderie de canons des Tures et de l'arrestation du fondeur, nommé Girguès.

vaux pour l'établissement de nouvelles batteries.

Le délai nécessaire pour cette réunion de moyens fut employé par le général en chef à diviser les insurgés au moyen de correspondances et de négociations ; il chercha aussi à les intimider en leur annonçant la défaite de l'armée du vizir.

On fit parvenir des lettres aux cheiks et aux principaux habitants du pays. Mustapha-Pacha, qui était retenu au quartier général, écrivit par l'ordre du général Kleber à Nassif-Pacha et à Osman-effendi. Les Mameluks, le peuple du Caire et les Osmanlis, ayant des intérêts opposés, ne restèrent pas longtemps unis. Alors Nassif-Pacha, Osman-effendi, et Ibrahim-Bey jugèrent convenable de capituler ; une partie de leurs demandes leur furent accordées. Quoique les conditions de la capitulation leur offrissent quelques avantages, elles ne furent point exécutées. Ceux des habitants qui avaient excité et entretenu la sédition craignirent de rester exposés à notre vengeance, qu'ils jugeaient devoir être terrible selon les mœurs de l'Orient. Ils soulevèrent de nouveau la populace, firent distribuer de l'argent et des subsistances et ordonnèrent des prières publiques. On vit les femmes et les enfants arrêter les janissaires et les Mameluks, les conjurant de ne point les abandonner et leur reprochant leur dé-

sersion. D'un autre côté, plusieurs notables de la ville parvinrent à rapprocher les chefs des Mameluks et des Osmanlis, entre lesquels on avait entretenu la désunion. A l'époque fixée pour l'exécution des articles convenus, les Janissaires refusèrent de livrer les portes et l'on recommença les hostilités sur tous les points.

A cette époque, Mourad-Bey envoya près du général en chef Hussein-Kachef, qui, avant l'évacuation, commandait une compagnie de Mameluks à notre service et, lors du traité, avait rejoint son ancien maître. Du moment que Mourad connut le traité d'El-Arich, il avait cherché à se rapprocher des Français, avait envoyé un bey près du général qui commandait dans la Haute-Égypte et lui avait fait des présents considérables. Lorsque le vizir était campé à Belbeis, il fut sommé de venir à son camp; avant de s'y rendre, il demanda le consentement du général Kleber, qui lui envoya un adjudant général¹ chargé de lui répondre que, sous les tentes du vizir aussi bien que sous les nôtres, on ne voyait que des amis. Il fit l'accueil le plus obligeant à notre envoyé, qui eut une conférence avec lui.

Deux jours avant la bataille de Matarieh, le général en chef, jugeant que la bataille était iné-

1. Morand.

vable, chercha à s'assurer des dispositions de Mourad-Bey. L'épouse d'Ali-Bey, devenue depuis celle de Mourad¹, femme du plus noble caractère et dont la maison est depuis plus de trente ans le seul asile qu'il y ait en Égypte pour les malheureux, avait été traitée avec honneur et bienveillance par les ordres du général Bonaparte et par ceux de Kleber; elle commença les négociations avec Mourad-Bey et transmit ses réponses.

Il promit de passer du camp du vizir dans le nôtre, si les Français voulaient s'engager à livrer bataille à l'armée turque; mais il refusa de s'obliger à rien tant que la rupture serait incertaine. Le général Kleber lui fit savoir que son intention était qu'il ne prît aucune part au combat, si l'on en venait aux mains. Mourad s'était en effet retiré avant l'action de Matarieh; Ibrahim-Bey l'ayant sollicité de se jeter dans le Caire, il s'y était refusé et s'était établi à Torrah, sur la rive droite du Nil, à 3 lieues de la ville.

Hussein-Kachef, après une conférence avec Kleber, retourna au camp de Mourad et revint deux jours après avec Osman-Bey-el-Bardisi : « Vous déclarerez aux Français, lui dit Mourad, que je m'unis à eux aujourd'hui parce qu'ils m'ont

1. Sittah-Nefiseh. Restée au Caire au moment de l'entrée des Français, elle avait été traitée avec beaucoup d'égards par Bonaparte.

mis dans l'impossibilité de continuer la guerre; je demande à m'établir dans une partie de l'Égypte, afin que, s'ils la quittent, je m'empare, avec les secours qu'ils me fourniront, d'un pays qui m'appartient et qu'eux seuls peuvent m'enlever. Je jure d'unir mon sort au leur jusqu'à cette époque et je serai fidèle à nos conventions. » Il y eut chez le général Kleber plusieurs conférences, à la suite desquelles fut conclu un traité, dont on n'a point donné connaissance à l'armée; on sut seulement que Mourad-Bey devait occuper la province de Girgeh, dont il serait considéré comme prince gouverneur pour la République, qu'il jouirait des revenus et paierait certaines contributions. Il devait entretenir près du général en chef 30 Mameluks, qui ne furent point exigés; il eut, depuis, constamment un envoyé au Caire, ce fut Hussein-Kachef qu'il nomma.

Aussitôt après l'échange du traité, Mourad-Bey nous fit parvenir des subsistances; il livra les Osmanlis qui s'étaient rassemblés dans son camp et ne cessa d'entretenir des intelligences qui préparèrent une capitulation définitive. Son influence dans le Caire n'ayant point un effet aussi prompt qu'il le désirait, il proposa au général en chef d'incendier la ville et, peu de temps après, il envoya des barques chargées de roseaux.

Derwich-Pacha qui, par suite du traité d'El-

Arich, était passé dans la Haute-Égypte avec un corps de cavalerie, rassembla, aussitôt qu'il sut la reprise des hostilités, un corps de 10.000 hommes, tant Arabes que cultivateurs, et s'avança de quelques journées dans la direction du Caire. Kleber exigea de Mourad-Bey qu'il se portât contre cet ennemi. Le bey avait déjà prévenu les désirs de Kleber et l'informa, par le retour des officiers qu'on lui avait envoyés, que le pacha avait déjà été abandonné des deux tiers de ses gens. « Au reste, dit-il, faites-moi savoir si vous « demandez sa tête, ou si vous exigez seulement « qu'il se retire de l'Égypte. » Derwich-Pacha ne tarda pas à repasser en Syrie.

L'arrivée du général Reynier au Caire avec une partie de sa division facilita les moyens de resserrer le blocus de cette ville; on reçut en même temps un convoi de munitions qui permit de recommencer le feu avec vigueur. Les troupes du général Reynier occupaient le terrain compris entre la citadelle et le fort Camin, ayant leur droite à ce dernier fort; celles du général Friant occupaient le reste de l'enceinte.

*
* *

On apprit alors la nouvelle de la victoire remportée par le général Belliard, près du village de

Choarah, en avant de Damiette. En moins d'une demi-heure, il avait battu et dispersé plus de 12.000 hommes, avec environ 1.200 hommes, et leur avait pris 10 pièces de canon ; il s'était rendu maître de Damiette et de Lesbé ; il avait fait proclamer partout la victoire des Français sur l'armée du vizir.

Les habitants de Damiette qui avaient formé ce rassemblement avaient eu l'audace, depuis notre évacuation de cette ville, d'y promener l'effigie du général Bonaparte et celle du général Kleber, qu'ils brûlèrent ensuite. On les condamna pour ce fait à une contribution de guerre de 200.000 francs.

Une insurrection semblable éclatait en même temps à Mehallet-el-Kebir. Le général Lanusse y envoya des troupes¹ qui trouvèrent les portes fermées et les habitants en armes. Ceux-ci, prenant pour une retraite les mouvements qu'exigeaient des dispositions d'attaque, firent une sortie. Les grenadiers de la 18^e tombèrent sur eux, leur coupèrent la retraite vers la ville et en firent un horrible carnage. Des députés vinrent demander pardon ; on le leur accorda et les hostilités cessèrent. Cette ville fut imposée comme Damiette.

La ville de Tant éprouva le même sort, et

1. Sous les ordres de l'adjutant général Valentin.

bientôt les mouvements des colonnes mobiles firent tout rentrer dans l'ordre dans la Basse-Égypte, à l'exception de quelques tribus d'Arabes.

Ces événements se passèrent du 9 au 15 (30 mars au 5 avril), pendant que le siège du Caire se continuait avec activité.

*
* *

La nuit du 13 au 14 (3 au 4 avril), un détachement commandé par un adjudant général¹ attaqua le quartier copte situé au nord de la ville. Cette colonne pénétra fort avant, par la rue qui se prolonge parallèlement à une ancienne muraille d'enceinte. Après avoir chassé l'ennemi des maisons et des barricades très multipliées qui défendaient cette issue, elle prit position, sa gauche au mur du rempart et sa droite à la hauteur de nos postes sur la place Esbekieh ; par ce moyen, les communications s'établirent plus directement d'une extrémité de la ligne à l'autre.

Pendant plus de huit heures de combat, les troupes ne durent qu'à leur opiniâtreté dans l'attaque et la défense, la conservation de leurs nouveaux postes ; l'ennemi essaya trois fois de les

1. L'adjudant général Alméras, avec une compagnie de carabinières de la 4^e légère, une compagnie de la 75^e, 100 hommes de la 61^e, 20 sapeurs et 1 pièce de canon.

repandre ; il n'y renonça qu'après avoir perdu beaucoup de monde ; on lui enleva quatre drapeaux. On se fortifia de part et d'autre pendant quelques jours sur différents points sans cesser de combattre.

Le 21 (11 avril), à l'entrée de la nuit, le général Reynier fit attaquer par deux compagnies de carabiniers dirigées par un général de brigade¹ le Santon d'Abou-Rich, crénelé et retranché par les Turcs et situé près du fort Sulkowski, sur un monticule qui domine tout le terrain environnant. On l'enleva avec la plus grande rapidité ainsi que les maisons adjacentes, qui furent livrées aux flammes : on s'y retrancha aussitôt sous le feu de l'ennemi. Celui-ci revint deux fois pendant la nuit pour le reprendre et finit, en l'abandonnant, par se loger dans une tranchée qu'il ouvrit sur le revers de la butte. Les Turcs attaquèrent encore ce poste le lendemain ; mais, après un combat extrêmement vif dans lequel on se battit corps à corps, ils se retirèrent dans leurs tranchées, après une perte considérable.

Pendant que ceci se passait sur la gauche, on déployait une égale activité vers la droite afin d'être en état d'exécuter une attaque combinée dont les mouvements devaient commencer par

1. Le général Robin, avec 2 compagnies de carabiniers de la 22^e légère et 2 compagnies de grenadiers de la 9^e de ligne.

les extrémités pour se réunir au centre en avant de notre position, en pénétrant dans la ville.

Dans la nuit du 21 au 22 germinal (11 au 12 avril), un détachement du régiment des dromadaires, soutenu par une compagnie de grenadiers, attaqua la maison de la direction du génie, située à la droite de la place Esbekieh. Il y pénétra par une brèche que le canon y avait faite, en chassa l'ennemi et s'en empara avec la plus grande impétuosité. Toute la nuit fut employée aux travaux nécessaires pour la sûreté de ce poste.

A cette époque, les chefs ennemis firent répandre dans la ville le bruit que le vizir revenait avec une armée; les minarets furent illuminés et les muezzins (crieurs publics qui, à des heures fixes, appellent le peuple à la prière) célébrèrent par des chants d'allégresse l'état d'affaiblissement où ils nous supposèrent, parce que le manque momentané de munitions fit ralentir notre feu.

Le général Belliard arriva, le 23 (13 avril), avec la 21^e légère. Le retour de ces troupes et l'arrivée d'un convoi de munitions fournissaient les moyens de préparer l'exécution de l'attaque générale sur le Caire et de réduire Boulak.

Cette dernière ville fut sommée de se rendre le 24 (14 avril): on promettait, d'un côté, à ses habitants le pardon le plus absolu; et, de l'autre,

on les menaçait de la plus terrible vengeance, s'ils nous forçaient à nous en emparer les armes à la main. Ils prirent cet acte de clémence pour de la faiblesse et rejetèrent toute proposition, en répondant qu'ils suivraient le sort du Caire où se trouvaient leurs chefs ; ils déclarèrent que, si on les attaquait, ils se défendraient jusqu'à la mort.

Le 25 (15 avril), à la pointe du jour, la 21^e demi-brigade cerna Boulak, avec 2 compagnies de grenadiers de la 32^e, un détachement de sapeurs et une compagnie d'artillerie. Le général Belliard commandait l'attaque. On canonna vivement, afin d'essayer encore ce moyen de soumettre la ville avant de la livrer au désordre d'une prise de vive force. Mais les rebelles, continuant leur résistance, faisaient un feu très vif des maisons où ils étaient retranchés et des créneaux de leurs barricades qui défendaient les approches et fermaient toutes les issues. Alors, après avoir battu en brèche, le pas de charge se fit entendre, et les soldats s'élançèrent à la fois sur tous les retranchements. La plupart sont emportés d'assaut, quelques-uns résistent ; les ennemis se défendent avec la plus grande opiniâtreté ; chaque maison est pour eux une nouvelle citadelle que le feu seul peut réduire. Ce moyen n'échappe pas à l'acharnement des

soldats ; ils embrasent les maisons qu'ils ne peuvent forcer ; les cris de fureur et de désespoir se font bientôt entendre de toutes parts. Au milieu de ce désordre, un nouveau pardon est proposé à ce peuple de furieux, qui le rejette encore ; le feu recommence, le sang coule de nouveau et les flammes dévorent une grande partie de cette populeuse cité, jusqu'à ce qu'enfin les vaincus vinsent implorer la clémence des vainqueurs.

Les chefs de chaque corporation se rendirent auprès du général qui commandait l'attaque, pour lui demander à se soumettre. Le pardon fut proclamé du haut des minarets ; mais le pillage continua pendant plusieurs jours, malgré tout ce qu'on fit pour l'arrêter le soir même de la prise de la ville.

L'artillerie, le génie, la marine et les hôpitaux, et quelques individus, qui savent toujours profiter de pareilles circonstances, se partagèrent les ressources immenses que cette ville pouvait fournir ; elle renfermait un grand nombre de magasins qui furent confisqués.

Une fois maître de Boulak, et voulant presser continuellement l'ennemi, le général en chef fit préparer pour le lendemain l'attaque générale sur le Caire ; elle ne put cependant avoir lieu

que le 28 (18 avril). Une pluie aussi violente qu'extraordinaire en empêcha l'exécution ; toutes les troupes étaient sous les armes et disposées pour l'attaque au moment où elle commença à tomber. Il fallait un temps sec pour pouvoir mettre facilement le feu aux maisons dans lesquelles l'ennemi s'était fortifié, celles où il avait ses batteries, et lui causer par ce moyen le plus de mal en exposant le moins de monde. Les Turcs étaient fortement retranchés dans la maison de Sittéh Fatimeh, qui flanquait leur gauche sur la place Esbekieh.

L'explosion de la mine, que nous y avions pratiquée depuis quelques jours, devait être le signal de l'attaque. Elle se fit à l'entrée de la nuit avec un succès complet. Les Osmanlis et les Mameluks, qui en grand nombre défendaient ce poste, furent ensevelis sous ses ruines. A l'instant, le combat s'engagea de toutes parts.

La division du général Friant formait la droite et le centre ; la droite, commandée par le général Donzelot, était composée de détachements des 61^e, 75^e et 88^e demi-brigades ; le général Belliard commandait l'attaque du centre, formée de la 21^e légère et d'un détachement de la 25^e de ligne. En même temps le général Reynier attaqua par la gauche avec le plus grand succès ; on se battit avec un acharnement extrême. Les troupes,

formées de détachements des 22^e légère, 9^e, 13^e et 85^e de ligne, pénétrèrent fort avant dans la ville par la porte dite *Bab-el-Charkieh*, incendièrent une grande partie des maisons et tuèrent beaucoup d'ennemis.

La 3^e compagnie de carabiniers de la 22^e légère avait ordre de s'emparer d'une pièce de canon de l'ennemi, placée sur une tour, d'où elle battait le poste du Santon ; en traversant, pour y arriver, les maisons de terrasse en terrasse, elle rencontra sur sa route Nassif-pacha et Hassan-bey-Djeddaoui avec un grand nombre de Mameluks et d'Osmanlis, qui fuyaient devant la 9^e demi-brigade. Cette compagnie se forma aussitôt pour recevoir la charge et fit, par une décharge à bout portant, éprouver une perte considérable à l'ennemi. La rue était encombrée de cadavres ; quelques chefs réussirent à se soustraire à la mort, en abandonnant leurs chevaux et en se jetant dans les maisons voisines du canal qui traverse la ville et par où ils se sauvèrent.

Il y eut, dans cette expédition, au moins 400 maisons brûlées ; plus de 800 Osmanlis et Mameluks y périrent. Notre perte fut moindre ; le général Belliard fut blessé, ainsi que plusieurs officiers supérieurs.

Cependant la lassitude des assiégés succédait

au fanatisme, que refroidissait chacun de nos succès. Les cheiks, avec lesquels le général en chef avait conservé des relations secrètes, portèrent les réclamations du peuple aux chefs de l'armée turque et leur représentèrent qu'une plus longue résistance entraînerait la perte totale de la ville.

Mourad-Bey avait, dans le même temps, fait entrer dans le Caire, Osman-Bey-el-Bardisi, pour offrir sa médiation à Ibrahim-Bey et à Nassif-Pacha et les engager à capituler.

Ceux-ci firent de telles propositions qu'il ne voulut pas en parler lui-même au général en chef; mais il lui envoya Osman-Bey-el-Bardisi avec Osman-Bey-el-Achqar, de la maison d'Ibrahim, et Osman, aga du grand-vizir, qui se trouvèrent au quartier général pendant l'attaque du 28.

Le général en chef leur donna, le lendemain 29 germinal (19 avril), une audience publique, en présence de tous les généraux et officiers d'état-major, pour écouter les propositions qu'il savait devoir lui être faites.

Après les avoir entendues, il les rejeta avec dédain, en disant que, si elles étaient connues de toute l'armée, elles exciteraient son indignation et éloigneraient pour toujours les moyens de conciliation. Pour terminer cette conférence, le général en chef conduisit les trois parlemen-

taires dans un appartement d'où l'on pouvait voir le Caire et Boulak ; et, leur montrant de la main cette dernière ville qui brûlait encore, il leur fit assez comprendre, sans avoir besoin d'interprète, que tel serait bientôt l'état de la capitale, si elle ne se soumettait à l'armée française. Il montra ensuite au bey d'Ibrahim le traité de paix conclu avec Mourad-Bey et qu'il ne connaissait pas encore. Cet acte produisit l'effet que le général en chef en avait attendu, et l'étonnement de ce bey lui fit présager que, lorsqu'il serait connu, il pourrait contribuer à rendre plus traitables les chefs de l'armée turque.

Les envoyés retournèrent immédiatement après dans le Caire ; ils revinrent, le lendemain 30 (20 avril), apporter des conditions plus modérées que celles de la veille.

Les parlementaires, à leur retour le 30 germinal (20 avril), demandèrent une suspension d'armes. Mais, comme on savait que le seul moyen de presser les décisions de Nassif et d'Ibrahim était de pousser vigoureusement le siège jusqu'au dernier moment, on ne la leur accorda pas. Ils demandèrent du moins qu'on ne fit pas d'attaque aussi forte que celle du 28 (18 avril), l'évacuation du Caire devant certainement s'effectuer.

Le général en chef leur fit avoir ensuite une entrevue avec des officiers turcs faits prisonniers à Damiette et dans d'autres parties de l'Égypte. Quand ils furent bien convaincus qu'ils avaient été battus partout, et que nous occupions Lesbé, ce qu'ils paraissaient ignorer auparavant, on les renvoya porter aux deux chefs les articles de la capitulation qu'on voulait leur accorder. On fit, le même soir, une nouvelle attaque, dans laquelle on enleva à l'ennemi plusieurs postes qu'il défendit avec peu de résistance.

Osman, aga du vizir, rapporta le 1^{er} floréal, (21 avril), la capitulation acceptée et signée de Nassif-Pacha, dont voici le texte :

CAPITULATION ACCORDÉE PAR LE GÉNÉRAL

EN CHEF KLEBER

A NASSIF-PACHA, OSMAN-EFFENDI ET IBRAHIM-BEY

POUR L'ÉVACUATION DU CAIRE PAR LES TROUPES OTTOMANES
ET LES MAMELUKS

ARTICLE PREMIER. — Le général en chef Kleber accorde un délai de trois jours, à compter de demain 2 floréal jusqu'au 5 (22 au 25 avril), pour les préparatifs nécessaires au départ des troupes ottomanes et des Mameluks. Demain à sept heures du matin, tous les quartiers de la ville du Caire, situés sur la rive gauche du canal,

dans toute la longueur de la ville, seront abandonnés par les troupes ottomanes et occupés par les Français.

ART. 2. — Les troupes ottomanes et les Mameluks pourront emporter leurs bagages et leurs armes; mais les pièces d'artillerie seront laissées par eux dans les lieux où elles sont en ce moment établies dans la ville du Caire.

ART. 3. — Le général en chef fournira aux troupes mentionnées ci-dessus cent chameaux chargés de biscuit et cent chargés d'orge ou de fèves; il leur laisse la faculté de requérir dans la ville du Caire le supplément nécessaire de ces bêtes de somme, et un nombre suffisant d'outres, pour le transport desquelles il leur sera fourni de cent à deux cents chameaux à Salheyeh.

ART. 4. — Les Osmanlis et les Mameluks sortiront de la ville du Caire, par la porte des Victoires, à la pointe du jour, le 5 floréal (25 avril) correspondant au 30 du mois djoul-qadeh; ils s'arrangeront de manière à ce qu'à midi précis, aucun individu faisant partie des susdites troupes, autre que les blessés qui seront reçus et traités dans les hôpitaux français, ne se trouve dans la ville du Caire.

Ces troupes coucheront le même jour à quatre heures de marche de la ville du Caire; le deuxième,

à Belbeis, le troisième à Koraïm et le quatrième à Salheyeh, où, conformément à leur demande, elles séjourneront quarante-huit heures pour faire de l'eau, et continueront ensuite leur route pour la Syrie, en passant par Katieh et El-Arich.

ART. 5. — Pour garantir les troupes mentionnées ci-dessus de toute insulte, elles seront sous la protection du général de division Reynier, ayant avec lui un de ses généraux de brigade et l'escorte suffisante.

ART. 6. — Tous les prisonniers français qui pourraient être au pouvoir des Osmanlis ou des Mameluks, seront rendus et échangés contre un pareil nombre de prisonniers musulmans au pouvoir des Français.

ART. 7. — Le général en chef accorde un pardon général et particulier aux habitants du Caire et de toute l'Égypte qui auraient pu prendre parti pour les ennemis des Français ; mais aucun habitant du Caire ne pourra sortir de la ville pour suivre l'armée ottomane.

ART. 8. — Pour assurer la garantie des articles ci-dessus, les Osmanlis donneront au général en chef, comme otage, le personnage immédiatement au-dessous de Nassif-Pacha, et les Mameluks un bey du premier ordre. Les Français, de leur côté, fourniront un officier général.

ART. 9. — Les échanges d'otages se feront demain, à sept heures du matin, sur la place Esbekieh, par les chargés de pouvoirs du général en chef Kleber et ceux de Nassif-Pacha et d'Ibrahim Bey.

On conviendra de suite des dispositions particulières pour l'établissement des postes des deux partis sur les deux rives du canal.

Au Caire, le 1^{er} floréal an VIII de la République française.

Signé : NASSIF-PACHA, OSMAN-EFFENDI,
IBRAHIM-BEY.

Le 2 floréal (22 avril), en exécution de ladite capitulation, on fit les échanges ¹ sur la place Esbekieh, et nous plaçâmes aussitôt des postes sur tout le canal qui traverse la ville, depuis la prise d'eau de l'aqueduc jusqu'à la porte Babel-Charkieh, près du fort Sulkowski. Les ordres se donnent si lentement, s'exécutent si mal chez les Turcs, qu'on fut reçu à coups de fusil dans quelques uns des postes qu'ils occupaient ; nous eûmes plusieurs hommes tués et blessés, ce jour-là, de cette manière.

Quand les officiers français envoyés en otages furent dans la ville, ils furent assaillis par la

1. Les échanges d'otages. Ce furent, du côté des Français, l'adjudant général René et son adjoint le capitaine Tioche ; du côté des Turcs, Osman-Bey-el-Achqar et le kiaya de Nassif-Pacha.

populace, qui les eût assassinés sans la conduite ferme de Mohammed-Bey-el-Elfi, qui les fit entrer dans une mosquée et les défendit avec ses Mameluks jusqu'à la nuit. Il les conduisit alors dans sa maison.

Le 3 et le 4 (23 et 24 avril) furent employés aux préparatifs pour l'évacuation, qui fut effectuée le 5 (25 avril) avant midi, après que les otages eussent été réciproquement rendus.

Les Turcs emmenèrent avec eux les principaux chefs de l'insurrection, et 3 à 4.000 habitants les suivirent.

Le général Reynier escorta, avec sa division, les Turcs jusqu'à Salheyeh, d'où ils prirent la route de Gaza dans le désert.

*
* *

On apprit alors que les troupes que le général Kleber avait envoyées attaquer Suez, après la prise de Boulak¹, avaient chassé de cette place les Anglais qui s'y étaient établis.

La colonne qui s'y rendait rencontra d'abord,

1. Kleber fit partir, le 19 avril, le chef de brigade Lambert (du 14^e de dragons) et l'adjudant général Mac Sheehy avec un détachement de la 21^e légère, une compagnie de grenadiers de la 32^e de ligne, 100 dromadaires, un détachement du 14^e de dragons, un petit détachement de sapeurs et 3 pièces. Mac Sheehy devait reprendre le commandement de Suez, qu'il avait déjà exercé en 1799; Lambert devait revenir au Caire avec les troupes inutiles pour la défense de la place.

le 30 germinal (20 avril), près du fort d'Adjéroud, à 4 lieues de Suez, Osman-Bey-Hassan, avec plusieurs kachefs, des Mameluks et des Arabes au nombre de 100. Ce bey venait de Gaza ; il avait passé par Suez pour conférer avec les Anglais et les engager à marcher avec lui sur le Caire, où il venait rejoindre Ibrahim-Bey, pour l'aider, disait-il, à délivrer totalement cette capitale des Français.

Après une courte fusillade, dans laquelle on leur tua ou blessa 7 à 8 hommes, ils échappèrent à la faveur de la nuit.

Les Anglais avaient commencé leur établissement à Suez dans le commencement de germinal ; ils y avaient débarqué 4 ou 500 hommes venant de l'Inde, 4 pièces de 12 et 2 mortiers ; 6 à 800 hommes de la Mecque et d'Yambo augmentaient leur garnison. Le colonel Murray qui y commandait, prévenu de nos succès, avait pris d'avance les dispositions nécessaires pour être à même de se rembarquer de suite, en cas d'attaque.

Quelques fuyards de la suite d'Osman-Bey furent à Suez et le prévinrent de l'arrivée de nos troupes ; et, bien disposé à se rembarquer, il leur céda la place après une courte fusillade. Les Anglais perdirent une vingtaine d'hommes ; nous n'eûmes que 1 homme tué et 4 blessés.

*
* *

Le 7 (27 avril), le général en chef fit réunir, dans la plaine de la Coubbeh toutes les troupes qui restaient au Caire. Il s'y rendit, suivi des beys Osman-el-Bardisi et Osman-el-Achqar, qui furent enchantés des manœuvres qu'on fit exécuter devant eux et de la belle tenue de nos troupes. On fit une entrée victorieuse dans la ville, au bruit de toute l'artillerie de la place et des divisions, et au milieu d'une foule immense de peuple.

Le général en chef imposa la ville du Caire à 10.000.000 l., dont moitié en nature, et Boulak à près de 2.000.000 l., dont aussi moitié en nature. Cette ressource fournit les moyens de mettre au courant la solde, alors fort arriérée.

Kleber eut avec Mourad-Bey une entrevue à Gezireh, près de Gizeh. Ils eurent ensemble une conférence de quelques heures, dans laquelle on mit, de part et d'autre, beaucoup de franchise. Mourad-Bey dit au général qu'il croyait que les Français quitteraient le pays dans dix mois, et qu'il espérait qu'ils ne le remettraient pas dans d'autres mains que les siennes. Il voulut donner un exemple de son adresse et de sa force, pour laquelle il était particulièrement distingué par

les Mameluks, en abattant d'un coup de sabre la tête du buffle le plus fort.

Après avoir assuré Mourad-Bey de sa bienveillance et de son amitié, Kleber en reçut les promesses les plus expresses d'attachement et de fidélité à l'exécution du traité; les preuves répétées qu'il en a données depuis attestèrent sa bonne foi.

Mourad-Bey partit peu de jours après pour se rendre dans sa province.

Les boutiques du Caire restèrent longtemps fermées après notre rentrée; les habitants étaient dans la désolation; plusieurs furent obligés de vendre leurs effets pour acquitter leur part de la contribution; mais du moins, ils n'avaient jamais été aussi soumis et les Français plus maîtres de l'Égypte qu'à cette époque. Nos forces augmentèrent effectivement grâce aux recrues faites parmi les gens du pays. Les Coptes, dont le chef nous était dévoué, formèrent un corps de 5 à 600 hommes; les Grecs, sous les ordres de Nicolo Papas Oglou¹,

1. Par un ordre du 6 brumaire an VII (27 octobre 1798), Bonaparte l'avait nommé commandant d'une compagnie grecque organisée au Caire après la première insurrection de cette ville. Il servit avec dévouement pendant toute l'occupation française, à la tête de ce corps auxiliaire, qui fut l'objet d'augmentations successives; vers la fin, il y avait une *légion* grecque, à l'effectif de 1.500 hommes. Au moment de l'évacuation, Nicolo passa en France avec 300 hommes environ. Ceux-ci furent le noyau du « bataillon des chasseurs d'Orient », qui servit jusqu'à la fin de l'Empire sous les ordres de son premier chef.

furent réunis à d'autres nouvellement arrivés de l'Archipel; Barthélemy eut le commandement d'un corps de cavalerie de Syriens qui, avec ses Mameluks, formaient 4 à 500 chevaux; toutes ces troupes auxiliaires augmentèrent nos forces de près de 2.000 hommes. Les blessés, à qui l'on avait délivré des passeports, et qui n'avaient pu partir, furent employés dans les forts et à la citadelle; ces invalides occupèrent des postes où l'on eût été obligé de mettre des soldats en état de faire campagne.

Peu de temps après notre arrivée, le grand-vizir envoya un officier anglais, escorté par des Turcs, porter au général en chef une lettre de lui et une autre d'un certain Morier, secrétaire du lord Elgin, ambassadeur anglais près la Porte, et qui, depuis le traité d'El-Arich, était près du quartier général turc, comme représentant du lord. Ce jeune homme avait été envoyé pour épier la conduite de Smith, qui n'était pas d'accord avec le lord Elgin et l'empêcher de réussir seul à nous faire évacuer l'Égypte. Il fut assez connu dans notre armée, par un journal qu'il oublia à Damiette, après la défaite du vizir, avec les troupes duquel il ne voulut pas s'exposer à passer le désert; les notes¹ qu'on y trouva prou-

1. Ces notes furent publiées dans le *Courrier de l'Égypte* [n^{os} 70, 73 et 74, des 21 prairial, 18 et 27 messidor (10 juin, 7 et 16 juillet)].

vèrent quelle était sa mission et combien peu nous devons compter sur la bonne foi des Anglais.

La lettre du vizir contenait une invitation au général Kleber d'exécuter le traité d'El-Arich, et celle de M. Morier annonçait l'arrivée des passeports du Gouvernement anglais et du lord Elgin pour notre retour. On se contenta, quelque temps après, de renvoyer cette lettre avec une note au bas : c'était un passage du journal de M. Morier, où il proposait l'emploi d'une ruse de guerre contre nous et où il paraissait n'être pas d'avis d'exécuter avec fidélité le traité que M. Smith avait conclu, et dont ce dernier ne voulait nullement s'écarter; on avait ensuite ajouté que, si M. Morier ou quelques-uns de ces émissaires remettaient le pied en Égypte, on les pendrait comme espions.

Dans le commencement de prairial, le général Kleber, voulant faire réparer sa maison endommagée par le canon des Osmanlis fut habiter, à Gizeh, la maison de Mourad-Bey et chargea le citoyen Protain, architecte, de ces travaux.

*
* *

Le 11 prairial (31 mai), on apprit que le capitain-pacha était arrivé devant Alexandrie; il était

entré dans ce port une quarantaine de bâtiments turcs, qui venaient pour nous transporter en France; on a même su, par la suite, que l'escadre turque avait été d'abord destinée à nous escorter. Le général Kleber, je ne sais trop pour quelle raison, fit partir une partie de l'armée, comme s'il craignait un débarquement; il partit lui-même, le 12 (1^{er} juin) avec le quartier général.

Je ne pus partir avec le général Songis; une fièvre violente, qui m'occasionna une maladie qui me fit garder un mois la chambre et qui se termina par une ophtalmie assez forte, m'empêcha de suivre l'armée.

Le 18 ou 20 (7 ou 9 juin), le général en chef revint; il n'avait été que jusqu'à Rahmanieh, où il avait reçu des dépêches fort honnêtes du capitain-pacha.

Le 25 (14 juin), le général en chef, qui voulait faire hâter les travaux de sa maison, vint au Caire, déjeuner chez le général Damas; il alla ensuite se promener, seul, avec le citoyen Protain, architecte, dans l'allée qui se trouve dans le jardin derrière sa maison et qui donne sur la place Esbekieh. Dans le moment où ils se retournaient, au bout de l'allée, et où Protain avançait de quelques pas le général, un Turc, caché derrière une roue à tirer l'eau, sortit et vint frapper le général Kleber au côté droit, d'un poi-

gnard dont la lame étroite avait 14 pouces de longueur ; il lui perça le cœur du premier coup. Kleber, se sentant blessé, cria *à la garde*, reçut un second coup et fut se traîner le long du parapet de l'allée, perdant des flots de sang, tandis que Protain se battait avec l'assassin et tombait lui-même près du général, après avoir été frappé de plusieurs coups de poignard. Malgré la violence du premier coup, Kleber vivait encore et se soutenait le long du mur ; il dit même quelques mots à Protain, éloignant de sa main l'assassin qui, après avoir renversé ce dernier, vint encore lui donner deux coups de poignard. Après une dizaine de minutes, quelqu'un vint, on trouva le général mourant près de Protain ; l'alarme se répandit partout, on battit la générale. Kleber fut emporté encore vivant, mais sans connaissance ; il expira au bout de quelques minutes, chez le général Damas. L'assassin fut trouvé caché dans un jardin derrière celui du quartier général ; ses habits teints de sang, son poignard qu'on ramassa près de lui, caché dans la terre, donnèrent de suite la certitude qu'il était l'auteur du crime.

La tristesse fut dans tous les cœurs ; pour moi, j'éprouvai la sensation la plus pénible en apprenant cet accident funeste ; j'étais au lit et malade ; cette nouvelle m'occasionna un redoublement

de fièvre qui dura jusqu'au lendemain. Toute l'armée sentit la perte qu'elle faisait ; Kleber en était chéri comme un bon père.

On mit de suite en jugement l'assassin, et l'on sut qu'il se nommait Soleyman-el-Halepy, natif d'Alep, et écrivain arabe de profession.

Son père, marchand de beurre à Alep, avait été mis en prison pour n'avoir pu payer une contribution à laquelle l'avait imposé le pacha. Il était à Jérusalem, lors du retour de l'armée turque en Syrie ; il eut occasion de voir là un pacha disgrâcié qui, dans l'intention de regagner faveur, profita du fanatisme de Soleyman, pour l'engager à une action qui devait attirer sur lui la bénédiction du ciel et lui gagner l'affection du vizir, qui ordonnerait au pacha d'Alep d'exempter son père des contributions et l'élèverait aux honneurs ; il lui proposa d'aller en Égypte assassiner le général en chef des Français. Soleyman accepte ; il est adressé à l'aga des janissaires à Gaza, et, après quelques jours, reçoit un peu d'argent, achète au marché un mauvais poignard et part sur un dromadaire avec une caravane. En sept jours, il arrive au Caire, va se loger à la mosquée Gama-el-Alzar et fait part de son dessein à quatre cheiks, lecteurs du Coran, qu'il avait connus autrefois dans cette mosquée, quand lui-même y était aussi lecteur,

quelques années auparavant. Ceux-ci le détournent de son dessein, non qu'ils veuillent conserver les jours de Kleber, mais parce qu'ils regardent l'exécution comme impossible, et qu'ils craignent, d'ailleurs, que les suites de l'assassinat n'attirent de nouveaux malheurs sur le Caire. Soleyman reste trente jours à la mosquée, priant souvent Dieu ; il en part enfin au retour du général, dit aux cheiks qu'il faut décidément qu'il exécute son projet et se rend à Gizeh. Il cherche plusieurs fois à s'introduire dans la maison ; mais toujours il est repoussé. Il veut assassiner le général quand il entrera dans sa cange pour se promener sur le Nil ; il prend, pour cela, des renseignements des canotiers ; mais il ne trouve pas d'occasion. Enfin, le 25 (14 juin), il part de Gizeh avec le général, confondu parmi les Saïs (ce sont ceux qui marchent devant les chevaux pour les tenir quand on met pied à terre). Souvent on l'éloigne, parce que son habillement syrien, qu'il n'avait même pas changé, indique qu'il n'est point domestique des Français ; mais on n'y fait pas attention, parce qu'on le prend pour un mendiant qui suit pour avoir quelques parats. Arrivé au quartier général, il s'introduit dans la cour, dans les appartements où l'on travaille ; il est chassé par plusieurs personnes, mais ne se rebute point et parvient à entrer dans le jardin et à se cacher près

d'une citerne, d'où il pouvait sortir quand le général en chef viendrait dans le jardin. Kleber, trop confiant, ne se faisait point suivre par ses gardes ; il n'avait pas même d'aide de camp avec lui, parce qu'il voulait s'entretenir seul avec Protain. Il choisit, pour se promener, l'endroit qui pouvait être le plus favorable pour l'exécution du projet de l'assassin.

La consternation de l'armée fut inexprimable. Kleber était très aimé, et l'on sentait profondément que la perte d'un tel homme était irréparable dans une position aussi difficile que celle où se trouvaient les Français en Égypte. Le deuil fut général, même parmi une partie des habitants du pays. L'armée, silencieuse, presque abattue du coup le plus fatal qu'elle ait pu recevoir, rendit à son général les honneurs funèbres sur les bords du Nil, dans une plaine située près du Vieux-Caire. Son corps fut ensuite transporté à Alexandrie pour être embarqué à destination de la terre de France ; il resta en Égypte dans le cœur de chaque soldat.

CHAPITRE XIII

Menou général en chef. — Mésintelligence entre les généraux. — Voyage à Salheyeh. — Retour au Caire. — Débarquement de l'armée anglaise à Aboukir. — Bataille de Canope. — Capitulation du Caire. — Siège et capitulation d'Alexandrie. — Évacuation de l'Égypte. — Retour en France.

Un tel homme était difficile à remplacer. L'ancienneté portait au commandement en chef le général Menou, vieux courtisan, sans talents militaires¹ ; le choix des généraux y appelait le général Reynier, officier très distingué, mais bien inférieur au général Kleber, sous le rapport de la force de caractère, si nécessaire dans notre armée. Menou, plein du désir de commander, feignit d'offrir la place au général Reynier,

1. Né en 1750, Menou avait rang de colonel au moment de la Révolution. Député de la noblesse à l'Assemblée Constituante, il avait ardemment pris parti pour les idées nouvelles. Il avait servi quelque temps contre l'insurrection vendéenne et reçu une grave blessure à la prise de Saumur (1793). Il n'avait pas fait d'autres campagnes quand il fut désigné pour l'armée d'Orient. Napoléon lui reconnaît un esprit agréable, des connaissances étendues : « Il était grand travailleur, bon administrateur, quoique un peu faiseur. » (*Campagnes d'Égypte et de Syrie*, t. II.) Menou avait affiché un grand dévouement à la cause de Bonaparte. Il affectait de critiquer la conduite et les dispositions de Kleber pour rester fidèle aux vues du premier chef de l'armée d'Orient.

qui la refusa, moins par déférence que parce qu'il trouvait la responsabilité grande et qu'il sentait combien il était difficile de remplacer le général Kleber. Le général Menou accepta et vint établir son quartier général au Caire.

La mésintelligence ne tarda pas à s'établir entre les principaux généraux; on vit éclater une division, qui devait être funeste à l'armée. Les généraux Reynier et Damas, chef d'état-major du général Kleber, furent justement offensés de la conduite suspicieuse du général Menou, qui les entourait d'espions et qui les desservait près du Gouvernement par des rapports faux sur de soi-disantes manœuvres pour une nouvelle capitulation; ils se déclarèrent assez ouvertement contre l'administration et tous les actes du Gouvernement. Cependant la tranquillité ne fut pas troublée; le caractère prudent du général Reynier empêcha que l'armée ne prit part à ces différends; et notre position, raffermie par les victoires de Kleber, nous permit de jouir pendant quelque temps de la paix et du repos.

De nouvelles négociations furent entamées avec le vizir qui était en Syrie; on fit quelques échanges de prisonniers. Le but de Menou était de gagner du temps, pour donner à Bonaparte le moyen de négocier lui-même avec la Porte Ottomane une affaire à laquelle il prenait tou-

jours le plus vif intérêt. Le vizir voulait attendre de nouvelles troupes. De part et d'autre, il n'y avait pas de bonne foi. Plusieurs mois se passèrent dans cet état de choses; il existait toujours des négociations insignifiantes; et les Turcs, réunissant quelques troupes en Syrie, reformaient lentement une mauvaise armée.

*
* *

Le 24 pluviôse an IX (13 février 1801), je partis du Caire pour aller passer quelque temps à Salheyeh; le but de mon voyage était de changer d'air, de dissiper une affreuse mélancolie, que depuis longtemps je combattais en vain, et de rétablir ma santé affaiblie par des obstructions dont je commençais à me guérir. Je choisis préférablement cette partie de l'Égypte parce que je connaissais particulièrement le commandant de l'artillerie du fort, jeune homme fort aimable et dont la société me serait agréable¹; il venait de faire un voyage au Caire et allait retourner à son poste.

La caravane n'ayant pu se réunir entièrement, ce jour-là, au fort Sulkowski, lieu du rendez-vous, nous y couchâmes chez le commandant, qui nous offrit sa table.

1. Le capitaine d'artillerie, Paris.

Le 25 (14 février), nous partîmes de bon matin par un brouillard épais qui dura jusqu'à neuf heures ; nous fîmes une halte au fort de Birket-el-Hadji et nous arrivâmes un peu avant la nuit à El-Menaïr, où nous campâmes sous des palmiers, à la sortie du village.

Le 26 (15 février), le convoi se mit en route à six heures, par un brouillard semblable à celui de la veille ; nous fîmes une halte à dix heures, et nous arrivâmes à midi à Belbeis. Notre camp fut établi au pied du fort ; nous aimâmes mieux coucher dans nos tentes qu'accepter un logement en ville qui nous fut offert.

Le commissaire des guerres, ami de mon camarade, nous donna à dîner et nous reçut très bien. Il organisa une soirée à laquelle vinrent plusieurs officiers et employés ; on joua, on but du punch ; une négresse et une vivandière provençale étaient les objets qui devaient exciter la galanterie et l'amabilité des cavaliers. Dans les bals les plus distingués du Caire, où se trouvait l'état-major général de l'armée, les vivandières de l'armée n'étaient pas du tout dédaignées ; il fallait bien des femmes pour pouvoir danser.

Le 27 (16 février), nous partîmes par un brouillard plus épais que celui des jours précédents. On fit halte à Senikah, et la caravane arriva à une heure et demie à Koraïm. Le cheik vint

au-devant de nous, pour nous offrir, devant sa maison qui était sur la place, un endroit commode pour le campement, nous disant que, si nous nous y placions, il ne nous serait rien pris ; en nous mettant dans tout autre endroit, il nous serait probablement enlevé pendant la nuit quelque cheval ou chameau par les Bédouins, fort adroits pour se faufiler dans le camp à la faveur de l'obscurité. Le cheik nous conduisit sur un emplacement entouré de murs et qui avait peu de débouchés. Les habitants formèrent de suite un marché, qu'ils approvisionnèrent des objets qu'ils croyaient nous être nécessaires, et particulièrement d'œufs et de poules.

À la nuit, le cheik vint désigner divers endroits où il était nécessaire de mettre des factionnaires ; il prévint les gardes de veiller à leurs fusils, quoiqu'ils fussent en faisceaux près d'eux le long des murs, parce que les Arabes avaient su, plus d'une fois, les percer sans bruit pour voler. Il revint bientôt avec des détachements de paysans armés de gros bâtons, et plaça des gardes aux débouchés des rues ainsi que dans les jardins qui nous environnaient. De temps en temps, ces gens criaient d'un poste à l'autre pour s'assurer que les sentinelles ne dormaient pas ; deux ou trois principaux du village firent des rondes et servirent pendant la nuit d'aides de camp au cheik qui,

de neuf à dix heures du soir, était monté à cheval pour observer dans les environs s'il n'apercevrait pas quelques Bédouins.

Le 28 (17 février), nous partîmes aussitôt qu'il fit jour, par un très beau temps. Nous fîmes halte près d'un étang et nous arrivâmes à Salheyeh, à onze heures et demie du soir. Le fort était si encombré que nous préférâmes camper hors de son enceinte, en attendant que le jour nous ait permis de choisir un emplacement dans l'intérieur de la place; le commandant du génie nous fit inviter à dîner le lendemain avec lui.

Le 29 (18 février), nous nous établîmes dans le fort, dans le logement destiné au commandant de l'artillerie: c'était une mauvaise baraque, de quelques pieds carrés, qui ne valait pas une bonne tente. Nous nous rendîmes à notre invitation et nous passâmes la soirée à la réunion que formaient les officiers des deux demi-brigades¹.

Le 30 (19 février), promenade à pied dans les bois de palmiers; organisation de notre petit ménage.

Le 1^{er} ventôse (20 février), je fus visiter mes anciens amis des bois de Salheyeh. Je ne trouvais à la cabane que les femmes; elles me reconurent bientôt, quoi qu'il y eût plus d'un an que

1. Pendant l'occupation de l'Égypte, il y eut presque constamment une forte garnison à Salheyeh.

je les avais quittées ; les maris étaient dehors. Mes boutons, les bouillons en or de mon chapeau et mes éperons furent longtemps l'objet de la curiosité des enfants, qui voulaient à toute force des boutons ; ils se rappelaient que je leur avais donné des parats dans mes précédentes visites ; ils m'en demandaient, quoique leurs mères le leur défendissent, ce qui me surprit, car j'avais remarqué qu'elles étaient beaucoup moins désintéressées que les hommes.

Le 2 (21 février), je fis une grande promenade à pied ; je retournai à la cabane, et je trouvai ce jour-là mes Arabes à la maison. Ces pauvres gens me donnèrent tous les témoignages possibles d'amitié et m'assurèrent beaucoup qu'ils avaient bien souvent demandé des nouvelles du *sultan Canoun*, c'est le nom sous lequel ils me connaissaient ; ils m'offrirent de suite du café, des dattes, et me firent asseoir au milieu d'eux ; se souvenant de l'intérêt avec lequel je leur avais parlé du général Kleber, lorsque j'étais avec lui, l'année précédente, à Salheyeh, ils me firent comprendre qu'ils pensaient que j'avais dû éprouver beaucoup de douleur et qu'ils le regrettaient beaucoup¹. Connaissant bien notre position critique en Égypte, ils me parlèrent de la réunion de l'armée

1. Kleber avait su inspirer aux Égyptiens des sentiments de réelle sympathie.

anglaise à l'armée du grand-vizir, dont ils ne croyaient cependant pas l'arrivée prochaine, quoiqu'il fit annoncer tous les jours son départ de Gaza, pour traverser le désert. Je savais pour mon compte à quoi m'en tenir sur ces menaces et, malgré que je fusse comme eux de l'avis que l'exécution en serait différée, j'étais bien résolu à ne pas rester trop longtemps à Salheyeh, de crainte de m'y trouver bloqué. L'un de ces Arabes me dit que son père avait été emprisonné par les Turcs et qu'il était parvenu à se sauver; ils parurent tous détester les Osmanlis. Lorsqu'en les quittant je donnai quelques parats à leurs enfants, ils voulurent m'en empêcher en disant que ce n'était pas pour de l'argent qu'ils m'avaient fait des honnêtetés; les femmes, au contraire, m'envoyaient alternativement toute la famille.

Le 3 (22 février), promenade à cheval dans le désert et dans les bois, rêvant à notre avenir que je voyais en noir; mes pensées étaient fort sombres et j'étais au regret d'avoir quitté le Caire où, dans le cas d'une invasion, je me trouvais réuni au gros de l'armée. Pour compléter la mélancolie dont je me sentais si souvent atteint, il s'éleva dans la soirée un vent affreux du midi roulant des tourbillons de sable; l'horizon parut embrasé; on respirait à peine¹. A minuit, une compagnie

1. Ce vent se nomme le *kamsin*. Nos troupes eurent maintes

de carabiniers et un détachement de cavalerie et de dromadaires partirent pour aller surprendre, à 5 lieues dans le désert, un camp d'Arabes ennemis.

Le 4 (23 février), je montai à cheval avec Paris ; nous fûmes galoper dans le désert et autour des bois de Salheyeh ; le temps s'était remis et nous ne rentrâmes que pour dîner sans avoir fait aucune mauvaise rencontre ; nous étions bien montés. La compagnie partie pendant la nuit revint avec quelques Bédouins et beaucoup de moutons. Mal conduits par leurs guides, ils étaient arrivés trop tard au camp des Arabes, qui avaient déjà mis en route leurs chameaux et la plus grande partie de leurs bagages.

Le même jour, il arriva du Caire un détachement de dromadaires, qui nous apprit qu'on avait pris dans les environs de Belbeis un convoi de 150 chameaux portant du blé en Syrie, à l'armée du grand-vizir. Les mouvements de l'ennemi donnaient de l'inquiétude au quartier général, et le général en chef faisait exécuter beau-

fois à en souffrir, surtout dans le désert et dans la Haute-Égypte. Dans son *Voyage en Égypte*, Vivant Denon en fait une description très caractéristique. Le nom de *Kamsin* (cinquante) a été donné en Égypte à ce vent, parce qu'il souffle, avec plus ou moins d'intensité, pendant une période de cinquante jours, au début de la crue du Nil. On le retrouve sous le nom de *Simoun*, dans une grande partie de l'Orient.

coup de reconnaissances dans le désert, pour observer l'ennemi et les frontières de la Syrie.

L'établissement d'un billard dans le fort fut un événement pour des gens désœuvrés; nous y passâmes la soirée à faire la poule.

Le 5 (24 février), j'eus la visite d'un habitant de Salheyeh attaché aux mosquées; il parlait un peu le français et désirait beaucoup apprendre; il passa la matinée près de moi à me demander et à écrire le nom des divers objets qui se trouvaient sous ses yeux; il me parut avoir assez de facilité; mais je n'étais pas très disposé à l'éprouver davantage et à me charger de son éducation, quoi qu'il fût fort docile et fort doux.

Après dîner, nous montâmes à cheval, nous vîmes sur les lacs une immense quantité de canards sauvages; mais nous ne pouvions chasser, parce que la chasse, unique plaisir dont on pouvait jouir dans une telle position, était défendue. Le soir, on fut encore au jeu de billard.

Le 8 (27 février), nous apprîmes l'arrivée d'un bâtiment venant de France et la déclaration de guerre de la Russie à l'Angleterre.

Le 11 (2 mars), nous reçûmes les ordres du jour qui détaillèrent les nouvelles. Il faut s'être trouvé en pareille situation pour se faire une idée de l'avidité avec laquelle on les lisait et avec quelle facilité on saisissait le moindre

espoir d'être secouru ou d'arriver à un traité qui pût nous faire revenir en France.

Le 15 (6 mars), un espion, arrivant de Syrie, nous annonça des mouvements dans l'armée du grand-vizir. Celui-ci devait en personne partir de suite pour El-Arich, où son artillerie était déjà rendue. Nous apprîmes que des familles et des troupes anglaises étaient débarquées à Jaffa ; beaucoup d'outres et de bidons avaient été apportés à El-Arich ; nous sûmes que Hassan-Bey était mort de la peste.

Le 16 (7 mars), le régiment des dromadaires arriva à Salheyeh ; il annonça que 120 voiles étaient devant Alexandrie et qu'une partie de notre armée s'était dirigée vers ce point¹. Le général Reynier s'était avancé sur Belbeis avec un

1. Après avoir relâché plus de six semaines dans la baie de Macri (en Asie Mineure), la flotte anglo-turque était arrivée, le 1^{er} mars au soir, devant Aboukir ; mais l'état de la mer avait retardé le débarquement des troupes. Cette opération ne fut effectuée que le 8 mars.

Dès le 4 mars, Menou fut informé de l'arrivée de cette puissante expédition. Il ne parut se rendre compte ni de la situation qui en résultait, ni des mesures à prendre pour faire face à ce danger. Une note sur ces événements conservée aux *Archives du Comité du génie* fait observer avec beaucoup de justesse : « On a reproché au général Menou des fautes très graves... On ne peut concevoir l'égarément qui lui fit différer de réunir l'armée, dès qu'il fut informé de l'apparition de la flotte anglaise. On eut beau lui citer les exemples des généraux Bonaparte et Kleber, il s'opiniâtra à tenir l'armée loin des côtes qui étaient menacées. »

Cet éparpillement des forces françaises permit aux Anglais de s'établir solidement à Aboukir, dans une position où ils devaient bientôt nous tenir tête avantageusement.

corps nombreux pour observer l'armée turque, et le quartier général était resté jusqu'à nouvel ordre au Caire. Les dromadaires allaient dans le désert vers Katieh pour reconnaître les mouvements des ennemis et rendre compte de leur marche, aussitôt que leur avant-garde se porterait en avant ; ils se mirent en route pendant la nuit.

Je fis encore, ce jour-là, ma promenade solitaire dans les bois. Tout ce qui se passait donnait grand sujet à mes rêveries, car je ne prévoyais pas comment je pourrais me tirer de cette position pour rejoindre le quartier général ; la perspective d'être bloqué dans un mauvais fort par une armée turque était fort triste. Si le sort m'eût assigné ce poste, j'aurais pris mon parti et je n'eusse songé qu'à le défendre ; mais j'étais là comme amateur et sans emploi, je devais être au quartier général et je trouvais dur de me voir, par ma volonté et sans y avoir affaire, dans un si mauvais pas. La chance la plus défavorable me paraissant être celle de me trouver pris dans ce fort, que je regardais comme un poste faible et susceptible d'une bien courte défense, je me déterminai à partir une des nuits suivantes pour me diriger sur Belbeis, si l'un des Arabes de ma connaissance voulait me servir de guide ; je fus lui en faire la proposition et nous convînmes de partir le lendemain à minuit, lui monté sur

un dromadaire et moi sur mon cheval, le seul que j'eusse emmené à Salheyeh.

Le 16 ventôse (7 mars), à dix heures du soir, arriva de Katieh un détachement de dromadaires allant au Caire rendre compte au général en chef de la reconnaissance qu'on avait faite dans le désert. On n'avait aperçu à Katieh aucune troupe du grand-vizir; le corps des dromadaires devait pousser jusqu'aux fontaines vers El-Arich. Aussitôt je pris la résolution de profiter de cette occasion, malgré qu'il y eût beaucoup à craindre que mon cheval ne pût suivre les dromadaires et faire dans le désert une course de 24 lieues sans s'arrêter; mais le parti que j'avais pris de me confier à un Arabe n'était pas sans danger, d'après la connaissance que j'avais du caractère de cette nation, et je l'abandonnai. Après avoir vu le commandant du détachement de dromadaires, qui fit bien quelques difficultés dans la crainte que je ne retardasse sa marche, et être convenus que nous partirions à quatre heures du matin, je fis mon portemanteau, laissant mes bagages et mon chameau au capitaine Paris, et je me jetai sur mon lit pour reposer quelques heures.

Le 17 (8 mars), à trois heures du matin, je fus réveillé. A quatre heures, nous partîmes de Salheyeh; à ¹, nous étions à Koraïm.

1. Mots laissés en blanc sur le manuscrit.

Nous nous y arrêtâmes pour manger et faire rafraîchir nos chevaux et nos dromadaires. A dix heures nous continuâmes notre marche. Arrivés à Belbeis, nous trouvâmes la division du général Reynier campée ; elle était arrivée depuis deux jours. Comme le commandant du détachement ne put s'arrêter qu'une heure, et que mon cheval était déjà extrêmement fatigué, je lui demandai de me laisser seulement 4 soldats dromadaires pour rester en arrière avec moi et m'escorter jusqu'au Caire, parce que, ne pouvant le suivre, je différerais mon départ jusqu'à la nuit, à la faveur de laquelle j'espérais ne faire aucune mauvaise rencontre. Je fus à la tente du chef de brigade Faure commandant l'artillerie de la division qui avait un campement fort bien organisé ; j'essayai de dormir, mais j'étais déjà si fatigué que je ne pus clore l'œil. Après dîner je fis mes dispositions pour partir et, à la nuit, je me mis en route. Tant que la lune nous éclaira et que les traces des voitures furent visibles, nous fîmes bonne route ; mais, dès que l'obscurité nous les fit perdre, nous nous jetions sans cesse à droite ou à gauche. A El-Menaïr, nous trouvâmes un convoi de 300 chameaux qui y avait fait halte et qui nous donna bien quelques inquiétudes, lorsque de loin nous aperçûmes des feux de bivouac ; nous fûmes rassurés, lorsque la sentinelle nous cria : *Qui*

vive! En sortant du village, les deux hommes qui marchaient en avant se jetèrent à droite dans le désert et nous égarèrent ; fort heureusement je m'en aperçus avant que nous ayons été assez éloignés pour ne plus pouvoir retrouver les traces du chemin, que nous rejoignîmes après avoir cherché assez longtemps et non sans peine ; dans cette partie, le terrain était sablonneux et les traces de notre artillerie nous firent retrouver le chemin ; s'il eût été dur, comme dans beaucoup d'endroits, nous eussions été fort embarrassés. Mes conducteurs avaient assez l'habitude de se régler sur les étoiles ; mais, comme le temps était couvert, ce qui est bien rare en ce pays, lorsqu'elles disparaissaient, ils nous dirigeaient mal. Fatigué d'être sur un cheval qui pouvait à peine se soutenir et dont les mouvements étaient bien durs, tant il était harassé, je montai sur mon dromadaire, dont le trot me secouait très rudement ; nous atteignîmes enfin Birket-el-Hadji. Jamais route ne m'avait paru si longue. Nous nous égarâmes encore à une lieue de là, parce que le terrain était pierreux et dur et que la route n'était pas tracée ; nous fîmes au moins double chemin. Persuadé que nous étions dans une mauvaise direction, j'étais au moment de me décider à mettre pied à terre pour attendre le jour et dormir sur le sable, lorsque

l'aboïement des chiens qui rôdent toutes les nuits autour de la ville des morts, dont nous n'étions pas éloignés, nous fit connaître où nous étions ; il nous donna, pour continuer, un courage dont j'avais bien besoin dans l'état de souffrance où je me trouvais, à cause de la fatigue excessive résultant d'une course de 25 lieues, au trot, sur un même cheval. A trois heures du matin, j'arrivai à mon logement et j'appris, avant de me coucher, que le général Songis avait reçu un ordre pour m'envoyer en France¹, nouvelle qui était bien faite pour me faire oublier mes fatigues, puisqu'elle satisfaisait mon désir le plus vif, celui de retourner en France.

A mon réveil, je fus trouver le général Songis ; il m'annonça que le Ministre lui avait écrit de France pour mon retour en Europe ; qu'il solliciterait du général en chef, après l'événement qui occupait alors et dont on espérait encore une issue favorable, les moyens d'embarquement et de passage sur un vaisseau français. Je lui répondis que, dans les circonstances où nous nous trouvions, je ne songeais point à quitter l'armée et que mon intention était de partager son sort

1. Il existe aux *Archives administratives de la Guerre* une lettre du ministre au commandant de l'artillerie de l'armée d'Orient [14 pluviôse an IX (3 février 1801)]. Elle dit que le Premier Consul approuve le retour du chef de bataillon d'artillerie Doguereau ; elle prescrit de lui en donner l'ordre et de lui en procurer les moyens.

et de rester en Égypte, jusqu'à ce que l'ennemi eût été forcé de se rembarquer. Une longue suite de victoires, une grande confiance dans les troupes les plus aguerries et les plus éprouvées qu'ait eues l'armée française, donnait tout espoir de réussite, et, malgré que le général en chef en inspirât peu par lui-même, nous étions loin de prévoir la suite de désastres qui mit fin à cette grande expédition.

Le quartier général était prêt à partir, attendant, pour décider son mouvement, les nouvelles soit d'un débarquement de l'armée anglaise qui menaçait les côtes vers Alexandrie, soit de l'arrivée de l'armée ottomane par le désert.

Bientôt on apprit¹ que l'armée anglaise avait effectué son débarquement le 17 (8 mars), près du fort d'Aboukir ; que le général Friant, qui commandait à Alexandrie, avait vainement voulu s'y opposer et avait été obligé, après quelques pertes, de se retirer sur cette place². Aussitôt

1. Cette nouvelle arriva au Caire le 20 ventôse (11 mars).

2. Bien qu'il disposât de 1.800 hommes dans la presqu'île d'Aboukir, Friant ne put empêcher l'ennemi de débarquer. On lui a reproché d'avoir maintenu ses troupes trop loin du point de débarquement pour qu'elles pussent intervenir efficacement. Il est probable que, confiant dans ses forces, il se proposait de culbuter et de détruire les troupes que l'ennemi aurait mises à terre ; ce calcul fut déjoué par l'événement.

Il est juste d'ajouter que, si Menou avait, en temps voulu, dirigé des renforts sur Alexandrie et Aboukir, Friant aurait été en mesure d'infliger un échec sérieux aux Anglais avant qu'ils ne fussent solidement établis.

l'ordre du départ fut donné ; le quartier général partit avec la plus grande partie des troupes réunies au Caire ; le commandement de cette ville fut laissé au général Belliard. Le général Reynier continua pendant quelques jours à conserver sa position de Belbeis, pour observer les mouvements du vizir, dont l'armée était en marche pour entrer en Égypte ; il reçut ensuite l'ordre de rejoindre le général Menou.

Le quartier général marcha sans s'arrêter jusqu'à Rahmanieh, où devaient se réunir toutes les troupes disséminées dans le Delta, ainsi que la division Lagrange, qui était placée vers Damiette pour observer cette partie de la côte. Les troupes de Rosette se replièrent aussi sur Rahmanieh.

Nous restâmes à Rahmanieh jusqu'au 26 (17 mars) ; on répara le matériel d'artillerie. Alors, voyant que le corps du général Lagrange, sur lequel on avait beaucoup d'inquiétudes, n'arrivait pas, on se mit en marche, le 27 (18 mars) sur Alexandrie. On coucha à Beïdah ; et, le lendemain, 28 (19 mars), sans rencontrer aucun ennemi et en faisant éclairer par de la cavalerie légère le flanc droit de notre armée, nous arrivâmes à Alexandrie.

Le 29 (20 mars), on reconnut les positions de l'ennemi, qui s'était avancé d'Aboukir jus-

qu'auprès de l'endroit désigné sous le nom de *Camp de César*¹; sa droite, appuyée sur le bord de la mer, était soutenue par les bâtiments de son escadre; sa gauche, appuyée sur le lac Madiéh, dont l'ennemi avait augmenté l'inondation par la rupture de la digue, était flanquée par sa flottille, qui était entrée, non sans peine, par la bouche de ce lac, placée près du fort d'Aboukir. La position de l'ennemi était assez forte; des redoutes, construites en partie avec des tonneaux tirés de l'escadre et garnies d'une grosse artillerie de leurs vaisseaux, la rendaient encore plus forte; on estimait sa force à 13.000 hommes².

Le même jour, la résolution fut prise d'attaquer le lendemain; toutes les dispositions furent arrêtées en vue de la bataille qui allait se livrer et dont le résultat devait décider du sort de l'Égypte.

Pendant toute la nuit, notre petite armée, forte de 9.000 hommes au plus, fut en mouvement; chaque corps prit la position qui lui fut assignée. La division du général Lanusse tenait la gauche le long de la mer; la division Reynier, vers le lac, était à la droite; les divisions Rampon, Damas, Destaing étaient au centre, où se trouvait également la cavalerie, un peu en

1. Ou *Camp des Romains*.

2. L'armée anglaise comptait de 16.000 à 17.000 hommes présents sous les armes au moment de la bataille de Canope.

arrière et en réserve. L'attaque commença par la gauche ; elle fut vive et obtint quelques succès ; mais la vive résistance que fit l'ennemi et la blessure du général Lanusse, qui eut la cuisse emportée, arrêtèrent assez promptement son mouvement ; il était trois heures du matin, le jour ne paraissait pas encore. En peu de temps, un feu général s'engagea sur toute la ligne ; notre artillerie de réserve, suivant le mouvement, se trouva à la pointe du jour en position de commencer le feu et prit part à l'action. L'attaque sur les retranchements ennemis fut vive ; l'obscurité empêchait de donner de l'accord au mouvement général. La première ligne de l'ennemi fut forcée sur plusieurs points ; mais les redoutes, quoique vivement assaillies par nos troupes (qui furent jusque dans leurs fossés) firent un feu meurtrier sur notre infanterie qui commençait à se replier. Bientôt le jour vint à paraître ; et, comme il laissait apercevoir l'hésitation des assaillants, le général en chef ordonna à la cavalerie de se mettre en mouvement et de soutenir l'attaque par une charge vigoureuse. Elle l'exécuta entre le lac et les redoutes, et poussa jusqu'à la deuxième ligne ennemie ; mais, en traversant ce terrain labouré par le feu de l'artillerie des redoutes et de la flottille, elle fut horriblement maltraitée ; alors tandis qu'une partie de ces braves gens,

ayant percé jusque sur les derrières de la ligne anglaise, sabrait tout ce qu'elle rencontrait, les autres, — et c'était le plus grand nombre, — démontés ou blessés, se retirèrent sur notre seconde ligne; le général Roize, qui commandait cette cavalerie, fut tué sur le revers du fossé d'une redoute; presque au même moment le général Abercromby, commandant l'armée anglaise, était mortellement blessé par un des dragons qui avaient enfoncé sa ligne.

Bientôt la cavalerie entière fit sa retraite; ceux qui avaient enfoncé l'ennemi reçurent de nouveau le feu des redoutes, entre lesquelles il fallait repasser; on ne voyait que des hommes démontés ou des chevaux sans cavaliers; la bataille fut jugée perdue par tous les officiers, excepté par le général en chef.

La ligne française repoussée prit position sur les hauteurs qui se prolongeaient le long de celle de l'ennemi, dont elle se trouva séparée par un ravin que ne cessèrent pas d'occuper nos braves tirailleurs. Les Anglais n'osèrent pas sortir de leur ligne, et dès lors commença une forte canonnade qui, pendant plus de trois heures, continua entre les deux artilleries. Quoiqu'elle fût meurtrière de part et d'autre, elle acheva de nous écraser, parce que le feu de l'ennemi était augmenté par celui de l'escadre et de la flottille, et

que notre ligne était atteinte de tous les côtés; l'infanterie, dans cette cruelle position, était l'arme au bras, attendant patiemment les boulets et la mitraille qui criblaient les rangs.

En vain des officiers généraux braves et habiles essayèrent de persuader au général Menou que sa position n'était pas tenable; qu'il vaudrait mieux essayer une nouvelle attaque que de rester exposés à un feu meurtrier qui détruisait les débris de l'armée; et qu'il n'y avait qu'un parti raisonnable à prendre, celui de se retirer sur les hauteurs qui se trouvaient en avant d'Alexandrie. Son obstination et son incapacité le portèrent à n'écouter aucun avis; il resta, sans donner aucun ordre, sans faire exécuter aucun mouvement, sur les lieux mêmes où se trouva l'armée le matin, après le mouvement rétrograde; elle ne quitta cette position que sur les onze heures et demie, quand elle fut détruite et lorsqu'il ne lui restait plus 3.000 combattants.

La retraite se fit alors avec ordre, l'ennemi n'ayant pas même osé sortir de sa position. Mais nos troupes subirent un feu épouvantable de l'artillerie anglaise, qui les apercevait mieux que jamais pendant ce mouvement, qui dura près d'une heure. La retraite fut soutenue par nos tirailleurs, qui n'eurent affaire qu'avec ceux de l'ennemi.

Les Anglais perdirent beaucoup de monde, les régiments d'Écossais souffrirent particulièrement; mais la perte des Français fut incalculable; les deux tiers de notre petite armée furent détruits. Les généraux Lanusse¹, Baudot, aide de camp du général Kleber, Roize furent tués ou blessés à mort; le général Destaing fut grièvement blessé; plusieurs chefs de brigade furent tués ou blessés.

La position sur laquelle on se retira était bonne; c'était sur les hauteurs qui se trouvent en avant de l'ancienne enceinte d'Alexandrie; après la bataille du 30 ventôse (21 mars), on y installa des camps de baraques, et l'on y établit des batteries pour notre artillerie de campagne et quelques pièces de gros calibre que l'on tira d'Alexandrie.

Les communications avec le Caire étaient difficiles; cependant elles n'étaient pas interrompues; nous occupions toujours Rahmanieh, où le général Lagrange devait se porter. Nous apprîmes que la peste faisait des ravages considérables au Caire et que l'armée ottomane, ayant

1. Nakoula-el-Turk rapporte une parole que Lanusse mourant aurait adressée à Menou : « Tu nous a jetés dans l'océan de la mort par ton mauvais jugement, ton orgueil et ta vanité. Jamais un homme comme toi n'aurait dû commander en chef les armées françaises et les guider dans les combats meurtriers : tu n'étais bon qu'à diriger les cuisines de la République. » Sans nous prononcer sur l'authenticité de cette apostrophe, il est certain qu'elle traduit bien l'appréciation que la conduite de Menou inspirait à ses subordonnés.

passé le désert, s'était portée sur le Caire, où le général Belliard s'était retiré¹.

*
* *

Le 25 germinal (15 avril), je reçus ordre de partir d'Alexandrie avec le général Lagrange, qui allait à Rahmanieh prendre le commandement d'un corps qu'on y réunit pour s'opposer à la marche des Anglais, qui voulaient s'emparer de cette ville pour couper nos communications avec le Caire. J'étais chargé d'établir des batteries sur le bord du Nil pour arrêter les canonnières que l'ennemi avait sur le fleuve ; je devais prendre le commandement de l'artillerie de ce corps, si le chef de bataillon Ruty, qui avait dû quitter Damiette, n'était point arrivé.

La digue du lac Madiéh ayant été coupée², déjà les eaux de la mer se répandaient dans le lac

1. Le grand-vizir partit d'El-Arich le 14 germinal (4 avril) avec une armée de 20.000 Turcs et 1.200 Anglais. Il s'avança fort lentement sur le Caire et n'atteignit Belbeis que le 8 mai. A partir de ce moment, au lieu de continuer directement sa marche, il chercha à s'étendre dans le Delta, pour lier ses opérations à celles des Anglais partant de la côte. Les uns et les autres réussirent, au milieu de juin, à isoler dans la place du Caire le général Belliard, qui capitula le 28 juin.

2. En vertu d'un ordre du général en chef anglais Hutchinson, trois coupures furent faites, le 13 avril, entre le lac Madiéh et le lac Maréotis. Les eaux de la mer purent entrer dans le bassin, depuis longtemps desséché, de ce dernier lac ; elles mirent un mois à le remplir.

Maréotis, et nous eûmes de la peine à le traverser, parce que nos chevaux et nos chameaux pouvaient à peine marcher dans le terrain, qui était fortement humecté; nous ne sortîmes du lac que vers une heure du matin, harassés de fatigues. On prit quelques instants de repos jusqu'au jour.

Le 26 (16 avril), nous fûmes coucher à Belbeis.

Le 27 (17 avril), nous arrivâmes à Rahmanieh. J'y trouvai le chef de bataillon Ruty, à qui je communiquai mes instructions; et, mon voyage n'ayant plus d'objet, puisque cet officier avait pris le commandement, je m'occupai des moyens de retourner à Alexandrie, où je craignais bien de ne plus pouvoir rentrer.

Le 28 (18 avril), je profitai du départ d'un convoi pour cette place; nous fûmes coucher à Beïdah, où nous sûmes que l'on avait aperçu des reconnaissances de cavalerie anglaise.

Le 29 (19 avril), lorsque nous fûmes en route, nous apprîmes que le lac Maréotis était déjà rempli d'eau et que nous ne pouvions trouver passage qu'en remontant ce lac jusqu'à la hauteur de la Tour des Arabes; nous nous dirigeâmes de ce côté. Un corps de dromadaires qu'on avait envoyé à notre rencontre nous montra le passage, et nous traversâmes ayant de l'eau jusqu'au ventre des chevaux; nous arrivâmes la nuit à Alexandrie, bien fatigués et mourants de faim.

*
* * *

Pendant plusieurs mois, nous conservâmes devant cette place la même position, sans être inquiétés par l'ennemi qui avait porté son attention sur l'armée qui se défendait dans le Caire. Le général Lagrange, attaqué à Rahmanieh, avait été obligé de se retirer sur cette ville, où il s'était réuni au général Belliard, qui avait le commandement en chef. Nos communications étaient coupées ; mais on envoyait encore par le désert des détachements de dromadaires, qui allaient enlever du blé dans les villages où l'on ne pouvait les attendre, et dont ils avaient soin de se retirer, en s'enfonçant dans le désert, avant qu'on eût le temps de connaître leur marche et de diriger des forces contre eux. Ces expéditions réussirent deux ou trois fois ; mais enfin le chef de brigade Cavalier, qui commandait les dromadaires, tomba dans un parti anglais, fut cerné dans un village et capitula¹ le 27 floréal (17 mai). Dès lors nous

1. Cavalier était parti d'Alexandrie, le 14 mai, avec 225 hommes d'infanterie, 125 dragons, 85 dromadaires et 1 canon ; il escortait un convoi de 600 chameaux, destinés à rapporter les vivres qu'il aurait pu recueillir. En remontant la rive gauche du Nil, vers Alqam, il se trouva en présence d'une brigade d'infanterie anglaise accompagnée d'un fort détachement de cavalerie (17 mai). Jugeant toute retraite impossible, il conclut une convention par laquelle les Anglais s'engageaient à ramener sa troupe en France, sans la considérer comme prisonnière de guerre.

ne fîmes plus sortir de troupes et nous fîmes bloqués dans Alexandrie.

Nos provisions étaient sensiblement diminuées; les Arabes de la côte d'Afrique nous apportaient quelques approvisionnements qui étaient payés au poids de l'or; mais nous finîmes par manquer de blé, et l'on commença à faire du pain avec du riz, assez mauvaise nourriture. L'eau manquait aussi; les citernes étaient vides, et nous fîmes réduits à boire une eau saumâtre et salée; on commença à manger les chevaux et les chameaux.

Nous apprîmes que Mourad-Bey avait voulu se réunir à l'armée du Caire, mais que, dans le trajet de la Haute-Égypte vers cette ville, il était mort; on disait qu'il avait été empoisonné. Ce chef distingué des Mameluks tint avec une grande fidélité les engagements qu'il avait contractés avec les Français; il fut sincèrement regretté de tous les officiers¹.

Nous fîmes aussi informés par les Anglais que le 8 messidor (27 juin), le général Belliard, après s'être défendu avec autant de talent que de bravoure, avait été forcé de capituler avec l'armée combinée anglo-turque; qu'il avait obtenu une capitulation honorable, portant qu'il retournerait en

1. Mourad-Bey mourut à Beni-Souef, le 2 floréal (22 avril). Il avait fait preuve d'une très grande loyauté depuis sa soumission à Kleber.

France avec son armée, 20 pièces de canon et ses bagages ; on devait à cet effet lui fournir des bâtimens de transport¹. Nous dûmes dès lors prévoir que les efforts de l'ennemi allaient se réunir contre Alexandrie et que nous ne tarderions pas à être attaqués.

Pendant le temps de repos dont nous pûmes jouir à Alexandrie, des discussions funestes s'étaient élevées entre nos généraux ; le général Menou attribuait aux généraux Reynier et Damas la perte de la bataille du 30 (21 mars) ; il les accusait d'avoir conduit leurs troupes mollement dans cette journée et d'avoir trahi² ; il finit par les faire arrêter³ et les embarqua sur un bâti-

1. La capitulation fut signée le 27 juin par les plénipotentiaires, et approuvée le lendemain par Belliard. Villiers du Terrage dit qu'en apprenant la capitulation, « Menou cria très haut à la trahison. » (*Journal et Souvenirs*, p. 296). L'imputation est sans doute injuste ; elle était inspirée à Menou par le désir de faire retomber sur ses subordonnés la responsabilité d'une situation résultant principalement de ses propres fautes.

Il semble cependant que Belliard se soit laissé intimider par les forces anglo-turques en présence, et qu'il ait prématurément considéré la cause comme perdue. Voir à ce sujet la 8^e observation faite par Napoléon dans ses *Campagnes d'Égypte et de Syrie*.

2. « Il y a quelque diablerie là-dessous », avait dit Menou après l'affaire. Il voulut faire retomber la responsabilité de son échec sur les généraux Reynier et Damas, et sur les officiers de leur intimité. (*Note sur les événements militaires de l'an IX*, existant aux *Archives du Comité du Génie*.)

3. En même temps, Menou fit arrêter l'adjudant général Boyer et l'ordonnateur en chef Daure. Le général Destaing fut chargé de cette arrestation ; quelques mois plus tard, après la rentrée de l'armée en France, il se retrouva à Paris en présence de Reynier qui le provoqua et le tua en duel.

ment qui traversa assez heureusement l'escadre anglaise pendant la nuit et put continuer la route¹. Cette escadre, commandée par l'amiral Keith, était forte et bloquait étroitement nos deux ports.

Le général Menou cherchait encore à faire conserver quelque espoir ; il annonçait aux troupes l'arrivée d'une escadre française, qui effectivement était sortie des ports de France ; il nous disait qu'elle transportait d'assez nombreux secours. Chaque jour, on cherchait à découvrir avec des lunettes si l'on n'apercevait pas cette escadre dont on eut quelques nouvelles. Enfin nous apprîmes par un brick qui, s'étant approché de la côte pendant la nuit, put entrer dans le port malgré les Anglais, que l'amiral Ganteaumeé tait arrivé, avec l'escadre annoncée, jusqu'à la côte qui se trouve entre Derne et Alexandrie, à environ 30 lieues de cette place ; qu'il avait d'abord eu le projet d'y effectuer le débarquement des troupes qu'il avait transportées, mais qu'ayant acquis la conviction qu'elles manqueraient d'eau et de vivres et périraient dans les sables, attaquées par les Arabes, il renonça à son projet, et résolut de retourner en France ; il chargea le

1. Reynier et Boyer avaient fait la traversée sur le brick le *Lodi*, qui atteignit Nice le 28 juin. Damas et Daure s'embarquèrent sur le *Good-Union*, qui fut pris par les Anglais à hauteur de Candie.

commandant de l'avis de porter au général Menou des dépêches par lesquelles il l'informait du parti qu'il avait pris. L'amiral Ganteaume avait prévu avec raison que, s'il essayait d'arriver à Alexandrie, il aurait avec l'escadre anglaise un engagement dont l'issue n'eût pas été douteuse ¹.

Un peu avant l'arrivée du général Ganteaume, un bâtiment envoyé de France débarqua, à 8 ou 10 lieues d'Alexandrie, une trentaine de passagers qui voulurent essayer de venir par la côte ; ils furent presque tous massacrés ; 3 ou 4, qui ne furent pas tués, nous furent livrés par les Arabes moyennant une forte somme.

Les Anglais, qui avaient établi une flottille sur le lac Maréotis, firent, sur la fin du mois de thermidor, un débarquement sur la langue de terre qui sépare le lac de la mer, et 2.000 Albanais s'emparèrent du Marabout, fort qui défendait l'entrée de la rade ². Dès lors l'ennemi put faire entrer ses bâtiments dans le port. Ils attaquèrent

1. Parti de Toulon avec une petite escadre qui portait 4.000 hommes de renfort, Ganteaume arriva le 8 juin à 20 lieues à l'ouest d'Alexandrie. Il crut également impossible de forcer le bloeus de ce port et de débarquer les troupes ; il se contenta de faire porter des dépêches par la corvette l'*Héliopolis*, qui put heureusement entrer à Alexandrie le 9 juin.

2. Le fort du Marabout avait une garnison de 160 hommes, commandés par le chef de bataillon Bêteille, de la 85^e de ligne. Après quatre jours de résistance, l'artillerie ayant été mise hors de service, le commandant dut capituler [3 fructidor (21 août), à neuf heures du soir]. Ce poste fut évacué le lendemain matin.

une redoute que nous avons construite sur un mamelon en avant de notre camp du même côté; ce poste fut repris avec vigueur ; mais, deux jours après, les ennemis, Anglais et Turcs, firent un nouveau débarquement sur ce point et attaquèrent de nouveau la redoute, tandis qu'elle était canonnée par une frégate et six corvettes ; ils s'en emparèrent. Le centre et la gauche de notre ligne furent aussi attaqués. On se battit vigoureusement ; mais, en raison des pertes que l'armée avait faites, notre position avait à ce moment un développement hors de proportion avec l'effectif des troupes qui la défendaient ; elle fut forcée ; un bataillon fut pris ; dès lors, la ligne étant coupée, on se retira sous les murs de la ville des Arabes. L'ennemi fit une tentative sur le fort Leturcq et, n'ayant pu réussir à s'en emparer de vive force, il ouvrit la tranchée pour l'attaquer régulièrement. Bientôt la famine, le manque d'eau et les maladies nous pressèrent tellement que le général en chef proposa¹ une suspension d'armes de trois jours pour traiter ; elle fut acceptée par le général anglais Hutchinson.

Le 1^{er} septembre, on signa une capitulation²,

1. Le 26 août dans la soirée.

2. Après avoir été soumis au général en chef anglais, les termes de la capitulation furent approuvés par le conseil de guerre tenu à Alexandrie le 31 août. Le 2 septembre, les Anglais prirent possession d'une partie des ouvrages entourant la place.

d'après laquelle l'armée française devait être transportée en France sur des vaisseaux anglais, avec armes, bagages et 11 pièces de canon.

L'embarquement devait avoir lieu vingt jours après la remise de la place; mais les dispositions ne purent être achevées aussitôt, et nous ne partîmes que vers la fin du mois de brumaire an X. Nous fîmes la traversée en vingt-deux jours, sans éprouver de mauvais temps; mais, après avoir relâché près des îles d'Hyères, ne pouvant être admis à la quarantaine de Toulon, nous essayâmes à la vue des côtes, entre Toulon et Marseille, un coup de vent qui faillit faire périr notre bâtiment; celui-ci fut poussé ensuite par la même tempête dans le golfe du Lion, sur les sables qui se trouvent à l'embouchure du Rhône; il n'eut d'autre ressource que celle de se jeter à tout hasard dans une petite anse, refuge des bâtiments pêcheurs, près du port de Bouc; l'ancre y fut jetée assez habilement pour que le vaisseau, qui entra avec assez de voiles, ne touchât que légèrement un fond de sables, de dessus lequel on le releva facilement le lendemain. Deux jours après, le vent ayant changé, nous pûmes entrer dans le port de Marseille, où nous jetâmes l'ancre entre les îles de Pomègue. Le ¹ frimaire, nous entrâmes en quarantaine;

1. Date laissée en blanc par Doguereau.

nous restâmes vingt jours dans le lazaret, et, de là, nous débarquâmes à Marseille, bien satisfaits d'être à la fin de nos aventures. Après nous être refaits, à l'*Hôtel d'Europe*, de toutes nos fatigues, après avoir passé dans cette ville une huitaine de jours que nous trouvâmes délicieux, j'achetai avec trois de nos camarades une diligence ; nous prîmes la poste et nous arrivâmes à Paris vers la fin du mois de pluviôse. Un arrêté du Premier Consul, en date du 27 ventôse¹ suivant, me nomma aide de camp chef d'escadron du général Songis, qui venait d'être nommé l'un des commandants de la garde des Consuls.

1. Le 18 mars 1802. Les états de service de Doguercau le portent sous-directeur à Antibes, le 1^{er} pluviôse (21 janvier) et aide de camp de Songis le 15 ventôse (6 mars). Les mutations d'officiers d'artillerie donnaient souvent lieu à des classements *pour ordre*, d'où résultent de légères différences de dates entre les documents. En fait, Doguercau n'a jamais exercé les fonctions de sous-directeur à Antibes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER	35
Préparatifs de l'expédition. — Départ de la flotte. — Navigation. — Prise de Malte. — Description de Malte. — Départ de Malte. — Débarquement en Egypte. — Prise d'Alexandrie. — Description d'Alexandrie.	
CHAPITRE II	55
Départ d'Alexandrie. — Arrivée à Damanhour. — Affaire de Chebreis (ou Chobrakhit). — Bataille des Pyramides. — Entrée au Caire. — Combat de Sallheyeh. — Retour au Caire. — Description de la ville : mosquées, places publiques, bains, citadelle, population, caravane de la Mecque, marché des esclaves noirs. — Arabes de Tor.	
CHAPITRE III	79
Mission à Alexandrie. — Arrivée de l'avisio l' <i>Anémone</i> . — Massacre de l'équipage par les Arabes. — Retour au Caire. — Fête de l'ouverture du Khalig. — Fête du 1 ^{er} vendémiaire. — Fort de Torrah. — Première révolte du Caire. — Second voyage à Alexandrie. — Retour au Caire.	
CHAPITRE IV	103
Voyage à Suez : Birket-el-Hadji ; Adjeroud ; Suez : Fontaines de Moïse ; reconnaissance de l'ancien canal ; rencontre d'Arabes venant d'El-Arich : Belbeis. — Préparatifs de la campagne de Syrie. — Ahmed el Djezzar. — Occupation de Katieh. — Opérations contre Mourad-Bey : bataille de Sédiman ; combats de Saouaki et de Tahtah ; affaire de Samhoud ; combats de Keneh et de Thèbes. — Bombardement d'Alexandrie. — Flottille de la mer Rouge. — Fête de l'ouverture du Ramadan. — Arrivée à Suez d'un envoyé de Tippoo-Sahib.	

CHAPITRE V..... 136

Expédition de Syric. — Départ du Caire. — Combat d'El-Arich. — Salheyeh. — Passage des ravins. — Halte aux Dattiers. — Arrivée et séjour à Katieh. — Départ de Katieh. — Campement à Bir-el-Abd. — Arrivée à El-Arich. — Prise du fort d'El-Arich. — Départ d'El-Arich. — Le quartier général tombe dans le camp ennemi à Khan-Younès. — L'armée égarée dans le désert. — Nous campons au Santon. — Arrivée aux colonnes qui séparent l'Afrique de l'Asie. — Campement à Khan-Younès. — Combat de Gaza. — Campement à Esdoud (l'ancienne Azoth). — Arrivée à Ramleh, à 3 lieues de Jérusalem.

CHAPITRE VI..... 170

Investissement de Jaffa. — Siège de Jaffa. — Prise de la ville. — Massacre de la garnison. — Apparition de la peste. — Reconnaissance dans les montagnes de Naplouse. — Surprise d'un détachement de cavalerie. — Affaire de Kakoun. — Le mont Carmel. — Arrivée à Haïfa. — De Haïfa à Saint-Jean d'Acre.

CHAPITRE VII..... 198

L'armée arrive devant Saint-Jean-d'Acre. — Investissement de la place. — Tentative des Anglais contre Haïfa. — Emplacement des premières batteries. — Premier assaut. — Suite du siège de Saint-Jean-d'Acre. — Causes et conséquences de l'échec du 8 mai. — Occupation de Safed et de Nazareth. — Combats de Loubia et de Cana. — Bataille du mont Tabor. — Nouveaux assauts. — Sorties de la garnison. — Rappel de la division Kleber. — Bombardement du palais de Djeddar. — Préparatifs de la levée du siège. — Evacuation des blessés et du matériel. — Levée du siège.

CHAPITRE VIII..... 237

Retraite de l'armée. — Evacuation des blessés à Tantourah. — Campement sur les ruines de Césarée. — Arrivée à Jaffa. — Séjour. — Départ de Jaffa. — Campement à Gaza. — Campement à Khan-Younès. — Entrée dans le désert. — Halte au Santon. — Séjour à El-Arich. — Séjour à Katieh. — Arrivée à Salheyeh. — Séjour à Belbeis. — Entrée au Caire.

CHAPITRE IX 261

Événements de la Haute-Egypte : combats de Benout, de Bir-el-Bar, de Girgeh, de Beni-Adin ; occupation de Kosseir. — Événements de la Basse-Egypte : Arabes du grand désert ; révolte de l'Emir-Hadji ; l'ange El-Mahdi ; combat sur le canal de Mouys. — Mort du général Dommartin. — Arrivée d'une flotte turque devant Aboukir. — Débarquement de l'ennemi. — Mouvements de l'armée française. — Bataille d'Aboukir. — Siège du fort d'Aboukir. — Retour au Caire. — Départ de Bonaparte pour la France.

CHAPITRE X 291

Kleber, général en chef. — Haute-Egypte : poursuite de Mourad-Bey. — Débarquement des Turcs près de Lesbè. — Prise d'El-Arich par les Turcs. — Négociations avec le grand-vizir et les Anglais. — Départ pour Salheyeh. — Description de Salheyeh. — Convention d'El-Arich. — Départ de Salheyeh. — Retour au Caire. — Préparatifs pour l'évacuation de l'Egypte.

CHAPITRE XI 322

Rupture de la convention d'El-Arich. — Lettre de lord Keith. — Ultimatum de Kleber au grand-vizir. — Bataille d'Héliopolis : attaque des retranchements de Matariéh : déroute des Turcs ; l'armée française campe sous les tentes de l'armée ottomane. — Poursuite de l'ennemi. — Attaque et prise de Belbeis. — Bivouac à Senikah. — Affaire de Koraïm. — Arrivée à Salheyeh. — Fuite du vizir à travers le désert. — Marche du général Belliard sur Damiette.

CHAPITRE XII 332

Départ de Salheyeh. — Campement à Belbeis et à El-Merg. — Retour au Caire. — Révolte de Boulak. — Nassif-Pacha arrive au Caire avec les Mameluks. — Mustapha-Aga est empalé. — Insurrection générale du Caire. — Négociations avec Mourad-Bey. — Affaire de Choarah, près Damiette. — Arrivée de renforts devant le Caire. — Attaque et prise de Boulak. — Attaque du Caire. — Négociations avec les chefs de l'insurrection. — Le Caire capitule. — Reprise de Suez sur les Anglais. — Rentrée de l'armée au Caire. — Arrivée du capitain pacha avec une escadre. — Assassinat du général Kleber.

	Pages.
CHAPITRE XIII	393
Menou, général en chef. — Mésintelligence entre les généraux.	
— Voyage à Salheyeh. — Retour au Caire. — Débarquement	
de l'armée anglaise à Aboukir. — Bataille de Canope. —	
Capitulation du Caire. — Siège et capitulation d'Alexandrie.	
— Evacuation de l'Égypte. — Retour en France.	

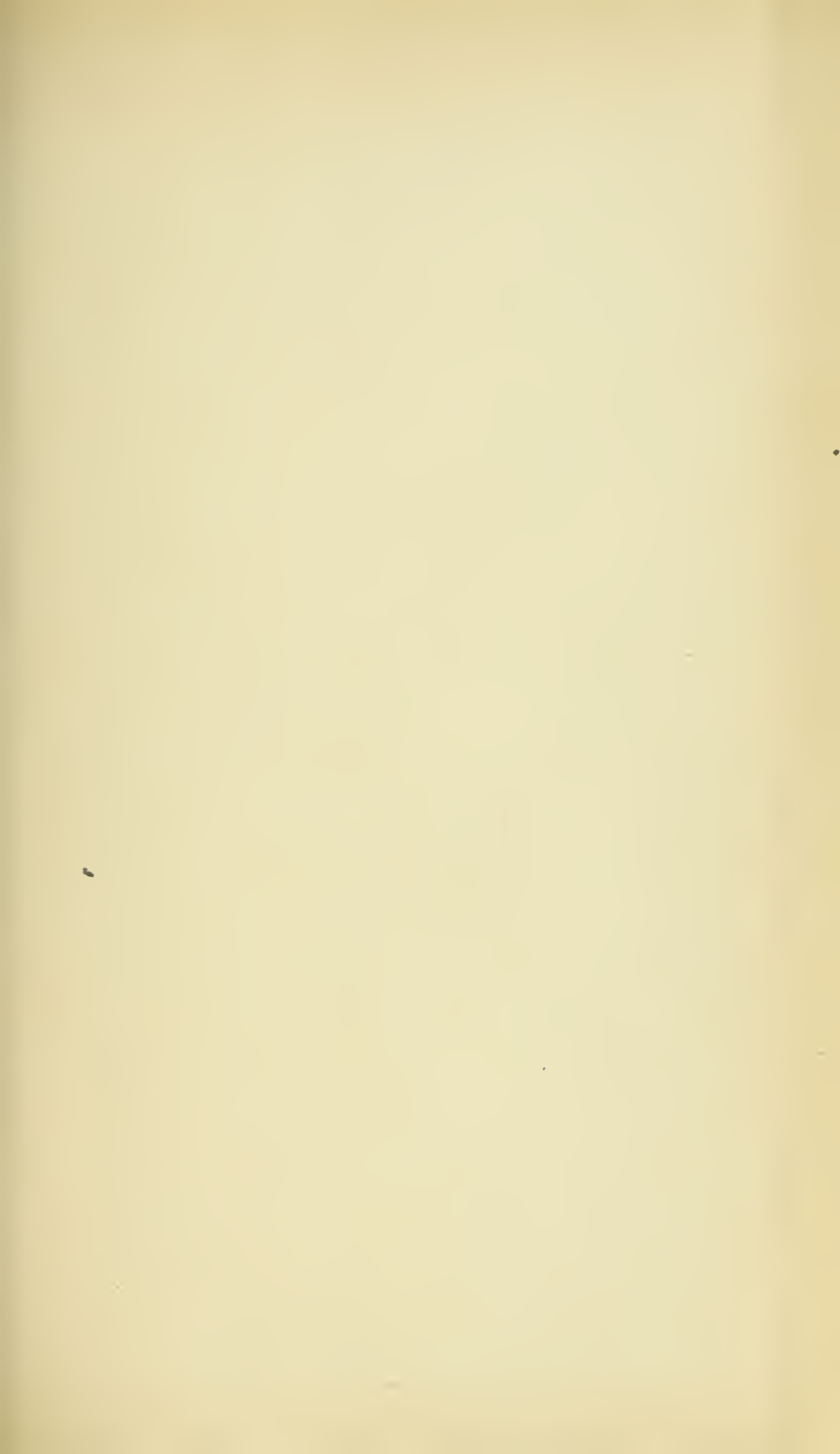


BASSE EGYPTÉ ET SYRIE

Extrait de la Carte dressée au Caire en l'an VIII, par
Charles Pauthier officier d'artillerie, aide de camp du général
Kleber, et publiée à Paris chez Lapey et Poquet

Echelle approximative
1
1 770 000







Duke University Libraries



D00549329W

